H. IBSEN

ŒUVRES

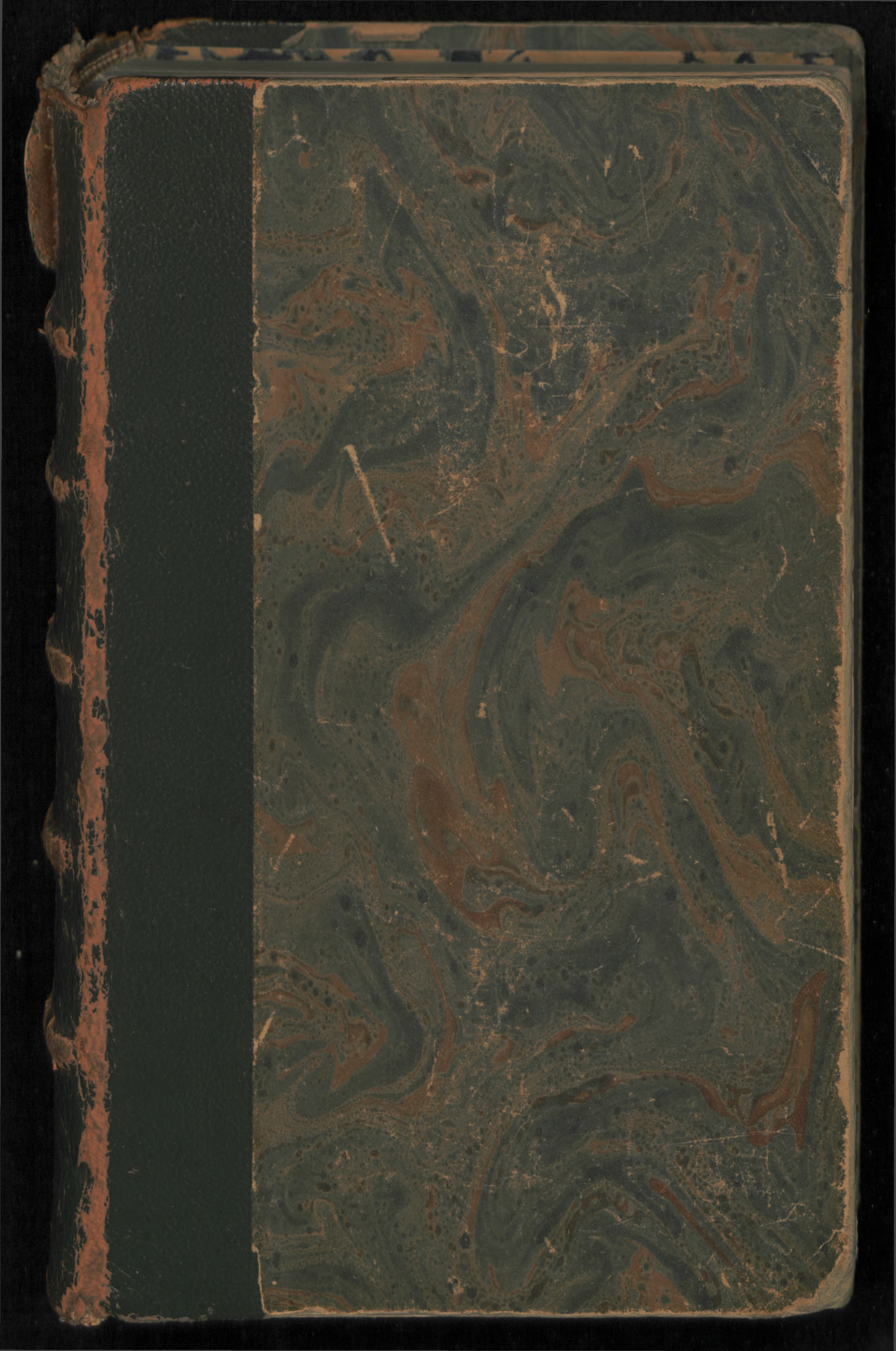
COMPLÈTES

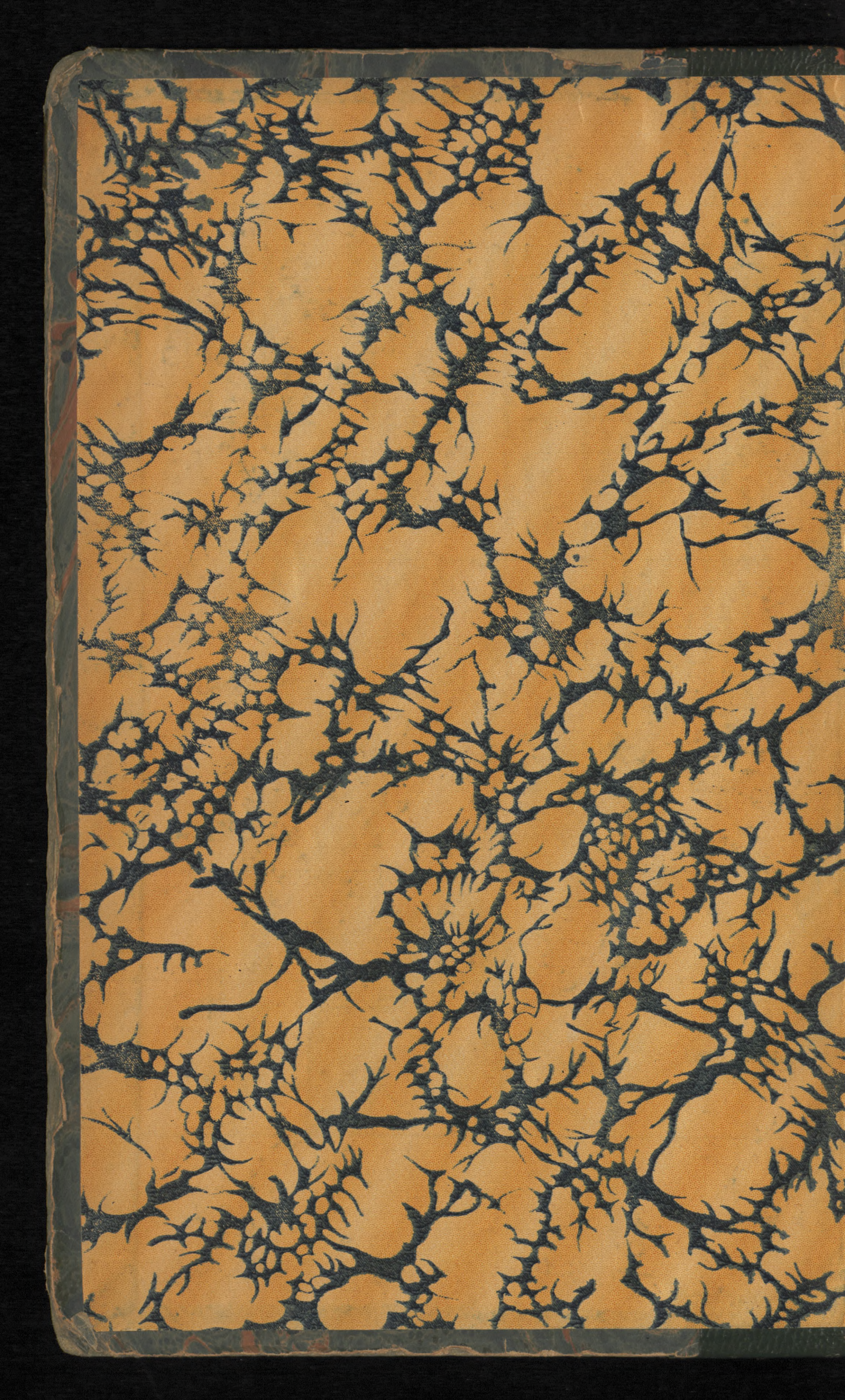
TOME

12











HENRIK IBSEN

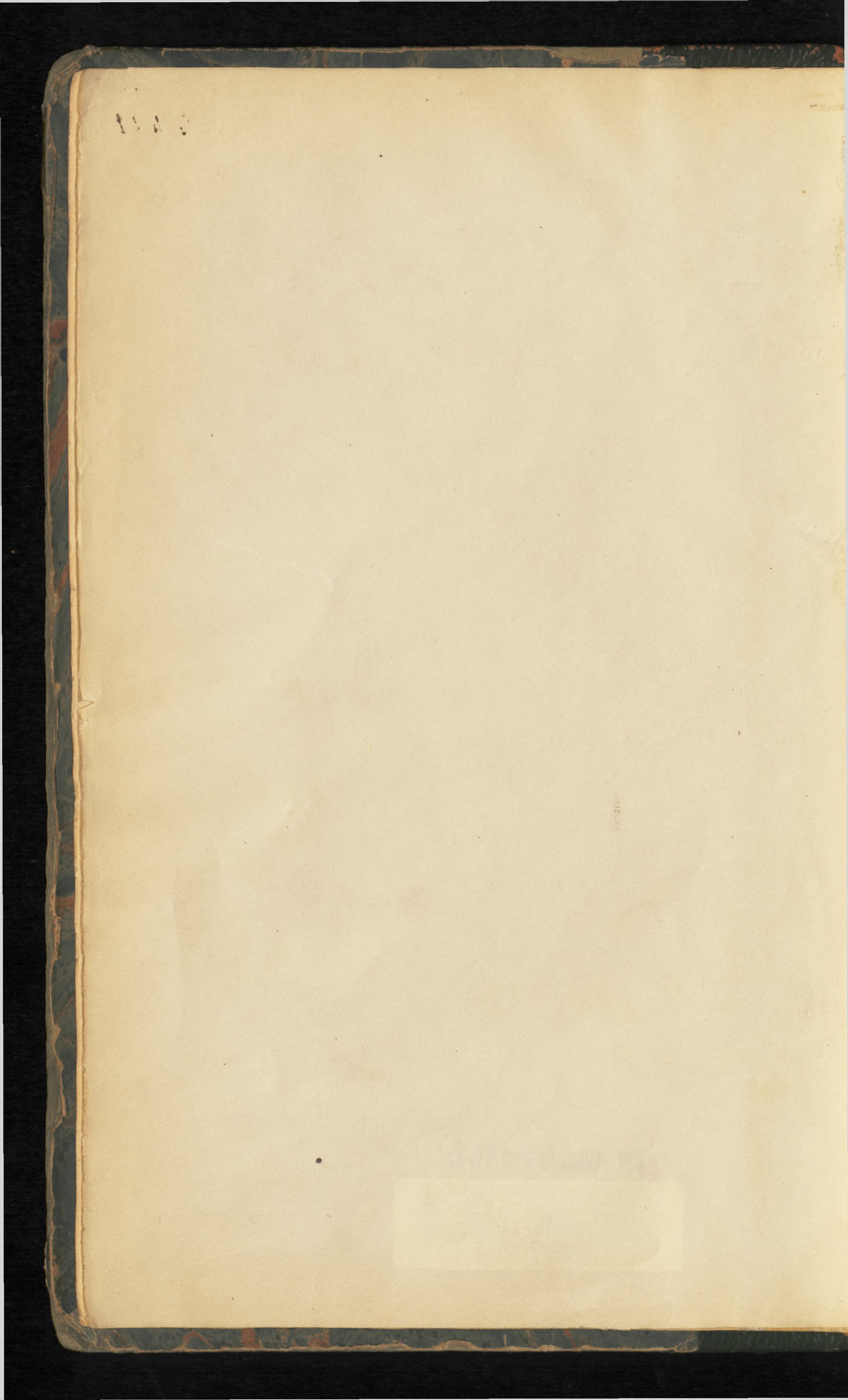
ŒUVRES COMPLÈTES

UN ENNEMI DU PEUPLE
(1882)

PARIS

LIBRAIRIE PLON





HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME DOUZIÈME

LES DRAMES MODERNES

LES REVENANTS

(1881)

UN ENNEMI DU PEUPLE

(1882)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
HENRIK IBSEN

Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite). La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

Tome VIII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour *(suite)*. *Peer Gynt* (1867).

Tome IX. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1875). *L'Union des jeunes* (1869). *Poèmes et proses. Empereur et Galiléen.*

Tome X. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873) *(suite). Empereur et Galiléen.*

Tome XI. LES DRAMES MODERNES (1873-1879). *Les Soutiens de la Société. Maison de Poupée.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus.**

— **L'Angoisse.**

— **Varenka Olessova.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

H. C. ANDERSEN : **Contes**, tomes I-III (MERCURE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco**, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : **Sous le Ciel vide. — Les Nuits claires. — La Grande Faim. — Le Dernier Viking. — Dyrendal. — Les Émigrants. — Le Prisonnier qui chantait. — Le Nouveau Temple. — Gens de la côte. — Oiseaux blancs. — La Maison et la mer. — Le Jour et la nuit.** (CALMANN LÉVY).

PETER EGGE : **Hansine Solstad** (STOCK).

FR. VINSNES : **Le Carrefour** (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1940.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

Traduites par P.-G. LA CHESNAIS

TOME DOUZIÈME

LES DRAMES MODERNES
(Suite)

LES REVENANTS
(1881)

UN ENNEMI DU PEUPLE
(1882)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

—

LES DRAMES MODERNES

(Suite.)

LES REVENANTS

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

MUNICH ET BERCHTESGADEN

D'Amalfi, où il venait d'achever *Maison de Poupée*, Ibsen revint à Munich au commencement d'octobre 1879 pour l'ouverture des cours de l'Université : Sigurd devait y continuer ses études de droit commencées à Rome. Il comptait les achever à Kristiania, pour avoir finalement un titre norvégien. C'était un garçon studieux, doué d'une très grande mémoire, et qui accumulait des connaissances dans les branches les plus variées. Son père, dont le savoir était beaucoup moins étendu, le consultait comme une encyclopédie. Le jeune homme était très soigné de sa personne, à la façon d'un timide qui ne veut pas qu'il y ait sur lui rien à redire. Son extrême politesse était aimable et obligeante, bien qu'un peu trop formelle. Son allure était discrète et modeste, et il semble avoir été très attaché au foyer familial. Du moins, dans presque tous les récits de personnes qui ont été reçues chez son père, est-il présent, et souvent on loue la façon dont il s'occupait des invités, surtout de ceux, quand on était nombreux, qui semblaient un peu négligés. Le père était certainement très fier de son fils, et avait lieu de l'être.

A peine réinstallé dans son appartement, Amalienstrasse, Ibsen vit arriver Magdalene Thoresen, qui resta quelque temps à Munich avant d'aller à Rome, et John Paulsen, qui, sur le conseil d'Ibsen [1], avait quitté Paris pour suivre des cours à l'université de Munich. Comme d'habitude après l'achèvement d'un drame, une période de sociabilité semblait devoir s'ouvrir dans l'appartement orné des tableaux achetés en Italie. Mais un incident se produisit, qui mit la maison en grand émoi. Paulsen annonça un jour, au commencement de novembre, qu'au café Probst, où l'on trouvait les journaux scandinaves, il avait entendu dire que Björnson était à Munich. Aussitôt Ibsen et sa femme vécurent dans l'attente : Viendra-t-il? Et Paulsen, ignorant des relations anciennes entre les deux écrivains, fut tout surpris de voir à quel point la visite de Björnson était désirée, et combien on devenait nerveux. Björnson resta plus d'une semaine et partit sans venir voir son ancien camarade. Seul, Sigurd l'avait vu, ayant été tout exprès au café Probst, où il avait appris que son parrain fréquentait pour lire les journaux, et il avait été fort impressionné par l'allure imposante de cet homme dont il entendait si fréquemment parler [2].

Les deux amis n'étaient pourtant plus brouillés. Ibsen avait fait des avances auxquelles Björnson avait fini par répondre. Seulement Björnson avait bien mal choisi l'occasion. A un moment où la gauche menait campagne contre le « signe d'union », c'est -à-dire contre la présence des armes suédoises dans un coin du drapeau norvégien, de même que les armes norvégiennes figuraient dans un angle du drapeau suédois, il écrivit à Ibsen pour l'inviter à prendre publiquement parti dans la question. Ibsen était alors en train d'achever le second acte de *Maison de Poupée*. Il s'interrompit pour répondre [3].

[1] Lettre datée d'Amalfi, 20 septembre 1879, *Breve*, II, p. 69.
[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, pp. 191-198.
[3] Lettre du 12 juillet 1879, *Samtiden*, XIX, p. 96.

Il disait sa joie d'avoir reçu une lettre, mais son regret de n'être pas d'accord avec son camarade. Une protestation contre le signe d'union n'avait plus de sens, si longtemps après qu'il avait été adopté [1]. Pourquoi faire une question brûlante de ce qui est sans intérêt en soi? Et il ajoutait :

Nous n'avons chez nous qu'une seule question pour laquelle je trouve qu'il vaille la peine de lutter, c'est l'introduction d'une instruction populaire moderne. Voilà qui comprend tout le reste ; si on ne la réalise pas, autant renoncer à toutes les autres questions. Il est tout à fait insignifiant que nos politiciens procurent à la société quelques libertés de plus, s'ils ne procurent pas la liberté aux individus. On dit que la Norvège est un pays libre et indépendant ; mais je n'attache pas grand prix à cette liberté et cette indépendance, tant que je sais que les individus ne sont ni libres ni indépendants. Et ils ne le sont pas chez nous. Dans toute la Norvège il n'y a pas vingt-cinq personnalités libres et indépendantes. Il ne peut pas y en avoir. J'ai essayé de me mettre au courant de notre organisation de l'enseignement, des programmes, de l'emploi du temps, des matières d'enseignement, etc. C'est révoltant de voir combien le temps de l'enseignement, surtout dans les petites écoles primaires, est absorbé par la vieille mythologie et l'histoire légendaire juives, et par les radotages moyenâgeux d'une doctrine morale qui, sous sa forme primitive, a été certainement la plus pure qui ait jamais été prêchée. Voilà sur quel terrain nous devrions tous exiger que l'on hissât le « drapeau pur ». Que le signe d'union reste où il est ; mais qu'on enlève des esprits le signe monacal ; qu'on enlève le signe des préjugés, de l'étroitesse d'esprit, des aberrations et de l'absurde foi en l'autorité, de façon que chacun puisse naviguer sous son propre drapeau.

Cette lettre, naturellement, n'avait pas eu de suite. La bonne intention de Björnson n'aboutissait qu'à lui causer une irritation nouvelle. Il le montra vers la fin d'octobre, à Copenhague, où il s'arrêta au départ d'un rapide voyage en Allemagne et en Autriche. Hegel donna un grand dîner en son honneur, où Georg Brandès profita de ce qu'il était placé à

[1] Ibsen avait lui-même formulé une sorte de protestation ironique dès 1865 dans *Brand*. (V. Tome VII, pp. 219 et 502.)

côté de Mme Björnson pour la persuader d'aller faire, en arrivant à Munich, une visite à Mme Ibsen, son amie d'enfance, et d'amener ainsi le rapprochement désiré. Mais Mme Björnson dit qu'elle n'oserait pas, car Björnson ne le lui pardonnerait pas. Et elle raconta cette conversation à son mari. Le lendemain, Björnson ne fait qu'un saut chez Brandès et fulmine contre Ibsen, parce qu'il a la manie des décorations. « Plutôt que de lui donner la main, j'aimerais mieux toucher des champignons vénéneux. » Et à Munich, Björnson dîne chez Paul Heyse. Quelqu'un parle de « l'autre Norvégien de Munich, et Björnson s'emporte encore contre la manie des décorations [1]. Bien entendu, les décorations n'étaient pas le vrai, ou, du moins, pas le principal motif de l'attitude de Björnson. Lui-même a publiquement déclaré plus tard que c'était la question du drapeau qui l'avait si fort indisposé. La lettre d'Ibsen refusant de s'y intéresser avait « blessé son sentiment patriotique » [2]. Sans doute avait-il remplacé cette vraie raison par les décorations à cause de la difficulté de faire comprendre à des Allemands, et même à Brandès, l'importance du « signe d'union ».

La lettre d'Ibsen est d'ailleurs surtout intéressante parce qu'elle montre son état d'esprit. Les idées qu'il y formulait n'étaient pas suggérées par l'opposition à celles de son camarade, elles étaient bien pour lui essentielles, car il y revenait six mois plus tard, en partie dans les mêmes termes, à propos d'un poème où Lorentz Dietrichson exaltait l'importance de l'art :

> ... c'est une cause d'une grande portée que tu défends. Mais il me paraît très douteux que l'on puisse réussir à secouer et à réformer notre bonne population norvégienne fragmentairement ; il me paraît douteux qu'il soit possible d'amener des conditions artistiques meilleures chez

[1] G. Brandes, *Levned*, II, pp. 351-2.
[2] John Paulsen, *op. cit*, p. 198.

nous, tant que le terrain spirituel n'aura pas été sarclé et nettoyé à fond et qu'on n'en aura pas drainé tout ce qu'il contient de marécageux.

Tant qu'une population tient pour plus important de construire des oratoires que des théâtres, tant qu'elle est plus disposée à subventionner la mission chez les Zoulous que le musée, l'art ne peut pas espérer un sain développement ni même être considéré comme une nécessité immédiate. Je ne crois pas qu'il y ait grand avantage à plaider la cause de l'art avec des arguments tirés de sa nature, qui chez nous est si peu comprise, ou qui même est complètement méconnue. Ce qu'il faut avant tout chez nous, c'est abattre et déraciner à fond le sombre esprit monacal qui étrique toute conception et abêtit les esprits. Mon avis est celui-ci : provisoirement il est vain de combattre pour l'art, les armes doivent être dirigées contre ce qui est hostile à l'art. Que l'on s'en débarrasse d'abord, et nous pourrons construire [1].

Ibsen met ici l'art en avant parce qu'il s'adresse à Dietrichson, historien d'art, dont le poème sur l'importance de l'art a été l'occasion de cette lettre. Mais considérer seulement l'art serait « fragmentaire ». Ibsen ne veut connaître que le problème d'ensemble, comme à son ordinaire. Quel problème? Une personne qui lirait ces lettres sans en connaître la date n'hésiterait guère à les situer entre les fameuses lettres à Brandès du temps de la Commune et *Un Ennemi du Peuple*. L'individualisme y est plus extrême que jamais, et l'animosité contre le christianisme piétiste semble s'accuser davantage. Le mépris des contingences politiques vulgaires est complet.

La lecture des comptes rendus de *Maison de Poupée* n'était pas faite pour rendre ses jugements moins sévères. Aussi, dans l'humeur où il était, la période de sociabilité, habituelle après une œuvre achevée, en attendant qu'il s'absorbât dans la suivante, paraît avoir été médiocre. Il avait près de lui John Paulsen, hôte fréquent et fort apprécié à la fois par Ibsen, par Susanna et par Sigurd. Il recevait des compatriotes et parfois des étrangers de passage, comme, en juin 1880, le Finlandais Valfrid Vasenius, auteur de la première étude développée sur

[1] Lettre à L. Dietrichson du 19 décembre 1879, *Breve*, II, pp. 70-71.

l'ensemble de son théâtre. Il paraît qu'il fréquenta beaucoup, pendant cette année 1879-80, l'historien de littérature allemand Michael Bernay. Mais s'il recevait volontiers chez lui, il ne sortait guère, n'allait jamais ni dans les musées ni au théâtre, — surtout pas pour aller voir ses propres pièces. Il n'acceptait même plus les invitations parfois insistantes de Paul Heyse, avec qui, aux premiers temps de son séjour à Munich, il se rencontrait si souvent. Paul Heyse recevait beaucoup, et John Paulsen allait chez lui assez souvent. Ibsen se contentait de se faire raconter en grand détail comment s'était passée la soirée, qui s'y trouvait, de quoi on avait parlé, etc. « La vie de société ne prend pas seulement un temps précieux, disait-il souvent, mais elle abêtit. Un écrivain, s'il veut faire œuvre qui vaille, doit s'isoler, vivre seul avec sa pensée et pour son travail. » Il rencontrait toutefois Heyse et ses autres amis allemands au restaurant Achaz [1].

Quel travail se préparait dans cet isolement volontaire? On n'en sait rien de façon positive. Ibsen ne disait jamais quels étaient ses projets, et n'en parlait même pas en famille. Au seul Hegel il se confiait, mais seulement sous le sceau du secret, et généralement lorsqu'un projet déjà était assez avancé. Aucune indication n'existe pendant l'année de Munich 1879-80. Deux indications ultérieures font penser qu'il hésitait entre deux sujets.

Il a certainement déjà pensé aux *Revenants*, car au cours de l'été 1880, qu'il a passé à Berchtesgaden, où le temps, cette année-là, fut constamment pluvieux, John Paulsen se risqua un jour à lui parler de la pièce qui l'occupait à ce moment, et obtint cette réponse : « C'est un drame de famille, triste et gris comme ce jour de pluie [2]. »

[1] Sur sa vie à Munich pendant l'année 1879-80, on n'est guère renseigné que par John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 35-74.

[2] *Ibid.*, p. 89.

Mais il a certainement songé à un autre sujet, auquel il est revenu après Berchtesgaden, pour reprendre *Les Revenants* bientôt après définitivement. Il écrivit en effet à Hegel le 22 mars 1881 :

Je vous confierai en secret que j'écris un nouveau livre qui sera terminé vers la fin de l'été. Il fera probablement environ vingt feuilles d'impression ; ce travail m'intéresse beaucoup, et je me sens assuré que le livre sera aussi accueilli avec intérêt par le public. Je ne veux pas toutefois en dire plus long pour le moment, j'y reviendrai peut-être plus tard [1].

Mais trois mois plus tard, il écrivait au même Hegel :

Puisque je suis obligé de vous écrire aujourd'hui sur des questions d'argent, je profiterai de l'occasion pour vous informer du changement survenu dans mes projets littéraires pour l'été. Le travail au sujet duquel je vous ai précédemment écrit est provisoirement mis de côté, et dans les premiers jours de ce mois j'ai commencé à mettre la main *(tage fat paa)* à une matière dramatique dont ma pensée a été longtemps hantée, et qui s'est maintenant imposée si fortement à mon esprit qu'il me devenait impossible de la faire attendre davantage. J'espère pouvoir vous envoyer le manuscrit avant le milieu d'octobre. Je vous donnerai plus tard le titre de la pièce ; aujourd'hui j'indiquerai seulement que je le qualifie « drame de famille en trois actes ». Inutile d'ajouter que cette pièce n'a rien à voir avec *Maison de Poupée*...

P.-S. — Je vous prie de garder jusqu'à nouvel ordre comme un secret le renseignement sur ma nouvelle pièce [2].

Il n'y a aucun doute sur la nouvelle pièce : c'est bien *Les Revenants,* car on verra qu'il l'a achevée avec peu de retard sur ses prévisions. Si le travail a pu être si rapide, cela tient à ce qu'il en avait mûri le sujet antérieurement, surtout à Berch-

[1] L. C. Nielsen, *Fredrik V. Hegel*, II, p. 350.

[2] Lettre datée de Rome, 18 juin 1881, *ibid.*, pp. 350-351 L'allusion à *Maison de Poupée* provient de ce que le bruit courait, à Copenhague, qu'Ibsen préparait une suite à *Maison de Poupée,* ce que Hegel lui avait écrit dans sa lettre précédente.

tesgaden. Mais quel est le « livre » qui l'a occupé dans l'intervalle, et qui était si avancé qu'il pensait pouvoir en être quitte vers la fin de l'été? C'était aussi une pièce, car il lui est arrivé maintes fois de désigner ainsi ses ouvrages dramatiques [1], et il n'écrivait pas d'autres livres. S'il avait pensé à une œuvre d'un autre genre, il l'aurait spécifié. Aussi est-il extrêmement probable que le « livre » était *Un ennemi du Peuple;* la seule pièce, dans la série de ses douze drames modernes, qu'Ibsen ait publiée un an après le précédent, au lieu de deux, ce qui s'explique par le travail préparatoire de Berchtesgaden et des mois suivants. Et le lien logique habituel que l'on observe habituellement dans la succession des drames d'Ibsen lui aurait permis aussi bien, au lendemain de *Maison de Poupée*, de construire l'un ou l'autre des drames suivants. Le lien, dans *Les Revenants*, consiste dans l'opposition entre Nora, qui quitte son mari, et Mme Alving, qui n'a pas quitté le sien après avoir reconnu son indignité. Le lien, dans *Un Ennemi du Peuple*, aurait été une réplique à l'incompréhension du public, comme cette comédie a été, en fait, une réplique à l'incompréhension encore plus grossière du public après la publication des *Revenants*.

C'est pourquoi je crois qu'à Munich Ibsen a été ballotté entre les deux sujets, dont aucun ne s'imposait fortement à son esprit. Son incertitude lui a même suggéré une idée singulière. Au lieu de se mettre en colère contre le public dans une pièce, il songeait à s'expliquer. Il écrivit à Hegel :

Je rumine ces temps-ci des projets nouveaux, sur lesquels je voudrais que vous me donniez franchement votre avis, et que je vais vous indiquer brièvement.

Je ne crois pas me tromper si je dis avoir remarqué que la préface à la nouvelle édition de *Catilina* a été lue avec intérêt. Que diriez-vous si

[1] *Breve*, II, p. 81 et *passim*.

j'écrivais maintenant un petit volume de dix à douze feuilles d'impression qui contiendrait des renseignements analogues sur les conditions extérieures et intérieures dans lesquelles est née chacune de mes œuvres littéraires? A propos de *Madame Inger* et des *Guerriers* je traiterais ainsi de mon séjour à Bergen ; avec *Les Prétendants* et *La Comédie de l'Amour*, je décrirais la période suivante à Kristiania ; ensuite viendrait ma vie à Rome avec *Brand* et *Peer Gynt*, etc., etc.

Je ne me chargerais pas du tout, bien entendu, de donner aucune interprétation de mes livres ; il vaut mieux que public et critiques puissent se démener à leur guise sur ce terrain... au moins jusqu'à nouvel ordre. Mais je raconterais posément les circonstances et les conditions dans lesquelles j'ai composé mes œuvres,... le tout, naturellement, avec une extrême discrétion, et en laissant un large champ ouvert à toutes sortes de conjectures [1].

Hegel répondit aussitôt en déconseillant ce projet [2]. Une fois, à titre exceptionnel, à propos de *Catilina*, c'était bien, mais une collection de fragments analogues aurait un caractère anecdotique « qu'il faut à tout prix éviter ». Si jamais Ibsen voulait écrire un « *aus meinem leben* », ce serait une autre affaire, car les fragments viendraient à leur place dans un tout.

Ibsen s'inclina, sans être évidemment tout à fait convaincu par les arguments de Hegel. Il écrivit :

Je suis à beaucoup d'égards d'accord avec vous dans vos réserves au sujet du projet littéraire que je vous ai exposé et j'y renonce jusqu'à nouvel ordre [3].

Il tenait à son idée, il commença même le volume, et ce fragment, publié pour la première fois dans des œuvres posthumes, est traduit en appendice dans le premier volume du présent ouvrage, parce qu'il y parle de son enfance à Skien. Il a dû être écrit au printemps de 1880. Dix-huit mois plus tard, à un ami qui lui avait demandé sa collaboration à une revue

[1] Lettre de Munich, 31 mai 1880, *Breve*, II, pp. 80-81.
[2] Lettre du 6 juin 1880, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 347.
[3] Lettre de Munich, 16 juillet 1880, *Breve*, II, p. 84.

projetée, il écrivit : « ... je me suis depuis assez longtemps occupé d'écrire un livre qui sera intitulé : *De Skien à Rome...* », et il proposa d'en envoyer un chapitre [1]. A ce moment, il était à Rome et parlait souvent avec Dietrichson de leurs anciens et communs souvenirs romains. Un jour, son ami ayant observé des changements dans ce qu'ils voyaient, et ajouté qu'eux-mêmes étaient sans doute bien changés, Ibsen répondit :

Tu trouves peut-être que je me meus dans un cercle d'idées très restreint, mais pour le moment ces pensées [sur l'incapacité de la société pour la réalisation des grandes idées] m'absorbent entièrement et m'ont toujours absorbé. Je n'ai pas changé. Les gens croient que mes idées ont changé au cours du temps, c'est une grande erreur ; mon évolution est toujours tout à fait conséquente ; je peux montrer nettement la ligne de toute mon évolution, l'unité dans mes idées et leur développement progressif, et je suis en train de rédiger des notes qui montreront au monde combien je suis exactement le même, depuis que je me suis trouvé moi-même [2].

Ces paroles feraient penser que le fragment sur son enfance à Skien seraient plutôt du printemps de 1881. Elles montrent surtout combien son désir était vif de mettre ses lecteurs sur la voie d'une compréhension meilleure de ses œuvres, — sans entrer, bien entendu, dans des explications directes. Mais c'était là un travail qui ne convenait pas à sa nature. Peut-être s'en est-il rendu compte après avoir écrit ses notes sur Skien. Et son projet a été complètement abandonné. Le 16 mars 1882 il écrivait à Hegel : « J'ai depuis longtemps abandonné le projet littéraire autrefois indiqué [3]. »

Mais revenons à Munich, — pour le quitter bientôt. On est à la fin de juin et il fait très chaud. John Paulsen est chez Ibsen pour dire adieu à Mme Ibsen et à Sigurd qui doivent partir le lendemain et passer les vacances en Norvège. Susanna

[1] Lettre de Rome, 12 novembre 1881, *Breve*, II, p. 95.
[2] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, pp. 363-4.
[3] *Breve*, II, p. 109.

insiste pour qu'il vienne avec eux, et il semble hésiter un instant, mais maintient sa résolution de rester seul. John Paulsen pense, en effet, aller bientôt à Berchtesgaden, où il sait qu'il trouvera Jonas Lie, qui est venu y passer les vacances avec sa famille pour la première fois, muni des renseignements d'Ibsen. Quelques jours plus tard, Ibsen changea d'avis. Il accompagna Paulsen à Berchtesgaden, fut son cicerone à Salzburg, où tous deux prirent la diligence pour descendre à l'hôtel de Berchtesgaden [1]. Jonas Lie habitait dans la grande rue un premier avec balcon autrefois loué par Ibsen, qui avait recommandé ce logement à son ami [2].

Et une vie toute pareille à celle de Munich s'organisa aussitôt. Ibsen se levait de bonne heure, travaillait, faisait à petits pas ses promenades solitaires en costume élégant et soigné, auquel il avait seulement ajouté un chapeau tyrolien orné d'une plume de coq, ne se mêlait pas aux touristes de l'hôtel et prenait ses repas, avec Paulsen, à une table à part. « Il était, cet été-là, plus songeur et plus renfermé que d'habitude [3]. » Il évitait tout ce qui pouvait déranger son travail, mais n'était sans doute pas fâché d'être renseigné sur tout son entourage par le jeune Paulsen, qui avait trente ans et voyait tout le monde. Il allait souvent chez le poète allemand Richard Voss, homme très riche qui avait une superbe villa dans le voisinage, et pour qui Heyse lui avait donné une lettre de recommandation. Voss était un admirateur d'Ibsen et vint lui faire une visite. Par exception, et comme ami de Heyse, il fut bien accueilli, et même Ibsen lui réndit sa visite, mais n'accepta ensuite aucune invitation [4]. Il voulait être poli, mais fuyait les importuns. Il parlait souvent des précautions qu'il était obligé de prendre pour les éviter.

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 74-76

[2] Erik Lie, *Jonas Lie. Oplevelser*, p. 254.

[3] John Paulsen, *Mine Erindringer*, p. 152.

[4] *Ibid.*, p. 171.

Il lui arrivait parfois, pourtant, de sacrifier toute une journée pour faire une longue promenade avec Paulsen, et on déjeunait alors dans une auberge, toujours en plein air.

Et il passait régulièrement la soirée du samedi chez Jonas Lie. Aussitôt arrivé à Berchtesgaden, il était venu le voir le matin, l'hôtesse Babeth Hasenknopf, qu'il connaissait bien, puisqu'il avait lui-même logé chez elle, lui avait ouvert, et il lui avait serré la main très cordialement et lui avait demandé, un par un, des nouvelles de tous les membres de sa famille : « Votre père, comment va-t-il? — Et votre frère Johan? Et votre sœur Thérèse? » etc. Puis, il avait convenu avec Jonas Lie et sa femme Thomasine qu'il viendrait tous les samedis. Lie et Ibsen avaient tous deux à travailler.

Jonas Lie en était encore à la période où, après ses brillants débuts, la critique lui était tout à fait hostile et ses romans ne se vendaient pas. Il songeait même à renoncer à la littérature. Sa femme avait de la peine à lui remonter le moral. Elle était grande admiratrice de Brandès et d'Ibsen, et paraît avoir contribué à orienter Lie dans le sens du courant de la littérature nouvelle, tout en se gardant, aussi bien que lui, de suivre simplement la mode. Elle était d'ailleurs la collaboratrice assidue de son mari, toujours près de lui quand il écrivait, et discutant avec lui dans leurs promenades les chapitres suivants du roman en cours. Cette année-là, d'ailleurs, à Berchtesgaden, c'est une comédie qu'écrivait Jonas Lie [1].

Ibsen et Lie étaient camarades sans s'être jamais beaucoup fréquentés. Ils avaient été ensemble à l'école Heltberg en 1850. Ils avaient vécu à Kristiania de l'automne 1857 à l'été 1859, mais sans relations suivies. Ensuite, Jonas Lie, jusqu'au départ d'Ibsen, avait habité la province, mais il venait à Kristiania de temps en temps ; ayant acheté l'*Illustreret Nyhedsblad* de Botten Hansen, il y avait publié *La Comédie de l'Amour.*

[1] Erik Lie, *Jonas Lie, en livsskildring*, pp. 153-155.

Ses relations étaient beaucoup plus intimes avec Björnson, malgré l'indépendance de son jugement. Et lorsque Ibsen, en 1874, vint passer quelques mois à Kristiania, il n'eut avec Jonas Lie que quelques rares conversations. Jonas Lie était, avant tout, libéral, mais s'était toujours présenté comme « hors parti », et commençait, en 1881, à passer pour « homme de gauche », parce qu'il avait promis sa collaboration à la nouvelle revue pour laquelle Olaf Skavlan avait aussi sollicité Ibsen [1].

Mais en 1881, dans les causeries du samedi, à Berchtesgaden, Ibsen se plut beaucoup et fut un hôte tout à fait agréable. Il abordait les sujets les plus divers et racontait une foule d'histoires en fumant des cigares, et il lui arrivait de bavarder ainsi jusqu'à trois heures du matin. « Je n'ai jamais vu le visage sévère que l'on prétend qu'a Ibsen, » a dit un jour Jonas Lie.

Un jour, qui n'était pas un samedi, comme Ibsen et John Paulsen rentraient d'une assez longue promenade, ils rencontrèrent Jonas Lie, sorti parce qu'il ne savait comment se tirer d'une difficulté dans l'écriture de son roman. Il le dit à Ibsen. Et Jonas Lie, tout ranimé par l'exposé de son embarras, demanda bientôt un second bock. « Non, restes-en là, dit Ibsen. Rentre chez toi, et tu vas voir. » Et chemin faisant pour rentrer seul, Jonas Lie inventa le ressort nouveau qui lui permit d'achever son roman [2].

Parmi les sujets auxquels il revenait le plus volontiers était la critique littéraire. Il avait pour les critiques une sorte de mépris mêlé d'admiration. Il admirait leur subtilité à tout expliquer. Il s'amusait fort, par exemple, de la raison qu'ils avaient donnée de son départ de Rome qu'il avait quittée pour s'installer à Munich. C'était « la pensée allemande qui l'attirait, le désir d'un esprit congénère », etc. Et tout le mystère était

[1] Erik Lie, *Jonas Lie. Optegnelser*, pp. 161 *sqq.*
[2] Lettre de Jonas Lie à Johan Bögh du 17 novembre 1880, dans Jonas Lie, *Samlede Værker*, XIV, p. 248.

simplement que la maison qu'il habitait allait être démolie [1].

Tel était son délassement à la fin de chaque semaine. Le reste du temps, il causait parfois avec Paulsen, surtout en promenade, mais à table, il lui arrivait de ne pas souffler mot. A table, comme dans sa chambre, comme lorsqu'il faisait son petit tour, seul, sur la route, il travaillait. Il ne travaillait jamais le soir, mais parfois de très bonne heure, le matin. Un jour, John Paulsen, qui partait en excursion entre 5 et 6 heures du matin, fut surpris de le voir à sa fenêtre, tout habillé, en contemplation devant l'aube qui rougissait les cimes neigeuses [2]. Il travaillait aux *Revenants*, — sans rien écrire [3]. C'est ce qu'il appelait « exercer ses réflexions sur un nouveau drame » [4].

L'hiver arriva de bonne heure, il y eut de la neige dès le milieu de septembre. Paulsen avait froid et revint à Munich. Ibsen, qui aimait la grande chaleur, supportait le froid, et resta seul.

Il revint enfin à Munich, mais pas pour longtemps. Il avait reçu à Berchtesgaden une lettre de son fils qui lui faisait pressentir que la demande de continuer à l'université de Kristiania les études de droit commencées à Rome et à Munich ne serait pas accordée. Les règlements s'y opposaient, et on ne voulait tenir aucun compte du cas particulier. Ibsen eut une mine « d'une effroyable dureté », dit John Paulsen, et, dans sa colère muette, ne put manger qu'un peu de pain avec du sel. C'était peut-être l'avenir de son fils qui se jouait, et le voyage de Mme Ibsen et de Sigurd en Norvège avait eu pour but l'inscription du jeune juriste à l'université nationale. Après un silence prolongé, il dit : « Mais j'élèverai à cette sinistre bande théologienne qui gouverne pour le moment chez nous un monument qui leur rappellera comment ils m'ont traité. » Et quelques

[1] Erik Lie, *Jonas Lie, en livsskildring*, p. 160.
[2] John Paulsen, *Mine erindringer*, p. 172.
[3] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 88.
[4] Lettre à Edmund Gosse, citée par Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 161.

jours plus tard, après une nouvelle lettre de Sigurd annonçant le refus définitif, il fut plus calme. Sigurd en prenait son parti, et déclarait se sentir plus cosmopolite que Norvégien [1].

La famille étant de nouveau réunie à Munich, il fallut prendre une décision qu'Ibsen annonça à Hegel en y ajoutant presque exactement la menace qu'il avait déjà formulée devant Paulsen :

> Toutes les universités étrangères lui sont ouvertes, et nous retournons à Rome, où il achèvera ses études juridiques et ensuite se fera naturaliser. A la sinistre bande théologienne actuellement maîtresse au ministère de l'Instruction publique j'élèverai à l'occasion le monument qui convient [2].

Mais on ne sait dans quelle mesure ce choix de l'Italie pour l'achèvement des études de Sigurd et sa naturalisation future a été déterminé par Sigurd ou par son père.

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 115 et 120.
[2] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 348.

CHAPITRE II

ROME ET SORRENTE

Ibsen s'installa au commencement de novembre Via Capo le Case, où il avait habité déjà, mais cette fois au numéro 75, non loin de la villa Borghèse [1]. C'était un grand appartement où il pouvait recevoir, et justement cette année-là la colonie scandinave de Rome fut nombreuse et intéressante. Camilla Collett et Marie Colban, l'écrivain et pasteur Kristofer Janson, retour d'Amérique, le peintre norvégien Eilif Petersen étaient là, tous anciennes connaissances d'Ibsen. John Paulsen arriva en décembre, et L. Dietrichson, retour d'Égypte, en mars. Et la vie d'Ibsen fut toute différente de ce qu'elle avait été à Munich pendant l'année 1879-80, sans doute en partie parce qu'il se retrouvait dans un milieu scandinave. Il lisait les journaux à l'Association scandinave, y rencontrait tout le monde le samedi soir, et même se permettait, sans en avoir le droit, d'assister aux séances du comité et de prendre part aux discussions. Mais quand on lui proposa d'être membre du comité, il refusa, car il devait rester, disait-il, dans l'opposition [2]. Il causait volontiers, invitait parfois les gens à venir avec lui au café, recevait ses amis plus intimes à dîner, et même donnait

[1] Cette partie de la rue s'appelle aujourd'hui via Crispi. En 1910 on a mis sur la maison habitée par Ibsen pendant son dernier séjour à Rome (1881-1885) une plaque où il est dit qu'il y a écrit *Brand* et conçu *Peer Gynt!* (Note de H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II. p. 185.)

[2] Georg Pauli, *Mina romerska aar*, p. 111.

des soirées qui avaient un caractère plus cosmopolite, avec l'élite des familles scandinaves qui passaient l'hiver à Rome. Soirées simples, où Ibsen était en redingote. On se servait soi-même au buffet, où l'on trouvait du vin, des gâteaux et des fruits. Jamais de musique. Parfois seulement quelque récitation ou lecture [1].

Mais Ibsen allait très rarement en soirée chez les autres. Il aimait recevoir, il aimait aussi se mettre en gala et porter toutes ses décorations dans des fêtes, mais seulement à l'Association scandinave. En dehors de la colonie scandinave, il semble n'avoir connu presque personne ; surtout, on ne voit pas qu'il ait été en relations avec des Italiens. Les Ibsen et Malvida de Meysenbug ont échangé quelques visites : c'est Mme Ibsen qui l'appréciait et tenait à la fréquenter [2]. Ibsen était toujours très aimable chez lui ; ailleurs, cela dépendait de son humeur, il s'amusait à exciter les gens par ses paradoxes, et il lui arrivait de tenir des propos offensants, lorsqu'il avait un peu bu. Car il lui est arrivé de nouveau, cet hiver-là, d'être ramené chez lui par deux de ses compagnons d'osteria, qu'il traitait fort mal [3].

Lorsque Dietrichson revint d'Égypte, au printemps, ils eurent l'idée de parcourir ensemble les endroits où ils avaient vécu autrefois dans les environs de Rome. Ils allèrent en chemin de fer à Frascati et Tusculum, puis louèrent des ânes pour visiter Grottaferrata et Castel Gandolfo, couchèrent à Albano, d'où ils se rendirent à pied à Genzano et au lac de Nemi [4]. C'est sûrement une des dernières excursions qu'ait faites Ibsen, car il n'était plus le bon marcheur qu'il avait été autrefois.

« Nous passons ici un hiver très agréable de sociabilité », écrivait Ibsen à Hegel [5]. Il était heureux, évidemment, de se

[3] John Paulsen, *Nye erindringer*, pp. 103-107.
[4] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 209.
[5] Georg Pauli, *op. cit.*, p. 114.
[6] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I. p. 363.
[5] Lettre du 16 janvier 1881, *Breve*, II, p. 185.

retrouver dans un milieu scandinave. Mais que devenait son travail? Il y consacrait, bien entendu, ses matinées et une partie de ses après-midi. Mais on ne savait quel sujet l'occupait. Dietrichson, écrivant ses mémoires, longtemps après, a naturellement supposé que c'était *Les Revenants*, puisque cette pièce a paru à la fin de l'année, mais il observe que « jamais un mot ne lui venait sur les lèvres au sujet des sombres problèmes agités dans ce drame », et il n'est pas surpris qu'*Un Ennemi du Peuple* ait pu être écrit après *Les Revenants* plus vite que d'habitude, car « il est certain que les idées qu'Ibsen y a exprimées étaient déjà complètement fixées dans son esprit au printemps de 1881, et ressortaient dans presque toutes les conversations que nous avons eues alors » [1]. On a vu dans le chapitre précédent qu'à ce moment Ibsen avait abandonné *Les Revenants* pour écrire un autre « livre », qui était probablement *Un Ennemi du Peuple*. Les conversations d'Ibsen confirment cette probabilité. Un autre Norvégien en a d'ailleurs noté quelques-unes qui sont caractéristiques. Ibsen disait que l'intelligence est toujours en minorité, que la république est la forme d'État qui respecte le moins la liberté individuelle, que seuls, en somme, les socialistes et les nihilistes avaient sa sympathie [2].

Et cette sympathie pour les nihilistes était si réelle que John Paulsen, arrivant chez Ibsen le soir du 13 mars 1881, trouva toute la société saisie d'une émotion joyeuse : on venait d'apprendre qu'Alexandre II avait péri dans un attentat [3].

Le 17 mai, jour de la fête nationale, devait être inaugurée, à Kristiania, la statue de Wergeland. Ibsen donna ce jour-là une petite fête chez lui, où Camilla Collett fut comme le représentant de son frère. Il prononça un discours où il raconta d'abord qu'il avait changé ce jour-là le chemin ordinaire de sa

[1] L. Dietrichson, *op. cit.*, I, p. 362.
[2] Kristofer Janson, *Hvad jeg har oplevet*, pp. 77-80.
[3] John Paulsen, *Samliv med Ibsen* (1906), p. 144.

promenade. Il était passé devant la légation suédo-norvégienne, où il avait constaté qu'il n'y avait pas de drapeau. On ne s'y était pas rappelé que ce 17 mai, pour les Norvégiens, était doublement un jour de fête. Il parla ensuite de la situation norvégienne et conclut par ces mots : « La Norvège a quatre-vingt dix-neuf libertés, mais ce dont il s'agit, mesdames et messieurs, c'est la liberté, elle seule [1]. » La liberté au singulier, opposée aux libertés, cela rappelle les lettres à Brandès de 1871, en même temps que cela s'accorde encore avec les pensées exprimées dans *Un Ennemi du peuple*.

Par contre, le début ironique du discours montre un Ibsen patriote, que son scandinavisme n'empêche pas de vivement ressentir la position subalterne où trop de Suédois voulaient maintenir son pays. Il ne parlait presque jamais de la politique courante, et on a vu que la question du drapeau « pur », c'est-à-dire sans signe d'union, le laissait indifférent, mais cela ne veut pas dire qu'il se désintéressait de l'indépendance de la Norvège à l'intérieur de l'union. Quelques mois plus tôt, à Munich, il avait eu un soir, par exception, un mot révélateur. Les Norvégiens réunis chez lui discutaient passionnément à propos d'une offense, vraie ou prétendue, de la part de la Suède. Ibsen arpentait son salon tranquillement, les mains derrière le dos, sans se mêler à la conversation, lorsque soudain il se tourna vers ses jeunes compatriotes, et dit : « Qu'est-ce que c'est que ces vétilles sur lesquelles vous vous disputez, messieurs ! Tâchez plutôt d'avoir un ministère norvégien des Affaires étrangères [2]. » Bien rares étaient alors ceux qui avaient cette idée, et ils se gardaient bien de l'exprimer.

Ibsen, dans son discours, ne semble pas avoir fait l'éloge de

[1] John Paulsen, *Mine erindringer*, pp. 191-192.
[2] *Ibid*, p. 193.

Wergeland. Il ne l'aimait pas comme homme, ainsi qu'on peut le voir dans son « Brand épique »[1]. Et, avec raison, il le trouvait inférieur comme auteur dramatique. Mais il l'admirait comme poète lyrique. Et il pouvait lui arriver, après avoir dit beaucoup de mal de Wergeland, d'en prendre un volume et d'y choisir un poème qu'il lisait avec émotion [2]. Quant aux idées de Wergeland, il s'en rapprochait par bien des côtés. A ce moment, Björnson, désigné pour prononcer le discours à l'inauguration de la statue, menait campagne pour l'idée républicaine, et se servait du nom de Henrik Wergeland comme d'un drapeau de ralliement, bien que le loyalisme de Wergeland envers Carl Johan fût bien connu. Camilla Collett avait protesté publiquement[3] ; une fête donnée à ce moment, et où elle figurait comme représentant de son frère, associait en quelque sorte Ibsen à la protestation de Camilla.

La saison s'avançait. Après avoir délaissé *Un Ennemi du Peuple* pour son projet de notes autobiographiques, puis renoncé à ce projet « provisoirement » sur le conseil de Hegel, Ibsen revint aux *Revenants*, qui l'avaient tant occupé l'été précédent à Berchtesgaden. C'est sans doute vers la fin du printemps, à Rome, qu'il a commencé à écrire un premier brouillon, dont on n'a pas le manuscrit. On a seulement sept notes, traduites pp. 207-208. Les trois premières sont notées d'une écriture rapide respectivement sur les pages 1, 2, 3 d'une même feuille ; la seconde suit une note déjà traduite tome XI, p. 43, où elle est mise, en raison de l'analogie de la pensée, à la suite d'une autre note qui est presque sûrement de 1879, et se rapporte à *Maison de Poupée*. Il me paraît assez probable que les trois notes sur la même feuille datent de l'été de 1880,

[1] Tome VI, pp. 227-230.

[2] John Paulsen, *Nye erindringer*, p. 146. Il le lut peut-être avec d'autant plus d'émotion que c'était le poème « Amis d'autrefois », qui le faisait penser à ses relations avec Björnsen.

[3] Voir l'étude de Lilly Heber dans *Björnson-Studier*.

à Berchtesgaden. La note IV est écrite au crayon sur un bout d'enveloppe qui porte, d'autre part : « Madame Ibsen. 75, via Capo le Case. Citta. « Les notes V et VI sont griffonnées derrière la bande déchirée d'un journal adressé à « Hr Dr Henrik... Consulato di Svezia e... Rom », et timbrée : Rom... 81. Les notes IV-VI sont donc de la fin du printemps ou du commencement de l'été 1881. Enfin la note VII, trouvée à part, sur une feuille détachée, par Mme Sigurd Ibsen, paraît avoir dû précéder immédiatement la rédaction du brouillon.

Il a sans doute commencé le brouillon aussitôt après la rédaction de cette dernière note, à Rome. Mais l'été venait, la colonie scandinave se dispersait, Ibsen s'isolait de plus en plus dans son travail, on le perd presque de vue pendant plusieurs mois. On sait seulement que, à la fin de juin, aussitôt que Sigurd eut passé son examen de droit, il est allé s'installer à Sorrente avec sa famille, à l'hôtel Tramontana, que Dietrichson y était aussi, mais à l'hôtel Cucumella, et que les deux amis ne se sont réunis que deux ou trois fois, le soir [1]. Il est vrai que l'on avait peu envie de sortir, à cause de la chaleur extrême, et surtout du sirocco. Mme Ibsen prenait des bains de mer quotidiens pour supporter ce temps. « On ne peut presque pas penser à marcher ; il faut rester assis, autant que possible sans bouger [2]. » On sait pourtant qu'Ibsen aimait la chaleur, et ces conditions étaient favorables à son travail, — ainsi qu'au travail de Sigurd, qui commençait à préparer sa thèse de droit [3].

La rédaction du premier brouillon a dû l'occuper de juin à septembre, après quoi est venu le second brouillon qu'Ibsen a mis dans une couverture où il a écrit « Manuscrit des *Revenants* », et qui est à la bibliothèque de l'université, à Oslo. Les différences dont il est possible de rendre compte dans

[1] L. Dietrichson, *op. cit*, I, p. 364.

[2] Lettre d'Ibsen à Camilla Collett, d'août 1881, *Breve*, II, p. 92.

[3] John Paulsen raconte (*Samliv med Ibsen*, 1913, p. 35), qu'arrivé à Munich en octobre 1879, il a entendu raconter par Ibsen lui-même sa vie de l'été « à

une traduction, entre ce manuscrit et le texte définitif, sont indiquées dans le présent volume, p. 211. Le manuscrit porte les dates du commencement et de la fin de chaque acte :

Premier acte : 25 septembre-4 octobre.

Deuxième acte : 13-20 octobre.

Troisième acte : 21-24 octobre.

Ensuite vint la mise au net. Il revint à Rome en automne, et put écrire le 12 novembre que la pièce allait paraître « au commencement du mois prochain »[5]. Ibsen avait envoyé ses trois actes un par un, et l'envoi du second acte avait été sensiblement retardé[2]. Ibsen a dû songer à quelque remaniement auquel il a finalement renoncé, mais dont on ne trouve aucune trace, car les différences entre le manuscrit de septembre-octobre et le texte définitif sont peu étendues. Enfin le volume a paru vers la mi-décembre.

Sorrente et Amalfi ». Ibsen lui dit qu'il s'était trouvé à Sorrente dans le même hôtel que Ernest Renan, mais « naturellement sans faire connaissance avec lui ». Ils s'étaient trouvés ensemble à l'hôtel Tramontana, qui était bien à Sorrente, et comme Ibsen avait passé l'été à Amalfi, et non à Sorrente, où il n'a fait un séjour prolongé qu'en 1881, on a parfois supposé que la rencontre muette des deux écrivains avait eu lieu en 1881. Mais c'est en 1879 que Renan a circulé autour du golfe de Naples, et les relations d'Ibsen avec Paulsen ont complètement cessé avant le séjour d'Ibsen à Sorrente en 1881. Il est probable qu'Ibsen, en 1879, est seulement passé à Sorrente, et n'a passé qu'un jour ou deux sous le même toit que Renan.

[4] Lettre du 12 novembre 1881, *Breve*, II, p. 95.

[5] Lettre à Hegel du 23 novembre 1881, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 351.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE

Un souvenir de lecture ancienne paraît avoir en partie suggéré à Ibsen la fable qu'il a imaginée pour son drame. A Grimstad, où il lisait beaucoup, en un temps où il fallait peu de mois pour connaître la production littéraire norvégienne tout entière, il avait à sa disposition la collection de la revue trimestrielle *Bien* [1] (L'Abeille), dont le tome XXI (1837) contient un petit roman de Mauritz Hansen, intitulé *La Fille*. On y voit se dévoiler un secret de la famille Hedebrandt. Le lieutenant-colonel Hedebrandt a fait un enfant à une bonne, Else, et, avant la naissance, a marié la jeune femme à un concierge qui a une jambe de bois, et lui-même a fait un mariage conforme à sa situation. Else devient folle et meurt, et sa fille Henriette grandit dans la maison Hedebrandt, et a horreur de « l'insupportable invalide » [2]. Par la tendance et la portée, l'histoire contée par Mauritz Hansen n'a aucun rapport avec *Les Revenants*, mais l'analogie de l'affabulation est telle qu'il est difficile de croire qu'Ibsen ne s'est pas rappelé ce roman.

Il y a peut-être pensé à Munich, en observant une bonne qui était restée chez lui pendant un an. Mme Ibsen a raconté qu'elle l'intéressait comme phénomène, parce qu'elle appartenait, en quelque sorte, à deux mondes différents : elle était

[1] Hans Eitrem, dans *Maal og Minne*, 1910, p. 47.
[2] Ce résumé du roman est fait d'après Halvdan Koht, *Hundreaarsutgave*, IX, p. 20.

bavaroise, et parlait dialecte avec les gens de sa condition, mais avec ses patrons elle parlait un haut allemand très correct, — mêlé de mots et d'expressions français, car elle avait été quelque temps à Paris [1] ; c'est de là sans doute que provient l'idée de parsemer les répliques de Régine de mots français, qui sont imprimés en italiques dans la traduction qui suit. Ainsi le personnage de Régine est le résultat combiné de l'observation directe et d'un souvenir littéraire.

Un autre élément du drame se trouve dans un roman plus récent du Danois Holger Drachmann, *Deux coups de feu* (1877), qu'Ibsen avait lu et discuté à Munich [2]. Peut-on tuer, ou aider à se tuer une personne atteinte d'un mal incurable, pour lui épargner des souffrances? C'est un problème posé à la fin des *Revenants*, mais en somme secondaire, tandis qu'il est le véritable sujet du roman. Si Drachmann a, peut-être, contribué à l'invention de la dernière scène de la pièce, son influence n'a intéressé que la fable, non le fond du drame.

On peut noter encore qu'Engstrand est boiteux comme le Skarlie du roman de Björnson *Magnhild*, et, moralement, ne vaut pas mieux que lui, et même est pire, avec quelques ressemblances. Il est assez probable qu'Ibsen s'est souvenu du bizarre mari de Magnhild, mais, bien entendu, il l'a transformé complètement.

On peut imaginer aussi que l'idée de l'asile pour marins projeté par Engstrand peut provenir du cabaret tenu autrefois par les parents de Magdalene Thoresen et fréquenté par les marins de Fredericia, qui ont sûrement fait leur cour à la jeune Magdalene Krag, d'autant plus qu'elle n'avait pas très bonne réputation. Et l'on peut rappeler que le motif de l'amour entre frère et sœur a été fort répandu chez les plus grands écrivains de tous les pays pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

[1] Halvdan Koht, *ibid.*, p. 22.
[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 133.

Tout cela n'a rien d'essentiel pour l'invention des *Revenants*.

En réalité, *Les Revenants* sont une suite logique de *Maison de Poupée*, et une contre-partie. Mme Alving, par opposition à Nora, est la femme qui n'a pas abandonné son mari indigne. Quelle sera la conséquence pour elle et pour ses enfants?

Mme Alving n'a qu'un fils. Le père du docteur Rank devient le chambellan Alving, et Osvald est syphilitique. C'est là, naturellement, le fait qui devait frapper surtout les contemporains, parce que cela semblait dépasser la littérature scandinave d'alors dans ses tendances vers le naturalisme, car on sortait à peine des « années 70 », période de pudibonderie, surtout en Norvège. Ibsen adoptait donc les tendances nouvelles de ses plus hardis confrères, et même allait plus loin qu'eux. Quelles influences avait-il subies? »

Ibsen a eu longtemps la réputation de ne rien lire en dehors des journaux, et John Paulsen, qui a longtemps fréquenté chez lui très familièrement, a beaucoup contribué à établir cette erreur. Il s'étonne souvent, dans ses nombreux volumes de souvenirs, de voir que « Ibsen lisait extrêmement peu »[1]. Cela tient simplement à ce qu'il ne pénétrait presque jamais dans le bureau où Ibsen travaillait. Mais les souvenirs même de Paulsen montrent que le dramaturge était passablement au courant des littératures norvégienne et danoise. Des écrivains lui envoyaient leurs livres, et Hegel lui adressait tout ceux qu'il publiait, et qu'il pensait pouvoir l'intéresser[2], et il les lisait. On voit, par exemple, qu'il connaissait bien Drachmann, mais appréciait peu Schandorph[3]. Il avait admiré le *Niels Lyhne* de J. P. Jakobsen, paru en décembre 1880, l'avait lu plusieurs fois, et, un soir, dans l'intimité, en a lu des passages à haute voix. « Ça, c'est du style ! » disait-il[4]. Il connaissait les œuvres du nouveau ro-

[1] John Paulsen, *Mine erindringer*, p. 196.
[2] *Breve*, II, p. 113.
[3] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 133.
[4] *Ibid.*, *Nye erindringer*, p 110.

mancier norvégien Kjelland, dont il goûtait fort les nouvelles, mais beaucoup moins les romans [1]. Et, bien entendu, il lisait presque tout ce que publiaient Björnson, Jonas Lie et Georg Brandès. Certes, il se souciait peu de tout lire, mais comme la littérature norvégienne, et même la danoise, étaient alors loin d'être aussi touffues qu'elles le sont devenues, il avait matière amplement suffisante pour connaître « les grands courants ». Sans doute avait-il lu aussi *Races dégénérées* [2], roman autobiographique de Herman Bang qui fut poursuivi et finalement interdit, et où le personnage principal est un homme de talent atteint, comme Osvald, d'une impuissance congénitale, mais dont l'origine physiologique est purement nerveuse. Bref, Ibsen était parfaitement conscient de suivre une tendance réaliste ou presque naturaliste qu'il observait dans les littératures danoise et norvégienne. Et il savait fort bien, surtout par sa connaissance à la fois littéraire et personnelle de J. P. Jacobsen, que cette tendance s'alliait au darwinisme, aux idées de Herbert Spencer ainsi qu'à l'évasion des croyances religieuses. Tout cela lui convenait fort bien, et lui-même, dans ses ébauches de *Maison de Poupée*, avait fait tenir par le Dr Rank une sorte de conférence darwiniste. La tendance nouvelle était la sienne, celle où inclinait son esprit depuis toujours, et celle qu'il avait de plus en plus consciemment adoptée dans ses œuvres depuis plus de dix ans.

Il savait aussi, mais non par la connaissance directe des œuvres, que cette tendance était répandue, et même plus accentuée à l'étranger, particulièrement en France, qu'elle s'y était précisée plus tôt que dans les pays scandinaves, et que Zola en était le principal représentant. Mais il n'avait rien lu de Zola, et ignorait la littérature française récente, même la dramatique. Alexandre Dumas fils n'était pour lui qu'un nom qu'il avait rencontré dans les journaux [3]. Il s'était fait toute-

[1] John Paulsen, *Nye erindringer*, p. 122.
[2] *Haablöse slægter*, paru en 1880.
[3] John Paulsen, *Mine erindringer*, p. 181.

fois une opinion, sur Zola comme sur Dumas fils, d'après les journaux et ce qu'il entendait dire, —peut-être par Sigurd, qui avait lu du Zola [1]. Et à son voisin de table qui le félicitait, dans une fête scandinave, à Rome, en 1881, de s'être rapproché, par ses œuvres récentes, des écrivains français modernes, de Zola..., il répliquait d'un ton tranchant : « Avec cette différence que Zola descend dans l'égout pour y prendre un bain, moi pour le curer [2]. »

Il est cependant incontestable que *Les Revenants* se rapprochent de certaines œuvres de Zola en ce que l'on y voit exposé un cas pathologique. Un journaliste de talent, qui était médecin, trouve qu'à cet égard le drame est médiocre :

> Il n'y a que méprises de profane, et abus par un profane d'idées scientifiques qui surgissaient dans ce temps-là. C'est un simple assemblage par un dilettante de fragments médicaux réunis au hasard et pas du tout digérés [3].

Fait curieux, il n'existe aucun indice de lectures ou de conversations d'Ibsen pour se renseigner sur la maladie d'Oswald. Il ne parlait d'ailleurs jamais de questions sexuelles. Il semble s'être contenté des indications rencontrées dans la lecture des journaux et s'être peu soucié d'exactitude médicale. On pourrait croire, toutefois, qu'il a connu la doctrine d'Adam Öwre, syphiligraphe norvégien d'une autorité alors reconnue, d'après qui cette maladie ne pouvait être héritée du père. Ce serait pourquoi Ibsen aurait inventé la singulière histoire de la pipe que le chambellan fait fumer à son fils : ainsi Osvald tient bien la maladie de son père, mais non par hérédité. Cette hypothèse me paraît probable à cause de la notoriété qu'avait Adam Öwre, et parce qu'elle explique l'histoire de la pipe, et elle n'implique aucunement qu'Ibsen se soit informé sérieusement sur le cours normal de la maladie.

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 39-40.
[2] Erik Lie, *Jonas Lie. Oplevelser*, p. 258.
[3] Bjarne Eide, *Morgenbladet*, 1913, nº 5.

Cependant, par une sorte d'intuition, il est parvenu à satisfaire au moins un savant, qui ne demandait peut-être qu'à se laisser convaincre. Cesare Lombroso [1] voit dans le drame bien des exagérations, mais « la science peut accepter », dit-il, un Osvald qui montre la parenté entre le génie et la névrose. La crise où il succombe, il est vrai, dure quelques minutes, alors qu'elle devrait prendre quelques années. Mais à part cela, le tableau est exact, où l'on voit dépeints de main de maître

l'amour de l'art, qui se présente de façon rêveuse, comme en des crises de somnambule ; la bonhomie égoïste qui accepte inconsciemment et sans gratitude les soins dévoués de la mère ; les courts accès, d'abord de faconde géniale, puis d'esprit chicanier, qui rompent de temps en temps l'état d'apathie ; le goût passionné de l'alcool ; le soudain et complet oubli de tout le passé ; le bafouillage et la difficulté à trouver les mots...

Bref, on a « une sorte d'excès concentré de la maladie ».

Il était naturel, en 1881, avec les tendances de la littérature d'alors, et il était surtout naturel en Norvège, où le cas Osvald devait, comme on le verra, soulever une indignation générale, que l'attention fût particulièrement attirée vers cette victime d'une maladie que l'on n'osait nommer. Et, à côté de lui, était sa demi-sœur Régine, avec qui, lors de son précédent séjour dans sa famille, deux ans auparavant, il a commis l'inceste, comme le montre le tutoiement dont ils ont l'habitude, lorsqu'ils sont seuls [2]. Mais Osvald et Régine, dans la pensée d'Ibsen, ne sont pas les personnages les plus importants du drame. Ils sont nécessaires, pour montrer l'action de la Némésis dont parle la plus ancienne des notes laissées par Ibsen (p. 209). Car la maladie n'est qu'un des modes d'action de cette Némésis. Tous deux sont des victimes désignées ; la façon dont ils succombent a sans doute un intérêt ; mais ce n'est pas là que réside le problème moral qui est la raison d'être et l'objet de la pièce.

[1] *Die Zukunft*, 16 septembre 1893, article traduit dans *Samtiden*, IV, p. 395.
[2] Hans Brix, *Gudernes Tungemaal*, p. 240.

Lisez les sept notes conservées d'Ibsen : il y est presque uniquement question de Mme Alving, et le personnage dont il est le plus parlé, après elle, est son mari. C'est elle, évidemment, qu'Ibsen a le plus profondément étudiée. Quelles seront, pour cette femme, les conséquences du fait qu'elle n'a pas, comme Nora, quitté son mari?

A William Archer, qui se trouvait à Rome en décembre 1881, au moment où *Les Revenants* ont paru, il a dit que « son idée avait été de montrer avec Mme Alving comment une femme qui avait subi une éducation, une formation fâcheuses, devait sûrement être poussée, par des hommes qui pensent et sentent à la façon du pasteur Manders, aux extrêmes opposés »[1]. Et il l'a répété, presque dans les mêmes termes, quelques jours plus tard, dans une lettre dont il suggérait la publication[2].

Ibsen l'a construite sans modèle. Tout au plus peut-on dire qu'il lui a prêté quelques traits du caractère de Mme Ibsen[3].

Dans les actes d'Ibsen il n'est pas du tout question du pasteur Manders. On voit pourtant par les propos tenus à William Archer combien était nécessaire la place que tient cet imbécile à côté de Mme Alving. Les prêtres ou théologiens sont assez nombreux dans la galerie des personnages d'Ibsen, et, Brand à part, ils sont moralement médiocres : Lind et Straamand dans *La Comédie de l'Amour*, le doyen dans *Brand*, Rörlund dans *Les Soutiens de la Société*, tous se distinguent par la peur du qu'en dira-t-on. Mais Manders est le pire de tous, il encourage même, par lâcheté, son protégé Engstrand à commettre un faux témoignage, à la fin de sa dernière scène. Et il est l'homme néfaste du drame. Cette disposition peu favorable à l'égard du clergé rend d'autant plus singulière l'attitude d'Ibsen avec les

[1] William Archer, *Ibsen as I knew him*, dans *The monthly Review*, vol. 23, 1905, p. 7.

[2] Lettre à Sophus Schandorph, du 6 janvier 1882, *Breve*, II, p. 101.

[3] John Paulsen va jusqu'à dire que le caractère de Mme Ibsen « ressort surtout dans la puissante figure de Mme Alving » (*Samliv med Ibsen*, 1906, p 128).

prêtres qu'il rencontrait, il avait adopté l'usage fréquent en Italie de les saluer sans les connaître. A Berchtesgaden, en 1880, il était fort irrité contre un vieux monsieur qui, tous les soirs, s'emparait du *Berliner Tageblatt* que l'hôtelier mettait de côté pour lui, mais ayant appris un jour que ce monsieur était prêtre, le lendemain, il lui apporta lui-même le journal [1].

En ce qui concerne la forme, *Les Revenants* sont une pièce classique, où la règle des trois unités est strictement observée. La concentration y est extrême. Et ceci était voulu par Ibsen, dès la première période où il a médité son drame, à Berchtesgaden. John Paulsen ayant observé un jour que *Maison de Poupée* était la première pièce qu'il avait composée en trois actes, Ibsen s'anima, et répondit qu'il n'écrirait jamais plus que des pièces en trois actes. Les dépasser était absurde. Un véritable artiste devait savoir se concentrer, et l'écrivain aussi penser au public, dont l'attention faiblissait au cours de cinq longs actes [2]. Cela ne l'a pas empêché, peu de mois plus tard, de projeter *Un Ennemi du Peuple*, qui a cinq actes.

Classique et réaliste, il est d'ailleurs aussi lyrique et symboliste, dans *Les Revenants* comme ailleurs. Le titre même est un symbole, ainsi que l'incendie de l'asile. Et aussi la pluie perpétuelle, la tristesse du décor élégant mal éclairé, jusqu'au moment où se lève un soleil ironique.

Les Revenants sont la première pièce complètement ibsénienne par la facture. *Maison de Poupée* ne l'avait été entièrement que dans la scène finale. Si l'on veut trouver des œuvres dramatiques un peu analogues, c'est parmi celles des tragiques grecs qu'il faut chercher. Et justement les « Revenants » jouent dans le drame un rôle qui rappelle la Fatalité antique. Certes, Ibsen n'y a pas pensé. Il connaissait fort mal le théâtre grec. On n'a même aucune indication sur ce qu'il en savait. Jamais il n'en

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 104-105.
[2] John Paulsen, *ibid.*, p. 101.

parle. En tout cas ce n'est pas là qu'Ibsen a pris l'idée des « Revenants ». Ils représentent le passé, qui est mort, et pourtant pèse sur nous, qui paralyse aussi bien Catilina que Mme Inger, lorsqu'ils veulent se dévouer à l'œuvre qui devait être leur mission. Ce passé mort, il faut le tuer définitivement. « Ce qui est mort, dans les ténèbres doit descendre [1] ». L'idée reparaît chez Ibsen tantôt sous la forme du « cadavre dans la cale » [2], tantôt sous la forme même des « revenants » :

> *Des fantômes de temps et d'hommes disparus*
> *surgissent dans la troupe de nos jeunes gens* [3].

Mme Alving ne fait que préciser un peu plus ce que sont les « revenants » et ce qu'est leur action : ils sont « toutes sortes d'idées mortes et de croyances périmées, etc. Ils sont sans vigueur, et pourtant ils s'attachent à nous et nous ne pouvons nous en débarrasser » [4]. Il faut avouer d'ailleurs que ce sens, donné au commencement du second acte, est assez différent de celui qu'avait suggéré le premier emploi du mot, à la fin du premier acte.

Pendant qu'Ibsen écrivait *Les Revenants*, Björnson, reprenant une grande nouvelle qui l'avait occupé quelques années plus tôt, achevait *Poussière*. Les titres désignent deux images différentes pour des idées très voisines. Une mère entend critiquer par un ami les niaiseries qu'une gouvernante très religieuse enseigne à ses enfants. La mère n'y attache guère d'importance : « Ce sera notre affaire de corriger cela plus tard, dit-elle. — Plus tard, madame? Quand toute cette poussière se sera déposée sur leurs âmes [5]? » Et toute la nouvelle est écrite pour montrer les effets néfastes que peut produire cette pous-

[1] « Brand épique ». Tome VII, p. 186.
[2] « Lettre en vers ». Tome XI, p. 21.
[3] « Bien loin », *ibid.*, p. 19.
[4] P. 140 du présent volume.
[5] Björnstjerne Björnson, *Samlede Digter-Værker*, V, p. 11.

sière. On voit l'analogie. La religion, — tout au moins la religion à la mode de Manders, — est au nombre des funestes « revenants ». Mais *Poussière* est la première œuvre littéraire polémique écrite par Björnson au sortir de sa grande crise religieuse, et c'est uniquement la religion qu'il vise, tandis que Mme Alving englobe sous le nom de revenants des traditions et usages multiples, sans désigner la religion en particulier. La différence est grande. Il paraît cependant que, lorsque *Les Revenants* furent publiés, Björnson se vit obligé de supprimer plusieurs passages de sa nouvelle, parce qu'ils étaient trop proches de certains passages du drame d'Ibsen [1].

Par opposition à Manders et à la vie conçue comme l'entière soumission aux « revenants », tels que Mme Alving les a définis, Osvald expose un idéal de vie libre et heureuse, tel qu'il l'a vu, dit-il, dans les milieux d'artistes, à Paris. Ibsen avait ainsi déjà présenté un tableau idéal et lointain. Dans *Empereur et Galiléen*, c'était la Grèce païenne qui était le pays merveilleux, dans *Les Soutiens de la Société*, c'était l'Amérique, maintenant c'est Paris, et précisément le Paris qui suscitait toujours la réprobation indignée des gens comme Manders. Les pays prônés par Julien, Mlle Hessel et Osvald ont ceci de commun qu'ils sont censés être par excellence des pays de liberté. Mais la vie parisienne est surtout vantée par Osvald parce qu'on y cultive la « joie de vivre », — *livsglæde*, — en suédois *levnadsglædje*. Les discussions soulevées par *Les Revenants* ont porté principalement en Suède, sur cette joie de vivre, et ont été si vives et si prolongées que le terme suédois a fini par être abandonné, et norvagisé en *livsglædje* [2].

Ibsen, évidemment, n'est pas personnellement responsable des opinions d'Osvald et de Mme Alving. Dans ses lettres et

[1] Lettre de Björnson à Brandes, dans Georg og Edvard Brandes, *Brevveksling med Björnson*,..., I, *fste del*, p. 152.
[2] V. l'article de Harald Elofson dans *Edda*, XXX, p. 48.

dans ses notes, il ne parle guère d'Osvald, mais la façon dont il parle de Mme Alving montre qu'elle n'est pas du tout son porte-parole. Il a plutôt pris vis-à-vis d'elle une position de curiosité objective. Il est manifestement en sympathie avec elle, et même, en quelque mesure, avec Osvald ; cela n'implique nullement qu'il les approuve. On peut même dire que rarement, dans une œuvre « à idées », l'auteur est personnellement aussi absent.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il soit indifférent. S'il laisse agir Mme Alving et Osvald selon la logique de leurs natures, beaucoup plus qu'il ne les dirige, il semble, par contre, prendre plaisir à charger le pasteur Manders. Et pourtant il lui fait poser cette question : « Quel droit avons-nous au bonheur, nous autres hommes? » (p. 100). Elle aurait pu être posée par Brand, qui disait : « Seigneur, fais-moi riche en douleur [1] ! » Et Ibsen, en 1864, aurait pris cette idée à son compte, lui qui ne mettait rien au-dessus du dévouement total de l'homme à sa mission. Mais lorsqu'en 1881 il met cette réplique dans la bouche d'un Manders, il semble tourner en dérision son Brand... et lui-même. Il s'est évidemment senti, à ce moment, beaucoup plus enclin aux idées d'Osvald, avec sa « joie de vivre », qu'à la volonté de sacrifice.

Ceci est corroboré par la désaffection progressive d'Ibsen à l'égard de son *Brand.* C'est à Berchtesgaden, pendant qu'il méditait *Les Revenants*, que se place une anecdote contée par John Paulsen. Une dame est présentée à Ibsen, ses premiers mots sont pour le féliciter de *Brand*, et Ibsen la regarde d'un air froid et indifférent. C'est seulement après un silence qu'il répond : « C'est quelque chose que j'ai écrit dans ma jeunesse, »... et il la quitte [2]. Il est clair que la pensée des *Revenants* l'éloignait de *Brand.*

Halvdan Koht a signalé [3] qu'Ibsen avait rencontré la ques-

[1] « Brand épique ». Tome VII, p. 209.
[2] *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 194.
[3] *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, pp. 193-196.

tion : « Quel droit avez-vous d'être heureux? » dans le livre de Stuart Mill que Georg Brandès avait traduit. Il avait envoyé sa traduction à Ibsen, qui s'était grandement étonné de voir que Brandès « s'était donné la peine de traduire un ouvrage qui, par sa philosophie de philistin, semble rappeler Cicéron ou Sénèque » [1]. On sait que Stuart Mill défend l'idée que « les actions sont bonnes en proportion du bonheur qu'elles donnent, et mauvaises si elles tendent à produire le contraire du bonheur » [2]. Le bonheur est la fin suprême, le but unique de la morale. L'argumentation de Stuart Mill consiste presque tout le long du petit volume à répondre aux objections connues contre sa thèse, et précisément la question de Manders fait partie de l'énoncé d'une objection, celle

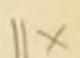
> d'adversaires qui disent que le bonheur sous aucune forme ne peut être le but rationnel de la vie humaine : premièrement, parce que ce but est inaccessible ; et ils ajoutent : « Quel droit avez-vous d'être heureux [3]?... »

Et Stuart Mill s'efforce de montrer que l'on peut atteindre un bonheur passable, « une existence assise sur ce principe, qu'il ne faut pas demander à la vie plus qu'elle ne peut donner ». Il compte sur l'éducation et de meilleurs arrangements sociaux pour qu'une vie heureuse devienne le fait d'un plus grand nombre de gens. Mais il ne discute pas la question sur le *droit* au bonheur. Elle a été seulement « ajoutée » par les objecteurs auxquels il répond, il serait évidemment contre le renoncement qu'elle implique, autant qu'Ibsen en 1881, mais il n'en tient pas compte. Elle était de nature à retenir davantage l'attention d'Ibsen, en sorte qu'il est amusant d'imaginer qu'il l'a empruntée à un auteur qui lui a paru si médiocre.

Seulement Ibsen, qu'il l'ait prise à Stuart Mill ou y ait été

[1] J. Stuart Mill, *L'Utilitarisme*, trad. française de P. L Le Monnier, p. 23.
[2] Lettre du 30 avril 1873, *Breve*, I, p. 276.
[3] J. Stuart Mill, *op. cit.*, p. 13.

amené par sa propre logique, y répond, ou plutôt y fait répondre par Osvald, qui affirme hautement le droit au bonheur, et se trouve ainsi en parfait accord avec la pensée essentielle du philosophe anglais. Il n'est d'ailleurs guère douteux qu'Osvald exprime en cela l'idée d'Ibsen lui-même, si l'on considère l'ensemble de son œuvre ultérieure, où le droit au bonheur va s'affirmer avec une force progressive. Il y a là un tournant dans l'évolution de l'esprit d'Ibsen, bien que lui-même, attribuant à Osvald toute la responsabilité de cette conception nouvelle, ne se soit sans doute pas bien rendu compte du changement. La conception de la vie ainsi esquissée n'était d'ailleurs pas tellement nouvelle. Il avait opposé dans *Empereur et Galiléen* la vie grecque, libre et heureuse, à la doctrine du renoncement chrétien, et il les avait admirées et condamnées à la fois toutes deux, ce qui était une façon de les adopter, — en vue d'une conciliation qu'il appelait le troisième empire.



CHAPITRE IV

LA TEMPÊTE

Ibsen s'attendait à ce que son drame ne fût pas accueilli sans résistance. Il en avait l'habitude. Il écrivait à son éditeur, quelques jours avant la parution du volume : « *Les Revenants* vont sans doute indigner les gens dans certains milieux ; mais il le faut. Si le drame n'avait pas cet effet, il n'aurait pas été nécessaire de l'écrire [1]. » Mais Ibsen n'avait pas prévu quelle tempête il allait soulever.

Le volume parut le 12 décembre. Un premier article écrit le jour même voit dans la pièce une nouvelle preuve du don dramatique extraordinaire de l'auteur, mais la pensée y est confuse, et la pièce est au-dessous des précédentes à tous égards : clarté, profondeur, perfection de forme et intérêt du sujet. Le critique y revient deux jours après. Il a compris qu'Ibsen s'en prend à tous les usages sociaux, et que sa pensée superficielle et naïve est bien près d'être déshonnête [2]. Un autre journal trouve que dans *Les Revenants* le réalisme est devenu un naturalisme complètement païen [3]. Un autre dit la psychologie des personnages peu claire et contestable, l'impression choquante et révoltante. Ibsen n'a certainement « jamais à ce point manqué le but, et écrit probablement sans produire d'effet ». Et le même journal donne trois jours plus tard un nouvel article

[1] Lettre à Hegel du 23 novembre 1881, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 355.
[2] *Dagen*, 13 et 25 décembre 1881.
[3] *Fædrelandet*, 17 décembre 1881.

d'éreintement encore plus sévère, — quatre colonnes en tête du numéro : on reprendra sur les rayons de sa bibliothèque les œuvres d'Ibsen antérieures ; quant à celle-ci, « seuls les historiens de la littérature l'y chercheront comme un curieux cas de maladie psychologique » [1].

Morgenbladet, le journal de droite de Friele, ami d'Ibsen, tout en reconnaissant « des lueurs du talent du grand maître », estime « qu'il n'est plus, sous le rapport artistique, qu'un revenant exsangue de son moi d'autrefois ». Et dans un nouvel article, de trois colonnes pleines en tête du journal, il montre qu'Ibsen, malgré ses précautions pour paraître neutre, est partisan des thèses d'Osvald et de sa mère. Le journal proteste au nom de la religion, et conclut : « Sur la table de Noël d'une maison chrétienne, ce livre n'est pas à sa place [2]. »

Un journal de Bergen railla le changement d'attitude de *Morgenbladet* à l'égard d'Ibsen. Maintenant, pour le journal conservateur, « Björnson est fâcheux, mais Ibsen est pire », et, par opposition contre l'organe de droite, on peut lire la première appréciation moins défavorable de l'œuvre nouvelle, — appréciation peu encourageante pour le public :

> Nul ne lira *Les Revenants* avec plaisir. Pour cela, le sujet est par trop triste. Mais le livre ne sera pas non plus tout doucement gagné par l'oubli, pour cela le talent et le haut esprit qui s'y manifestent inspirent trop le respect [3].

Et *Morgenbladet*, reproduisant cet article, le faisait suivre de deux colonnes, louait la facture, la subtilité des caractères, mais seulement pour mieux blâmer ce drame, « *summum* du naturalisme », où tout « n'est pas seulement sombre et pénible, mais effroyablement laid » [4].

[1] *Aftenposten*, 14 et 17 décembre 1881.
[2] *Morgenbladet*, 15 et 18 décembre 1881.
[3] *Bergenstidende*, 20 décembre 1881.
[4] *Morgenbladet*, 21 décembre 1881.

Et *Morgenbladet* reproduisait encore, cette fois sans commentaires, un article de *Oplandenes Avis*, où l'on estimait qu'un « silence complet serait le meilleur compte rendu », et que le drame était beaucoup plus mal écrit que les pièces précédentes. Avec *Les Revenants*, Ibsen faisait une chute profonde. Et le lendemain, à propos des représentations éventuelles de la pièce, encore un article de *Morgenbladet*, pour montrer qu'Ibsen est bien d'accord avec Osvald et avec sa mère contre la religion et en faveur de l'union libre, et aussi pour l'union entre frère et sœur et pour le suicide. Enfin, encore le lendemain, le journal publiait un poème d'Andreas Munch, poète alors bien oublié, intitulé : « La chute d'une étoile, » qui se termine par

Dieu est indulgent pour tous les péchés,
sauf pour le péché contre l'Esprit saint [1].

Il est difficile d'imaginer un acharnement tel que celui du grand journal de droite. Mais les journaux de gauche étaient presque aussi sévères. *Oplandenes Avis*, que *Morgenbladet* s'était plu à reproduire sans commentaire, était un journal de gauche où Björnson écrivait souvent. Et le principal journal de gauche, *Dagbladet*, s'était dépêché de prendre position dans un long compte rendu anonyme paru dès le 14 décembre. Il s'agit encore du mariage, dit le critique : « Jamais on ne s'est livré à une attaque aussi brutale et passionnée contre cette institution sur laquelle repose la société. « D'ailleurs, ce n'est pas un drame, il n'y a là qu'une exposition et une catastrophe. L'impression d'ensemble est « franchement sinistre ». Ibsen semble s'être fait un plaisir « de dire tout ce qu'il savait de pire ».

Voilà ce qu'a dit la presse norvégienne en une dizaine de jours, et Ibsen en avait sans doute lu la plus grande partie, lorsque, la veille de Noël, il prit part au banquet traditionnel de l'Asso-

[1] *Morgenbladet*, 23, 24 et 25 décembre 1881.

ciation scandinave à Rome. William Archer y assistait, et il était, pensait-il, le seul, avec Ibsen, qui connût déjà *Les Revenants*. Un *skaal* fut proposé en l'honneur d'Ibsen, et W. Archer écrivit le lendemain à son frère le bref discours prononcé en réponse :

Il dit que c'était pour lui un grand plaisir, etc., etc. ; que la Noël était généralement associée à la quiétude, mais que pour lui c'était souvent plutôt le contraire, puisque ses livres, d'habitude, paraissaient un peu avant Noël, en sorte que c'était pour lui le temps le moins paisible de l'année. Mais il ne croyait pas que la paix fût l'état le meilleur ; au contraire, il croyait que la lutte est ce qu'il y a de mieux pour l'homme, — et c'était toujours pour lui un grand plaisir de trouver que des gens, si grandes que fussent les différences entre leurs conceptions et les siennes, ne laissaient pas ces divergences influencer leur amitié et amabilité envers lui. Telle fut la substance de son discours, qui ne s'étendit guère davantage [1].

Ibsen recevait quantité de lettres, et avait compris, dès le 22 décembre, qu'il serait impossible de jouer la pièce avant quelque temps, mais espérait encore qu'il faudrait une édition nouvelle à bref délai [2]. Et l'on sait que c'était à cela qu'il tenait surtout.

Pourtant, il savait que son éditeur Hegel avait tiré, cette fois, à 10 000. Le 2 janvier, il écrit encore à Hegel :

Les violences critiques, et toutes les folies que l'on écrit contre *Les Revenants*, je les prends avec une parfaite sérénité. J'étais préparé à cela [...] Les criailleries s'apaiseront, cette fois comme les autres.

Mais il s'inquiète de savoir si ce vacarme nuit à la vente [3].

Or, c'est ce qui se produisait. Les libraires demandaient même à Hegel la permission de lui renvoyer non seulement les exemplaires qu'ils avaient en dépôt, mais aussi la plupart de ceux qu'ils avaient pris à compte ferme, à quoi Hegel consentait

[1] *Edda*, XXXI, pp. 460-461.
[2] Lettre à Ludwig Passarge, *Breve*, II, p. 97.
[3] *Ibid.*, p. 98.

« pour rester en bons termes avec ses collègues ». Et de plus, la vente des ouvrages d'Ibsen antérieurs, qui s'activait généralement chaque année, avant Noël, fut singulièrement réduite cette année-là [1].

La grande édition ne fut épuisée qu'en 1891.

Les Revenants trouvaient pourtant des défenseurs en Norvège, mais les journaux étaient peu disposés à publier leurs articles. Mme Margrete Vullum, qui avait publié depuis deux ans des comptes rendus de livres dans *Dagbladet*, avait demandé au directeur d'écrire l'article sur le drame, ce qu'on ne pouvait guère lui refuser. Mais le directeur, sachant qu'elle ferait l'éloge du drame, lui imposa la condition de fournir la copie dès l'après-midi, ce qu'elle ne pouvait promettre, et c'est ainsi que le grand journal de gauche publia l'article anonyme du 14 décembre, qui était de Garborg [2].

Il y a toutefois des collaborateurs dont un directeur de journal ne peut pas se débarrasser aussi facilement : Björnson était de ceux-là. Lorsqu'il lut l'article du 14 décembre, il rédigea une courte note sous le titre : « Rectification, » où il défend Ibsen contre l'accusation d'attaquer le mariage. Au contraire, dit-il, attaquer le mariage immoral, c'est défendre l'institution. Et il ajoute qu'il est absurde d'attribuer personnellement à Ibsen les opinions d'Osvald et de Mme Alving. « Ce que pense l'auteur doit être cherché dans l'ensemble, et je ne pense pas que l'immoralité y soit précisément triomphante [3]. »

Un article ayant été publié par *Dagbladet* en réponse à sa rectification, Björnson revint à la charge par un long article, où il allait jusqu'à dire : « Suivons les grandes discussions européennes sur ces hautes questions, et appelons l'homme qui nous

[1] Lettre de Hegel à Ibsen, 10 janvier 1882, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, pp. 355.
[2] Lettre de Brandes à Hegel, 30 novembre 1882, *ibid.*, p. 185.
[3] *Dagbladat*, 1881, nº 328.

y force un bienfaiteur social [1]. » Il avait d'ailleurs eu de la peine à faire publier cet article, car c'est à cette intervention qu'il fait allusion dans une lettre à Hegel : « On ne me l'a pas imprimé Telle est la situation ici. Et pourtant le livre a fait du bien [2]. » *Dagbladet* a tout de même fini par publier les deux colonnes de Björnson, à cause d'un article de Brandès, dont il sera question plus loin [3], mais les a fait suivre d'une note pour dire que cette polémique devait cesser, ou au moins être ajournée.

Voilà donc Björnson en posture de combat au côté d'Ibsen. Cela n'était pas aussi inattendu qu'il peut le sembler. Aux avances d'Ibsen, Björnson avait fini par répondre, lorsqu'il lui avait écrit pour l'inviter à prendre publiquement parti dans la question du drapeau « pur » [4]. C'était une maladresse, mais tout de même une réponse. Et pendant son voyage de conférences en Amérique (décembre 1880-avril 1881), Björnson avait déclaré : « Je n'hésite pas à dire qu'à mon avis Henrik Ibsen possède la plus grande puissance dramatique de notre époque [5]. » Toute animosité ancienne était, de part et d'autre, effacée. L'ancienne admiration de Björnson pour l'habileté de style et de forme de son camarade avait fait place à une plus juste appréciation du fond. Sa grande crise religieuse l'avait même amené à modifier son jugement sur *Brand*, qu'il avait tant honni autrefois, et lorsqu'il a lu *Les Revenants*, il a été frappé du courage qu'il avait fallu pour écrire ce drame [6].

Ibsen, de son côté, n'avait plus le sentiment d'être brouillé avec son camarade. Il s'était même permis, alors que Björnson était aux États-Unis, d'adresser à un député influent, en leur

[1] *Dagbladet*, 10 janvier 1882.
[2] Björnstjerne Björnson, *Kamp-Liv*, II, p. 2, lettre du 9 janvier 1882.
[3] Lettre de Björnson à Ibsen du 19 mars 1882, *Edda*, 1938, p. 106.
[4] V. pp. 1-2.
[5] *Norsk Forfatningskamp*, paru dans *Verdens Gang* et en brochure, ainsi qu'en traduction anglaise dans Scribners Monthly, en 1881.
[6] Lettre à Hegel, du 9 janvier 82, déjà citée.

nom commun, une requête en vue de l'augmentation de leur pension de poète [1], — tout en disant, bien entendu, qu'il écrivait sans s'être concerté avec Björnson. Sa demande était très justifiée, car elle était basée sur le fait que l'absence de protection littéraire causait un préjudice considérable aux deux dramaturges. Björnson fut d'accord avec Ibsen, lorsqu'il connut la demande, mais celle-ci n'eut pas de suites, parce qu'ils étaient publiés en Danemark.

Ibsen fut ravi de l'intervention de Björnson, à la fois parce qu'elle était utile, et peut-être surtout parce qu'elle amenait décidément la fin d'une tension qui lui était pénible dans ses rapports avec son camarade. A Olaf Skavlan, qui venait de lancer avec Ernst Sars une *Nouvelle Revue* (c'était son titre) à laquelle il avait promis de collaborer, il écrivit qu'il n'en ferait rien : « Je veux rester, franc tireur isolé, aux avant-postes, et opérer à ma guise, » car il voyait trop bien ce que valaient les soi-disant libéraux. Il ajoutait :

Le seul, en Norvège, qui ait agi librement, crânement et avec courage en ma faveur, c'est Björnson. Ça lui ressemble. Il a vraiment un grand cœur royal, et jamais je n'oublierai cela [2].

Et il écrivit à Björnson une lettre très chaleureuse pour le remercier de son intervention à laquelle rien ne l'obligeait et de son appréciation amicale et flatteuse écrite en Amérique, en même temps que pour dire l'angoisse qu'il avait éprouvée, lorsque la vie de Björnson avait été en danger : « J'ai senti que, si un malheur était arrivé, toute joie de produire aurait été abolie pour moi. » Et, rappelant que le vingt-cinquième anniversaire de la publication de *Synnöve Solbakken,* le premier succès littéraire de Björnson, viendrait l'été prochain, Ibsen espérait qu'il y aurait une fête, où il viendrait volontiers [3].

[1] Lettre à Hagbard Berner, du 27 mars 1881, *Breve,* II, p. 86.
[2] Lettre du 24 janvier 1882, *Breve,* II, p. 105.
[3] Lettre du 8 mars 1882, Samtiden, 1908, p. 97.

Björnson fut touché et surpris de la chaleur d'Ibsen, et trouva qu'il avait changé à son avantage [1].

Ainsi reprirent, entre les deux amis, des relations qui ne furent plus jamais troublées. Mais on ne peut dire non plus qu'elles furent très intimes. Ils ne se sont revus que dix ans plus tard. Björnson comprit qu'il ne devait pas chercher à enrôler Ibsen pour l'action qu'il menait. Quant à Ibsen, il a exprimé ses sentiments à l'égard de l'ami retrouvé dans une lettre qu'il lui écrivit quelques mois plus tard :

> Tes œuvres sont au premier rang dans l'histoire de la littérature et y resteront toujours. Mais si je devais décider de ce qu'il faudrait inscrire sur ta stèle, je choisirais ces mots : sa vie a été son plus beau poème.
>
> Et cela, se réaliser soi-même dans la conduite de sa vie, je trouve que c'est le plus haut qu'un homme puisse atteindre [2].

En Danemark, la presse ne fut pas, en décembre, plus favorable que la presse norvégienne. Qu'on en juge par ce spécimen : « C'est seulement à cause du renom et de l'importance d'Ibsen que sa nouvelle œuvre ne peut pas être simplement jetée dans la fosse à chaux, qui est la place de ces choses-là [3]. »

Brandès n'appréciait pas beaucoup *Les Revenants.* Il n'était pas fait encore à la méthode ibsénienne où l'action dramatique se réduit à la révélation progressive du passé, il trouvait la pièce « techniquement inférieure à *Maison de Poupée,* parce que l'exposition est trop longue et il y a trop peu de véritable action entre elle et la catastrophe ». Mais il y trouvait, malgré cette « faiblesse », une grande maîtrise, et, tout en souhaitant des œuvres de caractère plus persuasif et moins effrayant [4], il en approuvait la tendance. Et il fut indigné du *tolle* soulevé dans

[1] V. ce qu'il dit de la lettre d'Ibsen dans sa lettre à Brandès, *Kamp-Liv,* II, p. 14, et sa réponse à Ibsen, *Edda,* 1938, p. 105.
[2] Lettre d'août 1882, *Breve,* II, p. 110.
[3] Cité ici d'après l'article de Brandès, dont il est question dans l'alinéa suivant.
[4] Georg og Edvard Brandès, *Brevveksling...,* I, *fste del,* p. 147.

les journaux. Il protesta, dès le 28 décembre, et c'est la publication de son article qui a décidé tardivement *Dagbladet* à donner le second article de Björnson. Brandès concluait ainsi :

Henrik Ibsen en écrivant la tragédie moderne qui s'appelle *Les Revenants* a risqué son autorité péniblement et lentement acquise, la faveur qu'il a dans le public, et presque la considération dont il jouit. Ce livre, malgré son éminente importance, n'est pas le drame le plus parfait qu'il ait écrit, mais c'est l'acte le plus noble de sa vie littéraire [1].

Et Brandès, qui venait de faire à Copenhague des conférences sur Björnson et Ibsen, vint les répéter à Kristiania.

Ibsen lisait toujours les comptes rendus de ses livres, mais il n'y répondait jamais. Il éprouva, cette fois, le besoin de faire — indirectement — une exception à cette règle. Il répondit à une lettre de Sophus Schandorph en indiquant en post-scriptum que sa réponse pouvait être publiée. Il y parlait de la critique :

Mais tout cela peut-il être vraiment de la simple incompréhension? Nombre de ces déformations et de ces faussetés ne sont-elles pas présentées avec une pleine conscience de leur absurdité? Je ne crois guère qu'il puisse en être autrement.

Puis il insiste sur la technique de son drame, qui interdisait à l'auteur d'apparaître dans les répliques. « Dans aucune de mes pièces l'auteur ne se tient aussi en dehors, n'est aussi absolument absent, que dans celles-ci. » Et il déclare :

On a dit que le livre prêche le nihilisme. Pas du tout. Il ne se charge pas de prêcher quoi que ce soit. Il indique seulement que le nihilisme fermente sous la surface, chez nous comme ailleurs. Et il doit nécessairement en être ainsi. Un pasteur Manders suscitera toujours une Mme Alving. Et précisément parce qu'elle est femme, elle ira, une fois qu'elle aura commencé, jusqu'aux extrêmes conséquences [2].

Cette lettre, publiée dans le *Morgenblad* danois, ne pouvait que prolonger les polémiques et les attaques contre Ibsen,

[1] *(Dansk) Morgenbladet*, 28 décembre 1881. Ce journal danois était, par ses tendances, à l'opposé de son confrère norvégien du même nom.
[2] Lettre du 6 janvier 1882, *Breve*, II, p. 101.

même les attaques personnelles exprimées à mots couverts. Il fallait, disait-on, qu'il fût fou et qu'il eût écrit *Les Revenants* étant ivre. Dans les journaux, on ne trouve presque pas d'articles favorables, en dehors de celui de Kristofer Randers, qui trouve le drame « rigoureusement moral », et se livre à une critique de la critique [1].

C'est dans des revues seulement que l'on rencontre des jugements moins hostiles, et alors nettement favorables. Otto Borchsenius (Danois) estime que *Les Revenants* « sont une œuvre de premier ordre » [2]. P. O. Skjött montre que ce drame est, « dans la littérature moderne, ce qui se rapproche le plus du drame antique » et que c'est « non seulement l'acte le plus noble d'Ibsen, mais l'œuvre la plus puissante que lui-même et notre littérature dramatique aient produite » [3]. Et Arne Löchen, passant en revue toute l'œuvre d'Ibsen, montre que ses idées essentielles : être soi-même et travailler selon sa vocation, se retrouvent dans *Les Revenants*. Si elles étaient nobles dans les pièces antérieures, elles doivent l'être également dans celle-ci [4].

Le contraste entre les si rares articles élogieux et calmes (je crois les avoir tous cités) et les articles dénigrants et souvent furieux, dont je n'ai donné que quelques spécimens, ne peut s'expliquer que par des circonstances particulières. Les articles danois, plus modérés dans la forme, exprimaient la réprobation contre une œuvre trop en avance sur son temps. En Norvège, cette réprobation était aggravée par la situation politique très tendue, en un moment où l'on sentait approcher la victoire de la gauche. On était à une de ces périodes où des gens d'opinions différentes ne peuvent se rencontrer sans se disputer, et où de vieilles amitiés se rompent. Cela aurait dû

[1] *Aftenposten*, 26 janvier 1882.
[2] *Ude og hjemme*, 1882, pp. 185-7
[3] *Nyt Tidsskrift*, I, pp. 100-104.
[4] *Ibid.*, I, pp. 420-444.

assurer à Ibsen, dira-t-on, l'appui de l'un des deux camps, celui de la gauche. Mais, depuis *L'Union des Jeunes*, il avait été classé homme de droite. Et si la droite le honnissait désormais, avec *Morgenbladet*, d'autant plus qu'il était pour elle une grande déception, la gauche ne pouvait le considérer tout à fait comme un des siens. Elle espérait, du moins, après les *Soutiens de la Société* et *Maison de Poupée*, pouvoir l'accueillir. Seulement, elle était une coalition entre un parti bourgeois intellectuel, — on disait « européen » — fort bien disposé à l'égard des tendances d'esprit qu'affirmaient les récentes œuvres d'Ibsen, et un parti paysan qu'elles indignaient. Et il s'agissait de rester unis, de ne pas perdre de voix, sous peine de voir, au moment décisif, cette « gauche » si péniblement construite se montrer inefficace. C'est pourquoi les journaux de gauche étaient gênés. Ils ne pouvaient se permettre de louer *Les Revenants*, même s'ils l'admiraient. Et c'est pourquoi Ibsen avait raison, dans sa lettre à Schandorph, d'exprimer des doutes sur la sincérité des critiques. Il comprenait fort bien les mobiles des « soi-disant » libéraux, et il écrivait d'eux à Jonas Lie : « C'était pour eux comme une question vitale d'écarter le soupçon d'avoir avec moi la moindre communauté de vues [1]. » La campagne menée contre Ibsen et son drame, pour un bon nombre d'entre eux, n'était pas dictée par leurs convictions, mais imposée par la tactique. Elle a été singulièrement violente, vulgaire et vide d'idées, et cela s'explique sans doute par là. C'était un boycottage systématique.

Ibsen, pendant l'orage, est resté remarquablement calme. Le seul signe d'impatience qu'il ait donné est la lettre à Schandorph. Il écrivait à Otto Borchsenius, en le remerciant de son article :

Il se peut que cette pièce, à plusieurs égards, soit un peu risquée. Mais il m'a semblé que le moment était venu, où il fallait déplacer

[1] Lettre du 22 juin 1882.

quelques poteaux-frontières, et comme écrivain plus âgé, je pouvais m'acquitter de cette besogne, plus facilement que beaucoup d'auteurs plus jeunes, qui pouvaient souhaiter quelque chose de ce genre.

Qu'un orage s'abattrait sur moi, j'y étais préparé ; mais on ne peut tout de même pas se détourner de son chemin pour cela. C'eût été lâche.

Ce qui m'a le plus peiné, ce ne sont pas les attaques, mais l'effarement qui est apparu dans les rangs des soi-disant libéraux en Norvège [1].

Ibsen n'avait aucun doute, malgré tout, sur le succès de son drame. La tempête finirait par se calmer, comme après *Maison de Poupée*. Il pouvait se contenter, en attendant, des approbations de Brandès et de Björnson, et généralement de tous les gens dont l'opinion devait compter à ses yeux : Camilla Collett, qui s'excusa deux ans plus tard de n'avoir pas parlé publiquement plus tôt de « ce livre incomparable » [2] ; Jonas Lie, qu'Ibsen remercia pour les lettres qu'il en avait reçues au plus fort de l'orage [3] ; Holger Drachmann [4], qui trouve le livre « magnifique, mais un vrai suicide », etc. Ibsen pouvait se sentir rassuré.

Et trois mois après la parution du livre, lorsque les articles commençaient à devenir rares, il écrivait à son éditeur avec une calme confiance :

A l'égard des *Revenants* va se produire, et pas d'ici bien longtemps, une compréhension dans l'esprit des bonnes gens de chez nous. Mais tous ces individus périmés, caducs, qui se sont jetés sur cet ouvrage, comme on l'a vu, subiront une condamnation écrasante dans la future histoire de la littérature, [...] Mon livre a l'avenir pour lui [...]

C'est pourquoi j'ai pris ce côté de l'affaire avec un si complet sang-froid. J'ai fait toutes sortes d'études et d'observations pendant l'orage, et je saurai m'en servir dans des œuvres futures [5].

[1] Lettre du 28 janvier 1882. *Breve*, II, pp. 107-108

[2] *Nyt Tidsskrift*, 1884, p. 479.

[3] Lettre du 22 juin 1882. V. le jugement de Jonas Lie dans *Jonas Lie og hans samtidige*, p. 164, et L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 537.

[4] Lettre de Drachmann à Hegel, du 21 décembre 1881, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 233.

[5] Lettre à Hegel du 16 mars 1882, *Breve*, II, pp. 109-110.

***

En Suède, où l'évolution de la littérature dans le sens du réalisme à tendance naturaliste était moins avancée, mais où aucune crise politique grave ne faussait les jugements, les comptes rendus des journaux ont été plus calmes et plus réfléchis, même lorsque la force des préjugés, — des « revenants » — empêchait les critiques de bien comprendre l'œuvre d'Ibsen. On peut tout de même trouver des condamnations du drame aussi catégoriques qu'en Norvège, mais du moins sans injures, comme dans l'article de Marcellus, qui voit que la joie de vivre est, pour les principaux personnages, la plus haute maxime de la vie, et recherche ce qu'Ibsen entend par là. Il trouve que c'est la jouissance vulgaire et conclut : « Telle est la doctrine ibsénienne dans toute son horreur [1]. »

Le Dr Warburg trouve que « l'idée de la pièce est claire : guerre à tout ce qui est admis. » On est frappé de la justesse de nombreuses réflexions de l'auteur, et on est tenté d'en contredire un plus grand nombre, mais on est entraîné malgré soi, et l'on se demande à la fin : « Comment pourra être corrigé le fâcheux état décrit par l'auteur, tant que l'homme sera un être débile? » Et le critique observe : Il n'y a ici aucune des règles les plus courantes de la morale où l'auteur ne pose un point d'interrogation... et l'on voit où va la sympathie de l'auteur... Bref, on ne peut imaginer rien de plus révolutionnaire. C'est du nihilisme nordique. Ibsen est un maître dans l'art littéraire, pris par son côté négatif. Cela tient à ce que, malgré tout son idéalisme, il ne croit pas au bien dans cette vie [2]. — On pourra dire que c'est mal compris, mais il y a là un essai d'interprétation sans malveillance.

[1] *Ur Dagens Krönika*, 1882, Ista h.
[2] *Göteborg Handels och Sjöfarts Tidning*, traduit dans *Bergens Tidende*, 27 décembre 1881.

C. D. af Wirsén croit mieux comprendre Ibsen, grâce aux *Revenants*, « mais la découverte nous a causé une indicible douleur ». Il déplore qu'Ibsen aille aussi loin, — de même que Kjelland *(Else* avait paru quelques jours avant *Les Revenants)* — dans la « peinture du laid ». Mais au fond l'impression choquante tient moins à Osvald qu'à la façon dont Ibsen

attaque de nombreuses vérités traditionnelles, sacrées pour la race humaine, et les réduit à n'être que fausses traditions. C'est un curieux signe des temps qu'Ibsen aussi ait rallié le parti qui veut saper les bases de toute société.

Et il interprète ce que dit Osvald de la joie de vivre dans le sens du simple hédonisme : c'est peut-être le fond de la pensée d'Ibsen [1]. Wirsén n'a pas compris cet article dans le volume où il a fait un choix de ses critiques, mais dans la préface il a dit que « cela tient uniquement à ce que je m'exprimerais maintenant d'une manière encore plus défavorable [2].

C. D. af Wirsén représentait avec talent et autorité les tendances littéraires les plus réactionnaires. Ce qui donne surtout de l'intérêt à son article est son intimité avec Snoilsky, ami d'Ibsen. Lorsqu'il avait commencé sa carrière critique, Snoilsky, en avait été heureux à cause de l'influence qu'il allait exercer contre la « tendance matérialiste », et en janvier 1882 Snoilsky lui écrit que *Les Revenants* « ont fait sur moi une impression saisissante, mais, comme tu le comprends, toute autre qu'agréable ». Et il parle d'une lettre qu'il a écrite à Oscar II pour attirer son attention

sur l'effet que peuvent produire de pareilles œuvres sur les esprits, et sur le rôle dissolvant que l'ultraréalisme moderne pourrait être appelé à jouer jusque dans notre pays relativement moins atteint. J'ai dit que

[1] *Post och Inrikes Tidningar*, 2 janvier 1882, article traduit dans *Aftenposten*, 4 janvier.
[2] C. D. af Wirsen; *Kritiker*, 1901, p. IV.

le parti allait avoir maintenant le vent dans ses voiles, puisqu'il peut inscrire sur son drapeau le nom éclatant d'Ibsen [1].

On raconte qu'en 1898, à un dîner donné par Oscar II en l'honneur d'Ibsen à Stockholm, le roi dit à son hôte : « Mais tu n'aurais pas dû écrire *Les Revenants*, Ibsen. Ce n'est pas une bonne pièce ; non, *Madame Inger d'Ostraat*, voilà une bonne pièce ! » Ibsen resta muet et gêné, la reine vint à son secours en parlant d'un tout autre sujet, mais le roi insista, et Ibsen, après un long silence, lança : « Sire, il m'a *fallu* l'écrire [2] ! » Il semble bien que la lettre de Snoilsky au roi a suggéré à celui-ci son reproche au sujet des *Revenants*.

Mais Snoilsky, après avoir lu la critique de Wirsén, lui écrivit :

Je suis d'accord avec toi pour l'essentiel, bien que je mette la pièce, comme ouvrage dramatique, plus haut que tu ne parais le faire — à cet égard, je suis d'avis, au contraire, qu'Ibsen s'est dépassé lui-même. [...] S'il n'y avait cette ironie cynique et dure, je serais disposé à reconnaître que souvent le doigt impitoyable de l'auteur s'est posé sur des points réellement malades et pourris de la société.

Et Snoilsky voudrait de la douceur, qu'Ibsen refuse. « Quel dommage qu'un tel génie détruise seulement, et ne construise jamais [3]. »

On voit que la Suède était encore « relativement peu atteinte » par le courant des idées modernes. On y trouve pourtant des critiques — dans des brochures plutôt que dans la presse — qui trouvent *Les Revenants* tout à fait dignes de son auteur, qui a montré « le plus pur idéalisme » dans sa condamnation des mariages qui n'en sont pas [4]. C'est surtout chez les féministes que le drame d'Ibsen a été le mieux apprécié. Mme Sophie Adlersparre admet le pur idéalisme d'Ibsen, et elle a compris

[1] Fredrik Vetterlund, *Ur Portfölien*, pp. 89-91.
[2] Halvdan Koht, *Hundreaarsutgave*, p. 13.
[3] Fredrik Vetterlund, *op. cit.*, p. 93.
[4] Robinson (Urban von Feilitzen), *Ibsen och aktenskapsfragan.*

qu'aucun personnage ne parle au nom de l'auteur : il expose, au lecteur de réfléchir. En ceci elle a été sans doute guidée par une lettre écrite par Ibsen en lui envoyant un exemplaire de sa pièce, et où il disait qu'elle traite sous d'autres et nouvelles formes le même sujet que la plupart de ses œuvres, savoir « la libération intérieure de l'individu et l'assimilation de la vérité ». Seulement, la pensée fondamentale est ici mise en œuvre de façon négative, en montrant les effrayants tableaux du manque d'affranchissement et du mensonge. Il faut chercher la vérité dans la manifestation de son contraire. C'est une méthode d'une puissance singulière. « Cette force repose pourtant sur une faiblesse, et cette faiblesse s'appelle le doute : les gens ne sont plus touchés par l'arme éclatante de la vérité, et l'auteur ne les conduit peut-être pas avec une pleine assurance. » Mme Adlersparre ne souhaite pas que soit joué ce drame à beaucoup d'égards déplaisant, qui ne serait pas une jouissance, mais plutôt une souffrance, mais elle en remercie l'auteur, qui « veutnous inciter à devenir meilleurs, et par là plus heureux »[1].

[1] S. L-d Adlersparre, *Ibsens Gengangere ur etisk synspunkt.*

CHAPITRE V

LES REPRÉSENTATIONS

La presse, dans les trois pays scandinaves, était à peu près unanime à déclarer impossible la représentation des *Revenants*. Même les rares critiques nettement favorables à l'œuvre, comme Mme Adlersparre, souhaitaient qu'un spectacle aussi pénible fût épargné au public. Je ne vois guère qu'une exception : lorsque fut connu le refus du « Théâtre de Christiania » de jouer la pièce, *Dagbladet* se dit indigné de cette « brutale oppression »[1]. Mais on a vu combien ce journal était peu justifié à protester au nom du libéralisme.

Le directeur du « Théâtre de Christiania » était H. F. L. Schröder, homme prudent et de discrète allure, qui avait succédé en 1879 au médiocre Vibe, et avait su déjà se faire une situation d'autocrate, qu'il a conservée pendant vingt ans, jusqu'à la fin de son théâtre, en 1899. Il avait toujours traité Ibsen comme son auteur préféré, la première pièce jouée sous sa direction avait été *L'Union des Jeunes*, mais lorsqu'il lut *Les Revenants*, il n'eut aucun doute sur la conduite à tenir. D'ailleurs, le comité qui l'assistait *(repræsentantskab)* était contre la représentation, les acteurs ne la réclamaient pas, Mme Juell, à qui le rôle de Régine serait revenu, déclarait même qu'aucune puissance au monde ne le lui ferait jouer. Le livre fut remis au lecteur du théâtre, qui conclut au refus. Et Schröder

[1] *Dagbladet*, 22 décembre 1881.

écrivit à Ibsen : « Je ne crois pas, en effet, dit-il, que le public de Kristiania soit assez mûr pour discuter les questions sociales profondes qui lui sont présentées dans votre pièce [1]. »

Le lecteur du théâtre était Henrik Jæger, homme de gauche. Son refus était fondé, d'une part, sur l'indignation soulevée dans le public par la pièce, « si générale qu'elle est sans exemple dans l'histoire de notre littérature » ; aller là-contre serait un désastre pour le théâtre. Et d'autre part, on a vu sur la scène trop de pièces épicées, il faut réagir contre cela. La pièce d'Ibsen n'a pas d'action saine, « et cherche à cacher ce manque par des moyens d'excitation pathologiques ». Donner *Les Revenants* serait donc à la fois contraire à l'intérêt économique et à l'intérêt artistique du théâtre.

Henrik Jæger était certainement très sincère dans sa condamnation du drame, dont l'impression sinistre lui avait causé une violente répulsion, et il fit une tournée de conférences et manifesta son opinion à toutes occasions, mais ce zèle hostile fut précisément ce qui l'amena bientôt à modifier son jugement, car il eut ainsi « ample occasion d'observer de près l'action du volcan de boue, spectacle peu édifiant, et rien ne convenait vraiment mieux comme propagande pour faire comprendre le drame que cette expérience de sa vérité fournie par la société [2] ». Henrik Jæger se rallia donc aux *Revenants* assez vite, et put écrire, quelques années plus tard, l'ouvrage qui est resté longtemps la source des renseignements sur Ibsen. Schröder, au contraire, n'a pas varié. Il s'est opposé jusqu'à la fin du « Théâtre de Christiania » à toute représentation du drame, et a même opposé son veto au choix de cette pièce par Björn Björnson, fils de Björnstjerne, pour une représentation à son bénéfice.

[1] H. Schröder, Souvenirs de ma vie de théâtre, dans *Aftenposten*, 1900, nº 151.
[2] Henrik Jæger; *Henrik Ibsen, et literært livsbillede*, p. 269.

A Copenhague, le censeur était Erik Bögh, il avait admiré, dans son compte rendu publié, la construction simple du drame, « où tout se passe de façon tout à fait naturelle, sans invraisemblance et sans exagération », mais il avait plaint les lecteurs, car « la pièce n'était pas écrite pour ceux qui demandent à la poésie beauté, rédemption et lumière »[1]. Les articles renfermant quelque éloge, ou même simplement polis, étaient si rares, en décembre, qu'Ibsen avait eu la faiblesse de ne tenir compte que de la partie flatteuse de ce compte rendu, et avait écrit à Erik Bögh pour le remercier, ce qui avait été jugé assez ridicule à Copenhague[2]. Et dans son rapport Erik Bögh trouva que le sujet de la pièce proposée était « répugnant », et que ce n'était pas là ce qu'elle renfermait de pire. Aussi, malgré le droit de « hors concours » de l'auteur, conclut-il :

> Il y a là, d'après moi, un tel excès de tendance destructrice que je considère comme mon devoir inébranlable, sans égard pour la maîtrise déployée dans la composition et l'élaboration de la pièce, de proposer sans réserve qu'elle soit refusée [3].

Et à Stockholm la pièce fut également refusée, bien que l'actrice, Mme Hwasser, désirât vivement la jouer, et l'eût même traduite elle-même en suédois.

L'hostilité du public était d'ailleurs telle, dans les trois pays, qu'aucun directeur, même de scène secondaire, ne pouvait songer, en 1882, à braver l'opinion.

Il fallut attendre plus d'un an et demi. Au printemps de 1883, un acteur suédois, August Lindberg, pris d'un vif désir de jouer Osvald, pria Ludvig Josephson, qui avait été si apprécié d'Ibsen comme directeur du « Théâtre de Christiania », de monter *Les Revenants* sur un théâtre de Stockholm.

[1] *Dit og Dat*, 20 décembre 1881.
[2] Georg og Edvard Brandes, *Brevveksling...*, I, *første del*, p. 148.
[3] Cité par Robert Neiiendam dans *Politiken*, 18 mai 1925.

Mais Josephson déclara que c'était « une des œuvres les plus indécentes que l'on eût écrites pour la scène »[1], et Lindberg s'occupa de former lui-même une troupe, et obtint d'Ibsen, en avril 1883, l'autorisation de jouer partout en Suède, sauf à Stockholm et à Göteborg, *Les Revenants* et *L'Union des Jeunes*, moyennant un droit une fois payé de 400 couronnes. Ayant obtenu, pour le rôle de Mme Alving, le concours de Mme Hedvig Winterhjelm, il écrivit de nouveau à Ibsen, pour obtenir que son autorisation fût étendue aux capitales nordiques. Ibsen, dans sa réponse du 2 août 1883, consentit moyennant un droit de 500 couronnes pour Copenhague et de 400 pour Stockholm. Il ne doutait pas que « l'esprit et le ton de la pièce seront compris, respectés et rendus sans restriction à l'exigence d'une vérité naturelle brutale. Et il ajoutait :

> Je considère comme particulièrement important que la traduction soit faite avec un soin extrême... La langue doit être naturelle, et la façon de s'exprimer caractéristique pour chaque personnage de la pièce ; tel individu ne s'exprime pas comme tel autre. A cet égard on peut corriger beaucoup pendant les répétitions ; c'est là qu'on entend aisément ce qui n'a pas un accent naturel et simple, et qui doit, par suite, être modifié, et encore modifié, jusqu'à ce que la réplique acquière la vérité et la réalité entières. L'effet de la pièce dépend en grande partie de ce que les spectateurs ont l'impression d'écouter et de voir des scènes qui se passent dans la vie réelle.

Nouvelle lettre de Lindberg qui demande aussi l'autorisation pour Kristiania. Ibsen y consent à condition que Mme Winterhjelm, là aussi, joue le rôle de Mme Alving. Il s'était fait une haute opinion de cette actrice lorsqu'il l'avait vue pendant son séjour à Kristiania en 1874. Il tenait aussi à ce que la pièce, bien qu'assez courte, composât à elle seule tout le spectacle, et

[1] Halvdan Koht, *Hundreaarsutgave*, IX, p. 39. Pourtant, Josephson prétend qu'il fut « enchanté de la pièce, mais, à cause de son associé, assez lâche pour ne pas la donner » (*Ett och annat am Henrik Ibsen och Kristiania Teater*, p. 85). Mais H. Koht a eu des renseignements nouveaux, et les lettres d'Ibsen à Lindberg citées dans ce qui suit.

qu'il n'y eût même pas, selon l'usage, de morceaux d'orchestre avant la représentation et pendant les entr'actes. Et il ne voulait pas que le drame fût donné à Kristiania tant qu'il ne l'aurait pas été d'abord à Stockholm et à Copenhague. « Je ne me lancerai pas dans l'explication de mes raisons pour cela. » — Pour le droit de représentation à Kristiania, « je me contenterai de 500 couronnes ».

On voit que les projets de Lindberg étaient assez ambitieux, mais il débuta très modestement. Ce fut comme une représentation à titre d'essai qu'il donna le 22 août 1883 dans la petite ville de Helsingborg. Essai toutefois très décisif, car la presse des trois pays était alertée, tous les gens « dans le mouvement » étaient dans l'attente, et comme Helsingborg n'est guère qu'à trois heures de bateau de Copenhague, c'est surtout cette ville qui fournit le vrai public de première, la masse des spectateurs étant des Suédois de Helsingborg et des environs. Dans la salle de plus de 1 200 places très pleine, il y avait plus de cent Danois venus tout exprès [1], qui étaient, presque tous, de chauds partisans de la littérature nouvelle. A la répétition générale, le drame avait causé une impression prodigieuse. La troupe, malgré la fatigue des répétitions multipliées, avait été magnifique. Mais à la première elle fut beaucoup moins bonne, et les spectateurs les plus ardents furent un peu déçus de ne pas retrouver leur enthousiasme de la veille [2]. Ils n'eurent pas de peine, toutefois, à entraîner le succès, qui fut reconnu par la presse, et même par les critiques défavorables au drame [3]. On était d'accord au moins pour louer ou même admirer Lindberg [4].

Ce ne fut pas toutefois un succès éclatant. Même Edvard

[1] *Aftenposten*, 25 août 1883, nº 195 A.
[2] Herman Bang, Theatret, p. 229.
[3] *Ill. Tidende*, XXIV, p. 603 et Axel Krook dans *Göteborgsposten*.
[4] Karl Warburg dans *Göteborgs Handelsblad*, d'après *Aftenposten*, 1883 nº 256 A.

Brandès, qui fait surtout un vif éloge de Lindberg, excellent, dit-il, pour des rôles qui présentent de courts réveils d'énergie, suivis de périodes d'abattement, constate que l'exposition a paru longue, que l'on n'a pas compris pourquoi Régine quitte brusquement la maison Alving, et que la bêtise de Manders devant l'hypocrisie d'Engstrand a semblé bien massive [1].

Aussi le compte rendu suivant me paraît-il donner une juste idée de ce que fut l'accueil du public :

Le public était un peu indolent, un peu froid, à aucun moment ce qui s'appelle « saisi » [...] Les gens étaient simplement tranquilles, comme des gens « bien élevés », avaient parfois un rire bref, se penchaient un peu en avant, attentifs devant des situations plus fortement colorées. Lorsque le rideau est tombé, on a beaucoup applaudi, main non toute l'assistance ; c'était manifestement une minorité qui applaudissait [2].

Du moins il n'y avait pas eu de protestations, comme on aurait dû s'y attendre dix-huit mois plus tôt, et le succès avait été encourageant. Lindberg transporta sa troupe à Copenhague et joua la pièce au « Théâtre populaire », où les « Brandésiens » lui assurèrent un succès plus marqué, et après la dixième et dernière représentation, une grande fête fut donnée en l'honneur de la « tournée des *Revenants* », où Georg et Edvard Brandès prononcèrent des discours.

Puis, Lindberg s'en fut à Stockholm, où, cette fois, Ludwig Josephson lui donna son « Nouveau Théâtre » et y donna dix représentations comme à Copenhague, avec un succès tel qu'il décida le nouveau directeur du « Théâtre royal » à prendre la pièce dans son répertoire. La première représentation des *Revenants* sur une des grandes scènes du Nord eut ainsi lieu à Stockholm dès le 27 septembre, et Mme Hwasser put enfin jouer le rôle de Mme Alving, au grand scandale de bien des gens.

[1] *Ude og hjemme*, 1883, pp. 594-5.
[2] Vilhelm Möller, dans *Nutiden*, pp. 490-491.

Un critique suédois fort estimé dit qu'en recevant cette œuvre « d'un écrivain génial qui s'était lamentablement fourvoyé », le directeur avait « avili si profondément le théâtre de l'État qu'il ne pourrait jamais s'en relever » [1].

Et Lindberg continua sa tournée. Le 17 octobre, il donna enfin *Les Revenants* à Kristiania. La salle du « Théâtre de Christiania » lui avait été refusée en termes polis par Schröder, et il joua dans ce « théâtre de la rue Möller » qu'Ibsen avait autrefois dirigé pendant quatre ans. Connaissant les défauts de cette petite scène, Ibsen avait averti Lindberg contre elle, mais finalement lui laissa carte blanche [2]. Cette première représentation devant un public norvégien a été le plus grand succès de la tournée. Il y eut trois rappels après chaque acte, dit William Archer, qui était là, et en rendit compte dans une lettre à son frère [3], fort amusante par le mélange d'anglais et de norvégien, mais surtout intéressante par l'analyse très détaillée du jeu des acteurs. Sauf sa critique des jeux de lumière mal réglés et de Manders, qui a été le point faible, il a été très satisfait, et a même trouvé, au moins dans les deux premiers actes, Lindberg et Mme Winterhjelm vraiment supérieurs. C'est une lettre que devraient lire les futurs interprètes des *Revenants*.

Le succès fut en quelque sorte complété dès le lendemain, 18 octobre, par des manifestations au « Théâtre de Christiania », où l'on cria : « A bas Schröder ! » et ces cris furent renouvelés le 26, et surtout le 13 novembre, jour où Schröder était dans la salle. Il fut copieusement sifflé [4]. Il publia une justification où il fit observer avec raison qu'en refusant la pièce en décembre 1881, il avait été d'accord avec la plupart de ceux qui le blâmaient en octobre 1883 [5]. Mais cela ne prouvait pas qu'il

[1] Cité d'après H. Koht, *Hundreaarsutgave*, IX, p. 42.
[2] Lettre à Kr. A. Winterhjelm, du 6 septembre 1883, *Breve*, II, p. 125.
[3] *Edda*, 1932, pp. 457-460.
[4] H. Schröder, *Erindringer...*, dans *Aftenposten*, 1900, nos 158. Et voir *Dagbladet*, 1883, nos 302, 312 et 323.
[5] J. B. Halvorsen, *Norsk Forfatter Lexikon*, III, p. 72.

eût raison de s'obstiner. Lindberg donna treize représentations à Kristiania, ce qui est beaucoup, surtout si l'on songe qu'il jouait en suédois. Un cortège aux flambeaux eut lieu finalement en son honneur.

Lindberg, en six mois, donna 75 représentations, partout avec un grand concours de public. Et les villes de province, en Norvège, furent parcourues par une autre troupe ambulante, autorisée par Ibsen [1], car le droit de Lindberg, pour la Norvège, était restreint à Kristiania, et cette troupe d'Olaus Olsen remporta aussi de grands succès [2].

Et à Kristiania Lindberg revint de temps en temps. Le 17 septembre 1891, il donna une représentation de gala en l'honneur d'Ibsen, qui dit à Mme Winterhjelm combien « elle s'était complètement accordée avec ses propres pensées et sentiments » en jouant Mme Alving. Déjà en 1883, il avait écrit à son mari : « C'est pour moi une grande joie et satisfaction de songer que nos noms seront à jamais liés, quand on écrira l'histoire du théâtre de notre temps [3]. » Évidemment, il débordait de reconnaissance. Et le public fit ce soir-là une ovation extraordinaire à Ibsen. La foule l'attendait à la sortie, puis se coupa pour livrer passage à lui et à sa femme, et les accompagna jusqu'au Grand Hôtel où ils étaient descendus [4].

Mais la situation était singulière, d'un auteur qui recevait de pareils hommages pour une pièce qui n'était pas admise au « Théâtre de Christiania ». Gunnar Heiberg, alors directeur du théâtre de Bergen, avait donné, le 2 décembre 1890, la première représentation entièrement norvégienne, et Kristiania put enfin entendre le drame en norvégien le 20 mars 1890 au « Théâtre Central ». Enfin, en 1900, le « Théâtre national »,

[1] Lettre d'Ibsen à Nils Lund, du 2 septembre 1883, *Tyve Brev fra Henrik Ibsen.*

[2] Par exemple à Fredrikshald (*Chra Int. sedler*, 1883, 27 octobre).

[3] *Breve,* II, pp. 126 et 241.

[4] *Dagbladet,* 1891, n° 305.

qui remplaçait le « Théâtre de Christiania », s'empressa de donner *Les Revenants*, et la situation devint normale. Une reprise, en 1925, eut un grand succès parce que Mme Dybwad joua le rôle de Mme Alving.

Au théâtre royal de Copenhague, il fallut attendre jusqu'en 1903.

***

L'histoire des représentations à l'étranger a été aussi passablement mouvementée. Je ne ferai que mentionner comme une curiosité la toute première représentation — antérieure même à celle de Lindberg à Helsingborg. Le drame fut joué le 20 mai 1882 à Chicago, par une société dano-norvégienne d'amateurs. Le rôle de Mme Alving était tenu par la fille du directeur du Casino de Copenhague, qui avait été actrice. Les portraits de Björnson et de Garfield ornaient le salon de Mme Alving. Le public scandinave était accouru, et la représentation fut suivie avec un vif intérêt.

En Allemagne, nul ne se soucia d'abord de traduire le drame honni, et il fallut un certain courage à la baronne Marie von Borch pour publier enfin une traduction dans la collection Reclam en 1884. Et il ne fut pas question de jouer la pièce avant qu'un jeune dramaturge viennois, Felix Philippi, vînt trouver Ibsen à Munich en 1886. Le jeune homme fit un éloge enthousiaste des *Revenants*. Ibsen, visiblement gêné, le regarda un moment de ses yeux clairs bleu d'acier, puis lui tendit la main et dit : « Vous me plaisez. Je trouve que vous m'avez compris. » Encouragé, Philippi demanda l'autorisation de jouer la pièce. « Vous êtes audacieux, » dit Ibsen, qui, après quelque hésitation, la donna [1]. Et, avec l'aide des amis qu'avait Ibsen dans le monde munichois du théâtre, on décida le directeur du théâtre d'Augsbourg à donner la pièce. Il ne pouvait être question

[1] Robert Neivierdam, dans *Politiken*, 18 mai 1925.

de représentation publique, la pièce étant interdite comme « révolutionnaire et à tendances destructives ». Ce fut une matinée unique, par invitations, qui fut donnée le 14 avril 1886, en présence d'Ibsen. La représentation fut excellente, et l'effet prodigieux. L'auteur fut acclamé, et obligé de paraître sur la scène tout en protestant et murmurant : « C'est terrible. » Mais les acclamations redoublant, il paraît que les larmes lui vinrent aux yeux [1].

Le second pas, plus important, fut la représentation donnée le 22 décembre 1886, au théâtre de la cour, à Meiningen, pendant une semaine dramatique où vinrent des écrivains et artistes de toute l'Allemagne, et où Ibsen était l'hôte du duc [2].

Mais le succès décisif fut la représentation du 9 janvier 1887 au Residenztheater de Berlin. Ibsen avait eu à Berlin un ardent et habile défenseur en la personne de Georg Brandès, qui avait vécu quatre ans dans la capitale du nouvel empire. Mais il l'a quittée en 1882. Ensuite, « ce fut encore un Danois, le professeur Hoffory de Berlin, qui, d'accord avec deux amis allemands, acquirent à Ibsen la notoriété que son génie seul ne lui aurait peut-être pas procurée si vite, peut-être même pas de son vivant » [3]. Julius Hoffory, né Danois, était alors *docent*, et allait être nommé professeur de philologie nordique à l'Université de Berlin. Il avait trente-deux ans et une nature ardente. Il exerçait une grande influence dans les milieux littéraires, particulièrement sur Paul Schlenther et Otto Brahm, et son action s'exerçait principalement en faveur d'Ibsen. C'est lui qui a été le promoteur et l'agent actif de la soirée du 9 janvier 1887, et pendant les entr'actes il circula partout en proclamant : « Maintenant va commencer une ère nouvelle pour la littérature allemande. » Ibsen assistait à la représentation, qui

[1] Félix Philippi, *Mein Verkehr mit Ibsen*, dans *Die Neuve freie Presse*, 27 octobre 1902, résumé ici d'après A. E. Zucker, *Ibsen the masterbuilder*, pp. 190-191.
[2] *Breve*, II, pp. 167 et 250.
[3] G. Brandès, *Samlede Værker*, XII, p 192.

eut un succès éclatant, et une grande fête fut donnée en son honneur le 11 janvier. Mais une représentation publique projetée fut interdite par la police [1].

Ibsen comprit toute l'importance de cette manifestation pour l'avenir de ses œuvres en Allemagne, et prononça au banquet du 11 janvier un discours de remerciement que l'on trouvera dans le tome XIV, où il appartient par sa date.

Ce n'était pas seulement un groupe d'écrivains et d'artistes qui menait grand bruit autour des *Revenants*. Il y avait un grand emballement du public. Ibsen « a su fanatiser le public contre ses propres opinions [...] Il a un pouvoir diabolique sur la foule, qui, devant lui, ne sait pas du tout sauvegarder ses propres idées » [2]. Pour les 670 places du Residenztheater, on avait eu environ 14 000 demandes [3]. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'opinion fût unanime. Ludwig Fulda, de Munich, écrivait au lendemain de la matinée d'Augsbourg : « Ibsen est le plus grand des dramaturges vivants, » mais prévoyait qu'il aurait du mal à réussir en Allemagne. Et Eugen Sierke, dans *Unsere Zeit*, s'écriait : « Tous les concepts esthétiques ne sont-ils pas soudain bouleversés? Je suis sorti du théâtre moralement fourbu. Le drame de l'avenir cherchera matière sur le banc des accusés et dans les salles d'attente des médecins. » Et même Roman Wörner, qui avait appris le norvégien pour lire Ibsen dans son texte, déclarait : « Malgré un superbe talent, une véritable œuvre d'art durable ne peut être réalisée, lorsque manque la condition primordiale : la santé spirituelle [4]. »

Et les représentations continuent un peu partout en Allemagne et en Autriche, généralement uniques et par invitations,

[1] H. Koht dans *Breve*, I, p. 49, et II, pp. 250-252,
[2] *Dagbladet*, 1887, nº 10.
[3] *Aftenposten*, 1887, nº 26.
[4] Ces citations sont prises dans *Dagbladet*, 25 mars 1888, où se trouve le troisième article d'Irgens Hansen sur les progrès d'Ibsen en Allemagne.

parce qu'elles sont interdites. Parfois elles sont autorisées, comme à Dresde le 17 décembre 1887, en faveur de la troupe de Meiningen, mais l'interdiction vient le lendemain. A Prague, une actrice se passionne pour le rôle de Mme Alving, obtient la permission de la police, mais le prince-évêque de Prague intervient, bien qu'il soit un ancien lieutenant de hussards, et Fredericka Bögner s'entend avec un théâtre de Vienne. Là, une conférence antiibsénienne est faite quelques jours avant la représentation, et la *Neue freie Presse* publie un article dont la conclusion est : « A bas le théâtre malsain d'Ibsen, vive le théâtre de la santé ! » Mais, le 21 novembre, la première obtient un succès très vif, malgré quelques sifflets [1]. — A Breslau, le drame, interdit en 1889, est joué publiquement en 1890 devant un public « comme fanatisé » [2]. Et en Suisse alémanique la même histoire se répète : *Les Revenants* sont acclamés à Berne le 29 octobre 1887, mais ensuite une tournée en Suisse est interdite. Cependant, peu à peu, les interdictions cessent, le succès se généralise, et en novembre 1894, le drame est joué simultanément au Deutsches Theater et au Lessing Thetaer de Berlin. Ibsen est définitivement adopté en Allemagne, — et annexé, comme on le voit dans un article de Leo Berg sur « Henrik Ibsen et le germanisme dans la littérature moderne » :

> Seul un Allemand peut comprendre la dernière réplique de Nora, et l'idéalisme, la foi idéale qui s'étend dans la production ibsénienne, depuis Brand qui veut activer tous les germes dans tous les hommes, jusqu'à Rosmer qui veut faire de tous les hommes des êtres nobles, cela aussi est spécifiquement allemand [3].

En France, la traduction des *Revenants* parut en 1889, en un volume contenant aussi *Maison de Poupée*. C'était la première fois que des œuvres d'Ibsen étaient traduites en français.

[1] *Dagbladet*, 1890, nº 383.
[2] *Dagbladet*, 1890, nº 363.
[3] Traduit dans *Aftenposten*, 1887, nº 477.

Elles étaient présentées par une ample préface d'Édouard Rod, exacte et substantielle, Le traducteur était le comte Maurice Prozor, diplomate russe d'une famille de Vilno. Il avait épousé une Suédoise et il était parent de Snoilsky. C'est ainsi qu'il avait été amené à connaître l'œuvre d'Ibsen. Se trouvant secrétaire de la légation russe à Berne, il se mit à traduire avec l'aide de sa femme, en même temps qu'il se liait avec Édouard Rod, qui le mit en rapport avec l'éditeur Savine. Et il écrivit à Ibsen pour lui demander l'autorisation. Ibsen fut enchanté, le remercia chaleureusement, et le pria de rédiger lui-même le texte de l'autorisation qu'il signerait. Et il envoya les « pleins pouvoirs » signés le 20 novembre 1890 [1]. Le premier volume d'Ibsen en traduction française n'a pas été, tout d'abord, un succès de librairie. L'éditeur a, au bout d'un an, affirmé n'en avoir vendu que 89 exemplaires, dont la moitié à l'étranger. Mais le succès est venu peu à peu, et la 33e édition a été atteinte en 1927 [2].

Ce succès à retardement a été dû à la représentation des *Revenants*, qui eut lieu le 30 mai 1890, mais dans une autre traduction. Tout s'est passé comme si la traduction Prozor n'eût pas existé. Le 12 janvier, Zola attire l'attention d'Antoine, directeur du Théâtre libre, sur Ibsen, puis lui adresse Louis de Hessem, qui est en train de traduire le drame. A la lecture, les amis d'Antoine trouvent que c'est très beau, mais qu'il y a des longueurs. On s'aperçoit que cette impression tient peut-être à la traduction, et Rodolphe Darzens offre de faire une traduction nouvelle, avec l'aide d'un ami qui sait bien le norvégien. Et, avec le consentement d'Ibsen [3], « *Les Revenants,*

[1] Lettres du 25 octobre 1889 et du 20 novembre 1890, *Breve*, II, pp. 182 et 190, et note, p. 255

[2] A. Dikka Reque, *Trois auteurs scandinaves, Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française*, p. 28.

[3] Il paraît que l'autorisation avait été demandée par Louis de Hessem par correspondance. Pas de réponse. L. de Hessem pria un ami, Fritz Hammer, d'aller voir Ibsen, qui dit n'avoir pas le temps de s'occuper de cette question,

drame familial en trois actes, traduit par Rodolphe Darzens... » parurent chez Tresse et Stock, et furent joués dans la salle des Menus Plaisirs [1].

La pièce obtint un grand succès à la répétition générale, un succès plus hésitant à la première, même avec quelques rires à propos de répliques révolutionnaires, jusqu'au troisième acte, où la victoire fut décidément gagnée. Antoine avait eu un jeu extrêmement sûr, dans le genre de celui de Lindberg, mais encore plus naturaliste, donc plus sinistre ; et, à la fin, il avait atteint une superbe maîtrise [2]. Les Norvégiens étaient enchantés, surtout d'Antoine, et se plaignaient seulement des coupures [3].

Les jugements de la presse française furent très divers. Sarcey représentait l'opposition extrême, suivi par Hector Pessard *(Le Gaulois)* et Hugues le Roux *(Revue bleue)*. Henri Fouquier *(XIXe Siècle)* trouvait qu'il n'y avait de quoi crier ni au scandale ni au génie. De nombreux articles parlaient de Shakespeare et de Sophocle. Auguste Vitu *(Figaro)* faisait un grand éloge de la pièce et de la représentation. Faguet *(Soleil)* estimait que *Les Revenants* étaient une « œuvre maîtresse », qu'Antoine avait été un admirable Osvald et Janvier un bon Engstrand, et que l'attitude incertaine du public, pendant les deux premiers actes, était due à la médiocrité des autres acteurs.

Mais ce fut une représentation unique, non par suite d'interdiction, comme en Allemagne, mais parce que le Théâtre libre ne pouvait faire davantage. Antoine a redonné plus tard *Les Revenants* dans ses tournées, au Théâtre Antoine et à l'Odéon.

En Angleterre, le petit clan des ibsénisants a porté aux nues *Les Revenants*. Havelock Ellis le qualifie de « pièce merveilleuse

et parut tout heureux de pouvoir s'en remettre à Fritz Hammer, lorsque celui-ci s'offrit comme intermédiaire. *(Dagbladet*, 6 novembre 1911.)

[1] André Antoine, « *Mes souvenirs* » *sur le Théâtre libre*, pp. 160-171

[2] *Morgenbladet*, 1890, n° 312.

[3] *Dagbladet*, 1890, n° 174.

où Ibsen a atteint le summum de son art ». William Archer déclare qu'aucune pièce moderne ne paraît aussi complètement réaliser l'idéal aristotélicien, « purger l'âme par des moyens de terreur et de pitié ». Edmund Gosse ne sait rien, en dehors d'Eschyle et de Shakespeare, qui soit plus solennel, plus poignant, plus direct comme appel à la conscience [1].

Mais lorsque le drame, publié en traduction anglaise par miss Long en 1885, fut donné en représentation privée au petit Royalty Theater, ce fut une autre chanson. Il s'était formé une *Independant Theatre Society* dont les membres et leurs amis devaient seuls jouir du droit d'entrée aux spectacles qu'elle organiserait, et pour son inauguration cette société donna *Les Revenants* le 13 mars 1891. Tout se passa fort bien. Les applaudissements, après chaque acte, furent nourris et couvrirent les quelques sifflets [2].

Mais ce fut un cri d'indignation dans toute la presse. Le *Times* exprima l'espoir que la censure interdirait la pièce. Le *Standard* voulait que le directeur du théâtre fût poursuivi. Le *Pall Mall Gazette* était le seul journal qui défendît *Les Revenants* [3]. Et William Archer et Bernard Shaw ont réuni plus tard en un invraisemblable bouquet la collection des pires injures accumulées par les journaux et les revues [4].

La même expérience fut renouvelée par la même société en janvier 1893 à l'*Athenæum Hall*, et miss Hall Caine, dans le rôle de Mme Alving, souleva l'enthousiasme dans la salle [5]. Mais en 1906, dans sa notice sur le drame, William Archer put écrire que « l'Angleterre se distingue fièrement en ce qu'elle est le seul pays au monde où *Les Revenants* ne puissent être joués » [6].

[1] C. B. Burchardt, *Norwegian Life and Litterature*, pp. 137-8.
[2] *Dagbladet*, 1891, nº 79.
[3] *Aftenposten*, 1891, nº 181.
[4] William Archer, *The mausoleum of Ibsen*, Fortnightly Review, août 1893, et Bernard Shaw, *The Quintessens of ibsenism*, 1913, pp. 87-90.
[5] *Morgenbladet*, 1893, nº 58.
[6] *The collected works of Henrik Ibsen*, VII, p. XXIII.

Aux États-Unis, si l'on en croit Knut Hamsun — mais son livre sur l'Amérique est plutôt un pamphlet, — on n'a jamais joué *Les Revenants :* on a seulement joué à New-York (le 5 janvier 1894) les scènes moins choquantes, on éliminait tout ce qui était « revenants » du drame rendu méconnaissable, et à la dernière scène mutilée étaient ajoutés quelques vers que Mme Alving, pour finir, adressait au public [1].

En Italie, *Gli Spettri* a beaucoup mieux réussi qu'aucune autre pièce d'Ibsen jusqu'alors, à Rome, à Livourne, à Milan, etc. L'acteur « hyperréaliste » Ermete Zacconi est allé le jouer à Trieste, et beaucoup de dames se sont évanouies ou ont poussé des cris, de toutes parts on demandait d'arrêter la représentation, et l'on dut baisser le rideau avant la fin [2]. Antoine a joué *Les Revenants* à Milan, où le public était curieux de l'entendre après Zacconi. La presse italienne « dit que c'est évidemment autre chose, mais que c'est aussi bien » [3].

Il est inutile de parcourir le monde et de raconter l'insuccès des *Revenants* en Espagne et son succès à Montevideo ou à Tiflis, en arménien. Je note pourtant un article publié par un voyageur norvégien qui a assisté à la quatrième représentation du drame à Pékin. Le savoir lire étant rare en Chine, le théâtre y a une grande importance populaire, mais est très traditionnel et ne peut être que national. C'est donc uniquement pour les lettrés que les drames d'Ibsen ont été traduits en chinois, à peu d'exceptions près. Un petit théâtre (la salle n'a que deux cents places) a été fondé sous les auspices de l'Académie des beaux-arts de Pékin, destinée spécialement à la représentation d'œuvres dramatiques étrangères. Et le professeur Hsiung Fou Shi, lui-même auteur dramatique, dit :

Des auteurs étrangers, c'est Ibsen que je mets le plus haut. Il est aussi le mieux connu ici. Son action a été décisive pour ma propre production

[1] Knut Hamsun, *Fra det moderne Amerikas aandsliv*, p. 164.
[2] *Aftenposten*, 1893, nº 130.
[3] André Antoine, *op, cit.*, p. 281.

littéraire. Mon essai de jouer *Les Revenants* est assez audacieux. C'est la première fois qu'un drame d'Ibsen est joué en Chine. Ce ne sera pas la dernière. C'est pour moi une grande mission de présenter Ibsen à mes compatriotes, car il est évident que les problèmes discutés dans ses œuvres sont précisément les mêmes qui dominent la Chine en ce moment... Mon grand but est de fonder une scène moderne à Pékin. Elle portera le nom de théâtre d'Ibsen, et les œuvres d'Ibsen y seront surtout représentées [1].

[1] *Aftenposten*, 9 mai 1931, nº 229, par Kaare Ingstad.

LES REVENANTS

DRAME DE FAMILLE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

MADAME HÉLÈNE ALVING, *veuve du capitaine et chambellan Alving.*
OSVALD ALVING, *son fils, peintre.*
LE PASTEUR MANDERS.
ENGSTRAND, *menuisier.*
RÉGINE ENGSTRAND.

(L'action se passe dans la propriété rurale de Mme Alving, au bord d'un grand fjord de la Norvège occidentale.)

PREMIER ACTE

(Salle spacieuse sur le jardin avec une porte sur le mur latéral de gauche et deux portes sur le mur de droite. Au milieu de la pièce, une table ronde entourée de sièges ; sur la table, des livres, des revues et des journaux. Au premier plan à gauche, une fenêtre, et près de celle-ci un petit canapé avec une table à ouvrage devant. Au fond, la salle se prolonge en une pièce-serre, fermée au fond par des vitrages à grands carreaux. Sur le mur de droite de la pièce-serre, est une porte qui ouvre sur le jardin. A travers le vitrage on aperçoit un lugubre paysage de fjord, voilé par une pluie continue.)

Le menuisier ENGSTRAND *est debout à la porte donnant sur le jardin. Sa jambe gauche est un peu en cerceau; il a une pièce de bois sous la semelle du soulier.* RÉGINE, *un petit arrosoir vide à la main, l'empêche d'avancer.*

RÉGINE, *à voix basse.*

Qu'est-ce que tu veux? Reste où tu es. L'eau dégoutte de tes vêtements.

ENGSTRAND

C'est la pluie de Notre-Seigneur, ça, mon enfant.

RÉGINE

C'est la pluie du diable, oui.

ENGSTRAND

Doux Jésus, comme tu parles, Régine !

(Il fait deux pas en boitant dans la pièce.)

Mais voilà ce que je voulais dire...

RÉGINE

Ne tape donc pas comme ça du pied, voyons ! Le jeune monsieur est là-haut, qui dort.

ENGSTRAND

Il dort encore? En plein jour?

RÉGINE

Ça ne te regarde pas.

ENGSTRAND

Je suis sorti faire la bombe hier soir...

RÉGINE

Je le crois volontiers.

ENGSTRAND

Oui, car la nature humaine est faible, mon enfant...

RÉGINE

Oui, elle l'est, sans doute.

ENGSTRAND

...et les tentations sont nombreuses en ce monde, vois-tu... ; mais tout de même, pardieu, j'étais à mon travail à cinq heures et demie, ce matin.

RÉGINE

Oui, oui, mais déguerpis maintenant. Je ne veux pas rester là et avoir des rendez-vous avec toi.

ENGSTRAND

Qu'est-ce que tu ne veux pas avoir?

RÉGINE

Je ne veux pas qu'on te rencontre ici. Voilà ; et alors va-t'en.

ENGSTRAND, *avance de deux pas.*

Pardieu non, que je m'en irai pas avant d'avoir causé avec toi. Cet après-midi j'aurai fini mon travail à l'école, en bas, et alors je rentrerai chez moi en ville avec le vapeur cette nuit.

RÉGINE, *dit entre ses dents.*

Bon voyage !

ENGSTRAND

Merci, mon enfant. C'est que demain l'asile va être inauguré, il y aura grand chahut avec des boissons qui montent à la tête, vois-tu. Et personne ne dira de Jakob Engstrand qu'il ne peut pas résister, quand vient la tentation.

RÉGINE

Ho !

ENGSTRAND

Oui, car il viendra ici beaucoup de gens chics ; on attend aussi de la ville le pasteur Manders.

RÉGINE

Il arrive dès aujourd'hui.

ENGSTRAND

Oui, tu vois bien. Et je ne veux fichtre pas qu'il ait rien à dire sur mon compte, tu comprends.

RÉGINE

Aha, c'est comme ça !

ENGSTRAND

Qu'est-ce qui est comme ça?

RÉGINE, *le regarde fixement.*

Dans quel panneau est-ce que tu veux encore entraîner le pasteur Manders?

ENGSTRAND

Chut ! chut ! es-tu folle? Est-ce que je veux entraîner le pasteur Manders dans un panneau? Oh ! non, le pasteur Manders est un homme qui me témoigne trop de bonté pour ça. Mais ce que je voulais te dire, vois-tu, c'est que je rentre donc chez moi cette nuit.

RÉGINE

Pars le plus tôt possible, je ne demande pas mieux.

ENGSTRAND

Oui, mais je veux t'emmener, Régine.

RÉGINE, *bouche bée.*

Tu veux m'emmener...? Qu'est-ce que tu dis là?

ENGSTRAND

Je veux t'emmener chez moi, je te dis.

RÉGINE, *méprisante.*

Jamais de la vie tu ne m'auras chez toi.

ENGSTRAND

Oh ! nous verrons bien.

RÉGINE

Oui, nous verrons, tu peux en être sûr. Moi, élevée chez la femme du chambellan Alving...? Moi, qui suis presque traitée ici comme un enfant...? Je partirais me mettre chez toi? Dans une maison pareille? Pfuh !

ENGSTRAND

Que diable est cela? Tu t'insurges contre ton père, coquine?

RÉGINE, *murmure, sans le regarder.*

Tu as bien souvent dit que je n'ai rien à voir avec toi.

ENGSTRAND

Peuh ! vas-tu faire attention à ça...

RÉGINE

Ne m'as-tu pas querellée bien souvent, et appelée une...? *Fi donc!*

ENGSTRAND

Non, pardieu, je ne me suis tout de même jamais servi d'un aussi vilain mot.

RÉGINE

Oh ! je sais bien de quel mot tu te servais.

ENGSTRAND

Oui, mais c'était seulement quand j'étais pompette... hum ! Les tentations sont nombreuses en ce monde, Régine.

RÉGINE

Hou !

ENGSTRAND

Et puis c'était quand ta mère a mal tourné. Il fallait que je trouve quelque chose pour la taquiner, mon enfant. Elle était toujours susceptible à ce sujet.

(Contrefaisant.)

« Laisse-moi, Engstrand ! Laisse-moi tranquille ! J'ai servi trois ans chez le chambellan Alving de Rosenvold, moi ! »

(Il rit.)

Doux Jésus ! elle n'oubliait jamais que le capitaine est devenu chambellan pendant qu'elle était ici en service.

RÉGINE

Pauvre mère ;... tu n'as pas été long à la faire mourir à force de la torturer.

ENGSTRAND, *pirouette sur lui-même.*

Oui, naturellement ; c'est moi qui porterai la faute de tout.

RÉGINE, *se détournant, à mi-voix.*

Pfuh... ! Et cette jambe.

ENGSTRAND

Que dis-tu, mon enfant?

RÉGINE

Pied de mouton.

ENGSTRAND

Est-ce de l'anglais?

RÉGINE

Oui.

ENGSTRAND

Bon, bon ; tu t'es instruite ici ; et ça peut être utile maintenant, ça, Régine.

RÉGINE, *après un court silence.*

Et qu'est-ce que tu voulais faire avec moi en ville?

ENGSTRAND

Peux-tu demander ce qu'un père veut faire avec son unique enfant? Ne suis-je pas un veuf solitaire et abandonné?

RÉGINE

Oh ! ne viens donc pas me dire de pareilles niaiseries. Pourquoi veux-tu m'avoir là-bas?

ENGSTRAND

Oui, je vais te dire, j'ai pensé à lancer une nouvelle affaire.

RÉGINE, *souffle.*

Tu as si souvent essayé ; mais ça a toujours mal marché.

ENGSTRAND

Oui, mais cette fois, tu verras, Régine !... Que le diable me croque...

RÉGINE, *trépigne.*

Pas de jurons !

ENGSTRAND

Chut ! chut ! pour ça, tu as bien raison, mon enfant ! Je voulais dire seulement,... j'ai mis pas mal d'argent de côté avec ce travail pour le nouvel asile.

RÉGINE

Vraiment ? C'est une bonne affaire pour toi, ça.

ENGSTRAND

Car à quoi peut-on employer ses sous ici, à la campagne ?

RÉGINE

Bon, et alors ?

ENGSTRAND

Oui, vois-tu, alors j'avais pensé à mettre l'argent dans quelque chose qui pourrait rapporter. Ce serait comme une sorte de cabaret pour marins...

RÉGINE

Aïe, aïe !

ENGSTRAND

Un cabaret tout à fait chic, tu comprends ;... pas une cochonnerie pour matelots. Non, sacrebleu,... ce serait pour des capitaines de bateau et des seconds, et... et des gens tout à fait chics, tu comprends.

RÉGINE

Et alors, moi, j'irais...?

ENGSTRAND

Tu donnerais ton concours, oui. Seulement pour la montre, tu penses bien. Ce ne sera fichtre pas un travail fatigant. Il sera tout juste comme tu voudras l'avoir.

RÉGINE

Ah ! oui, parfaitement !

ENGSTRAND

Mais il faut qu'il y ait des femmes dans la maison, c'est clair comme le jour, ça. Car le soir on s'amusera un peu, on aura du chant, de la danse, des choses comme ça. Tu dois saisir que ce sont des marins qui parcourent l'océan.

(Il se rapproche.)

Ne sois pas bête et ne te barre pas la route à toi-même, Régine. A quoi peux-tu arriver ici? A quoi ça peut-il te servir que madame ait dépensé de l'argent à t'instruire? Tu t'occuperas des enfants dans le nouvel asile, à ce que j'entends dire. Est-ce quelque chose pour toi, ça? As-tu un si ardent désir de t'user la santé pour ces sales mômes?

RÉGINE

Non, si ça tournait selon mon désir, je... Oh ! ça peut bien venir, ça peut venir !

ENGSTRAND

Qu'est-ce que c'est qui peut venir?

RÉGINE

Ne t'en inquiète pas... C'est beaucoup d'argent que tu as mis de côté ici?

ENGSTRAND

En tout, ça doit bien faire sept à huit cents couronnes.

RÉGINE

Ce n'est pas trop mal.

ENGSTRAND

C'est assez pour se mettre en train, mon enfant.

RÉGINE

Ne penses-tu pas à me donner un peu de cet argent?

ENGSTRAND

Pardieu non, que je n'y pense pas, non.

RÉGINE

Ne penses-tu même pas à m'envoyer au moins l'étoffe d'une pauvre robe?

ENGSTRAND

Tu n'as qu'à venir avec moi en ville, et tu ne manqueras pas d'étoffe pour des robes.

RÉGINE

Bast ! je peux en avoir par mes propres moyens, si j'en ai envie.

ENGSTRAND

Non, avec l'aide et sous la direction d'un père, ça vaut mieux, Régine. Je peux avoir en ce moment une jolie maison dans la Petite rue du port. Il ne faudra pas beaucoup d'argent comptant ; et là, ça pourrait faire une sorte de foyer de marins, vois-tu.

RÉGINE

Mais je ne veux pas être chez toi ! Je n'ai rien à faire avec toi ! Va-t'en donc !

ENGSTRAND

Tu ne resterais fichtre pas longtemps chez moi, mon enfant. Je n'aurais probablement pas cette chance. Si tu savais t'y prendre, du moins. Un beau brin de fille, telle que tu es devenue ces deux dernières années...

RÉGINE

Eh bien...?

ENGSTRAND

Ça ne serait pas long avant qu'il arrive un second,... peut-être même un capitaine...

RÉGINE

Je ne veux pas me marier avec des gens pareils. Les marins n'ont pas de *savoir-vivre.*

ENGSTRAND

Qu'est-ce qu'ils n'ont pas?

RÉGINE

Je connais les marins, je te dis. Ce ne sont pas des gens avec qui se marier.

ENGSTRAND

Alors ne les épouse pas. Ça peut être avantageux tout de même.

(Plus familièrement.)

L'Anglais... tu sais... celui qui a le yacht de plaisance... il a donné trois cents dalers, lui ;... et elle n'était pas plus jolie que toi, elle.

RÉGINE, *s'avançant vers lui.*

Va-t'en !

ENGSTRAND, *recule.*

Allons, allons ; tu ne vas pas me battre, je pense.

RÉGINE

Si ! Si tu parles de ma mère, je frappe. Va-t'en, te dis-je !

(Elle le pousse vers la porte du jardin.)

Et ne tape pas les portes ; le jeune monsieur Alving...

ENGSTRAND

Il dort, oui. Tu t'inquiètes vraiment beaucoup du jeune monsieur Alving...

(Plus bas.)

Hoho ! est-ce qu'il serait possible qu'il...

RÉGINE

Va-t'en, et dépêche-toi ! Tu es saoul, l'homme ! Non, pas par là. Voilà le pasteur Manders qui arrive. Tu descendras l'escalier de la cuisine.

ENGSTRAND, *se dirigeant vers la droite.*

Oui, oui, j'y vais. Mais cause avec celui qui vient là. Il est homme à te dire ce qu'un enfant doit à son père. Car je suis ton père quand même, vois-tu. Je peux le prouver par le registre de la paroisse.

(Il sort par la seconde porte que Régine a ouverte, et qu'elle ferme derrière lui.
Régine se regarde vite dans la glace, s'évente avec son mouchoir, et rajuste son nœud de cravate; puis elle se met à soigner les fleurs.
Le pasteur Manders, en manteau et avec un parapluie, plus un petit sac de voyage dans une courroie sur l'épaule, entre par la porte du jardin dans la serre.)

LE PASTEUR MANDERS

Bonjour, mademoiselle Engstrand.

RÉGINE, *se retourne avec une surprise joyeuse.*

Ah ! tiens, bonjour, monsieur le pasteur ! Le vapeur est arrivé déjà?

LE PASTEUR MANDERS

Il vient d'arriver.

(Il entre dans le salon.)

Quel fâcheux temps de pluie nous avons ces jours-ci.

RÉGINE, *le suivant.*

C'est un temps de bénédiction pour l'homme de la campagne, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, vous avez bien raison. Nous, gens de la ville, nous ne pensons guère à cela.

(Il commence à ôter son manteau.)

RÉGINE

Oh ! puis-je vous aider?... Voilà. Non, ce que vous êtes mouillé ! Je vais l'accrocher dans l'antichambre. Et le parapluie... ; je vais l'ouvrir, pour qu'il puisse sécher.

(Elle sort avec les affaires par la seconde porte à droite. Le pasteur Manders défait le sac de voyage et le pose, avec son chapeau, sur une chaise. Pendant ce temps Régine rentre.)

LE PASTEUR MANDERS

Ah ! c'est vraiment agréable de rentrer sous un toit. Et tout va bien ici dans la maison?

RÉGINE

Oui, merci.

LE PASTEUR MANDERS

Mais on est fort occupé, j'imagine, à cause de la journée de demain?

RÉGINE

Oh ! oui, on a pas mal à faire.

LE PASTEUR MANDERS

Et madame Alving est chez elle, j'espère?

RÉGINE

Mon Dieu oui ; seulement elle est là-haut à faire le chocolat du jeune monsieur.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, dites-moi..., j'ai entendu dire en bas à l'embarcadère qu'Osvald serait arrivé.

RÉGINE

Oui, il est arrivé avant-hier.

LE PASTEUR MANDERS

Et frais et dispos, j'espère?

RÉGINE

Oui, merci, assez bien, je pense, mais terriblement fatigué du voyage. Il est venu de Paris tout d'une traite... ; je veux dire qu'il a fait toute *la route* sans. Je crois bien qu'il dort un peu maintenant, aussi devons nous parler un tout petit peu bas.

LE PASTEUR MANDERS

Chut ! nous ne ferons pas de bruit.

RÉGINE, *installe un fauteuil devant la table.*

Et veuillez vous asseoir, monsieur le pasteur, et mettez-vous à votre aise.

(Il s'assied; elle avance un tabouret sous ses pieds.)

Voilà ! monsieur le pasteur est-il bien maintenant?

LE PASTEUR MANDERS

Merci, merci ; je suis tout à fait bien.

(Il la regarde.)

Dites donc, savez-vous, mademoiselle Engstrand, je crois réellement que vous avez grandi depuis la dernière fois que je vous ai vue.

RÉGINE

Vous trouvez, monsieur le pasteur? Madame dit que j'ai aussi pris du corps.

LE PASTEUR MANDERS

Pris du corps? Oh ! oui, peut-être un peu ;... dans une juste mesure.

(Court silence.)

RÉGINE

Peut-être dois-je avertir madame?

LE PASTEUR MANDERS

Merci, merci, ce n'est pas pressé, ma chère enfant... Voyons, dites-moi, ma bonne Régine, comment ça va-t-il ici pour votre père?

RÉGINE

Oh ! merci, monsieur le pasteur, ça va assez bien pour lui.

LE PASTEUR MANDERS

Il est venu me voir la dernière fois qu'il a été en ville.

RÉGINE

Ah ! vraiment? Il est toujours si content quand il peut causer avec vous.

LE PASTEUR MANDERS

Et vous descendez souvent le voir dans la journée?

RÉGINE

Moi? Oui, ça m'arrive ; dès que j'ai un moment, je...

LE PASTEUR MANDERS

Votre père n'est pas un ferme caractère, mademoiselle Engstrand. Il a besoin d'une main qui le conduise.

RÉGINE

Oh ! oui, ça, c'est bien possible.

LE PASTEUR MANDERS

Il a besoin d'avoir près de lui quelqu'un pour qui il aurait de l'affection et dont il apprécierait le jugement. Il l'a reconnu lui-même avec candeur la dernière fois qu'il est venu chez moi.

RÉGINE

Oui, il m'a parlé de quelque chose comme cela. Mais je ne sais pas si madame Alving voudra se défaire de moi,... surtout maintenant que nous avons le nouvel asile à diriger. Et aussi je ne voudrais à aucun prix me séparer de madame Alving, car elle a toujours été très bonne pour moi.

LE PASTEUR MANDERS

Mais le devoir filial, ma bonne enfant... Naturellement, il faudrait d'abord obtenir l'assentiment de votre patronne.

RÉGINE

Et je ne sais pas si c'est convenable pour moi, à mon âge, de diriger la maison d'un homme qui vit seul.

LE PASTEUR MANDERS

Comment ! Mais, chère mademoiselle Engstrand, c'est de votre propre père qu'il s'agit ici !

RÉGINE

Oui, c'est possible, mais tout de même... Oui, si c'était une bonne maison et chez un monsieur sérieux...

LE PASTEUR MANDERS

Mais ma chère Régine...

RÉGINE

... quelqu'un à qui je pourrais m'attacher, que j'estimerais, et chez qui je serais comme sa fille...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, mais ma chère enfant...

RÉGINE

Car alors j'irais volontiers à la ville. Ici, on est très isolé,... et monsieur le pasteur sait bien lui-même ce que c'est que de vivre isolé dans le monde. Et j'ose dire que je travaille bien et que j'ai bonne volonté. Monsieur le pasteur ne connaîtrait pas une pareille place pour moi?

LE PASTEUR MANDERS

Moi? Non, ma foi, je n'en connais pas.

RÉGINE

Mais, cher monsieur le pasteur,... pensez à moi, au moins, si...

LE PASTEUR MANDERS, *se lève.*

Oui, je n'y manquerai pas, mademoiselle Engstrand.

RÉGINE

Oui, car si je...

LE PASTEUR MANDERS

Voulez-vous avoir l'obligeance d'aller chercher madame?

RÉGINE

Elle va venir tout de suite, monsieur le pasteur.

(Elle sort à gauche.)

LE PASTEUR MANDERS, *monte et descend deux fois le salon, s'arrête un instant au fond à regarder le jardin, les mains derrière le dos. Puis, il revient près de la table, prend un livre, dont il regarde le titre, est surpris, et en regarde plusieurs.*

Hum !... vraiment !

(Mme Alving entre par la porte de gauche. Elle est suivie de Régine, qui sort aussitôt par la première porte à droite.)

MADAME ALVING, *lui tend la main.*

Soyez le bienvenu, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Bonjour, madame. Me voici, selon ma promesse.

MADAME ALVING

Toujours à l'heure dite.

LE PASTEUR MANDERS

Mais vous pouvez m'en croire, j'ai eu du mal à m'échapper. Tout l'aria des commissions et directions dont je fais partie...

MADAME ALVING

C'est d'autant plus aimable à vous d'être venu si exactement. Nous allons pouvoir régler nos affaires avant le dîner. Mais où est votre valise?

LE PASTEUR MANDERS, *vite.*

Mon bagage est en bas chez l'épicier. J'y coucherai cette nuit.

MADAME ALVING, *réprimant un sourire.*

On ne peut vraiment pas vous décider à passer la nuit chez moi, cette fois non plus?

LE PASTEUR MANDERS

Non, non, madame ; je vous remercie beaucoup ; je resterai en bas, comme d'habitude. C'est si commode, quand je remonterai à bord.

MADAME ALVING

Enfin, ce sera comme vous voudrez. Mais je trouve vraiment tout de même, que nous deux, vieilles gens...

LE PASTEUR MANDERS

Ah ! mon Dieu, comme vous plaisantez. Oui, vous êtes naturellement d'une joie débordante aujourd'hui. D'abord, le jour de fête de demain, et puis, vous avez Osvald chez vous.

MADAME ALVING

Oui, pensez donc, quel bonheur pour moi ! Voilà plus de deux ans passés depuis la dernière fois qu'il a été à la maison. Et il a promis de rester chez moi tout l'hiver.

LE PASTEUR MANDERS

Non, vraiment, il l'a promis? C'est bien et filial de sa part. Car ce doit être bien plus séduisant de vivre à Rome ou à Paris, j'imagine.

MADAME ALVING

Oui, mais ici, à la maison, il a sa mère, voyez-vous. Oh ! mon cher garçon bien-aimé,... il a bon cœur pour sa mère, lui !

LE PASTEUR MANDERS

Ce serait aussi trop triste si la séparation et l'application à des travaux tels que l'art émoussait des sentiments aussi naturels.

MADAME ALVING

Oui, vous pouvez le dire. Mais il n'y a sûrement aucun danger avec lui, aucun. Ah ! ça va bien m'amuser de voir si vous pouvez le reconnaître. Il descendra tout à l'heure ; pour le moment, il se repose un peu là-haut, étendu sur le canapé... Mais asseyez-vous, cher monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Merci. Vous êtes donc disposée...?

MADAME ALVING

Mais oui, parfaitement.

(Elle s'assied à la table.)

LE PASTEUR MANDERS

Bien ; alors vous allez voir...

(Il va au siège où est son sac de voyage, en retire une liasse de papiers, s'assied à l'autre bout de la table, et cherche une place libre pour les papiers.)

Nous avons ici tout d'abord...

(S'interrompant.)

Dites-moi, madame Alving, comment ces livres viennent-ils ici?

MADAME ALVING

Ces livres? Ce sont des livres que je lis.

LE PASTEUR MANDERS

Vous lisez de pareils écrits?

MADAME ALVING

Oui certes, je les lis.

LE PASTEUR MANDERS

Sentez-vous que ce genre de lecture vous rende meilleure ou plus heureuse?

MADAME ALVING

Il me semble que cela me donne comme plus d'assurance.

LE PASTEUR MANDERS

C'est curieux. Comment cela?

MADAME ALVING

Oui, j'y trouve comme expliqué et confirmé beaucoup de ce que j'ai moi-même dans l'esprit. Oui, car c'est là ce qui est singulier, pasteur Manders,... il n'y a rien du tout de nouveau dans ces livres ; on n'y trouve rien d'autre que ce que la plupart des gens pensent et croient. Il y a seulement ceci que la plupart des gens ne s'en rendent pas compte ou ne veulent pas en convenir.

LE PASTEUR MANDERS

Quoi, grand Dieu ! Vous croyez sérieusement que la plupart des gens...?

MADAME ALVING

Oui, je e crois certainement.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, mais pas ici dans le pays, au moins? Pas ici, chez nous?

MADAME ALVING

Oh ! si, sûrement, ici chez nous aussi.

LE PASTEUR MANDERS

Enfin, je dois dire en effet... !

MADAME ALVING

Mais qu'avez-vous d'ailleurs à objecter au juste contre ces livres?

LE PASTEUR MANDERS

Objecter? Vous ne croyez tout de même pas que je me mêle d'approfondir des ouvrages pareils?

MADAME ALVING

Cela veut dire que vous ne connaissez pas du tout ce que vous condamnez?

LE PASTEUR MANDERS

J'ai lu suffisamment ce qu'on écrit sur ces livres pour les réprouver.

MADAME ALVING

Oui, mais votre propre opinion...

LE PASTEUR MANDERS

Chère madame, il y a de très nombreux cas dans la vie, où l'on est obligé de s'en rapporter à d'autres. Il en va ainsi dans ce monde ; et cela est bien. Comment les sociétés marcheraient-elles autrement?

MADAME ALVING

Oui, oui ; en cela vous pouvez avoir raison.

LE PASTEUR MANDERS

Je ne nie d'ailleurs pas, bien entendu, que de tels ouvrages puissent avoir bien des côtés attrayants. Et je ne saurais blâmer non plus votre désir de connaître les courants intellectuels qui, à ce que l'on dit, se répandent au

dehors, dans le vaste monde,... où vous avez laissé si longtemps circuler votre fils. Mais...

MADAME ALVING

Mais...?

LE PASTEUR MANDERS, *baissant la voix.*

Mais on ne parle pas de cela, madame Alving. On n'a vraiment pas besoin de rendre compte à tous et à chacun de ce qu'on lit et de ce qu'on pense entre ses quatre murs.

MADAME ALVING

Non, évidemment ; c'est aussi mon avis.

LE PASTEUR MANDERS

Songez donc combien vous devez avoir égard à cet asile que vous avez résolu de fonder en un temps où vos opinions sur les choses spirituelles étaient fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui ;... autant que je peux en juger, du moins.

MADAME ALVING

Oui, oui, j'en conviens tout à fait. Mais c'était de l'asile...,

LE PASTEUR MANDERS

C'est de l'asile que nous devions parler, oui. Donc... de la prudence, chère madame ! Et maintenant nous passons à nos affaires.

(Il ouvre l'enveloppe et sort quelques papiers.)

Voyez-vous ceci?

MADAME ALVING

Les documents?

LE PASTEUR MANDERS

Au complet. Et en état. Vous pouvez penser quel mal on a eu pour les obtenir en temps utile. J'ai dû fortement

insister. Les autorités ont une conscience presque agaçante quand il s'agit de décider. Mais enfin les voilà.

(Il feuillette dans le paquet.)

Voici le titre enregistré de la propriété de Solvik, dépendance du domaine de Rosenvold, avec les bâtiments, salles d'école, logement d'instituteur, chapelle, récemment construits dessus. Et voici l'approbation du legs et des statuts de la fondation. Voulez-vous voir...

(Il lit :)

Statuts pour le foyer d'enfants « Souvenir du capitaine Alving ».

MADAME ALVING, *regarde longuement le papier.*

Le voilà donc, alors.

LE PASTEUR MANDERS

J'ai choisi le titre de capitaine, et non chambellan. Capitaine fait plus simple.

MADAME ALVING

Oui, oui, tout à fait comme vous voulez.

LE PASTEUR MANDERS

Et vous avez ici le livret de caisse d'épargne qui s'élève au montant du capital porteur d'intérêts que vous avez déposé pour couvrir les dépenses du fonctionnement de l'asile.

MADAME ALVING

Merci ; mais ayez l'obligeance de le conserver, c'est plus commode.

LE PASTEUR MANDERS

Très volontiers. Je pense que nous laisserons l'argent en dépôt à la caisse d'épargne pour commencer. Le taux

de l'intérêt n'est pas très séduisant ; quatre pour cent et six mois de préavis. Si l'on pouvait plus tard trouver une bonne hypothèque,... il faudrait, bien entendu, que ce fût une première hypothèque et une rente de valeur absolument sûre,... nous pourrions examiner la chose de plus près.

MADAME ALVING

Oui, oui, cher pasteur Manders, vous vous entendez à tout cela mieux que moi.

LE PASTEUR MANDERS

En tout cas, j'y aurai l'œil... Mais il y a encore un point sur lequel j'ai pensé plusieurs fois à vous interroger.

MADAME ALVING

Qu'est-ce que c'est?

LE PASTEUR MANDERS

Faut-il assurer les bâtiments de l'asile ou non?

MADAME ALVING

Oui, naturellement, il faut les assurer.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, attendez un peu, madame. Voyons la question d'un peu plus près.

MADAME ALVING

Je suis assurée pour tout, bâtiments, meubles, récoltes et outillage.

LE PASTEUR MANDERS

Bien entendu. Pour tous vos biens privés. C'est ce que je fais aussi,... naturellement. Mais ici, voyez-vous, c'est une toute autre affaire. L'asile sera pour ainsi dire voué à une tâche plus haute.

MADAME ALVING

Oui, mais quand même il...

LE PASTEUR MANDERS

Pour ma part, je ne verrais en vérité rien de choquant à ce que nous prenions des garanties contre toutes les possibilités...

MADAME ALVING

Non, c'est bien aussi mon avis.

LE PASTEUR MANDERS

... mais comment est le sentiment des gens de par ici? Vous le connaissez mieux que moi.

MADAME ALVING

Hm ! le sentiment...

LE PASTEUR MANDERS

Y a-t-il un nombre assez appréciable de gens dont l'opinion est autorisée,... vraiment autorisée, qui pourraient être choqués par cela?

MADAME ALVING

Oui, qu'entendez-vous au juste par des gens dont l'opinion est vraiment autorisée?

LE PASTEUR MANDERS

Heu ! je pense surtout à des hommes qui ont une situation indépendante et influente, en sorte qu'on ne peut guère manquer d'attribuer à leurs opinions un certain poids.

MADAME ALVING

Il y a ici plusieurs de ceux-là, qui, peut-être, seraient choqués, si...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, vous voyez bien ! En ville, nous en avons quantité de cette sorte. Pensez seulement à tous les partisans de mon collègue. On pourrait vraiment en venir avec la plus grande facilité à concevoir cela comme si ni vous ni moi n'avions une vraie confiance dans la Providence.

MADAME ALVING

Mais pour votre part, cher monsieur le pasteur, vous êtes du moins intimement convaincu...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, je le suis ; je le suis ;... j'ai ma bonne conscience, c'est bien vrai. Mais nous ne pourrions quand même pas empêcher une fausse et fâcheuse interprétation. Et celle-ci pourrait facilement à son tour exercer une influence gênante pour l'œuvre même de l'asile.

MADAME ALVING

Oui, il en serait ainsi...

LE PASTEUR MANDERS

Je ne peux pas négliger entièrement non plus la position difficile,... même, je peux bien dire, pénible, dans laquelle je pourrais me trouver. Dans les cercles dirigeants de la ville, on s'occupe beaucoup de cette affaire d'asile. L'asile est en partie institué au bénéfice de la ville aussi, et il diminuera, espérons-le, dans une mesure appréciable, nos charges communales d'assistance. Et comme j'ai été votre conseiller, et que j'ai dirigé le côté administratif de la question, je dois craindre que les jaloux tombent avant tout sur moi...

MADAME ALVING

Oui, vous ne devez pas vous exposer à cela.

LE PASTEUR MANDERS

Sans compter les attaques qui sûrement seraient lancées contre moi dans certains journaux et revues, où...

MADAME ALVING

Cela suffit, cher pasteur Manders ; cette considération est tout à fait décisive.

LE PASTEUR MANDERS

Vous ne voulez donc pas que l'on prenne une assurance?

MADAME ALVING

Non ; nous laissons ça.

LE PASTEUR MANDERS, *se renversant dans son fauteuil.*

Mais si un malheur se produisait un jour? On ne peut jamais savoir... Pourriez-vous réparer le dommage?

MADAME ALVING

Non, je vous le dis nettement, je n'en ferais rien.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, mais, savez-vous, madame Alving,... c'est en somme une grosse responsabilité que nous prenons là.

MADAME ALVING

Mais croyez-vous que nous pouvons l'éviter?

LE PASTEUR MANDERS

Non, c'est bien là le point ; nous ne pouvons pas l'éviter. Nous ne devons pourtant pas nous exposer à un faux jugement ; et nous n'avons absolument pas le droit d'exciter le mécontentement parmi les ouailles.

MADAME ALVING

Pas vous, comme prêtre, en tout cas.

LE PASTEUR MANDERS

Et je crois vraiment aussi que nous devons compter qu'un établissement de ce genre a la chance pour lui, et qu'il jouit d'une protection particulière.

MADAME ALVING

Espérons-le, pasteur Manders.

LE PASTEUR MANDERS

Alors, courrons-nous le risque?

MADAME ALVING

Certainement, nous le courrons.

LE PASTEUR MANDERS

Bien. Comme vous voulez.

(Il prend note.)

Donc... ne pas assurer.

MADAME ALVING

C'est curieux, d'ailleurs, que vous ayez parlé de cela justement aujourd'hui...

LE PASTEUR MANDERS

J'ai souvent pensé à vous interroger à ce sujet...

MADAME ALVING

... car hier nous avons été sur le point d'avoir un incendie là-dedans.

LE PASTEUR MANDERS

Oh ! comment cela?

MADAME ALVING

Ce n'a d'ailleurs rien été. Le feu avait pris dans des copeaux de bois à l'atelier de menuiserie.

LE PASTEUR MANDERS

Où Engstrand travaille?

MADAME ALVING

Oui. Il paraît qu'il est fort imprudent avec les allumettes, à ce qu'on dit.

LE PASTEUR MANDERS

Il a tant de choses en tête, cet homme,... tant de tribulations de toutes sortes. Il s'efforce maintenant, Dieu merci, à mener une vie irréprochable, à ce que j'entends dire...

MADAME ALVING

Vraiment? Qui dit cela?

LE PASTEUR MANDERS

Il me l'a lui-même assuré. Il est d'ailleurs habile ouvrier.

MADAME ALVING

Oh ! oui, tant qu'il n'a pas bu...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, cette lamentable faiblesse ! Mais bien souvent il y est obligé à cause de sa mauvaise jambe, dit-il. La dernière fois qu'il est venu en ville, il m'a vraiment touché. Il est venu me voir et m'a si vivement remercié de lui avoir procuré du travail ici, en sorte qu'il a pu être avec Régine.

MADAME ALVING

Il ne vient guère la voir.

LE PASTEUR MANDERS

Si, tous les jours il cause avec elle, il me l'a dit lui-même.

MADAME ALVING

Bien, bien, c'est possible.

LE PASTEUR MANDERS

Il sent fort bien qu'il a besoin de quelqu'un pour le retenir, lorsque la tentation vient. Il y a cela de charmant chez Jakob Engstrand, qu'il vient vous trouver tout désespéré, s'accusant lui-même et avouant sa faiblesse. Il est venu récemment me parler... Écoutez, madame Alving, si c'était pour lui un besoin du cœur de reprendre Régine chez lui...

MADAME ALVING, *se lève brusquement.*

Régine!

LE PASTEUR MANDERS

... vous ne devriez pas vous y opposer.

MADAME ALVING

Si, je m'y oppose, certes. Et de plus,... Régine aura une situation à l'asile.

LE PASTEUR MANDERS

Mais songez qu'il est tout de même son père...

MADAME ALVING

Oh! je sais mieux que personne quelle sorte de père il a été pour elle. Non, jamais elle n'ira chez lui avec mon consentement.

LE PASTEUR MANDERS, *se lève.*

Mais, chère madame, ne vous emportez pas pour cela. C'est bien triste de voir comme vous méconnaissez le

menuisier Engstrand. On aurait dit que vous étiez épouvantée...

MADAME ALVING, *plus calme.*

Peu importe. J'ai pris Régine chez moi, et chez moi elle restera.

(Elle écoute.)

Chut ! cher pasteur Manders, ne parlez plus de cela.

(Elle rayonne de joie.)

Écoutez ! Voilà Osvald qui descend l'escalier. Nous ne penserons plus qu'à lui.

(Osvald Alving, en pardessus léger, le chapeau à la main, et fumant une grande pipe en écume de mer, entre par la porte à gauche.)

OSVALD, *s'arrête à la porte.*

Oh ! pardon... je croyais qu'on était dans le bureau.

(Il se rapproche.)

Bonjour, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS, *ouvrant de grands yeux.*

Ah... ! Comme c'est curieux...

MADAME ALVING

Oui, que dites-vous de lui, pasteur Manders?

LE PASTEUR MANDERS

Je dis,... je dis... Non, mais est-ce vraiment là...

OSVALD

Oui, c'est vraiment le fils prodigue, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Mais, mon cher jeune ami...

OSVALD

Oui, le fils revenu, du moins.

MADAME ALVING

Osvald pense au temps où vous étiez tellement opposé à ce qu'il fût peintre.

LE PASTEUR MANDERS

Aux yeux de l'homme bien des actes peuvent paraître inquiétants, qui pourtant, par la suite...

(Il lui secoue la main.)

Allons, soyez le bienvenu, le bienvenu ! Non, mon cher Osvald... Oui, je peux bien vous appeler par votre prénom?

OSVALD

Hé ! autrement comment m'appelleriez-vous?

LE PASTEUR MANDERS

Bien. Voilà ce que je voulais dire, mon cher Osvald,... ne croyez pas que je condamne absolument l'état d'artiste. Je présume que nombreux sont ceux qui savent conserver leur être intime sans souillure, dans cet état-là aussi.

OSVALD

Il faut l'espérer.

MADAME ALVING, *rayonnante.*

J'en sais un qui a conservé à la fois son être intime et son être extérieur sans souillure. Vous n'avez qu'à le regarder, pasteur Manders.

OSVALD, *remontant le salon.*

Oui, oui, chère mère, laissez cela.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, sûrement... on ne peut pas le nier. Et vous avez déjà commencé à vous faire un nom. Les journaux ont souvent parlé de vous, et de façon extrêmement favorable. Oui, c'est-à-dire... en ces derniers temps, il me semble qu'il s'est fait comme un peu de silence.

OSVALD, *en haut, près des fleurs.*

Je n'ai pas peint beaucoup ces derniers temps.

MADAME ALVING

Un peintre doit aussi se reposer de temps en temps.

LE PASTEUR MANDERS

Je comprends cela. Et alors on se prépare et on concentre ses forces pour une grande œuvre.

OSVALD

Oui... Mère, est-ce que nous n'allons pas bientôt dîner?

MADAME ALVING

Dans une petite demi-heure. Il a de l'appétit, Dieu merci.

LE PASTEUR MANDERS

Et aussi du goût pour le tabac.

OSVALD

J'ai trouvé la pipe de père là-haut dans la chambre, et alors...

LE PASTEUR MANDERS

Aha ! oui, c'est bien ça.

MADAME ALVING

Quoi donc?

LE PASTEUR MANDERS

Quand Osvald a paru à la porte, la pipe à la bouche, il m'a semblé voir son père en chair et en os.

OSVALD

Non, vraiment

MADAME ALVING

Oh ! comment pouvez-vous dire cela? Osvald tient de mon côté.

LE PASTEUR MANDERS

Oui ; mais il y a un trait au coin de la bouche, je ne sais quoi aux lèvres, qui rappelle exactement Alving... en tout cas maintenant qu'il fume.

MADAME ALVING

Pas du tout. Osvald a plutôt un peu une bouche de prêtre, je trouve.

LE PASTEUR MANDERS

Oh ! oui, oui ; plusieurs de mes collègues ont un trait analogue.

MADAME ALVING

Mais laisse la pipe, mon cher garçon ; je ne veux pas de fumée ici.

OSVALD, *laisse la pipe.*

Volontiers ; je voulais seulement l'essayer ; car je l'ai déjà fumée un jour, quand j'étais enfant.

MADAME ALVING

Toi?

OSVALD

Oui. J'étais tout petit dans ce temps-là. Et je me rappelle que je montai un soir dans le cabinet de père, il était content et gai.

MADAME ALVING

Oh ! tu ne te rappelles rien de ces années-là.

OSVALD

Si, je me rappelle nettement qu'il me prit, m'assit sur ses genoux, et me fit fumer sa pipe. Fume, mon garçon, disait-il,... fume fort, mon garçon ! Et je fumai tant que je pus, jusqu'au moment où je sentis que je pâlissais et que de grosses gouttes de sueur perlaient sur mon front. Et il s'est mis à rire très chaudement.

LE PASTEUR MANDERS

C'est tout à fait étrange.

MADAME ALVING

Mon Dieu, ce n'est qu'un rêve qu'a eu Osvald.

OSVALD

Non, mère, je ne l'ai pas du tout rêvé. Car... ne peux-tu pas t'en souvenir... tu es entrée et tu m'as emporté dans la chambre d'enfant. Là j'ai eu mal au cœur et j'ai vu que tu pleurais... Père faisait-il souvent des farces pareilles?

LE PASTEUR MANDERS

En sa jeunesse il était extrêmement enjoué...

OSVALD

Et a tout de même accompli en ce monde tant de travail bon et utile ; et pourtant, il n'était pas âgé.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, vous avez hérité vraiment du nom d'un homme actif et respectable, mon cher Osvald Alving. Allons, j'espère que ce sera pour vous un stimulant...

OSVALD

Cela devrait être, oui.

LE PASTEUR MANDERS

En tout cas, c'est bien de votre part d'être rentré pour la journée consacrée en son honneur.

OSVALD

Je ne pouvais pas faire moins pour père.

MADAME ALVING

Et dire que je vais le garder si longtemps ;... c'est encore cela qui est le mieux de sa part.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, vous resterez à la maison tout l'hiver, à ce que j'entends dire.

OSVALD

Je reste à la maison un temps indéterminé, monsieur le pasteur... Oh ! comme c'est agréable d'être chez soi !

MADAME ALVING, *rayonnante.*

Oui, n'est-ce pas?

LE PASTEUR MANDERS, *le regarde affectueusement.*

Vous avez couru le monde de bonne heure, mon cher Osvald.

OSVALD

En effet. Parfois je me demande si ce n'était pas trop tôt.

MADAME ALVING

Oh ! pas du tout. C'est bon, précisément, pour un garçon éveillé. Surtout quand il est fils unique. Un pareil garçon ne doit pas rester chez père et mère pour être dorloté.

LE PASTEUR MANDERS

C'est une question très controversée, madame Alving. Le foyer familial est et demeure quand même la vraie place de l'enfant.

OSVALD

Je dois dire qu'en cela je suis d'accord avec le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Vous n'avez qu'à voir votre propre fils. Oui, nous pouvons bien parler de cela devant lui. Quel a été pour lui le résultat? Il a vingt-six ou vingt-sept ans, et n'a jamais eu occasion de connaître un véritable foyer.

OSVALD

Pardon, monsieur le pasteur,... là vous vous trompez complètement.

LE PASTEUR MANDERS

Vraiment? Je croyais que vous aviez fréquenté à peu près exclusivement des milieux d'artistes.

OSVALD

C'est exact.

LE PASTEUR MANDERS

Et surtout de jeunes artistes.

OSVALD

Oh! parfaitement.

LE PASTEUR MANDERS

Mais je croyais que la plupart de ces gens n'avaient pas les moyens de fonder une famille et se créer un foyer.

OSVALD

Beaucoup d'entre eux n'ont pas les moyens de se marier, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, c'est bien ce que je dis.

OSVALD

Mais ils peuvent tout de même avoir un foyer. Et tel ou tel en a un ; et c'est un foyer très bien tenu et fort agréable.

(Mme Alving suit avec attention, fait des signes de tête, mais ne dit rien.)

LE PASTEUR MANDERS

Mais ce n'est pas de foyers de célibataires que je parle. Par un foyer, j'entends un foyer familial, où un homme vit avec sa femme et ses enfants.

OSVALD

Oui ; ou bien avec ses enfants et la mère de ses enfants.

LE PASTEUR MANDERS, *interdit, joint les mains.*

Mais, miséricorde... !

OSVALD

Eh bien?

LE PASTEUR MANDERS

Vivre avec... la femme de ses enfants !

OSVALD

Oui, préféreriez-vous lui voir repousser la femme de ses enfants?

LE PASTEUR MANDERS

C'est donc de situations illégales que vous parlez, de ces ménages irréguliers, comme on dit?

OSVALD

Je n'ai jamais rien observé de particulièrement irrégulier dans la vie commune de ces gens.

LE PASTEUR MANDERS

Mais comment est-il possible pour... pour un homme tant soit peu bien élevé ou pour une jeune femme de se résoudre à vivre de la sorte... sous les yeux du public !

OSVALD

Mais que doivent-ils faire? Un pauvre jeune artiste,... une pauvre jeune fille... Ça coûte cher de se marier. Que doivent-ils faire?

LE PASTEUR MANDERS

Ce qu'ils doivent faire? Oui, monsieur Alving, je vais vous dire ce qu'ils doivent faire. Ils auraient dû se tenir l'un l'autre à distance depuis le commencement,... voilà ce qu'ils auraient dû faire !

OSVALD

Vous n'irez pas loin avec ce conseil auprès de jeunes gens ardents et amoureux.

MADAME ALVING

Non, vous n'irez pas loin !

LE PASTEUR MANDERS, *continuant.*

Et dire que les autorités supportent cela ! Que cela peut se produire au grand jour !

(Devant Mme Alving.)

N'avais-je pas raison d'être si vivement inquiet pour votre fils. Dans des milieux où l'immoralité non déguisée s'étale et est comme accréditée...

OSVALD

Je vous dirai une chose, monsieur le pasteur. J'ai été un hôte assidu, les dimanches, dans deux de ces foyers irréguliers...

LE PASTEUR MANDERS

Et cela, les dimanches !

OSVALD

Oui, c'est le jour où l'on s'amuse. Mais jamais je n'ai entendu un mot malsonnant, et encore moins ai-je été témoin de quoi que ce fût que l'on pourrait qualifier d'immoral. Non ; savez-vous quand et où j'ai rencontré l'immoralité dans les milieux d'artistes?

LE PASTEUR MANDERS

Non, Dieu merci !

OSVALD

Eh bien ! je me permettrai de le dire. Je l'ai rencontrée lorsque tel ou tel de nos maris et pères de famille exemplaires venaient là-bas pour voir et circuler un peu en liberté,... et faisaient aux artistes l'honneur de leur rendre visite dans leurs pauvres cabarets. C'est alors que nous en apprenions de belles. Ces messieurs savaient nous parler d'endroits et de choses dont nous n'avions jamais eu l'idée.

LE PASTEUR MANDERS

Comment? Prétendez-vous que des hommes honorables de chez nous auraient?...

OSVALD

N'avez-vous jamais entendu de tels hommes honorables à leur retour, ne les avez-vous jamais entendus s'exprimer sur l'immoralité croissante à l'étranger?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, naturellement...

MADAME ALVING

Je l'ai entendu aussi.

OSVALD

Oui, on peut les croire sur parole. Il y a des gens qui s'y connaissent parmi eux.

(Il se prend la tête.)

Oh !... cette belle, cette magnifique vie de liberté, là-bas,... dire qu'on peut la salir ainsi.

MADAME ALVING

Il ne faut pas t'emporter, Osvald ; ce n'est pas bon pour toi.

OSVALD

Non, tu as raison, mère. Ça ne me convient pas. C'est cette maudite fatigue, vois-tu. Oui, je vais faire un petit tour avant le dîner. Excusez-moi, monsieur le pasteur ; vous ne pouvez pas vous rendre compte... ; mais ça m'a pris au dépourvu.

(Il sort par la seconde porte à droite.)

MADAME ALVING

Mon pauvre garçon... !

LE PASTEUR MANDERS

Oui, vous pouvez le dire. Il en est donc arrivé là !

(Mme Alving le regarde et se tait. Il marche, montant et descendant la scène.)

Il s'est appelé le fils prodigue. Oui, malheureusement,... malheureusement !

(Mme Alving le regarde toujours.)

Et que dites-vous de tout cela?

MADAME ALVING

Je dis qu'Osvald avait raison dans tout ce qu'il a dit.

LE PASTEUR MANDERS, *s'arrête.*

Raison? Raison ! Avec de tels principes !

MADAME ALVING

Ici, dans ma solitude, j'en suis venue à penser de même, monsieur le pasteur. Mais je ne me suis jamais risquée à m'exprimer là-dessus. Maintenant, c'est très bien ; mon fils parlera pour moi.

LE PASTEUR MANDERS

Vous êtes une femme à plaindre, madame Alving. Mais je vais vous dire des paroles graves. Ce n'est plus l'homme d'affaires et conseiller, ni votre ami d'enfance et celui de feu votre mari, qui est devant vous. C'est le prêtre, tel qu'il a été devant vous au moment le plus désemparé de votre vie.

MADAME ALVING

Et le prêtre, qu'a-t-il à me dire?

LE PASTEUR MANDERS

Je veux d'abord remuer vos souvenirs, madame. Le moment est bien choisi. Demain est le dixième anniversaire de la mort de votre mari ; demain sera dévoilé le monument en l'honneur du disparu ; demain je parlerai devant toute la foule rassemblée ; ... mais aujourd'hui je m'adresserai à vous seule.

MADAME ALVING

Bien, monsieur le pasteur ; parlez !

LE PASTEUR MANDERS

Vous rappelez-vous que, à peine au bout d'un an de mariage, vous avez été au bord de l'abîme? Que vous avez abandonné votre maison, votre foyer, ... que vous vous êtes enfuie de chez votre mari ;... oui, madame Alving, enfuie,

enfuie, et vous avez refusé de retourner chez lui, malgré toutes ses prières et supplications.

MADAME ALVING

Avez-vous oublié combien je me sentais immensément malheureuse cette première année?

LE PASTEUR MANDERS

Le véritable esprit de révolte consiste justement à exiger le bonheur ici dans la vie. Quel droit, nous autres hommes, avons-nous au bonheur? Non, nous avons à faire notre devoir, madame! Et votre devoir était de rester attachée à l'homme que vous aviez une fois choisi, et à qui vous étiez unie par des liens sacrés.

MADAME ALVING

Vous savez bien quelle vie menait Alving dans ce temps-là ; de quels excès il se rendait coupable.

LE PASTEUR MANDERS

Je sais fort bien quels bruits couraient sur lui ; et je serais le dernier qui approuverais sa conduite en ses années de jeunesse, si ces bruits disaient vrai. Mais une épouse n'a pas charge d'être le juge de son mari. Vous aviez l'obligation de porter avec humilité la croix qu'une volonté supérieure avait estimée utile pour vous. Mais au lieu de cela, vous rejetez cette croix dans un mouvement de révolte, vous abandonnez l'homme qui trébuchait et que vous auriez dû soutenir, vous allez aventurer votre nom et votre réputation, et... vous êtes sur le point de perdre la réputation d'autres gens par-dessus le marché.

MADAME ALVING

D'autres gens? D'un autre, vous voulez dire.

LE PASTEUR MANDERS

C'était extrêmement inconsidéré de votre part de chercher asile chez moi.

MADAME ALVING

Chez notre prêtre? Chez l'ami de notre maison?

LE PASTEUR MANDERS

Surtout à cause de cela... Oui, remerciez le Seigneur votre Dieu de ce que j'ai eu la fermeté nécessaire,... de ce que je vous ai détournée de vos projets exaltés, et de ce qu'il m'a été permis de vous ramener sur le chemin du devoir et au foyer de votre mari légal.

MADAME ALVING

Oui, pasteur Manders, ce fut là sûrement votre ouvrage.

LE PASTEUR MANDERS

Je ne fus qu'un faible instrument d'une puissance supérieure. Et combien ce fait, que j'ai pu vous plier au devoir et à l'obéissance n'a-t-il pas grandi jusqu'à devenir une grande bénédiction pour toute votre existence ultérieure? La suite n'a-t-elle pas été celle que je vous avais prédite? Alving n'a-t-il pas tourné le dos à ses égarements, ainsi qu'il sied à un homme? N'a-t-il pas vécu depuis lors avec vous affectueusement et irréprochablement toute sa vie? N'a-t-il pas été un bienfaiteur pour cette région, et ne vous a-t-il pas si bien élevée jusqu'à lui, que peu à peu vous êtes devenue sa collaboratrice dans toutes ses entreprises? Et une collaboratrice habile ;... oh ! je le sais, madame Alving ; ce compliment-là, je vous le ferai... Mais j'en arrive maintenant à la seconde grande faute de votre vie.

MADAME ALVING

Que voulez-vous dire par là?

LE PASTEUR MANDERS

De même qu'un jour vous avez répudié les devoirs de l'épouse, de même vous avez répudié plus tard ceux de la mère.

MADAME ALVING

Ah... !

LE PASTEUR MANDERS

Toute votre vie vous avez été dominée par un fatal esprit d'insoumission. Vos aspirations ont été entièrement dirigées contre ce qui est contrainte et régularité. Vous n'avez jamais voulu supporter rien qui vous lie. Tout ce qui vous a gênée dans la vie, vous l'avez rejeté sans ménagements et sans scrupules, comme un fardeau dont vous pouviez disposer à votre guise. S'il ne vous plaisait plus d'être épouse, vous quittiez votre mari. Etre mère vous a paru pénible, et vous avez placé votre enfant chez des étrangers.

MADAME ALVING

Oui, c'est vrai ; j'ai fait cela.

LE PASTEUR MANDERS

Mais aussi êtes-vous devenue pour lui une étrangère.

MADAME ALVING

Non, non ; je ne le suis pas !

LE PASTEUR MANDERS

Vous l'êtes ; vous devez l'être. Et comment l'avez-vous retrouvé ! Réfléchissez bien, madame Alving. Vous avez été bien coupable envers votre mari ;... vous le reconnaissez en lui élevant ce souvenir, en bas. Reconnaissez aussi maintenant que vous avez été coupable envers votre fils ; il se

peut qu'il soit encore temps de le sortir des sentiers de l'égarement. Rebroussez chemin vous-même ; et redressez ce qui peut encore être redressé en lui, peut-être. Car

(Levant l'index.)

en vérité, madame Alving, vous êtes une mère bourrelée de remords !... Voilà ce que j'ai considéré comme mon devoir de vous dire.

(Silence.)

MADAME ALVING, *lentement et avec calme.*

Vous avez parlé maintenant, monsieur le pasteur ; et demain, vous parlerez publiquement en mémoire de mon mari. Moi, je ne parlerai pas demain. Mais je vous parlerai un peu maintenant, comme vous m'avez parlé.

LE PASTEUR MANDERS

Naturellement ; vous voulez alléguer des excuses pour votre conduite...

MADAME ALVING

Non. Je veux seulement raconter.

LE PASTEUR MANDERS

Eh bien...?

MADAME ALVING

Tout ce que vous venez de dire sur moi, et mon mari, et notre vie commune après que, selon votre expression, vous m'avez ramenée sur le chemin du devoir,... tout cela, vous ne le connaissez pas du tout par observation personnelle. Depuis ce moment-là, vous... notre ami qu'on voyait tous les jours... vous n'avez plus mis les pieds dans notre maison.

LE PASTEUR MANDERS

Vous et votre mari avez quitté la ville aussitôt après.

MADAME ALVING

Oui ; et vous n'êtes jamais venu nous voir ici tant que mon mari a vécu. Ce sont les affaires qui vous ont obligé à me rendre visite, lorsque vous avez eu à vous occuper de l'asile.

LE PASTEUR MANDERS, *bas et avec hésitation.*

Hélène... si c'est là un reproche, je vous prie de considérer...

MADAME ALVING

... les égards que vous devez à votre situation, oui. Et aussi que j'ai été une épouse fugitive. On ne peut jamais se tenir assez sur la réserve avec de pareilles femmes.

LE PASTEUR MANDERS

Chère... madame Alving, c'est là une si énorme exagération...

MADAME ALVING

Oui, oui, oui, admettons. Ce que je voulais dire, c'est simplement que, lorsque vous portez un jugement sur ma situation dans le ménage, vous vous fondez tout bonnement sur l'opinion publique courante.

LE PASTEUR MANDERS

Eh bien ! parfaitement ; et alors?

MADAME ALVING

Et maintenant, Manders, maintenant je vais vous dire la vérité. Je me suis juré à moi-même que vous la sauriez un jour. Vous seul !

LE PASTEUR MANDERS

Et quelle est la vérité?

MADAME ALVING

La vérité est que mon mari est mort tout aussi dissolu qu'il avait vécu toute sa vie.

LE PASTEUR MANDERS, *cherche une chaise où s'appuyer.*

Qu'est-ce que vous avez dit?

MADAME ALVING

Après dix-neuf ans de mariage, tout aussi dissolu,... par ses goûts, du moins,... qu'il l'était avant que vous nous ayez mariés.

LE PASTEUR MANDERS

Et ces égarements de jeunesse,... ces désordres,... ces excès, si vous voulez, vous les appelez une vie dissolue!

MADAME ALVING

Notre médecin se servait de cette expression.

LE PASTEUR MANDERS

Maintenant je ne vous comprends pas.

MADAME ALVING

Ce n'est pas nécessaire non plus.

LE PASTEUR MANDERS

La tête me tourne presque. Tout votre mariage,... toute cette longue vie commune avec votre mari n'aurait été qu'un abîme dissimulé.

MADAME ALVING

Rien d'autre. Maintenant vous le savez.

LE PASTEUR MANDERS

Ça... j'aurai du mal à m'y reconnaître. Je ne peux comprendre cela! Je ne saisis pas! Mais comment a-t-il été

possible que...? Comment situation pareille a-t-elle pu être cachée?

MADAME ALVING

C'est que ce fut l'objet de ma lutte incessante jour après jour. Lorsque nous avons eu Osvald, il m'a semblé qu'il y a eu comme un peu de mieux chez Alving. Mais cela n'a pas duré longtemps. Et je dus alors lutter doublement, lutter à toutes forces pour que personne ne pût savoir quel homme était le père de mon enfant. Et puis, vous savez combien Alving se conciliait tous les cœurs. Personne ne semblait pouvoir croire que du bien de lui. Il était de ces sortes de gens dont la vie n'entame pas la réputation. Mais alors, Manders,... il faut que vous sachiez cela aussi,... alors vint le plus abominable de tout.

LE PASTEUR MANDERS

Plus abominable que cela!

MADAME ALVING

J'avais été indulgente pour lui, et je savais bien pourtant ce qui se passait en cachette hors de la maison. Mais quand le scandale est venu entre nos quatre murs...

LE PASTEUR MANDERS

Que dites-vous? Ici?

MADAME ALVING

Ici, oui, dans notre propre foyer. C'est là

(Elle indique la première porte à droite.)

dans la salle à manger que j'ai eu vent de cela tout d'abord. J'avais quelque chose à y faire, et la porte était entr'ouverte. J'entendis notre bonne qui montait du jardin avec de l'eau pour les fleurs de la salle.

LE PASTEUR MANDERS

Et alors...?

MADAME ALVING

Un peu après j'entendis qu'Alving venait aussi. J'entendis qu'il lui disait quelques mots à voix basse. Et alors j'entendis...

(Avec un rire bref.)

Oh ! ça résonne encore pour moi comme un bruit à la fois déchirant et ridicule ;... j'entendis ma propre bonne chuchoter : « Lâchez-moi, monsieur le chambellan ! Laissez-moi tranquille ! »

LE PASTEUR MANDERS

Quelle inconvenante légèreté il montrait là ! Oh ! mais ce n'a pas été plus que de la légèreté, madame Alving. Croyez-moi.

MADAME ALVING

J'ai bientôt su ce que je devais croire. Le chambellan est parvenu à ses fins avec la fille,... et ce commerce a eu des suites, pasteur Manders.

LE PASTEUR MANDERS, *comme pétrifié.*

Et tout cela dans cette maison ! Dans cette maison !

MADAME ALVING

J'avais beaucoup supporté dans cette maison. Pour le faire rester à la maison les soirs... et les nuits, j'ai dû me faire la compagne de ses secrètes orgies là-haut dans la chambre. J'ai dû rester en tête à tête avec lui, trinquer et boire avec lui, écouter son bavardage impudique et insipide, j'ai dû me battre à coups de poing avec lui pour le fourrer dans son lit.

LE PASTEUR MANDERS, *ému.*

Dire que vous avez pu supporter tout cela.

MADAME ALVING

J'avais mon petit garçon pour qui je voulais le supporter. Mais quand est venue la dernière insulte ; quand ma propre bonne... ; alors je me suis juré à moi-même : ceci va prendre fin ! Et j'ai saisi le pouvoir dans la maison... tout le pouvoir... sur lui et sur tout le reste. Car désormais j'avais des armes contre lui, voyez-vous ; il n'osait pas broncher. C'est alors qu'Osvald a été éloigné. Il était dans sa septième année, il commençait à observer et poser des questions, selon l'habitude des enfants. Je ne pouvais pas tolérer tout cela, Manders. Il me semblait que l'enfant devait être empoisonné, rien qu'à respirer l'atmosphère de cette maison souillée. C'est pourquoi je l'ai éloigné. Et vous comprenez aussi maintenant pourquoi il n'a jamais mis les pieds ici, tant que son père a vécu. Personne ne sait ce que cela m'a coûté.

LE PASTEUR MANDERS

En vérité, vous avez fait l'épreuve de la vie.

MADAME ALVING

Je n'aurais jamais pu y tenir, si je n'avais pas eu mon travail. Oui, car j'ose dire que j'ai travaillé ! Tous ces accroissements du domaine, toutes ces améliorations, toutes ces créations utiles, qu'on a prônées à l'éloge d'Alving,... croyez-vous qu'il ait eu l'initiative de rien de pareil? Lui qui était toute la journée couché sur son canapé à lire un vieil annuaire national ! Non ; maintenant je vous dirai cela aussi : c'était moi qui l'entraînais, quand il avait des intervalles plus lucides ; c'était moi qui devais porter

toute la charge quand il recommençait ses excès, ou bien tombait dans les jérémiades et la débilité.

LE PASTEUR MANDERS

Et c'est en l'honneur de cet homme que vous élevez un monument.

MADAME ALVING

Vous voyez là le pouvoir de la mauvaise conscience.

LE PASTEUR MANDERS

La mauvaise...? Que voulez-vous dire?

MADAME ALVING

Il me semblait toujours qu'inévitablement la vérité devait apparaître et que l'on y croirait. C'est pourquoi l'asile devait pour ainsi dire abattre tous les bruits et écarter tous les doutes.

LE PASTEUR MANDERS

Alors, sûrement, vous avez manqué votre but, madame Alving.

MADAME ALVING

Et puis, j'avais encore un motif. Je ne voulais pas qu'Osvald, mon garçon à moi, eût quoi que ce fût en héritage de son père.

LE PASTEUR MANDERS

C'est donc sur la fortune d'Alving que...?

MADAME ALVING

Oui. Les sommes que j'ai consacrées, année par année, à cet asile, montent au total, ... j'en ai fait le calcul exact, au total de ce qui a fait du lieutenant Alving, en son temps, un bon parti.

LE PASTEUR MANDERS

Je vous comprends...

MADAME ALVING

C'était le prix d'achat... Je ne veux pas que cet argent passe aux mains d'Osvald. Mon fils tiendra tout de moi, tout.

(Osvald Alving entre par la seconde porte à droite; il s'est débarrassé dehors de son manteau et de son chapeau.)

MADAME ALVING, *allant à lui.*

Déjà revenu? Mon cher, cher garçon!

OSVALD

Oui; que faire dehors avec cette pluie perpétuelle? Mais il paraît que nous allons dîner. A la bonne heure!

RÉGINE, *avec un paquet, venant de la salle à manger.*

Il est venu un paquet pour madame.

(Elle le lui tend.)

MADAME ALVING, *avec un coup d'œil vers le pasteur Manders.*

Les chants de fête pour demain, probablement.

LE PASTEUR MANDERS

Hm!...

RÉGINE

Et puis madame est servie.

MADAME ALVING

Bien; nous venons dans un instant; je veux seulement...

(Elle se met à ouvrir le paquet.)

RÉGINE, *à Osvald.*

Monsieur Alving veut-il du porto blanc ou rouge?

OSVALD

L'un et l'autre, mademoiselle Engstrand.

RÉGINE

Bien... ; très bien, monsieur Alving.

(Elle va dans la salle à manger.)

OSVALD

Je vais aider à déboucher les bouteilles...

(Il va aussi dans la salle à manger, dont la porte reste entr'ouverte derrière lui.)

MADAME ALVING, *qui a ouvert le paquet.*

Oui, c'est bien cela ; voici les chants de fête, pasteur Manders.

LE PASTEUR MANDERS, *les mains jointes.*

Comment je pourrai, demain, prononcer mon discours avec bonne humeur, ça...

MADAME ALVING

Oh ! vous vous en tirerez bien.

LE PASTEUR MANDERS, *à voix basse, pour ne pas être entendu dans la salle à manger.*

Oui, nous ne pouvons tout de même pas soulever de scandale.

MADAME ALVING, *à demi-voix, mais avec fermeté.*

Non. Mais avec cela cette longue, vilaine comédie prend fin. A partir d'après-demain, ce sera pour moi comme si le mort n'avait jamais vécu dans cette maison. Il n'y aura personne ici que mon garçon et sa mère.

(Dans la salle à manger on entend le bruit d'une chaise renversée; on entend en même temps.)

LA VOIX DE RÉGINE, *tranchante mais chuchotante.*

Voyons, Osvald ! Es-tu fou? Lâche-moi !

MADAME ALVING *sursaute, épouvantée.*

Ah... !

(Elle regarde fixement, comme égarée, la porte entr'ouverte. On entend Osvald tousser et fredonner. Une bouteille est débouchée.)

LE PASTEUR MANDERS, *agité.*

Mais qu'est-ce que c'est que cela ! Qu'est-ce que c'est, madame Alving?

MADAME ALVING, *d'une voix rauque.*

Des revenants. Le couple de la serre... qui revient.

LE PASTEUR MANDERS

Que dites-vous ! Régine...? Est-elle...?

MADAME ALVING

Oui. Venez. Pas un mot... !

(Elle prend le pasteur Manders par le bras et se dirige en chancelant vers la salle à manger.)

ACTE II

(Même salon. Le brouillard de pluie assombrit toujours le paysage.)

LE PASTEUR MANDERS *et* MADAME ALVING *sortent de la salle à manger.*

MADAME ALVING, *encore à la porte.*

Venez au salon, monsieur le pasteur.

(Elle se tourne vers la salle à manger.)

Ne viens-tu pas aussi, Osvald?

OSVALD, *à l'intérieur.*

Non, merci ; je crois que je vais un peu sortir.

MADAME ALVING

Oui, tu as raison ; car il y a une légère éclaircie pour le moment.

(Elle ferme la porte de la salle à manger, va à la porte de l'antichambre, et appelle :)

Régine !

RÉGINE, *du dehors.*

Madame?

MADAME ALVING

Descends à la blanchisserie, tu aideras à préparer les couronnes.

RÉGINE

Bien, madame.

(Mme Alving s'assure que Régine y va, puis elle ferme la porte.)

LE PASTEUR MANDERS

Il ne peut rien entendre là dedans?

MADAME ALVING

Pas quand la porte est fermée. Et d'ailleurs, il sort.

LE PASTEUR MANDERS

Je suis encore comme étourdi. Je ne comprends pas comment j'ai pu avaler une seule bouchée.

MADAME ALVING, *maîtrisant son trouble, monte et descend la scène.*

Moi non plus. Mais qu'y a-t-il à faire?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, qu'y a-t-il à faire? Je n'en sais, ma foi, rien ; mon inexpérience est si complète, dans des cas pareils...

MADAME ALVING

Je suis persuadée qu'aucun malheur n'est encore arrivé.

LE PASTEUR MANDERS

Non, à Dieu ne plaise ! Mais ce n'en est pas moins un commerce indécent.

MADAME ALVING

Tout cela n'est qu'un caprice en l'air d'Osvald ; vous pouvez en être sûr.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, vous savez, je ne suis pas au fait de ces choses-là ; mais il me semble absolument...

MADAME ALVING

Il faut qu'elle quitte la maison. Et tout de suite. C'est évident, et...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, bien entendu.

MADAME ALVING

Mais où l'envoyer? Nous ne pouvons pas prendre sur nous de...

LE PASTEUR MANDERS

Où? Naturellement, chez son père.

MADAME ALVING

Chez qui, dites-vous?

LE PASTEUR MANDERS

Chez son... Non, mais Engstrand n'est pas... Mais, bon Dieu, madame, comment cela est-il possible? Vous avez dû tout de même vous tromper.

MADAME ALVING

Malheureusement je ne me trompe en rien. Johanne a dû me faire ses aveux,... et Alving n'a pas pu nier. Il n'y avait donc rien d'autre à faire que d'étouffer l'affaire.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, c'était bien la seule issue.

MADAME ALVING

La bonne a quitté aussitôt son service, et a reçu une assez forte somme pour se taire jusqu'à nouvel ordre. La suite, elle y a elle-même pourvu, quand elle a été en ville. Elle a renouvelé une vieille connaissance avec le menuisier

Engstrand, lui a donné à entendre, je pense, combien d'argent elle avait, et lui a conté une histoire sur un étranger quelconque venu ici avec un yacht de plaisance cet été-là. C'est ainsi qu'elle et Engstrand ont été mariés dare-dare. Oui, c'est vous-même qui les avez mariés.

LE PASTEUR MANDERS

Mais comment pourrai-je m'expliquer...? Je me rappelle nettement ce qu'a dit Engstrand lorsqu'il est venu commander la célébration du mariage. Il était tout contrit, et s'accusait amèrement de la légèreté dont lui et sa fiancée s'étaient rendus coupables.

MADAME ALVING

Oui, il était obligé de prendre la faute à son compte.

LE PASTEUR MANDERS

Mais un tel manque de sincérité de sa part ! Et cela envers moi ! Je n'aurais absolument pas cru cela de Jakob Engstrand. Enfin, je vais l'entreprendre sérieusement, par exemple ; il peut s'y attendre... Et l'immoralité d'une pareille union ! Pour de l'argent... Quelle était la somme dont disposait la fille?

MADAME ALVING

C'était trois cents daler.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, pensez donc,... pour trois cents misérables daler aller faire bénir son mariage avec une femme déchue !

MADAME ALVING

Que direz-vous de moi, qui me suis laissé marier avec un homme déchu?

LE PASTEUR MANDERS

Mais, mon Dieu ;... qu'est-ce que vous dites là? Un homme déchu?

MADAME ALVING

Croyez-vous qu'Alving, lorsque je suis allée avec lui à l'autel, était plus pur que Johanne, lorsque Engstrand s'est fait unir à elle?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, mais ce sont tout de même des cas prodigieusement différents.

MADAME ALVING

Pas tant que ça. Il est vrai que la différence du prix était assez grande ;... trois cents misérables daler et toute une fortune.

LE PASTEUR MANDERS

Que vous puissiez comparer des situations si dissemblables. Vous aviez pourtant consulté votre cœur et votre famille.

MADAME ALVING, *sans le regarder.*

Je croyais que vous compreniez de quel côté s'égarait alors ce que vous appelez mon cœur.

LE PASTEUR MANDERS

Si j'avais compris rien de pareil, je n'aurais pas été un hôte journalier dans la maison de votre mari.

MADAME ALVING

Oui, en tout cas ceci demeure, que je ne me suis vraiment pas consultée moi-même.

LE PASTEUR MANDERS

Bon, avec vos plus proches parents, alors ; comme il est prescrit ; avec votre mère et avec vos deux tantes.

MADAME ALVING

Oui, c'est vrai. Elles trois ont fait le calcul pour moi. Oh ! c'est incroyable comme elles ont nettement conclu que ce serait pure folie de refuser une offre pareille. Si mère pouvait voir maintenant, et savait où a mené toute cette magnificence !

LE PASTEUR MANDERS

On ne peut rendre personne responsable du résultat. Ceci demeure, en tout cas, que votre mariage a été conclu en complète conformité avec l'ordre légal.

MADAME ALVING, *à la fenêtre.*

Oui, l'ordre et la loi ! Je crois souvent que c'est cela qui cause tous les malheurs en ce monde.

LE PASTEUR MANDERS

Madame Alving, voilà que vous commettez un péché.

MADAME ALVING

Oui, tant pis ; mais je n'y tiens plus, avec tous ces liens et ces égards. Je ne peux pas ! Il faut que je m'efforce à la liberté.

LE PASTEUR MANDERS

Qu'entendez-vous par là?

MADAME ALVING, *battant le tambour sur le chambranle de la fenêtre.*

Je n'aurais jamais dû dissimuler la vie que menait Alving. Mais je n'osais pas agir autrement dans ce temps-là,... pour moi-même non plus. Voilà comme j'étais lâche.

LE PASTEUR MANDERS

Lâche?

MADAME ALVING

Si les gens avaient été un peu informés, ils auraient dit à peu près : le pauvre homme, il est naturel qu'il se débauche, puisqu'il a une femme qui l'abandonne.

LE PASTEUR MANDERS

Cela pourrait être dit avec quelque raison.

MADAME ALVING, *le regarde fixement.*

Si j'étais celle que je devrais être, je prendrais Osvald à part, et je lui dirais : « Écoute, mon garçon, ton père était un débauché... »

LE PASTEUR MANDERS

Mais, miséricorde...

MADAME ALVING

... et je lui raconterais tout ce que je vous ai raconté,... sans rien sauter.

LE PASTEUR MANDERS

Je suis sur le point de m'indigner contre vous, madame.

MADAME ALVING

Oui, je le sais. Je le sais bien ! Je suis indignée moi-même à cette idée.

(Elle quitte la fenêtre.)

Je suis si lâche.

LE PASTEUR MANDERS

Et vous appelez lâcheté de faire ce qui est simplement votre devoir. Avez-vous oublié qu'un enfant doit respecter et aimer son père et sa mère?

MADAME ALVING

Ne prenons pas cela en termes si généraux. Demandons-nous : Osvald doit-il respecter et aimer le chambellan Alving?

LE PASTEUR MANDERS

N'y a-t-il pas une voix dans votre cœur de mère, qui vous interdit de détruire les idéals de votre fils?

MADAME ALVING

Oui, mais la vérité, alors?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, mais les idéals, alors?

MADAME ALVING

Oh !... idéals, idéals ! Si seulement je n'étais pas aussi lâche que je suis !

LE PASTEUR MANDERS

Ne dédaignez pas les idéals, madame, car cela se paie chèrement. Et il s'agit surtout d'Osvald. Osvald n'a pas beaucoup d'idéals, malheureusement. Mais autant que j'ai pu m'en rendre compte, son père est pour lui une sorte d'idéal.

MADAME ALVING

En cela vous avez raison.

LE PASTEUR MANDERS

Et cette idée qu'il s'est faite, vous l'avez vous-même éveillée en lui et entretenue par vos lettres.

MADAME ALVING

Oui ; j'étais soumise au devoir et aux égards ; c'est pourquoi j'ai menti à mon garçon année après année. Oh ! lâcheté,... comme j'ai été lâche !

LE PASTEUR MANDERS

Vous avez solidement établi en votre fils une heureuse illusion, madame Alving,... et ça, vous ne devez pas l'estimer peu.

MADAME ALVING

Hm ! qui sait, en définitive, si cela est si bon... Mais un commerce avec Régine, en tout cas, je n'en veux pas. Il ne faut pas qu'il aille rendre cette pauvre fille malheureuse.

LE PASTEUR MANDERS

Non, bon Dieu, ce serait épouvantable !

MADAME ALVING

Si je savais que ses intentions fussent sérieuses et que ce fût pour son bonheur...

LE PASTEUR MANDERS

Comment? Et alors?

MADAME ALVING

Mais ce ne serait pas pour son bonheur ; car Régine, malheureusement, n'est pas comme il faudrait.

LE PASTEUR MANDERS

Voyons, quoi donc? Que voulez-vous dire?

MADAME ALVING

Si je n'étais pas aussi lamentablement lâche que je le suis, je lui dirais : « Épouse-la, ou arrangez-vous comme vous voudrez ; seulement, pas de duperie. »

LE PASTEUR MANDERS

Mais miséricorde... ! Et un mariage dans les formes légales, encore ! C'est effroyable... ! C'est inouï... !

MADAME ALVING

Oui, vous dites inouï? La main sur le cœur, pasteur Manders ; ne croyez-vous pas qu'il se trouve un peu partout

dans le pays bien des couples mariés qui sont aussi proches parents?

LE PASTEUR MANDERS

Je ne vous comprends pas du tout.

MADAME ALVING

Oh ! mais si, vous me comprenez.

LE PASTEUR MANDERS

Ah ! vous pensez aux cas possibles où... Oui, malheureusement, la vie de famille n'est certes pas toujours aussi pure qu'elle devrait l'être. Mais des faits comme ceux auxquels vous faites allusion, jamais on ne peut les connaître,... du moins avec certitude. Ici, au contraire... ; que vous, une mère, puissiez vouloir admettre que votre...

MADAME ALVING

Mais je ne le veux pas. Je ne pourrais l'admettre à aucun prix ; c'est précisément ce que je dis.

LE PASTEUR MANDERS

Non, parce que vous êtes lâche, comme vous dites. Mais si vous n'étiez pas lâche, alors... ! Seigneur Dieu, une union aussi révoltante !

MADAME ALVING

Oui, nous provenons d'ailleurs tous de cette sorte d'unions, à ce que l'on dit. Et qui est-ce qui a tout institué ainsi dans ce monde, pasteur Manders?

LE PASTEUR MANDERS

Je n'examinerai pas avec vous des questions de ce genre, madame ; vous êtes loin d'avoir pour cela les sentiments qu'il faut. Mais que vous osiez dire que c'est lâche de votre part... !

MADAME ALVING

Bon, je vais vous dire comment je l'entends. Je suis craintive et timide, parce qu'il y a en moi un peu de ces revenants dont je ne peux jamais me débarrasser tout à fait.

LE PASTEUR MANDERS

Comment est-ce que vous appelez cela?

MADAME ALVING

Lorsque j'ai entendu Régine et Osvald dans la salle à manger, il m'a semblé voir devant moi des revenants. Mais je crois presque que nous sommes tous des revenants, pasteur Manders. Ce n'est pas seulement ce que nous avons hérité de père et de mère qui revient en nous. C'est toutes sortes de vieilles opinions périmées et toutes sortes de vieilles croyances périmées et idées pareilles. Cela n'est pas vivant en nous ; mais c'est là tout de même et nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Pour peu que je prenne un journal, en lisant, il me semble voir des revenants glisser entre les lignes. Il doit y avoir des revenants qui vivent par tout le pays. Il doit y en avoir une couche épaisse comme du sable, je crois. Aussi avons-nous tous une si pitoyable peur de la lumière.

LE PASTEUR MANDERS

Aha !... voilà donc le résultat de vos lectures. Beau résultat, en vérité ! Oh, ces affreux ouvrages séditieux, libres penseurs !

MADAME ALVING

Vous vous trompez, cher pasteur. Vous êtes vous-même l'homme qui m'a excitée à la réflexion ; et de cela je vous remercie et vous loue.

LE PASTEUR MANDERS

Moi !

MADAME ALVING

Oui, lorsque vous m'avez contrainte à me soumettre à ce que vous appeliez devoir ; lorsque vous avez prôné comme bon et juste ce contre quoi tous mes sentiments se révoltaient comme contre une abomination. C'est alors que j'ai commencé à examiner vos doctrines sur toutes les coutures. Je voulais seulement défaire un seul nœud ; mais lorsque je l'eus dénoué, tout est parti. Et j'ai vu alors que c'était piqué à la machine.

LE PASTEUR MANDERS, *d'une voix douce, ému.*

Serait-ce là le bénéfice de ma lutte la plus pénible?

MADAME ALVING

Appelez-la plutôt votre plus lamentable défaite.

LE PASTEUR MANDERS

Ce fut ma plus grande victoire, Hélène ; la victoire sur moi-même.

MADAME ALVING

Ce fut un crime contre nous deux,

LE PASTEUR MANDERS

De vous avoir dit et ordonné : femme, rentrez chez votre mari légitime, lorsque vous êtes venue me trouver, égarée, criant : me voici ; prenez-moi ! Était-ce là un crime?

MADAME ALVING

Oui, je trouve.

LE PASTEUR MANDERS

Nous ne nous comprenons pas, nous deux.

MADAME ALVING

Plus maintenant, du moins.

LE PASTEUR MANDERS

Jamais,... jamais, pas même dans mes pensées les plus secrètes, je ne vous ai vue autrement que comme la femme d'un autre.

MADAME ALVING

Oui... croire ça?

LE PASTEUR MANDERS

Hélène... !

MADAME ALVING

On perd si facilement le souvenir de soi-même.

LE PASTEUR MANDERS

Pas moi. Je suis le même que j'ai toujours été.

MADAME ALVING *change de sujet.*

Oui, oui, oui,... ne parlons plus des jours d'autrefois. Vous êtes pris maintenant par des commissions et directions dont vous avez jusque par-dessus les oreilles, et moi, je lutte avec des revenants, à la fois intérieurs et extérieurs.

LE PASTEUR MANDERS

Les extérieurs, je pourrai bien vous aider à en venir à bout. Après tout ce que, avec effroi, je vous ai entendu dire aujourd'hui, je ne peux, en conscience, admettre qu'une jeune fille sans défense reste dans votre maison.

MADAME ALVING

Ne trouvez-vous pas que le mieux serait que nous puissions l'établir? Je veux dire... la bien marier.

LE PASTEUR MANDERS

Sans aucun doute. Je crois que ce serait souhaitable pour elle à tous égards. Régine est en effet à l'âge où... ; oui, je ne m'entends pas à cela, mais...

MADAME ALVING

Régine s'est développée de bonne heure.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, n'est-ce pas? J'ai vaguement l'idée qu'elle était remarquablement développée sous le rapport physique, lorsque je l'ai préparée à la confirmation. Mais en attendant il faut qu'elle rentre au foyer ; sous la surveillance de son père... Mais non, Engstrand n'est pas... Dire que... qu'il a pu ainsi me cacher la vérité !

(On frappe à la porte de l'antichambre.)

MADAME ALVING

Qui cela peut-il être. Entrez !

ENGSTRAND, *en habit du dimanche, à la porte.*

Je demande bien pardon, mais...

LE PASTEUR MANDERS

Aha ! Hm !...

MADAME ALVING

C'est vous, Engstrand?

ENGSTRAND

... il n'y avait là aucune des bonnes, alors je me suis risqué à frapper directement.

MADAME ALVING

Bien, bien. Entrez. Vous avez quelque chose à me dire?

ENGSTRAND, *entrant.*

Non, mais je vous remercie bien. C'est à monsieur le pasteur que je voudrais dire quelques mots.

LE PASTEUR MANDERS, *arpentant le salon.*

Hm ! oui vraiment? Vous voulez me parler? Vous le voulez?

ENGSTRAND

Oui, j'ai grande envie...

LE PASTEUR MANDERS, *s'arrêtant devant lui.*

Eh bien ! je vous le demande, de quoi s'agit-il?

ENGSTRAND

Oui, voilà, monsieur le pasteur. On procède en ce moment à la paye, en bas. Grand merci, madame... Et tout est maintenant terminé ; il me semble que ce serait bien et convenable, si nous, qui avons travaillé ensemble, tout ce temps, de notre mieux, il me semble que nous devrions finir par une petite prière ce soir.

LE PASTEUR MANDERS

Une prière? En bas, dans l'asile?

ENGSTRAND

Oui, si monsieur le pasteur trouve peut-être que ça ne convient pas...

LE PASTEUR MANDERS

Certainement si, je le trouve, mais... hm !...

ENGSTRAND

J'ai moi-même pris l'habitude de dire une petite prière là-bas, le soir...

LE PASTEUR MANDERS

Vraiment?

ENGSTRAND

Oui, comme ça, de temps en temps ; un petit acte de piété, on peut dire. Mais je suis un pauvre homme simple, et je n'ai pas les dons qu'il faut, Dieu me pardonne,... et alors j'ai pensé, puisque monsieur le pasteur Manders était justement ici, que...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, voyez-vous, menuisier Engstrand, il faut d'abord que je vous pose une question. Avez-vous les sentiments qu'il faut pour une pareille réunion? Sentez-vous votre conscience libre et légère?

ENGSTRAND

Oh ! Dieu nous assiste, autant ne pas parler de la conscience, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Si, c'est justement d'elle que nous devons parler. Et que répondez-vous?

ENGSTRAND

Oui, la conscience,... elle peut être vilaine, parfois.

LE PASTEUR MANDERS

Enfin, vous le reconnaissez, au moins. Mais voulez-vous me dire sans réticence,... quelle est la situation de Régine?

MADAME ALVING, *vite.*

Pasteur Manders !

LE PASTEUR MANDERS, *d'un ton rassurant.*

Laissez-moi...

ENGSTRAND

De Régine ! Mon Dieu, comme vous m'avez fait peur !

(Il regarde Mme Alving.)

Il n'est rien arrivé de fâcheux avec Régine.

LE PASTEUR MANDERS

Nous voulons l'espérer, Mais je veux dire, quelle est la situation entre vous et Régine? Vous passez pour être son père. Eh bien?

ENGSTRAND, *hésitant.*

Oui... hm !... monsieur le pasteur connaît bien cette histoire entre moi et feu Johanne.

LE PASTEUR MANDERS

Plus d'entorse à la vérité. Feu votre femme a dit à madame Alving ce qu'il en était au juste, avant de quitter son service.

ENGSTRAND

Oh ! elle aurait donc... ! L'a-t-elle fait quand même?

LE PASTEUR MANDERS

Vous êtes donc démasqué, Engstrand.

ENGSTRAND

Et elle qui jurait et sacrait tellement, disant que...

LE PASTEUR MANDERS

Elle sacrait !

ENGSTRAND

Non, elle jurait seulement, mais avec une si profonde sincérité.

LE PASTEUR MANDERS

Et pendant toutes ces années vous m'avez caché la vérité. Vous l'avez cachée à moi qui ai eu en vous une si entière confiance en toutes choses.

ENGSTRAND

Oui, malheureusement, je l'ai cachée.

LE PASTEUR MANDERS

Est-ce que j'ai mérité cela de vous, Engstrand? N'ai-je pas toujours été empressé à vous aider de mes conseils et en action, autant que je le pouvais? Répondez ! Ne l'ai-je pas fait?

ENGSTRAND

Oh ! ça n'aurait pas pris bonne tournure pour moi, bien souvent, si je n'avais pas eu le pasteur Manders.

LE PASTEUR MANDERS

Et voilà comme vous me récompensez. Vous m'induisez à inscrire des inexactitudes dans le registre de la paroisse et me dissimulez pendant des années les renseignements que vous deviez à moi et à la vérité. Votre conduite a été inexcusable, Engstrand ; et désormais c'est fini entre nous.

ENGSTRAND, *avec un soupir.*

Oui, c'est fini, je le comprends bien.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, car comment pourriez-vous bien vous justifier?

ENGSTRAND

Mais devait-elle s'avilir encore plus en parlant de ça? Si monsieur le pasteur veut bien imaginer qu'il soit dans la même position que feu Johanne...

LE PASTEUR MANDERS

Moi !

ENGSTRAND

Mon Dieu, mon Dieu, je ne veux pas dire exactement la même. Mais je veux dire, si monsieur le pasteur avait

quelque chose qui lui ferait honte aux yeux des gens, comme on dit. Nous autres hommes, nous ne devons pas juger trop sévèrement une pauvre femme, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Mais je ne le fais pas non plus. C'est à vous que j'adresse le reproche.

ENGSTRAND

M'est-il permis de poser à monsieur le pasteur une toute petite question?

LE PASTEUR MANDERS

Voyons, posez-la.

ENGSTRAND

N'est-il pas juste et bien de la part d'un homme de relever qui tombe?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, évidemment.

ENGSTRAND

Et un homme n'est-il pas obligé de tenir sa parole donnée?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, certainement, il l'est ; mais...

ENGSTRAND

Cette fois où Johanne a eu un malheur à cause de cet Anglais... ou bien c'était peut-être un Américain ou un Russe, comme on les appelle... oui, alors elle est venue en ville. La pauvre, elle m'avait refusé une ou deux fois auparavant ; car elle ne regardait que ce qui était beau, elle ; et moi, j'avais cette infirmité à la jambe. Oui, monsieur le pasteur se rappelle, je m'étais risqué dans une salle de danse où des matelots se livraient à la boisson et à

l'ivrognerie, comme on dit. Et comme je voulais les exhorter à mener une vie nouvelle...

MADAME ALVING, *près de la fenêtre.*

Hm !...

LE PASTEUR MANDERS

Je sais, Engstrand ; ces individus grossiers vous ont jeté en bas de l'escalier. Vous m'avez raconté cet événement. Vous portez votre infirmité avec honneur.

ENGSTRAND

Je n'en tire pas vanité, monsieur le pasteur. Mais ce que je voulais raconter, c'est qu'elle est venue se confier à moi avec des pleurs et des grincements de dents. Je dois dire à monsieur le pasteur que ça m'a fait beaucoup de peine d'entendre ça.

LE PASTEUR MANDERS

Ça vous a fait tant de peine, Engstrand. Bon ; et alors?

ENGSTRAND

Oui, alors je lui ai dit : l'Américain, c'est un homme qui court les océans, lui. Et toi, Johanne, que je lui dis, tu as commis un péché, et tu es une créature déchue. Mais Jakob Engstrand, que je dis, est solide sur ses jambes, lui ;... oui, je disais ça comme une image, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Je vous comprends très bien ; continuez simplement.

ENGSTRAND

Oui, c'est ainsi que je l'ai relevée et que je l'ai loyalement épousée afin que les gens ne sachent pas combien elle s'était fourvoyée avec des étrangers.

LE PASTEUR MANDERS

Tout cela était fort bien agir de votre part. Seulement je ne peux pas approuver que vous ayez consenti à recevoir de l'argent...

ENGSTRAND

De l'argent? Moi? Pas un sou.

LE PASTEUR MANDERS, *avec une interrogation à Mme Alving.*

Mais... !

ENGSTRAND

Oh ! oui,... attendez un peu ; je me rappelle maintenant. Johanne avait tout de même quelque argent. Mais je ne voulais pas entendre parler de ça. Pouah ! dis-je, mammon, c'est le payement du péché, ça ; l'or misérable... ou les billets, peu importe... nous les jetons à la tête de l'Américain, dis-je. Mais il était parti et disparu sur la mer, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Il était parti, mon brave Engstrand?

ENGSTRAND

Parfaitement. Et nous avons été d'accord, Johanne et moi, pour dire que l'argent serait consacré à l'éducation de l'enfant ; et il l'a bien été ; et je peux en rendre compte exactement jusqu'au dernier skilling.

LE PASTEUR MANDERS

Mais voilà qui modifie considérablement la question.

ENGSTRAND

Voilà comment ça s'est passé, monsieur le pasteur. Et j'ose dire que j'ai été un vrai père pour Régine,... dans la

mesure de mes forces, du moins... car je suis un infirme, malheureusement.

LE PASTEUR MANDERS

Allons, allons, mon cher Engstrand...

ENGSTRAND

Mais j'ose dire que j'ai élevé l'enfant, et vécu tendremnet avec feu Johanne, et exercé la discipline du ménage, comme il est écrit. Mais jamais je n'aurais eu l'idée d'aller trouver le pasteur Manders et de m'enorgueillir et de me vanter d'avoir fait une bonne action en ce monde, pour une fois, moi aussi. Non, quand pareille chose arrive à Jakob Engstrand, il n'en parle pas. Malheureusement, ça ne se produit guère souvent, je crois bien. Et quand je vais trouver le pasteur Manders, j'ai toujours assez à causer de ce qui est fâcheux et mauvais. Car je dis, comme je le disais tout à l'heure,... la conscience peut être assez vilaine, des fois.

LE PASTEUR MANDERS

Votre main, Jakob Engstrand.

ENGSTRAND

Oh ! mon Dieu, monsieur le pasteur...

LE PASTEUR MANDERS

Pas de façons.

(Il lui serre la main.)

Voilà.

ENGSTRAND

Et si je pouvais maintenant demander bien honnêtement pardon à monsieur le pasteur...

LE PASTEUR MANDERS

Vous? Non, c'est le contraire; c'est moi qui dois vous demander pardon...

ENGSTRAND

Ah! non, bon Dieu, tout de même!

LE PASTEUR MANDERS

Si, vraiment. Et je le fais de tout mon cœur. Pardonnez-moi d'avoir pu vous méconnaître ainsi. Et puissé-je vous donner quelque signe de mes regrets sincères et de ma bienveillance...

ENGSTRAND

Monsieur le pasteur ferait ça?

LE PASTEUR MANDERS

Avec le plus grand plaisir...

ENGSTRAND

Oui, eh bien! l'occasion s'en présente juste en ce moment. Avec l'argent béni que j'ai pu mettre ici de côté, je pense fonder une sorte de foyer des marins dans la ville.

MADAME ALVING

Vous voulez?

ENGSTRAND

Oui, ça serait comme une sorte d'asile. Les tentations sont si nombreuses pour le marin qui circule à terre. Mais dans une pareille maison chez moi, il pourrait être comme sous la garde d'un père, je me suis dit.

LE PASTEUR MANDERS

Que dites-vous de cela, madame Alving?

ENGSTRAND

Ce n'est pas gros, ce que j'ai pour commencer, Dieu m'assiste ! Mais si je pouvais avoir un coup de main d'un bienfaiteur, je...

LE PASTEUR MANDERS

Oui, oui, nous examinerons la question de plus près. Votre projet me sourit tout à fait. Mais pour le moment, allez tout préparer, et faites illuminer, pour que ça prenne un petit air de fête. Nous aurons donc ensemble une séance d'édification, mon cher Engstrand, car je crois que vous êtes maintenant dans la disposition qu'il faut.

ENGSTRAND

Il me le semble aussi, oui. Alors, adieu, madame, et merci ; et ayez bien soin de Régine pour moi.

(Il essuie une larme.)

L'enfant de feu Johanne... hm ! c'est curieux ça,... mais c'est tout comme si elle avait poussé des racines dans mon cœur. Mais oui, c'est comme ça !

(Il salue et sort par l'antichambre.)

LE PASTEUR MANDERS

Eh bien ! que dites-vous de cet homme, madame Alving? C'est une tout autre explication que nous avons eue là.

MADAME ALVING

Oui, tout autre, en effet.

LE PASTEUR MANDERS

Vous voyez par là quelle extrême prudence est nécessaire avant de condamner son prochain. Mais quelle joie profonde de s'assurer que l'on s'est trompé. Qu'en dites-vous?

MADAME ALVING

Je dis que vous êtes et resterez un grand enfant, Manders.

LE PASTEUR MANDERS

Moi?

MADAME ALVING, *lui pose les deux mains sur les épaules.*

Et je dis que j'aurais envie de vous jeter les deux bras autour du cou.

LE PASTEUR MANDERS, *recule vivement.*

Non, non, Dieu vous pardonne... ; en voilà des idées...

MADAME ALVING, *avec un sourire.*

Oh ! il ne faut pas avoir peur de moi.

LE PASTEUR MANDERS, *près de la table.*

Vous avez parfois des façons excessives de vous exprimer. Je vais maintenant rassembler ces papiers et les mettre dans mon portefeuille.

(Il le fait.)

Voilà. Et maintenant, adieu pour un moment. Ouvrez les yeux, quand Osvald va revenir. Je remonterai vous voir plus tard.

(Il prend son chapeau et sort par l'antichambre.)

MADAME ALVING *pousse un soupir, regarde un instant par la fenêtre, range un peu dans la pièce, et va entrer dans la salle à manger, mais s'arrête à la porte avec une exclamation sourde.*

Osvald, tu es encore à table !

OSVALD, *dans la salle à manger.*

Je finis seulement mon cigare.

MADAME ALVING

Je croyais que tu étais allé un peu sur la route.

OSVALD

Par un temps pareil?

(Un verre tinte. Mme Alving laisse la porte ouverte et s'assied avec son tricot sur le canapé près de la fenêtre.)

OSVALD, *dans la salle à manger.*

N'est-ce pas le pasteur Manders qui vient de sortir?

MADAME ALVING

Oui, il est descendu à l'asile.

OSVALD

Hm !

(Nouveau tintement d'un verre et d'un carafon.)

MADAME ALVING, *avec un coup d'œil inquiet.*

Cher Osvald, tu devrais te méfier de cette liqueur. Elle est forte.

OSVALD

Elle est bonne contre l'humidité.

MADAME ALVING

Tu ne préfères pas venir près de moi?

OSVALD

Mais je ne dois pas fumer au salon.

MADAME ALVING

Tu sais bien que tu peux fumer un cigare.

OSVALD

Bien, bien, alors je vais venir. Rien qu'une petite goutte encore... Voilà.

(Il entre au salon avec son cigare et ferme la porte derrière lui. Court silence.)

Où est allé le pasteur?

MADAME ALVING

Je t'ai dit qu'il est descendu à l'asile.

OSVALD

Ah ! oui, c'est vrai.

MADAME ALVING

Tu ne devrais pas rester si longtemps à table, Osvald.

OSVALD, *tenant son cigare derrière son dos.*

Mais je m'y trouve si bien, mère.

(Il lui caresse et tapote les joues.)

Pense donc,... pour moi qui suis rentré à la maison, être à la table de ma mère, dans le salon de ma mère, et manger la bonne cuisine de ma mère.

MADAME ALVING

Mon cher, cher garçon !

OSVALD, *un peu impatient, marchant et fumant.*

Et d'ailleurs, à quoi d'autre est-ce que je peux m'occuper ici? Je ne peux rien faire...

MADAME ALVING

Oui, tu ne peux pas...?

OSVALD

Avec un pareil temps gris? Sans le moindre rayon de soleil de toute la journée?

(Il arpente la salle.)

Oh ! ne pas pouvoir travailler !

MADAME ALVING

C'était peut-être un peu irréfléchi de ta part, de revenir.

OSVALD

Non, mère, il le fallait.

MADAME ALVING

Si, car je préférais dix fois être privée du bonheur de t'avoir chez moi que de te voir...

OSVALD, *s'arrête près de la table.*

Mais dis-moi, mère, est-ce vraiment un si grand bonheur pour toi, de m'avoir à la maison?

MADAME ALVING

Si c'est un bonheur pour moi!

OSVALD, *froissant un journal.*

Il me semble que cela devrait presque t'être indifférent que j'existe ou non.

MADAME ALVING

Et tu as le cœur de dire cela à ta mère, Osvald?

OSVALD

Mais tu as si bien pu vivre sans moi jusqu'ici.

MADAME ALVING

Oui ; j'ai pu vivre sans toi ;... c'est vrai.

(Silence. Le jour baisse lentement. Osvald arpente la pièce. Il a jeté son cigare.)

OSVALD, *s'arrête devant Mme Alving.*

Mère, puis-je m'asseoir près de toi sur le canapé?

MADAME ALVING *lui fait place.*

Oui, viens donc, mon cher garçon.

OSVALD, *s'assied.*

Il faut que je te dise quelque chose, mère.

MADAME ALVING, *l'oreille tendue.*

Va, je t'écoute!

OSVALD, *le regard fixé dans le vide.*

Car je ne peux plus supporter cela.

MADAME ALVING

Quoi donc? Qu'est-ce qu'il y a?

OSVALD, *de même.*

Je n'ai jamais pu me décider à t'écrire à ce sujet ; et depuis que je suis revenu...

MADAME ALVING, *lui saisit le bras.*

Osvald, de quoi s'agit-il?

OSVALD

Hier et aujourd'hui, j'ai essayé d'écarter de moi ces pensées,... de me secouer. Mais rien à faire.

MADAME ALVING, *se lève.*

Il faut me dire tout, maintenant, Osvald !

OSVALD, *l'oblige à se rasseoir.*

Reste assise, je vais essayer de te dire ça... Je me suis beaucoup plaint de la fatigue du voyage...

MADAME ALVING

Oui. Eh bien?

OSVALD

Mais ce n'est pas là ce qui me gêne ; pas une fatigue ordinaire...

MADAME ALVING, *sur le point de se lever.*

Tu n'es pas malade, au moins, Osvald !

OSVALD, *la faisant se rasseoir.*

Reste assise, mère. Écoute-moi tranquillement. Je ne

suis pas malade à proprement parler ; pas ce qu'on appelle généralement malade.

(Il se prend la tête dans les mains.)

Mère, j'ai la tête démolie,... brisée,... jamais je ne pourrai plus travailler !

(La figure dans les mains, il plonge la tête dans le giron de sa mère et éclate en sanglots.)

MADAME ALVING, *pâle et tremblante.*

Osvald ! Regarde-moi ! Non, non, ce n'est pas vrai.

OSVALD, *lève sur elle un regard désespéré.*

Ne pouvoir jamais plus travailler ! Jamais... jamais ! Être comme un mort vivant ! Mère, peux-tu imaginer rien d'aussi affreux?

MADAME ALVING

Mon pauvre garçon ! D'où t'est venu cet affreux malheur?

OSVALD, *se redresse sur son siège.*

Oui, c'est là, justement, ce que je ne peux comprendre. Je n'ai jamais mené une vie tumultueuse. Sous aucun rapport. Il ne faut pas que tu croies cela de moi, mère. Je ne l'ai jamais fait.

MADAME ALVING

Je ne le crois pas non plus, Osvald.

OSVALD

Et voilà que cela me prend tout de même ! Ce malheur terrible !

MADAME ALVING

Oh ! mais ça passera, mon cher enfant béni. Ce n'est rien que du surmenage. Tu peux m'en croire.

OSVALD, *douloureusement.*

C'est ce que je pensais aussi, au commencement ; mais ce n'est pas ça.

MADAME ALVING

Raconte-moi tout, d'un bout à l'autre.

OSVALD

C'est bien ce que je veux faire.

MADAME ALVING

Quand est-ce que tu t'en es aperçu la première fois?

OSVALD

Ce fut aussitôt après avoir été à la maison pour la dernière fois et être retourné à Paris. Je commençai à éprouver de très violentes douleurs dans la tête... surtout derrière la tête, me semblait-il. C'était comme si un étroit cercle de fer m'avait été vissé dans la nuque, en remontant.

MADAME ALVING

Et alors?

OSVALD

Tout d'abord, je crus que c'était le simple mal de tête ordinaire, dont j'avais tant souffert pendant ma croissance.

MADAME ALVING

Oui, oui...

OSVALD

Mais ce n'était pas ça ; je ne tardai pas à m'en rendre compte. Je ne pouvais plus travailler. Je voulais commencer à peindre un nouveau grand tableau ; mais mes facultés semblaient se dérober ; toute ma force était comme paralysée ; je ne pouvais concentrer mon esprit sur rien de précis ; j'étais pris de vertige,... tout tournait. Oh ! c'était une situation terrible ! Je finis par envoyer chercher le médecin,... Et par lui je sus à quoi m'en tenir.

MADAME ALVING

Que veux-tu dire?

OSVALD

C'était un des plus grands médecins de là-bas. J'ai dû lui raconter ce que j'éprouvais ; et il s'est mis à me poser toutes sortes de questions qui me semblaient sans aucun rapport avec mon état ; je ne comprenais pas où cet homme voulait en venir...

MADAME ALVING

Ensuite !

OSVALD

Finalement, il dit : dès votre naissance, vous avez eu en vous quelque chose de *vermoulu*;... c'est le mot français dont il s'est servi.

MADAME ALVING, *l'esprit tendu.*

Qu'entendait-il par là?

OSVALD

Je n'ai pas compris non plus, et je l'ai prié de s'expliquer plus clairement. Et alors ce vieux cynique a dit...

(Il ferme le poing.)

Oh !...

MADAME ALVING

Qu'est-ce qu'il a dit?

OSVALD

Il a dit : Les péchés des pères retombent sur les enfants.

MADAME ALVING, *se lève lentement.*

Les péchés des pères... !

OSVALD

J'avais envie de le gifler...

MADAME ALVING, *traverse la salle.*

Les péchés des pères...

OSVALD, *sourit douloureusement.*

Oui, qu'en dis-tu? Je lui ai certifié, bien entendu, qu'il ne pouvait absolument pas être question de rien de pareil. Mais penses-tu qu'il ait changé d'avis pour cela? Non, il maintint son dire, et ce fut seulement lorsque j'eus sorti tes lettres et que je lui eus traduit tous les passages qui parlaient de père...

MADAME ALVING

Et alors...?

OSVALD

Oui, alors, bien entendu, il lui a fallu reconnaître qu'il était sur une fausse piste ; et j'ai ainsi connu la vérité. L'incompréhensible vérité ! Cette bienheureuse vie de jeunesse enthousiaste avec les camarades, j'aurais dû m'en abstenir. Elle avait dépassé mes forces. C'était donc ma propre faute !

MADAME ALVING

Osvald ! Oh ! non, ne crois pas cela !

OSVALD

Aucune autre explication n'était possible, a-t-il dit. C'est là ce qui est affreux. Irréparablement perdu pour toute ma vie... et cela, par ma propre légèreté. Tout ce que j'aurais accompli dans le monde,... ne pas même oser y penser,... ne pas pouvoir y penser. Oh ! si seulement je pouvais revivre,... faire que tout cela n'eût pas eu lieu !

(Il se jette sur le canapé, se cachant la figure.
Mme Alving se tord les mains et marche de long en large, en silence, luttant contre elle-même.
Osvald, au bout d'un moment, lève la tête et reste accoudé, à demi-étendu.)

Si encore ç'eût été un mal hérité, à quoi l'on ne peut rien. Mais cela ! D'une manière honteuse, stupide, par légèreté,

avoir ruiné son propre bonheur, sa propre santé, tout au monde,... son avenir, sa vie... !

MADAME ALVING

Non, non, mon cher enfant béni ; c'est impossible !

(Elle se penche sur lui.)

Ta situation n'est pas aussi désespérée que tu le crois.

OSVALD

Oh ! tu ne sais pas...

(Il se dresse brusquement.)

Et dire, mère, que je dois te causer tout ce chagrin ! Combien j'ai souvent désiré, presque, et espéré te voir moins profondément attachée à moi.

MADAME ALVING

Moi, Osvald ; mon unique enfant ! le seul bien que je possède au monde ; le seul être dont je me soucie.

OSVALD, *lui prend les deux mains et les baise.*

Oui, oui, je le vois bien. Quand je suis à la maison, je le vois bien. Et c'est ce qui m'est presque le plus pénible... Mais enfin, te voilà au courant. Et maintenant, nous n'en parlerons plus aujourd'hui. Je ne supporte pas de penser à ça longtemps de suite.

(Il remonte la scène.)

Fais-moi donner quelque chose à boire, mère.

MADAME ALVING

A boire? Qu'est-ce que tu veux boire maintenant?

OSVALD

Oh ! n'importe quoi. Tu as bien du punch froid dans la maison.

MADAME ALVING

Oui, mais mon cher Osvald... !

OSVALD

Ne me refuse pas cela, mère. Sois gentille. Il me faut quelque chose pour faire passer toutes ces pensées qui me rongent.

(Il marche dans la serre.)

Et puis, il fait si sombre, ici !

(Mme Alving tire un cordon de sonnette à droite.)

Et cette pluie interminable. Elle peut continuer semaine après semaine ; des mois entiers. Jamais un rayon de soleil. Dans tous mes séjours chez nous, je ne me rappelle pas avoir jamais vu luire le soleil.

MADAME ALVING

Osvald... tu penses à me quitter !

OSVALD

Hm !...

(Il soupire profondément.)

Je ne pense à rien du tout. Je ne peux penser à rien.

(Baissant la voix.)

J'y renonce.

RÉGINE, *venant de la salle à manger.*

Madame a sonné?

MADAME ALVING

Oui, nous voudrions la lampe.

RÉGINE

Tout de suite, madame. Elle est allumée déjà.

(Elle sort.)

MADAME ALVING, *s'approche d'Osvald.*

Osvald, ne me cache rien.

OSVALD

Je ne cache rien, mère.

(Il s'approche de la table.)

Je t'en ai tant dit, il me semble.

(Régine apporte la lampe et la met sur la table.)

MADAME ALVING

Écoute, Régine, tu pourrais aller nous chercher une demi-bouteille de champagne.

RÉGINE

Bien, madame.

(Elle sort.)

OSVALD, *entoure du bras le cou de Mme Alving.*

Voilà ce qu'il faut. Je savais bien que mère ne laisserait pas son garçon avoir soif.

MADAME ALVING

Mon pauvre cher Osvald ; comment pourrais-je rien te refuser maintenant?

OSVALD, *vivement.*

Est-ce vrai, mère? C'est sérieux?

MADAME ALVING

Comment? Quoi?

OSVALD

Que tu ne pourrais rien me refuser?

MADAME ALVING

Mais, cher Osvald...

OSVALD

Chut !

RÉGINE, *apporte une demi-bouteille de champagne et deux verres sur un plateau qu'elle pose sur la table.*

Faut-il déboucher...?

OSVALD

Non, merci, je le ferai moi-même.

(Régine sort.)

MADAME ALVING, *s'assied près de la table.*

A quoi pensais-tu... que je ne devais pas te refuser?

OSVALD, *occupé à déboucher la bouteille.*

D'abord un verre... ou deux.

(Le bouchon saute; Osvald verse dans l'un des verres et veut verser dans l'autre.)

MADAME ALVING, *met sa main au-dessus du verre.*

Merci,... pas pour moi.

OSVALD

Eh bien ! pour moi, alors !

(Il vide son verre, le remplit de nouveau, et le vide encore; puis il s'assied à la table.)

MADAME ALVING, *qui attend.*

Eh bien?

OSVALD, *sans la regarder.*

Écoute, dis-moi,... vous m'avez paru, toi et le pasteur Manders, bien singuliers,... hm ! bien silencieux au déjeu-jeuner.

MADAME ALVING

Tu l'as remarqué?

OSVALD

Oui. Hm !...

(Après un court silence.)

Dis-moi,... comment trouves-tu Régine?

MADAME ALVING

Comment je la trouve?

OSVALD

Oui, n'est-elle pas superbe?

MADAME ALVING

Cher Osvald, tu ne la connais pas aussi bien que moi.

OSVALD

Et alors?

MADAME ALVING

Elle est malheureusement restée trop longtemps chez elle. J'aurais dû la prendre chez moi plus tôt.

OSVALD

Mais n'est-elle pas superbe à voir, mère?

(Il remplit son verre.)

MADAME ALVING

Régine a de nombreux et graves défauts...

OSVALD

Ah ! bah, qu'est-ce que ça fait?

(Il boit de nouveau.)

MADAME ALVING

Mais je l'aime bien tout de même ; et je suis responsable d'elle. A aucun prix je ne voudrais que rien lui advînt.

OSVALD, *se lève brusquement.*

Mère, Régine est mon seul salut !

MADAME ALVING, *se lève.*

Que veux-tu dire par là?

OSVALD

Je ne peux pas rester là et supporter ce tourment tout seul.

MADAME ALVING

N'as-tu pas ta mère pour le supporter avec toi?

OSVALD

Oui, c'est ce que je pensais ; et c'est pourquoi je suis venu chez toi. Mais ça ne va pas comme ça. Je le vois ; ça ne va pas. La vie n'est pas tenable pour moi ici !

MADAME ALVING

Osvald !

OSVALD

Il faut que je vive autrement, mère. C'est pourquoi il faut que je te quitte. Je ne veux pas que tu aies ce spectacle sous les yeux.

MADAME ALVING

Mon malheureux garçon ! Oh ! mais, Osvald, tant que tu es aussi malade que maintenant...

OSVALD

S'il n'y avait rien que la maladie, je resterais bien chez toi, mère. Car tu es le meilleur ami que j'aie au monde.

MADAME ALVING

Oui, n'est-ce pas, Osvald ; je le suis !

OSVALD, *agité, circule çà et là.*

Mais ce sont tous ces tourments, ces repentirs,... et puis la grande, mortelle angoisse. Oh !... cette angoisse effroyable !

MADAME ALVING, *le suivant.*

Angoisse? Quelle angoisse? Que veux-tu dire?

OSVALD

Oh ! il ne faut pas me questionner davantage. Je ne sais pas. Je ne peux pas te décrire ça.

(Mme Alving va tirer la sonnette à droite.)

Qu'est-ce que tu veux?

MADAME ALVING

Je veux que mon garçon soit content, voilà. Il ne doit pas broyer du noir.

(A Régine, qui paraît à la porte.)

Encore du champagne. Une bouteille entière.

(Régine sort.)

OSVALD

Mère !

MADAME ALVING

Crois-tu que nous ne savons pas vivre aussi, dans cette maison?

OSVALD

N'est-elle pas superbe à voir? Comme elle est bâtie ! Et d'une santé si florissante.

MADAME ALVING, *s'assied près de la table.*

Assieds-toi, Osvald, et causons tranquillement.

OSVALD, *s'assied.*

Tu ne sais sans doute pas, mère, que j'ai un tort à réparer envers Régine.

MADAME ALVING

Toi?

OSVALD

Ou une petite imprudence... appelle ça comme tu voudras. Très innocente, d'ailleurs. La dernière fois que je suis venu à la maison...

MADAME ALVING

Oui?

OSVALD

... elle m'a souvent questionné sur Paris, et je lui ai raconté ceci et cela sur la vie de là-bas. Et je me rappelle qu'un jour il m'est arrivé de dire : vous n'auriez pas envie d'y venir vous-même?

MADAME ALVING

Et puis?

OSVALD

Je l'ai vue devenir toute rouge, et elle dit : oh oui, j'en aurais bien envie. Bon, bon, ai-je répondu, il y aura peut-être moyen d'arranger ça, ... ou quelque chose d'analogue.

MADAME ALVING

Et alors?

OSVALD

J'avais naturellement oublié ces propos ; mais avant-hier, lorsque je lui ai demandé si elle était contente de ce que j'allais rester si longtemps à la maison...

MADAME ALVING

Oui?

OSVALD

... elle me regarda d'un drôle d'air, et me demanda : mais que devient ainsi mon voyage à Paris?

MADAME ALVING

Son voyage!

OSVALD

Et alors, en causant, je pus savoir qu'elle avait pris la chose au sérieux, qu'elle avait ici pensé à moi tout le temps, et qu'elle s'était mise à apprendre le français...

MADAME ALVING

C'est donc pour cela...

OSVALD

Mère,... lorsque j'ai vu cette fille superbe, jolie, pleine de santé, devant moi... je n'avais jamais fait autrement attention à elle auparavant... mais alors, quand je l'ai vue devant moi presque les bras ouverts, prête à me recevoir...

MADAME ALVING

Osvald !

OSVALD

... l'idée surgit dans mon esprit qu'en elle était le salut ; car je vis qu'en elle était la joie de vivre.

MADAME ALVING, *stupéfaite.*

La joie de vivre...? Peut-elle renfermer le salut?

RÉGINE, *vient de la salle à manger avec une bouteille de champagne.*

Excusez-moi d'être restée si longtemps, mais j'ai dû descendre à la cave...

(Elle pose la bouteille sur la table.)

OSVALD

Et va chercher un verre de plus.

RÉGINE, *le regarde, étonnée.*

Le verre de madame est là, monsieur Alving.

OSVALD

Oui, mais va chercher un verre pour toi, Régine.

(Régine tressaille et jette vite un coup d'œil confus sur Mme Alving.)

Eh bien?

RÉGINE, *bas, avec hésitation.*

Est-ce avec l'agrément de madame...?

MADAME ALVING

Va chercher le verre, Régine.

(Régine va dans la salle à manger.)

OSVALD, *la suit des yeux.*

As-tu remarqué sa démarche? Si ferme et hardie.

MADAME ALVING

Cela ne se fera pas, Osvald.

OSVALD

C'est réglé. Tu le vois bien. Il ne sert à rien d'y faire objection.

(Régine arrive avec un verre vide, qu'elle garde à la main.)

Assieds-toi, Régine.

(Régine interroge du regard Mme Alving.)

MADAME ALVING

Assieds-toi.

(Régine s'assied sur une chaise près de la porte de la salle à manger, et garde toujours le verre vide à la main.)

Osvald,... qu'est-ce que tu disais au sujet de la joie de vivre?

OSVALD

Oui, la joie de vivre, mère,... vous ne la connaissez guère ici, dans ce pays. Je ne l'éprouve jamais ici.

MADAME ALVING

Pas lorsque tu es chez moi?

OSVALD

Pas quand je suis à la maison. Mais tu ne comprends pas cela.

MADAME ALVING

Si, si, je crois presque le comprendre... maintenant.

OSVALD

La joie de vivre... et puis la joie de travailler. Oui, au fond, c'est la même chose. Mais celle-ci non plus, vous ne la connaissez pas.

MADAME ALVING

Il est possible qu'en cela tu aies raison. Osvald, dis-m'en plus long sur ce sujet.

OSVALD

Eh bien ! je pense simplement qu'ici on apprend aux gens à croire que le travail est une malédiction et une punition pour nos péchés, et que la vie est une chose lamentable dont il vaut mieux être délivré le plus tôt possible.

MADAME ALVING

Une vallée de larmes, oui. Et nous nous appliquons en conscience à faire qu'elle soit telle.

OSVALD

Mais les gens ne veulent rien savoir de cela, là-bas. On n'y voit personne qui croie vraiment encore à de pareilles doctrines. Là-bas, le seul fait d'être au monde peut être considéré comme une splendide félicité. As-tu remarqué, mère, que tout ce que j'ai peint avait trait à la joie de vivre? La joie de vivre, toujours et partout. Il y a là lumière, soleil, air de fête,... et les visages sont gais et radieux. C'est pourquoi j'ai peur de rester ici, à la maison chez toi.

MADAME ALVING

Peur? De quoi est-ce que tu as peur ici, chez moi?

OSVALD

Je crains que tout ce que je sens en moi ne devienne vilain ici.

MADAME ALVING, *le regarde fixement.*

Crois-tu qu'il en serait ainsi?

OSVALD

J'en suis bien sûr. Vivre ici, chez nous, la même vie que là-bas, ce ne serait quand même pas la même vie.

MADAME ALVING, *qui a écouté, l'esprit tendu, se lève, ouvrant de grands yeux songeurs, et dit :*

Maintenant je vois l'enchaînement.

OSVALD

Qu'est-ce que tu vois?

MADAME ALVING

Je le vois maintenant pour la première fois. Et maintenant je peux parler.

OSVALD, *se lève.*

Mère, je ne te comprends pas.

RÉGINE, *qui s'est levée aussi.*

Dois-je peut-être m'en aller?

MADAME ALVING

Non, reste là. Maintenant je peux parler. Maintenant, mon enfant, tu vas tout savoir. Et ensuite, tu pourras choisir. Osvald... Régine...

OSVALD

Silence. Le pasteur...

LE PASTEUR MANDERS, *entre par l'antichambre.*

Voilà. Nous avons passé en bas un moment de cordialité bien agréable.

OSVALD

Nous aussi.

LE PASTEUR MANDERS

Il faut que l'on aide Engstrand pour son foyer des marins. Régine doit partir chez lui et l'assister.

RÉGINE

Non, merci, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS, *qui s'aperçoit seulement de sa présence.*

Comment...? Ici,... et un verre en main !

RÉGINE, *pose vite le verre.*

Pardon !...

OSVALD

Régine part avec moi, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Part ! Avec vous !

OSVALD

Oui, comme ma femme,... si elle y tient.

LE PASTEUR MANDERS

Mais, bonté divine...

RÉGINE

Je n'y peux rien, monsieur le pasteur.

OSVALD

Ou bien elle restera ici, si je reste.

RÉGINE, *malgré elle.*

Ici !

LE PASTEUR MANDERS

Je reste pétrifié devant vous, madame Alving.

MADAME ALVING

Ni l'un ni l'autre n'aura lieu ; car maintenant je peux tout dire.

LE PASTEUR MANDERS

Mais vous ne le ferez pas ! Non, non, non !

MADAME ALVING

Si, je le peux et je le veux. Et aucun idéal ne sera quand même renversé.

OSVALD

Mère, qu'est-ce que c'est que l'on me cache ici?

RÉGINE, *prêtant l'oreille.*

Madame ! Écoutez ! Il y a des gens qui crient dehors.

(Elle va dans la serre et regarde dehors.)

OSVALD, *à la fenêtre de gauche.*

Qu'est-ce qui se passe? D'où vient cette lueur?

RÉGINE, *crie.*

Il y a le feu à l'asile !

MADAME ALVING, *va à la fenêtre.*

Le feu !

LE PASTEUR MANDERS

Le feu? Impossible. J'y étais tout à l'heure.

OSVALD

Où est mon chapeau? Bah ! peu importe... L'asile de père... !

(Il sort en courant par la porte du jardin.)

MADAME ALVING

Mon châle, Régine. C'est tout en flammes.

LE PASTEUR MANDERS

C'est effrayant ! Madame Alving, ce qui flamboie, c'est le jugement qui condamne cette maison de perdition !

MADAME ALVING

Oui, sûrement. Viens, Régine.

(Elles sortent toutes deux en hâte par l'antichambre.)

LE PASTEUR MANDERS, *joint les mains.*

Et pas d'assurance !

(Il sort par la même porte.)

ACTE III

(Même salle. Toutes les portes sont ouvertes. La lampe brûle toujours sur la table. Il fait nuit dehors ; une faible lueur de feu brille seulement au fond à gauche.)

MADAME ALVING, *un grand châle sur la tête, debout dans la serre, regarde dehors.* RÉGINE, *aussi enveloppée d'un châle, se tient un peu derrière elle.*

MADAME ALVING

Brûlé entièrement. De fond en comble.

RÉGINE

Ça brûle encore dans les caves.

MADAME ALVING

Et Osvald qui ne remonte pas. Il n'y a rien à sauver.

RÉGINE

Dois-je peut-être descendre lui porter son chapeau?

MADAME ALVING

Il n'a même pas son chapeau?

RÉGINE, *indique l'antichambre.*

Non, il est accroché là.

MADAME ALVING

Bon, laisse-le. Il ne peut tarder maintenant. Je vais voir moi-même

(Elle sort par la porte du jardin.)

LE PASTEUR MANDERS, *arrivant de l'antichambre.*

Madame Alving n'est pas là?

RÉGINE

Elle vient de descendre au jardin.

LE PASTEUR MANDERS

Voilà la plus effroyable nuit que j'aie vécue.

RÉGINE

Oui, n'est-ce pas un affreux malheur, monsieur le pasteur?

LE PASTEUR MANDERS

Oh ! ne parlez pas de cela ! C'est à peine si j'ose y penser.

RÉGINE

Mais comment cela peut-il s'être produit...?

LE PASTEUR MANDERS

Ne me demandez rien, mademoiselle Engstrand. Comment puis-je le savoir? Allez-vous peut-être aussi...? Ne suffit-il pas que votre père...?

RÉGINE

Qu'a-t-il fait?

LE PASTEUR MANDERS

Oh ! il m'a bouleversé.

ENGSTRAND, *entrant par l'antichambre.*

Monsieur le pasteur... !

LE PASTEUR MANDERS, *se retourne, effrayé.*

Vous me poursuivez encore ici !

ENGSTRAND

Oui, il faut, Dieu me damne... ! Oh ! doux Jésus, je veux dire ! Mais c'est une si vilaine affaire, monsieur le pasteur !

LE PASTEUR MANDERS, *arpente la salle.*

Hélas ! hélas !

RÉGINE

Qu'est-ce qu'il y a?

ENGSTRAND

Oh ! c'est venu de cette séance de dévotion, vois-tu.

(A voix basse.)

Nous tenons le béjaune, mon enfant.

(A haute voix.)

Et dire que je suis cause que le pasteur Manders a été cause de ça !

LE PASTEUR MANDERS

Mais je vous assure, Engstrand...

ENGSTRAND

Mais il n'y avait personne que monsieur le pasteur à s'occuper des lumières là-bas.

LE PASTEUR MANDERS *s'arrête.*

Oui, vous le prétendez. Mais je ne peux absolument pas me rappeler avoir tenu une lumière dans ma main.

ENGSTRAND

Et moi qui ai parfaitement vu monsieur le pasteur prendre la chandelle et la moucher avec les doigts, et puis jeter la mèche en plein dans les copeaux.

LE PASTEUR MANDERS

Et vous avez vu cela?

ENGSTRAND

Oui, je l'ai vu nettement.

LE PASTEUR MANDERS

C'est pour moi incompréhensible. Je n'ai d'ailleurs jamais eu l'habitude de moucher les chandelles avec mes doigts.

ENGSTRAND

Oui, ça a paru bien imprudent, c'est sûr. Mais l'affaire peut-elle devenir vraiment dangereuse, monsieur le pasteur?

LE PASTEUR MANDERS, *va et vient agité.*

Oh ! ne me questionnez pas !

ENGSTRAND, *marche avec lui.*

Et monsieur le pasteur n'a pas pris d'assurance?

LE PASTEUR MANDERS, *marchant toujours.*

Non, non, non ; vous le savez bien.

ENGSTRAND, *l'accompagnant.*

Pas d'assurance. Et venir ainsi mettre le feu à toute la boutique. Jésus, Jésus, quel malheur !

LE PASTEUR MANDERS, *essuie la sueur sur son front.*

Oui, vous pouvez le dire, Engstrand.

ENGSTRAND

Et que ça puisse arriver avec un établissement de bienfaisance qui devait être utile à la fois à la ville et à la campagne, comme ils disent. Les journaux ne vont sans doute pas être aimables pour monsieur le pasteur, je crois bien.

LE PASTEUR MANDERS

Non, c'est justement à quoi je pense. C'est presque le plus fâcheux de tout cela. Toutes ces attaques et accusations haineuses !... Ah ! c'est affreux de s'imaginer ça !

MADAME ALVING, *arrivant du jardin.*

Pas moyen de le décider à quitter les décombres.

LE PASTEUR MANDERS

Ah ! vous voilà, madame.

MADAME ALVING

Alors, vous voilà dispensé de prononcer votre discours d'inauguration, pasteur Manders.

LE PASTEUR MANDERS

Oh ! j'aurais bien volontiers...

MADAME ALVING, *baissant la voix.*

Ce qui est arrivé a été pour le mieux. Cet asile n'aurait rien donné de bon.

LE PASTEUR MANDERS

Vous ne croyez pas?

MADAME ALVING

Le croyez-vous?

LE PASTEUR MANDERS

Mais ce n'en est pas moins un immense malheur.

MADAME ALVING

Nous en parlerons brièvement comme d'une question d'affaires... Est-ce que vous attendez monsieur le pasteur, Engstrand?

ENGSTRAND

Oui, je l'attends.

MADAME ALVING

Eh bien ! asseyez-vous.

ENGSTRAND

Merci ; je suis bien debout.

MADAME ALVING, *au pasteur Manders.*

Vous allez probablement prendre le vapeur?

LE PASTEUR MANDERS

Oui, il part dans une heure.

MADAME ALVING

Ayez l'obligeance de remporter tous les papiers. Je ne veux plus entendre parler de cette affaire. D'autres questions sont venues s'imposer à moi...

LE PASTEUR MANDERS

Madame Alving...

MADAME ALVING

Plus tard, je vous enverrai de pleins pouvoirs pour tout régler comme vous l'entendrez.

LE PASTEUR MANDERS

Je m'en chargerai bien volontiers. Les stipulations primitives de la donation doivent malheureusement être changées du tout au tout.

MADAME ALVING

Évidemment.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, je pense donc régler l'affaire de sorte que, tout d'abord, l'enclos de Solvik soit attribué à la paroisse. On

ne peut pas dire du tout que le sol en soit sans valeur. On pourra toujours l'utiliser. Quant aux intérêts de ce qui est déposé à la caisse d'épargne, je pourrais peut-être les employer au mieux pour soutenir telle ou telle entreprise que l'on pourrait dire utile au bien de la ville.

MADAME ALVING

Tout à fait comme vous voudrez. Tout cela m'est désormais complètement indifférent.

ENGSTRAND

Pensez à mon foyer des marins, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, ma foi, c'est une idée. Enfin, c'est à examiner de près.

ENGSTRAND

Non, pas examiner, que diable... doux Jésus, je veux dire !

LE PASTEUR MANDERS, *avec un soupir.*

Et je ne sais pas, malheureusement, combien de temps j'aurai à m'occuper de ces affaires, et si l'opinion publique ne m'obligera pas à me retirer. Tout cela dépend du résultat de l'enquête sur l'incendie.

MADAME ALVING

Que dites-vous là?

LE PASTEUR MANDERS

Et l'on ne peut pas du tout prévoir le résultat.

ENGSTRAND, *se rapproche.*

Si, on le peut, tout de même. Car je suis là, moi, Jakob Engstrand.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, oui, mais...?

ENGSTRAND, *plus bas.*

Et Jakob Engstrand n'est pas homme à trahir un digne bienfaiteur au jour de l'affliction, comme on dit.

LE PASTEUR MANDERS

Oui, mais, mon bon,... comment...?

ENGSTRAND

Jakob Engstrand est comme une sorte d'ange de salut, lui, monsieur le pasteur.

LE PASTEUR MANDERS

Non, non, je ne peux absolument pas accepter cela.

ENGSTRAND

Oh ! ça sera comme ça quand même. J'en sais un qui a pris sur lui les fautes des autres, déjà une fois, moi !

LE PASTEUR MANDERS

Jakob !

(Il lui serre la main.)

Vous êtes un homme rare. Allons, et on vous aidera pour votre asile de marins ; vous pouvez y compter.

(Engstrand veut remercier, mais l'émotion l'en empêche. Le pasteur jette sa sacoche sur son épaule.)

Et maintenant, adieu. Nous partons ensemble, nous deux.

ENGSTRAND, *à la porte de la salle à manger, bas à Régine.*

Viens avec moi, fillette ! Tu vivras comme un coq en pâte.

RÉGINE, *secoue la tête d'un geste méprisant.*

Merci!

(Elle sort dans l'antichambre et prend la valise du pasteur.)

LE PASTEUR MANDERS

Adieu, madame Alving. Et puisse l'esprit d'ordre et de régularité faire son entrée dans cette maison.

MADAME ALVING

Adieu, Manders.

(Elle gagne la serre en voyant Osvald entrer par la porte du jardin.)

ENGSTRAND, *tout en aidant le pasteur, avec Régine, à mettre son manteau.*

Adieu, mon enfant, et s'il t'arrive quelque chose, tu sais où trouver Jakob Engstrand.

(A voix basse.)

Petite rue du port, hm... !

(A Mme Alving et à Osvald.)

Et la maison des marins au long cours s'appellera l' « Asile du chambellan Alving », vous savez. Et si je peux diriger la maison à mon idée, j'ose promettre qu'elle sera digne de feu monsieur le chambellan.

LE PASTEUR MANDERS, *à la porte.*

Hm !... hm ! Allons, venez, mon cher Engstrand. Adieu, adieu !

(Lui et Engstrand sortent par l'antichambre.)

OSVALD, *s'approche de la table.*

Qu'est-ce que c'était que cette maison dont il parlait?

MADAME ALVING

C'est une sorte d'asile qu'ils veulent fonder, lui et le pasteur Manders.

OSVALD

Il brûlera comme tout ça, ici.

MADAME ALVING

D'où te vient cette idée?

OSVALD

Tout brûlera. Il ne restera rien qui rappelle le souvenir de père. Moi aussi, je suis là et je brûle.

(Régine le regarde, interdite.)

MADAME ALVING

Osvald, tu n'aurais pas dû rester si longtemps là-bas, mon pauvre garçon.

OSVALD, *s'assied près de la table.*

Je crois presque que tu as raison.

MADAME ALVING

Que je t'essuie la figure, Osvald ; tu es tout mouillé.

(Elle l'essuie avec son mouchoir.)

OSVALD, *le regard vague et indifférent.*

Merci, mère.

MADAME ALVING

N'es-tu pas fatigué, Osvald? Veux-tu peut-être dormir?

OSVALD, *avec angoisse.*

Non, non,... pas dormir ! Je ne dors jamais ; je fais seulement semblant.

(Tristement.)

Ça viendra bien assez tôt.

MADAME ALVING, *le regarde avec inquiétude.*

Oui, tu es vraiment malade, tout de même, mon enfant béni.

RÉGINE, *l'oreille tendue.*

Monsieur Alving est malade?

OSVALD, *impatient.*

Et puis, fermez toutes les portes ! Cette angoisse mortelle...

MADAME ALVING

Ferme, Régine.

(Régine ferme et reste près de la porte de l'antichambre; Mme Alving ôte son châle, Régine fait de même. Mme Alving pousse une chaise contre celle d'Osvald et s'assied près de lui.)

Voilà ; je vais m'asseoir à côté de toi...

OSVALD

Oui, c'est bien. Et Régine aussi restera là. Il faut que Régine soit toujours près de moi. Tu viendras bien à mon aide, Régine. Tu le feras, n'est-ce pas?

RÉGINE

Je ne comprends pas...

MADAME ALVING

A ton aide?

OSVALD

Oui,... quand il le faudra.

MADAME ALVING

Osvald, n'as-tu pas ta mère pour venir à ton aide?

OSVALD

Toi?

(Il sourit.)

Non, mère, cette aide-là, tu ne me la donneras pas.

(Il rit douloureusement.)

Toi? Ha, ha !

(Il la regarde gravement.)

C'est à toi, pourtant, que cela reviendrait.

(Très vivement.)

Pourquoi ne peux-tu pas me tutoyer, Régine? Pourquoi ne m'appelles-tu pas Osvald?

RÉGINE, *à voix basse.*

Je ne crois pas que cela plairait à madame.

MADAME ALVING

Avant peu, tu en auras le droit. Et viens t'asseoir ici près de nous, toi aussi.

(Régine s'assied discrètement et avec hésitation de l'autre côté de la table.)

Et maintenant, mon pauvre garçon torturé, maintenant je vais enlever tout ce qui pèse sur ton esprit...

OSVALD

Toi, mère?

MADAME ALVING

... tout ce que tu qualifies de remords, regrets et repentirs,...

OSVALD

Et tu crois le pouvoir?

MADAME ALVING

Oui, maintenant je le peux, Osvald. Tu as parlé un moment de la joie de vivre, et alors une lumière nouvelle a soudain comme surgi pour moi et a éclairé toute ma vie.

OSVALD, *branlant la tête.*

Je ne comprends rien à tout cela.

MADAME ALVING

Tu aurais dû connaître ton père quand il était tout jeune lieutenant. La joie de vivre débordait en lui!

OSVALD

Oui, je le sais.

MADAME ALVING

C'était comme une fête, rien que de le regarder. Et quelle force indomptable, quelle plénitude de vie en lui !

OSVALD

Et puis...?

MADAME ALVING

Et puis, cet enfant si joyeux de vivre,... car il était alors comme un enfant,... dut venir ici dans une demi-grande ville, qui n'avait nulle joie à lui offrir, mais seulement des plaisirs. Il dut demeurer là sans aucun but dans la vie ; il avait seulement un emploi. Aucun travail en vue, auquel il pût se donner de tout cœur ;... rien que des affaires. Pas un seul camarade qui fût capable de sentir ce que c'est que la joie de vivre ; rien que des fainéants et des fêtards...

OSVALD

Mère !

MADAME ALVING

Et il arriva ce qui devait arriver.

OSVALD

Et comment cela devait-il arriver?

MADAME ALVING

Tu as dit toi-même hier soir ce qu'il adviendrait de toi, si tu restais à la maison.

OSVALD

Tu ne veux pas dire par là que père...?

MADAME ALVING

Ton pauvre père n'a jamais trouvé comment déverser l'excès de joie de vivre qui était en lui. Je n'apportais pas, non plus, un air de fête dans la maison.

OSVALD

Toi non plus?

MADAME ALVING

On m'avait enseigné des devoirs et des idées auxquelles j'ai cru longtemps. Tout cela se résumait en devoirs,... mes devoirs et ses devoirs et... Je crains d'avoir rendu la maison insupportable à ton pauvre père, Osvald.

OSVALD

Pourquoi ne m'as-tu rien écrit de cela?

MADAME ALVING

Je n'ai jamais jusqu'ici vu cela sous un aspect qui me permît de t'en parler, à toi, son fils.

OSVALD

Et comment le voyais-tu alors?

MADAME ALVING, *lentement.*

Je ne voyais qu'une chose, c'est que ton père était un homme fini dès avant ta naissance.

OSVALD, *d'une voix sourde.*

Ah...!

(Il se lève et va vers la fenêtre.)

MADAME ALVING

Et j'ai réfléchi jour après jour à cet unique fait : c'est que Régine, en somme, faisait partie de cette maison,... tout comme mon propre fils.

OSVALD, *se retourne précipitamment.*

Régine...!

RÉGINE, *sursaute et demande à voix basse.*

Moi...!

MADAME ALVING

Oui, vous le savez maintenant tous les deux.

OSVALD

Régine !

RÉGINE, *se parlant à elle-même.*

Mère était donc une femme comme ça.

MADAME ALVING

Ta mère avait beaucoup de qualités, Régine.

RÉGINE

Oui, mais elle était comme ça tout de même. Oui, c'est ce que j'ai pensé parfois ; mais... Oui, madame me permet-elle de m'en aller tout de suite?

MADAME ALVING

Veux-tu vraiment partir?

RÉGINE

Oui certes, je le veux.

MADAME ALVING

Tu as naturellement ta libre volonté ; mais...

OSVALD, *s'avance vers Régine.*

Partir maintenant? Mais c'est ici chez toi.

RÉGINE

Merci, monsieur Alving ;... oui, c'est vrai, je peux bien dire Osvald. Mais ce n'est certes pas ainsi que je me l'étais figuré.

MADAME ALVING

Régine, je n'ai pas été franche avec toi...

RÉGINE

Non, vraiment, on ne peut pas le dire! Si j'avais su qu'Osvald était malade, je... Et maintenant qu'il ne peut rien y avoir de sérieux entre nous... Non, je ne peux pas rester ici à la campagne et m'éreinter pour des malades.

OSVALD

Pas même pour un homme qui te touche de si près?

RÉGINE

Non, je ne peux pas. Une fille pauvre doit profiter de sa jeunesse ; car sans cela on peut se trouver un jour sur la paille, tout d'un coup. Et j'ai aussi en moi la joie de vivre, madame !

MADAME ALVING

Oui, malheureusement ; mais ne vas pas te perdre, Régine.

RÉGINE

Oh ! si ça arrive, c'est que ça devait arriver. Si Osvald tient de son père, je tiens sans doute de ma mère, je suppose... Puis-je demander à madame si le pasteur Manders est au courant de ce qui me concerne.

MADAME ALVING

Le pasteur Manders sait tout.

RÉGINE, *s'enveloppe de son châle.*

Bon, alors il faut que je me dépêche d'aller prendre le bateau le plus vite possible. Le pasteur est gentil, on s'entend facilement avec lui ; et il me semble que j'ai autant de droit à toucher un peu de cet argent que l'autre... l'affreux menuisier.

MADAME ALVING

On ne te le refusera pas, Régine.

RÉGINE, *la regarde durement.*

Madame aurait pu m'élever comme la fille d'un homme de bonne condition; car cela m'aurait mieux convenu.

(Avec un haussement d'épaules.)

Mais, zut, ça ne fait rien!

(Avec un coup d'œil irrité sur la bouteille bouchée.)

Je pourrai bien encore boire du champagne avec des gens de bonne condition, moi.

MADAME ALVING

Et si tu as besoin d'un foyer, Régine, viens me trouver.

RÉGINE

Non, merci bien, madame. Le pasteur Manders va sans doute se charger de moi, lui. Et si ça va vraiment mal, je sais une maison où je serai chez moi.

MADAME ALVING

Où est-ce?

RÉGINE

A l'asile du chambellan Alving.

MADAME ALVING

Régine... je le vois maintenant... tu vas te perdre.

RÉGINE

Ah! pfut! Adieu.

(Elle salue et sort par l'antichambre.)

OSVALD, *à la fenêtre, regardant dehors.*

Est-elle partie?

MADAME ALVING

Oui.

OSVALD, *murmure pour lui-même.*

Je crois que c'était mal, ça.

MADAME ALVING, *s'approche de lui par derrière et lui pose les mains sur les épaules.*

Osvald, mon cher garçon,... as-tu été fortement remué?

OSVALD, *tourne son visage vers elle.*

Par toute cette histoire sur père, tu veux dire?

MADAME ALVING

Oui, sur ton malheureux père. J'ai tellement peur que cela ait fait trop grande impression sur toi.

OSVALD

D'où peut te venir cette idée? Cela m'a causé, naturellement, une très vive surprise ; mais au fond cela m'est bien égal.

MADAME ALVING, *retire ses mains.*

Bien égal ! Que ton père ait été si atrocement malheureux !

OSVALD

Bien entendu je peux éprouver de la compassion pour lui comme pour tout autre, mais...

MADAME ALVING

Rien de plus ! Pour ton propre père !

OSVALD, *impatient.*

Oh ! père... père ! Je n'ai jamais connu père. De lui, je ne me rappelle rien, sinon qu'un jour il m'a fait vomir.

MADAME ALVING

C'est effrayant de penser cela ! Un enfant ne devrait pas éprouver de l'amour pour son père quand même?

OSVALD

Quand un enfant n'a rien dont il puisse remercier son père? Ne l'a jamais connu? Es-tu vraiment si attachée à ce vieux préjugé, toi qui es en général si éclairée?

MADAME ALVING

Et ce ne serait qu'un préjugé... !

OSVALD

Oui, tu peux bien le comprendre, mère. C'est une de ces idées qui courent le monde, et qui...

MADAME ALVING, *toute secouée.*

Des revenants !

OSVALD, *arpentant la salle.*

Oui, tu peux bien les appeler des revenants.

MADAME ALVING, *avec un cri.*

Osvald,... alors tu ne m'aimes pas non plus !

OSVALD

Toi, je te connais, au moins...

MADAME ALVING

Oui, connaître ; mais est-ce tout !

OSVALD

Et je sais bien quelle affection tu as pour moi ; et je te dois de la reconnaissance pour cela. Et tu peux m'être infiniment utile, maintenant que je suis malade.

MADAME ALVING

Oui, je le peux, n'est-ce pas, Osvald ! Oh ! je pourrais presque bénir la maladie qui t'a ramené chez moi. Car, je le vois bien, je ne te possède pas, il faut que je te gagne.

OSVALD, *avec impatience.*

Oui, oui, oui ; tout ça, c'est des façons de parler. Il faut te rappeler que je suis un malade, mère. Je ne peux pas m'occuper beaucoup des autres ; j'ai assez de penser à moi-même.

MADAME ALVING, *baissant la voix.*

Je serai douce et patiente.

OSVALD

Et gaie, mère !

MADAME ALVING

Oui, mon cher garçon, tu as raison.

(Elle s'approche de lui.)

T'ai-je enlevé maintenant tous les remords et les regrets?

OSVALD

Oui, tu les as enlevés. Mais qui m'enlèvera l'angoisse, maintenant?

MADAME ALVING

L'angoisse?

OSVALD, *arpentant la salle.*

Régine l'aurait fait sans se faire prier.

MADAME ALVING

Je ne te comprends pas. Qu'est-ce que cette angoisse... et que fait là Régine?

OSVALD

La nuit est-elle très avancée, mère?

MADAME ALVING

C'est le matin de bonne heure.

(Elle regarde dehors dans la serre.)

Déjà le jour commence à poindre là-haut sur les sommets. Et le temps sera clair, Osvald. Tout à l'heure tu verras le soleil.

OSVALD

Ça me fait plaisir. Oh ! il peut y avoir encore pour moi bien des satisfactions et des raisons de vivre...

MADAME ALVING

Je crois bien !

OSVALD

Si je ne peux pas travailler, je...

MADAME ALVING

Oh ! tu pourras bientôt recommencer à travailler, mon cher garçon. Tu n'as plus à ruminer ces pensées qui te rongeaient et te déprimaient.

OSVALD

Non, c'est bien de m'avoir débarrassé de toutes ces imaginations. Et quand je serai venu à bout de ce dernier...

(Il s'assied sur le canapé.)

Nous allons causer ensemble, mère...

MADAME ALVING

Oui, causons.

(Elle pousse un fauteuil du canapé et s'assied tout près de lui.)

OSVALD

... et le soleil va se lever pendant ce temps-là. Et alors tu sauras. Et je n'aurai plus cette angoisse.

MADAME ALVING

Qu'est-ce que je saurai, dis-tu?

OSVALD, *sans l'écouter.*

Mère, n'as-tu pas dit ce soir qu'il n'y a rien au monde que tu ne ferais pour moi, si je te le demandais?

MADAME ALVING

Oui, certes, je l'ai dit.

OSVALD

Et tu le maintiens, mère?

MADAME ALVING

Tu peux y compter, mon cher, mon unique enfant. Je ne vis pour rien d'autre que pour toi seul.

OSVALD

Oui, oui, alors, alors écoute... Tu as, mère, une âme forte, énergique, je le sais. Il faut que tu restes maintenant bien tranquille en écoutant ça.

MADAME ALVING

Qu'y a-t-il donc de si effrayant... !

OSVALD

Il ne faut pas te récrier. Tu m'entends? Me le promets-tu? Nous allons parler de cela bien paisiblement. Me le promets-tu, mère?

MADAME ALVING

Oui, oui, je te le promets ; mais parle !

OSVALD

Bien, alors tu sauras que cet état de fatigue,... et le fait que je ne peux pas penser à travailler,... tout cela n'est pas la maladie elle-même...

MADAME ALVING

Qu'est-ce qui est la maladie elle-même?

OSVALD

La maladie que j'ai reçue comme héritage...

(Il montre son front et ajoute tout bas :)

elle réside là.

MADAME ALVING, *presque sans voix.*

Osvald ! Non... non !

OSVALD

Ne crie pas. Je ne peux pas le supporter. Oui, vois-tu, elle réside là, et guette. Et elle peut se déclarer à tout moment, n'importe quand.

MADAME ALVING

Ah ! quel effroi !

OSVALD

Reste tranquille. Voilà où j'en suis...

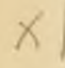
MADAME ALVING, *bondit.*

Ce n'est pas vrai, Osvald ! C'est impossible ! Ça ne se peut pas !

OSVALD

J'ai eu un accès là-bas. Il a bientôt passé. Mais quand j'ai appris dans quel état j'avais été, l'angoisse m'a pris, affolante et obstinée ; c'est alors que je suis rentré à la maison aussi vite que j'ai pu.

MADAME ALVING



Alors c'est l'angoisse... !

OSVALD

Oui, car ça, vois-tu, c'est indiciblement atroce. Oh ! s'il s'était agi seulement d'une maladie mortelle quelconque...

Car je n'ai pas trop peur de mourir ; bien que je vivrai volontiers le plus longtemps possible.

MADAME ALVING

Oui, oui, Osvald, il faut que tu vives !

OSVALD

Mais ça, c'est si effroyablement atroce. Être ainsi ramené à l'état de bébé ; avoir besoin d'être nourri, avoir besoin... Oh !... rien ne peut donner une idée de cela !

MADAME ALVING

L'enfant a sa mère pour le soigner.

OSVALD, *bondit.*

Non, jamais ; c'est précisément ce que je ne veux pas ! Je ne supporte pas la pensée que je pourrais demeurer peut-être ainsi couché de nombreuses années,... vieillir et grisonner. Et tu pourrais mourir et me laisser là, peut-être.

(Il s'assied dans le fauteuil de Mme Alving.)

Car ça ne finit pas nécessairement tout de suite par la mort, a dit le médecin. Il appelait ça une sorte de ramollissement du cerveau... ou quelque chose comme ça.

(Il sourit douloureusement.)

Je trouve que cette expression est bien jolie. Elle me fait toujours penser à des draperies en velours de soie rouge cerise,... une matière agréable à caresser.

MADAME ALVING, *criant.*

Osvald !

OSVALD, *bondit de nouveau et arpente la pièce.*

Et tu m'as enlevé Régine ! Si, du moins, je l'avais eue. Elle serait venue à mon aide, elle.

MADAME ALVING, *s'approche de lui.*

Qu'entends-tu par là, mon garçon chéri? Y a-t-il une aide au monde, que je ne te donnerais pas?

OSVALD

Lorsque je me suis remis après mon accès là-bas, le médecin m'a dit que si cela revenait... et cela reviendra... il n'y aura plus d'espoir.

MADAME ALVING

Et il a eu la cruauté...

OSVALD

Je l'ai forcé. Je lui ai dit que j'avais des dispositions à prendre...

(Il sourit d'un air malin.)

Et j'en avais, en effet.

(Il tire une petite boîte de la poche intérieure de son veston.)

Mère, vois-tu ça?

MADAME ALVING

Qu'est-ce que c'est?

OSVALD

De la poudre de morphine.

MADAME ALVING, *le regarde, épouvantée.*

Osvald,... mon garçon?

OSVALD

J'en ai réuni douze paquets.

MADAME ALVING, *veut saisir la boîte.*

Donne-moi la boîte, Osvald!

OSVALD

Pas encore, mère.

(Il remet la boîte dans sa poche.)

MADAME ALVING

Je ne survivrai pas à cela !

OSVALD

Il faut y survivre. Si j'avais eu Régine ici, je lui aurais dit dans quel état je suis,... et je l'aurais priée de me donner l'aide dernière. Elle m'aurait secouru, j'en suis sûr...

MADAME ALVING

Jamais !

OSVALD

Quand cette horreur m'aurait pris soudain, et qu'elle m'aurait vu gisant, impuissant comme un bébé, impotent, perdu sans espoir,... sans salut possible...

MADAME ALVING

Jamais de la vie Régine n'aurait fait cela !

OSVALD

Régine l'aurait fait. Régine avait le cœur superbement léger. Et elle en aurait eu vite assez de soigner un malade tel que moi.

MADAME ALVING

Alors, Dieu soit loué de ce que Régine n'est pas ici !

OSVALD

Oui, c'est donc toi, maintenant, qui viendras à mon aide, mère !

MADAME ALVING, *crie.*

Moi !

OSVALD

A qui cela revient-il, sinon à toi?

MADAME ALVING

Moi ! Ta mère !

OSVALD

Oui, justement.

MADAME ALVING

Moi, qui t'ai donné la vie !

OSVALD

Je ne te l'ai pas demandée. Et quelle sorte de vie est-ce que tu m'as donnée? Je n'en veux pas ! Tu la reprendras.

MADAME ALVING

Au secours ! Au secours !

(Elle court à l'antichambre.)

OSVALD, *court après elle.*

Ne me quitte pas ! Où vas-tu?

MADAME ALVING, *dans l'antichambre.*

Chercher le médecin pour toi, Osvald ! Laisse-moi sortir !

OSVALD, *aussi dans l'antichambre.*

Tu ne sortiras pas. Et personne n'entrera ici.

(Il donne un tour de clé.)

MADAME ALVING, *revient.*

Osvald ! Osvald,... mon enfant !

OSVALD, *la suit.*

As-tu pour moi un cœur de mère,... toi qui peux me voir souffrir cette inexprimable angoisse !

MADAME ALVING, *après un instant de silence, se contraignant.*

Voici ma main.

OSVALD

Tu le veux...?

MADAME ALVING

Si cela devient nécessaire. Mais ce ne sera pas nécessaire. Non, non, ce n'est pas possible !

OSVALD

Oui, espérons-le. Et vivons ensemble aussi longtemps que nous pourrons. Merci, mère.

(Il s'assied dans le fauteuil que Mme Alving a rapproché du canapé. Le jour paraît; la lampe continue à brûler sur la table.)

MADAME ALVING, *s'approche avec précaution.*

Te sens-tu tranquille maintenant?

OSVALD

Oui.

MADAME ALVING, *se penche sur lui.*

Quelle effroyable divagation tu as eue, Osvald. Pure divagation. Tu n'as pas pu supporter toutes ces secousses. Mais maintenant tu vas te reposer complètement. A la maison, chez ta mère, mon enfant béni. Tout ce que tu désireras, tu l'auras, comme lorsque tu étais un petit enfant... Voilà. L'accès est fini. Vois-tu, comme il a facilement passé. Oh ! je le savais bien. Et vois-tu, Osvald, quelle belle journée nous allons avoir? Un temps de soleil lumineux. Tu pourras vraiment voir ton pays.

(Elle va à la table, et éteint la lampe. Lever de soleil. Le glacier et les cimes, au fond, brillent à la lumière du matin.)

OSVALD, *assis dans le fauteuil, tournant le dos au fond, immobile, dit soudain :*

Mère, donne-moi le soleil.

MADAME ALVING, *près de la table, le regarde, stupéfaite.*

Que dis-tu?

OSVALD, *répète d'une voix sourde et atone.*

Le soleil. Le soleil.

MADAME ALVING, *s'approche de lui.*

Osvald, qu'est-ce que tu as?

(Osvald paraît s'affaisser dans le fauteuil; tous ses muscles se relâchent; son visage est sans expression; son regard est fixe, éteint. Mme Alving tremblante d'effroi, dit :)

Qu'est-ce que c'est que cela?

(Avec un cri.)

Osvald, qu'as-tu?

(Elle se jette à genoux devant lui et le secoue.)

Osvald ! Osvald ! Regarde-moi ! Ne me reconnais-tu pas?

OSVALD, *toujours d'une voix atone.*

Le soleil. Le soleil.

MADAME ALVING, *bondit, désespérée, se prend aux cheveux des deux mains, et crie :*

Ce n'est pas tenable !

(Elle murmure, toute raidie :)

Ce n'est pas tenable ! Jamais !

(Brusquement.)

Où a-t-il mis la boîte?

(Elle cherche rapidement sur la poitrine d'Osvald.)

Voilà !

(Elle recule de quelques pas et crie :)

Non ; non ; non !... Si !... Non ; non !

(A deux pas de lui, les mains crispées dans ses cheveux, elle regarde fixement son fils dans une muette épouvante.)

OSVALD, *toujours immobile.*

Le soleil,... le soleil.

UN ENNEMI DU PEUPLE

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE L'ÉCRITURE

Le lien entre *Un Ennemi du Peuple* et *Les Revenants* est évident. La pièce nouvelle apparaît comme une réponse à la furieuse campagne qui avait accueilli le sinistre « drame familial ». Et pourtant l'invention du drame nouveau n'a pas été suggérée par cette campagne, — pas plus l'invention du sujet que celle des idées qu'il exprime directement ou symboliquement. On a vu, en effet, que c'est à *Un Ennemi du Peuple* qu'Ibsen a d'abord pensé, dès le printemps de 1880, lorsqu'il fut à peu près quitte de la correspondance à propos des représentations de *Maison de Poupée*. Ensuite il abandonna ce projet pour se consacrer, à Berchtesgaden, à ses premières méditations sur *Les Revenants*. A Rome, pendant l'hiver 1880-81, ce fut de nouveau *Un Ennemi du Peuple* qui l'occupa, et tout le monde remarqua les tendances « nihilistes » de ses propos. Puis, vers la fin du printemps de 1881, il revint aux *Revenants*, que, cette fois, il acheva, et l'on peut penser que les conceptions morales de Mme Alving ont un peu subi l'influence du courant d'idées dans lequel Ibsen avait vécu au cours de ses deux premières prises de contact avec le Dr Stockmann. Enfin, lorsque *Les*

Revenants furent achevés, mais trois semaines avant leur publication, Ibsen écrivit à son éditeur :

Je travaille dès maintenant au projet d'une nouvelle comédie en quatre actes dont j'ai eu déjà l'esprit occupé auparavant, mais que j'ai mise de côté pour passer aux *Revenants*, qui s'imposaient à moi trop fortement, et absorbaient tout mon intérêt [1].

L'attitude de la critique et du public à l'égard des *Revenants* n'a donc été pour rien dans le choix du thème qu'abordait Ibsen, elle a seulement contribué à ce que ce thème s'est « imposé » d'autant plus fortement, il a pris les clameurs contre *Les Revenants* comme une démonstration nouvelle de l'idée même qui, à ce moment, occupait son esprit. C'est l'accueil fait par la presse à *Maison de Poupée* qui est à l'origine d'*Un Ennemi du Peuple*. Ibsen avait d'ailleurs quelque habitude d'être honni par la presse. Il a dû particulièrement se souvenir de la façon dont il avait été traité à propos de *La Comédie de l'Amour*.

Malheureusement *Un Ennemi du Peuple* est la seule des pièces écrites par Ibsen depuis son départ de Kristiania en 1864 pour laquelle on n'ait aucune note et aucune ébauche, en sorte qu'il est impossible de savoir si la tempête des *Revenants* a modifié son projet primitif, ou en a peut-être aggravé le ton. *A priori*, on serait tenté de le croire, mais les indices que l'on peut relever ne le confirment pas. Le « nihilisme » d'Ibsen est tout aussi accentué dans ses conversations de Rome en 1881 que dans le discours de Stockmann en 1882, et de même qu'il n'empêchait pas Ibsen, pendant l'hiver 1880-81, d'être sociable et fort aimable, il n'a pas empêché *Un Ennemi du Peuple*, en 1882, d'être une pièce pleine de mouvement, d'humour, on peut même dire de gaieté. Ibsen la qualifie de « comédie », dans sa lettre à Hegel du 23 novembre 1881, et il l'appellera « pièce », lorsqu'il la publiera, mais cela n'implique pas de changement

[1] Lettre du 23 novembre 1881, L. C. Nielsen, *Fred. V. Hegel*, II, p. 352.

essentiel ; même après avoir achevé son brouillon, il ne savait encore s'il l'appellerait pièce ou comédie : « elle tient un peu des deux, ou elle est intermédiaire [1]. » Après avoir lu la plupart des comptes rendus les plus violents sur *Les Revenants*, Ibsen continuait à concevoir sa nouvelle œuvre plutôt comme une comédie, et il écrivait à Hegel, le 16 mars 1882 :

Ce sera, cette fois, une pièce paisible, qui pourra être lue par les ministres et les gros négociants et par leurs femmes, et devant laquelle les théâtres n'auront pas à reculer [2].

Une pièce « paisible » : c'était la même expression qu'il avait employée en annonçant à Hegel *L'Union des Jeunes*. Et les deux pièces, en effet, ne sont pas sans analogie. Dans toutes deux, la satire est pleine d'entrain. Rien ne montre mieux combien Ibsen était sincère lorsqu'il affirmait dans ses lettres qu'il prenait avec sang-froid la tempête qu'il avait soulevée [3]. Il y a trouvé surtout l'occasion de « faire des observations » sur l'attitude des libéraux.

Le scenario d'*Un Ennemi du Peuple* a été établi à l'aide de divers événements réels. Ibsen avait connu à Munich un jeune poète, Alfred Meiszner, qui contait volontiers une vieille histoire qui était arrivée à son père, alors médecin à Teplitz. Le docteur Meiszner avait estimé de son devoir de signaler aux autorités l'apparition du choléra dans la ville et avait ainsi rendu la saison de bains désastreuse ; ce pourquoi les gens de la ville avaient assailli sa maison à coups de pierres et il s'était dépêché de quitter la ville [4].

Hagbard Berner, député influent, avait déposé une propo-

[1] Lettre à Jonas Lie du 22 juin 1882, publiée par *Verdens Gang*.

[2] *Breve*, II, p. 109.

[3] Toutefois Gerhard Gran estime qu'Ibsen a, dans ses lettres, trop souvent affirmé ce sang-froid pour que ses assurances puissent inspirer confiance (*Henrik Ibsen, Liv og Værker*, II, p. 130-131). Mais Gran, admirateur de l'œuvre d'Ibsen, dénigrait volontiers son caractère.

[4] *Efterladte Skrifter*, I, p. XCVI. Alfred Meiszner a écrit cette histoire dans ses mémoires parus en 1884, mais Ibsen ne la connaissait que par son récit oral.

sition de loi au sujet du drapeau norvégien, et par là provoqué une très vive agitation au printemps de 1879, à laquelle Björnson prit une part active. C'est l'occasion que choisit Björnson pour reprendre contact avec Ibsen en l'invitant à se joindre aux partisans du drapeau « pur », et on a vu qu'Ibsen remercia pour la lettre, mais se déclara opposé à la proposition Berner. Les esprits étaient montés à ce point, en Norvège, qu'à l'occasion d'une grande réunion à l'Association ouvrière, il y eut des troubles dans la rue, tous les soirs, du 14 au 16 mars 1879, devant la maison de Berner, et, le 14, devant l'hôtel où des députés étaient réunis pour fêter Björnson. Ibsen, bien qu'hostile à l'action de Berner et de Björnson, trouva révoltante la conduite de la foule qui protestait ainsi contre eux [1].

Et Ibsen connaissait l'histoire du pharmacien Harald Conrad Thaulow (1815-1881), homme très savant dans sa partie, d'une haute culture générale, esprit généreux, de caractère fantasque et parfois violent à la façon de son cousin germain Henrik Wergeland. En lisant les poèmes de Wergeland, Jonas Lie était souvent amené à penser au pharmacien [2]. Ibsen avait connu autrefois ce brouillon naïf et bon, et l'appréciait beaucoup [3]. Thaulow avait été parmi les fondateurs de « La cuisine à vapeur de Christiania », société anonyme qui avait eu d'abord pour but de venir en aide aux pauvres de la ville, pour devenir ensuite une simple société capitaliste. Depuis 1872 il avait mené campagne contre l'administration de la société, et à l'assemblée générale du 22 octobre 1874, il avait contredit l'exposé de la direction : « Il lui faudrait renier sa nature, s'il ne continuait pas à proclamer la vérité pour elle-même, » disait-il; en 1880, le plus important de ses actes d'accusation était intitulé « Les Soutiens de la société en prose »; et enfin, à l'assem-

[1] Gunnar Heiberg, *Aftenposten*, 1912, n° 250.
[2] *Jonas Lie og hans samtidige, Breve i udvalg*, p. 159.
[3] Julius Elias, *Die neue Rundschau*, 1906, p. 1461.

blée générale du 23 février 1881, il voulut donner lecture d'une brochure de trente pages qu'il publia sous le titre : « Premier supplément aux Soutiens de la société en prose. » La séance fut plutôt tumultueuse. Au bout de trois quarts d'heure de lecture, le président trouva qu'il avait assez entendu parler du « bluff » et des « bêtises » de la direction, et, sans doute poussé par le magnat de finance Heftye, voulut arrêter Thaulow.

THAULOW. Je ne veux pas m'arrêter. Le président n'a pas le droit de m'arrêter. — Thaulow continue sa lecture : Dixième observation...

LE CONSUL HEFTYE. Il faut interrompre M. Thaulow !

THAULOW continue. (Quelques membres de l'assemblée manifestent leur mauvaise humeur en se promenant dans la salle.)

LE PRÉSIDENT demande à l'assemblée si elle le considère comme autorisé à interrompre M. Thaulow (réponse unanime : oui).

LE PRÉSIDENT invite de nouveau M. Thaulow à cesser sa lecture qu'il a continuée sans interruption pendant les dernières répliques...

THAULOW. Je ne veux pas qu'on m'interrompe.

LE PRÉSIDENT. — L'assemblée générale maintient son vote? (Oui, oui.) Il invite de nouveau M. Thaulow, etc...

THAULOW continue à lire et ajoute que ce sera bon pour l'assemblée de l'écouter.

LE PRÉSIDENT. Je vais donc procéder...

THAULOW : Je serai très court. Il continue à lire...

HEFTYE : Est-ce qu'il va continuer?

THAULOW continue ainsi sa lecture : Le beau résultat de la cuisine à vapeur de Christiania. — J'aurai fini tout de suite...

HEFTYE : L'assemblée générale est impossible dans ces conditions.

LE PRÉSIDENT : Je regrette d'être obligé d'interrompre M. Thaulow. Vous aurez la parole...

THAULOW lit toujours.

HEFTYE : Taisez-vous donc, ou l'on va vous mettre à la porte.

THAULOW : Faites donc ! Thaulow s'assied ensuite enfin, après quoi le président donne lecture de la fin du compte rendu...

THAULOW accompagna les premières lignes de cette lecture de quelques grognements. Lorsque le président fut arrivé un peu plus loin, il fut interrompu par plusieurs observations de Thaulow.

Mais des voix rudes crièrent : Taisez-vous ! et M. Thaulow se tut.

LE PRÉSIDENT lut ensuite la justification des comptes et demanda si quelqu'un avait des objections à présenter.

THAULOW : Mes observations paraîtront plus tard. Le tout est imprimé. Ha, ha...

LE PRÉSIDENT demanda si l'assemblée donnait pleine décharge pour les comptes.

THAULOW : J'élève ma protestation et demande qu'elle soit inscrite au procès-verbal.

LE PRÉSIDENT, dictant le procès-verbal : ... après une série d'objections présentées par M. Thaulow...

THAULOW : Je demande qu'on ajoute vingt-quatre. L'organisation de la société bourgeoise de Kristiania est par trop absurde en cette fin du dix-neuvième siècle. On ne peut rien faire contre la masse grossière...

La scène prit fin lorsque Thaulow quitta l'assemblée en criant:

Je ne veux plus avoir rien à faire avec vous. Je ne veux pas semer des perles dans le sable. C'est un abus infernal d'un peuple libre dans une société libre. Maintenant je m'en vais. Vous pouvez aller tous au piquet et ruminer votre honte.

Thaulow mourut subitement quelques jours après.

Ces divers épisodes fournissaient à Ibsen la société des bains avec le rôle de son médecin, les pierres lancées contre la maison du docteur, et la réunion publique où il tient seul tête à la foule. Les deux premiers de ces épisodes étaient connus d'Ibsen avant ses premières réflexions sur la future pièce, au printemps de 1880 ; le troisième n'a eu lieu qu'à la fin de février 1881, lorsqu'il la méditait pour la seconde fois et allait reprendre — définitivement — *Les Revenants*. Il est très probable qu'il n'avait encore rien écrit, et que Harald Thaulow a été le premier modèle du Dr Stockmann. Le peintre Fritz Thaulow, fils du pharmacien, a raconté plus tard l'histoire de son père à Beerbohm Tree, et lorsque celui-ci joua le rôle de Stockmann à Londres en 1905, il prit le masque de Fritz Thaulow [1].

Comme Ibsen, en 1881, projetait son livre de souvenirs, et même en écrivait un premier chapitre sur Skien, sa ville natale,

[1] *Efterladte Skrifter*, I, p. XCIX. L'extrait du compte rendu de l'assemblée générale par *Aftenposten* est pris également dans l'introduction de Halvdan Koht.

et en même temps commençait à construire une pièce qui serait dans le genre de *L'Union des Jeunes,* il devait naturellement se reporter à son enfance. C'est ainsi que le médecin des bains s'est appelé Stockmann, non pas parce qu'il est ferme dans ses idées comme un bâton, mais simplement parce qu'Ibsen était né dans la « maison Stockmann », ainsi nommée parce qu'elle avait été construite par un ancêtre lointain d'Ibsen, un pasteur venu de Stokke, ce qu'Ibsen, peut-être, ignorait. Il faisait ainsi, tout de même, de son Stockmann, un être proche de lui, et il est évidemment à compter au nombre des modèles du médecin. Il l'a d'ailleurs reconnu dans la lettre qu'il écrivit à son éditeur en lui envoyant la fin de son manuscrit :

> C'était un plaisir de m'occuper de cet ouvrage, et j'éprouve comme un regret et un vide, maintenant qu'il est achevé. Le docteur Stockmann et moi, nous nous entendions si bien ; nous sommes si bien d'accord sur beaucoup de points ; mais le docteur a une tête plus embrouillée que moi, et il a, en outre, diverses autres particularités qui font que l'on supportera d'entendre de sa bouche bien des propos que l'on n'aurait peut-être pas aussi aisément acceptés si c'était moi qui les avais tenus [1].

Lorsque Ibsen avait terminé une pièce, il était généralement heureux d'en être débarrassé, et l'on voit que, cette fois, il déclarait — du moins à son discret éditeur — que son héros était, à beaucoup d'égards, son porte-parole.

Un troisième modèle de Stockmann est Georg Brandès. Celui-ci aurait rapporté au comte Prozor qu'Ibsen, « en écrivant *Un Ennemi du Peuple,* avait pensé à moi comme modèle. J'avais été naïf comme Stockmann, et j'étais devenu sceptique comme lui ». C'est sans doute à cause de cette « naïveté » de Brandès qu'Ibsen l'avait averti autrefois de ne pas compter sur une association qu'il voulait fonder : « Jusqu'à quel point votre position en sera fortifiée, je ne sais ; pour moi, du moins, l'homme isolé est le plus fort [2]. » *Un Ennemi du Peuple,* d'ailleurs, se

[1] Lettre du 9 septembre 1882, *Breve,* II, p. 111.
[2] Chr. Collin, *Bj. Björnson, hans barndom og ungdom,* I, p. 121, note.

rattache évidemment aux fameuses lettres à Brandès de 1871, et Brandès avait, lui aussi, été victime de l'ostracisme, même de la gauche.

Jonas Lie, d'après la déclaration d'Ibsen lui-même [1], a été un quatrième modèle de Stockmann. Ibsen avait eu ample occasion d'étudier à Berchtesgaden, pendant l'été de 1880, son ancien camarade entouré de sa famille, très simple, d'une paisible gaieté naturelle, mais très indépendant, intransigeant dans son libéralisme, et rêveur audacieux, comme Ibsen, mais non, certes, à sa manière. Il était, dit Herman Bang, « un grand cœur, confus et génial par la pensée, un voyant, et aussi aveugle que le docteur Stockmann » [2]. C'est ainsi que Stockmann a pu devenir le porte-parole d'Ibsen, tout en étant un individu tout différent, et qui, même, contraste grandement avec lui par sa bonhomie et sa naïveté confiante. Il est probable que le prénom du docteur est simplement pris à Mme Thomasine Lie, grande admiratrice d'Ibsen, et qu'Ibsen appréciait, bien qu'il lui parût inconcevable qu'elle pût être la collaboratrice effective de son mari, l'œuvre littéraire devant être essentiellement individuelle.

Et il y a un cinquième modèle de Stockmann, également désigné par Ibsen lui-même, — cinquième chronologiquement, mais non le moins important. C'est Björnson. Lorsque Björnson, tout de suite, et sans que rien l'obligeât à s'exprimer publiquement, prit la défense des *Revenants* dans *Dagbladet,* Ibsen fut ravi et s'écria : « Ça lui ressemble ! » et il se souvint que Björnson, avec Berner, avait été traité en « ennemi du peuple » dans la querelle du drapeau. Et c'est Björnson qui a donné à Stockmann son joyeux optimisme, son goût de l'action et sa forte volonté. Et beaucoup de Norvégiens, plus tard, diront qu'Ibsen a fait la caricature de Björnson avec Stensgaard, mais

[1] *Samtiden,* IV, p. 406.
[2] G. Brandès, *Levned,* III, p. 257.
[3] Lettre du 4 avril 1872, *Breve,* I, 251.

qu'il lui a donné une fameuse revanche avec le docteur Stockmann.

Mais le docteur, ainsi composé d'éléments si disparates, n'est en définitive ni Thaulow, ni Ibsen, ni Brandès, ni Jonas Lie, ni Björnson. Il est, comme tant d'autres personnages à modèles multiples, une création d'Ibsen. Et l'on comprend ses longues réflexions sans rien écrire. Il avait besoin de construire d'abord son personnage. C'était là son procédé de création. C'est un jeu fort amusant d'observer chez Stockmann les traits qui appartiennent, en particulier, à Björnson et à Ibsen lui-même, et comment Ibsen a réussi à les concilier.

Comme *Brand*, comme *Peer Gynt*, *Un Ennemi du Peuple* est une pièce où le héros tient presque toute la place. Les autres n'existent que par rapport à lui, et sont beaucoup moins complexes. Ils sont ici assez nombreux, et Ibsen les a pris, la plupart, dans ses souvenirs de Skien ou d'autres souvenirs qui avaient servi à *L'Union des Jeunes*. Morten Kiil était un nom de Skien [1]. Et nous retrouvons Aslaksen, mais devenu bourgeois propriétaire. (Son modèle Axelsen, l'ancien éditeur d'*Andhrimner*, avait aussi fini par publier un journal à Sarpsborg, où il n'était plus du tout radical [2].) Et nous apprenons que l'avocat Stensgaard est devenu préfet (p. 345). Le renvoi du capitaine Horster, qui perd sa position à cause de son amitié pour les Stockmann est peut-être un souvenir de Skien, où les Paus avaient renvoyé Hans Jakob Stousland, capitaine de navire à leur service, afin d'exercer une pression sur sa femme Hedvig, la sœur d'Ibsen, dans l'espoir de lui faire quitter la secte dissidente de Lammers [3].

En écrivant *Un Ennemi du Peuple*, Ibsen s'est évidemment senti vivre au milieu de gens qu'il connaissait depuis sa jeu-

[1] H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv.* II, p. 216.
[2] H. Koht dans *Glommen*, 19 septembre 1928
[3] Raconté par H. J. Stousland à A. E. Zucker, *Ibsen the Master Builder* pp. 238-239.

nesse. Il a d'ailleurs spécifié que l'action se passe dans une ville de la côte sud de la Norvège. C'est peut-être Skien, bien qu'il ne l'ait pas aussi précisément indiqué que pour *L'Union des Jeunes*. Il y a du mouvement et de l'entrain, les personnages sont plus nombreux que dans ses deux pièces précédentes, et il y a quatre décors pour cinq actes. Il s'était promis de ne plus écrire que des pièces en trois actes, et il revient à son nombre le plus fréquent. Sa technique change aussi. L'action ne consiste pas, comme dans *Les Revenants*, dans le progrès de la connaissance du passé, mais en faits nouveaux auxquels assiste le spectateur. Mais la facture demeure réaliste, en même temps que l'eau polluée des bains constitue un symbole.

Mais tout cela est la forme qu'Ibsen a donnée à l'expression de ses idées. Car c'est bien pour dire ce qu'il avait sur le cœur qu'il a écrit sa pièce. On a même vu qu'il a confié au moins à son éditeur qu'il avait construit son personnage de Stockmann justement de façon à pouvoir se faire mieux entendre. Beaucoup des paroles de Stockmann, surtout pendant son discours du quatrième acte, sont des propos qu'Ibsen a tenus pour son propre compte, dont quelques-uns ont été notés par ses interlocuteurs, notamment Kristofer Janson [1], et qu'ils ont reconnus après coup. Il dit à Kr. Janson que « les républicains sont les plus tyranniques de tous, ils ne respectent pas la liberté individuelle ». Et si on lui objecte l'avis de la majorité, il riposte : « Combien de gens, croyez-vous, peuvent se faire une opinion parmi ceux qui forment la majorité? La plupart sont des imbéciles. » Et pour lui, les imbéciles, ce sont avant tout les paysans-propriétaires *(odelsbönder)*. Il s'amuse à scandaliser par l'outrance de ses propos contre eux. S'il y avait révolution, il aurait plaisir à se mettre derrière la barricade pour tirer sur eux. L. Dietrichson a aussi remarqué au même moment (février-mai 1881) que « les idées exprimées dans *Un Ennemi du Peuple*

[1] Kristofer Jansen, *Hvad jeg har oplevet*, pp. 77-80.

étaient déjà complètement fixées dans son esprit au printemps de 1881, et revenaient dans presque toutes les conversations que nous avons eues alors[1]. »

L'idée dominante est que tout va mal. « L'humanité est fourvoyée, » comme il le disait dans ses notes pour *Les Revenants* (p. 209). C'est pourquoi il n'y a rien de mieux à espérer qu'un bouleversement total. L'imagination d'Ibsen s'est toujours plu à se représenter une pareille catastrophe. On la trouve déjà dans *Catilina*. Elle reparaît dans « *L'assassinat d'Abraham Lincoln* et dans *Empereur et Galiléen*. Elle lui devient si familière qu'il se dit prêt, par plaisanterie, à placer la torpille sous l'arche. Et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas là du pessimisme. Ibsen ne proclame pas l'impossibilité du bien. L'humanité est seulement fourvoyée, on n'a qu'à la remettre dans le droit chemin. Par delà le bouleversement espéré, il aperçoit une ère nouvelle, un « troisième empire », ou le *Gimle* de la mythologie scandinave. Il n'est pas du tout sombre comme un vrai pessimiste. Au contraire, pendant qu'il écrit à Brandès, en 1871, ses lettres si désespérées en apparence, il est plein d'ardeur pour combiner avec son jeune ami un plan de campagne. Et pendant l'hiver 1880-81, au moment où la violence de ses propos est le plus remarquée par tous les Scandinaves de Rome, il se trouve justement dans une de ses périodes de grande sociabilité, où non seulement il reçoit volontiers dans l'intimité, comme toujours depuis qu'il peut le faire, mais a chez lui des soirées plus nombreuses et se répand de toutes façons. Tout va mal, et il n'en est nullement attristé. Il est même de bonne humeur. Seulement, il suffit d'un rien pour qu'il se mette en colère. Son sentiment profond n'est pas le pessimisme, c'est l'indignation contre tout ce qui empêche que tout aille bien. Contre quoi, plus précisément? On ne pourrait le savoir que si l'on avait des notes pour

[1] *Svundne Tider*, I, p. 362.

Un Ennemi du Peuple datant du commencement de 1881.

A la fin de l'année, l'attitude de la presse, et particulièrement de *Dagbladet* a précisé. Il écrivait à Brandès [1] :

Et que faut-il dire des conditions de la presse soi-disant libérale? Ces chefs qui écrivent et parlent sur la liberté et l'esprit libéral, et qui, en même temps, se font les esclaves des opinions présumées des abonnés. J'ai une confirmation de plus en plus forte de l'idée qu'il y a quelque chose de démoralisant à s'occuper de politique et à s'allier à des partis. En tout cas, je ne m'allierai jamais à un parti qui a pour lui la majorité. Björnson dit : la majorité a toujours raison. Et sans doute, comme homme politique dans l'action, doit-il parler ainsi. Moi, je dois nécessairement dire, au contraire : la minorité a toujours raison. Bien entendu, je ne pense pas à cette minorité de gens stationnaires qui sont distancés par le grand parti intermédiaire qu'on appelle chez nous les libéraux ; mais je veux dire la minorité qui va de l'avant, là où la majorité n'est pas encore parvenue. J'estime que celui-là a raison, qui est le plus près de s'accorder avec l'avenir.

J'ai écrit cela comme une sorte de déclaration, pour le cas où elle serait nécessaire.

On voit que ceci n'a rien de pessimiste. Et après avoir autorisé Brandès, qui le lui a demandé par l'intermédiaire de Hegel, à publier ce qu'il voudra de ses lettres, — y compris de celle-ci, — Ibsen continue :

Quand je songe combien les esprits sont lents, lourds et veules chez nous, quand j'observe à quel bas niveau se tient la façon de tout considérer, je suis pris d'un profond découragement, et souvent il me semble que je ferais aussi bien d'abandonner tout de suite mon travail littéraire. Chez nous, on n'a vraiment pas besoin d'œuvres littéraires ; on se contente fort bien des *Nouvelles du Storting* et de *La Semaine luthérienne*. Et puis, on a les journaux des partis. Je n'ai pas de talent pour être citoyen, non plus que pour être orthodoxe, et ce pour quoi je n'ai pas de talent, je m'en abstiens. Pour moi la liberté est la plus haute et la première condition de la vie. Chez nous on ne se soucie guère de la liberté, mais seulement de libertés, plus ou moins nombreuses selon la position du parti. Je me sens aussi très douloureusement affecté par cette médiocrité, cette vulgarité de nos discussions publiques. Avec de très louables

[1] Lettre du 3 janvier 1882, *Breve*, II, pp. 99-102.

efforts pour faire de notre peuple une société démocratique, on est, sans s'en rendre compte, en bonne voie de faire de nous une société de plébéiens. La distinction de l'esprit semble être chez vous en décroissance.

Tel a été le sujet d'*Un Ennemi du Peuple.* La réaction d'Ibsen est analogue à celle qu'avait eue Björnson quatre ans plus tôt, lorsqu'il avait eu la vive déception de voir sa pièce *le Roi* fort mal accueillie. Le résultat avait été aussi une pièce, *Le nouveau Système,* très différente d'*Un Ennemi du Peuple.* La critique des *Revenants* aggravait l'impression causée par celle de *Maison de Poupée.* S'il y a eu quelque différence entre l'œuvre définitive et les premiers projets, ce n'a guère pu être qu'une accentuation de ce qui, déjà, y était inclus : la critique de la presse et des partis de gauche, — plus l'introduction de traits björnsoniens dans le personnage de Stockmann.

Rien de tout cela, d'ailleurs, n'est nouveau pour Ibsen. Son mépris de la politique et des partis de la gauche, en particulier, s'est affirmé dès 1851, lors du mouvement thranite, et fortifié encore en 1863-64, à propos de la guerre du Slesvig. Il l'avait marqué dans *Norma,* dans *L'Union des Jeunes,* dans maint poème, et constamment dans sa correspondance, surtout avec Brandès. Et les autres idées exprimées par Stockmann ne lui étaient pas moins familières. Que les vérités aient une courte durée, c'était, dans le milieu des « Hollandais », un thème amusant à développer pour Vinje et pour lui. Halvdan Koht cite ces paroles d'Abildgaard, l'ami d'Ibsen, à propos du droit de veto royal, valable deux fois, en sorte qu'une loi, en cas de veto, n'est acquise qu'au troisième vote, au bout de neuf ans : « Mais qui sait si une loi établie au bout de tant d'années répond encore aux besoins de l'époque [1]? »

[1] *Henrik Ibsen, eit diktarliv,* II, p. 208.

La fameuse formule : « L'homme isolé est le plus fort » est, au contraire, une nouveauté chez Ibsen. Brand disait :

Pas d'espoir pour qui combat seul [1].

Brand se flattait d'avoir pour lui *les meilleurs*, tandis que le bailli comptait sur *le nombre* [2]. Comme Brand, Ibsen se méfiait du nombre, et même des amis, qui vous imposent concessions et faiblesses, mais ne se refusait pas à l'action commune avec des alliés. Il en a même recherché un, lorsqu'il a fait des avances au jeune Brandès. Mais il était peu apte à des actions combinées, et leur « plan de campagne » a seulement abouti, pour la part d'Ibsen, à la publication de deux poèmes dans la revue de Brandès, qui a dû être plutôt déçu, et cette expérience a sans doute commencé à faire comprendre à Ibsen que la solitude était ce qui lui convenait le mieux. Il a tout de même accepté, « à la fois comme un honneur et un plaisir » d'être inscrit dans le groupe des collaborateurs de la nouvelle revue projetée par Ernst Sars et Olaf Skavlan, et a proposé des chapitres de son livre commencé, « De Skien à Rome » [3]. La revue, sans être à proprement parler politique, était dirigée par des gens à idées « avancées ». Mais, quelques semaines plus tard, lorsqu'il eut vu comment la presse « libérale » accueillait *Les Revenants*, Ibsen, par une lettre, d'ailleurs, fort aimable, retira l'autorisation d'inscrire son nom : « Il n'est pas possible que je gêne aucun parti, car je n'appartiens à aucun. Je resterai comme un franc tireur isolé aux avant-postes, et j'agirai à ma guise. » Il espère que Skavlan comprendra ses raisons. « Dans une revue, il ne faut pas qu'aucun collaborateur fasse trop contraste avec les autres. Pourrais-je éviter cela? Pour le moment, je ne sais pas. J'ai été un peu déconcerté

[1] Tome VII, p. 451.
[2] *Ibid.*, p. 357.
[3] Lettre à Olaf Skavlan, du 12 novembre 1881, *Breve*, II, p. 95.

par la situation chez nous, et j'ai besoin de m'orienter [1]. »

Il semble donc bien que la découverte faite par le docteur Stockmann à la fin de la comédie ait été, pour Ibsen lui-même, une découverte toute récente.

Peu importe qu'il ait ainsi refait, pour son compte, une découverte fort ancienne. Qu'il s'agisse de la force qu'on puise dans le fait de l'isolement, de la fluctuation ou de la relativité des vérités, ou de la tyrannie des majorités, on peut trouver nombre d'auteurs qui ont donné à ces idées des formes saisissantes, et parmi eux des auteurs qu'il connaissait, tels que Holberg, Schiller ou Sören Kierkegaard, ce qu'il me paraît plus intéressant de constater, c'est à quel point *Un Ennemi du Peuple* est résulté de l'expérience personnelle d'Ibsen, et de sa nature intime. C'est pourquoi le docteur Stockmann, qu'il a pris grand soin de faire aussi différent de lui-même que possible par les apparences extérieures, est peut-être celui de ses personnages qui représente le mieux ses idées, — celles de toujours et celles du moment.

Celles du moment surtout, bien entendu. Et une idée essentielle apparaît peu dans la pièce, dirigée avant tout contre les lâchetés à la façon de *Dagbladet*. « Avec de très louables efforts pour faire de notre peuple une société démocratique, on est, sans s'en rendre compte, en bonne voie de faire de nous une société de plébéiens, » disait Ibsen dans sa lettre à Brandès, réunissant dans une seule phrase l'affirmation de son démocratisme et de son aristocratisme, qui n'étaient nullement en conflit l'un avec l'autre dans son esprit, mais simplement complémentaires. Car il n'avait que mépris pour l'aristocratisme orgueilleux, comme pour le démocratisme « plébéien ». Son aristocratisme ne pouvait guère être mis en évidence dans une pièce comme *Un Ennemi du Peuple*, surtout avec l'allure qu'il avait donnée à Stockmann. Brandès a pourtant su l'y décou-

[1] Lettre à Olaf Skavlan, du 24 janvier 1882, *Breve*, II, p. 105.

vrir, et a écrit : « Dans *Un Ennemi du Peuple*, s'affirme pour la première fois sous forme directe le principe fondamental du dramaturge, foncièrement aristocratique, mais tendant à l'éducation du peuple, donc, bien disposé pour les masses [1]. »

Par son œuvre et par ses lettres, bien que peu nombreuses, on parvient à comprendre l'état d'esprit et la pensée d'Ibsen pendant qu'il écrivait sa comédie, — et aussi par sa vie et ses propos tenus lorsqu'il avait commencé à la méditer en 1880-81, — mais aucunement par sa vie et ses propos de 1882, quand il en est venu à l'écriture. C'est une des périodes de la vie d'Ibsen les plus inconnues. On sait qu'il vivait à Rome, et qu'il a passé l'été et le commencement de l'automne dans le Tyrol, à Gossensass, où il avait déjà passé deux fois le temps des vacances. Il y trouvait l'air excellent et la nature superbe, peut-être d'autant plus que les hautes montagnes, les bois de sapins et l'Eisack torrentueux lui rappelaient la Norvège. Il pouvait rester des heures à se promener le long de la rivière, en redingote noire et chapeau haute forme, un ruban à sa boutonnière, et les habitants l'appelaient l'Ondin [2]. Mais ni à Rome, ni à Gossensass, cette année-là, il ne s'est trouvé de voyageurs pour nous dire la vie que menait Ibsen soit à Rome soit dans le Tyrol.

J'ai pourtant rencontré chez Chr. Collin un Dr Ræder (je ne garantis pas l'orthographe de son nom) qui a passé trois mois à Rome cette année-là, et, présenté par un ami d'Ibsen, est venu souvent dîner chez lui. Ibsen était alors en froid avec l'Association scandinave et ne voyait personne. Il était, chez lui, très causant et amical, mais voyait tout en noir. Souvent, excité par l'optimisme de Ræder, il arpentait son salon et tenait des discours, disant que tout allait mal, qu'il fallait une catastrophe après quoi on pourrait recommencer sur nouveaux frais (tout

[1] G. Brandès, *Henrik Ibsen*, p. 145.
[2] Dr Rudolph Lothar, *Ibsen*, p. 130, qui cite une lettre du maire de Gossensass.

comme dans *L'assassinat d'Abraham Lincoln*). On se retirait vers onze heures ou minuit, et Ibsen se mettait alors au travail avec deux bouteilles de vin, du café qu'il se faisait lui-même, et des « tartines » à la norvégienne toutes prêtes : il avait appris à un pâtissier à les lui préparer. Et il écrivait jusqu'à deux heures du matin environ. Il semble que cette période de travail nocturne a été exceptionnelle.

Une fois commencé le travail d'écriture, il a été assez vite. Le brouillon a été achevé le 20 juin [1], en sorte qu'il n'a plus eu à écrire que la mise au net à Gossensass, et le volume a paru le 28 novembre. Ses drames modernes, de 1877 à 1896, ont paru régulièrement à deux ans d'intervalle, sauf *Un Ennemi du Peuple*, qu'il a publié un peu moins de douze mois après *Les Revenants*.

Nul ne savait le sujet de la pièce nouvelle, car si les conversations d'Ibsen roulaient le plus souvent sur les idées qu'il agitait dans l'œuvre en train, jamais il ne parlait de son sujet, pas même à sa femme et à son fils. Mme Ibsen était la première à connaître la pièce, mais seulement lorsqu'elle était achevée. On raconte à ce propos qu'Ibsen, un jour, en descendant du wagon où il voyageait avec Susanna et Sigurd (c'était sans doute lorsque la famille partit pour Gossensass), laissa tomber un bout de papier. Mme Ibsen le ramassa et lut : « Le docteur dit : » Il n'y avait rien de plus, mais lorsque Ibsen fut revenu prendre sa place, elle s'amusa, car elle était volontiers taquine, à lui demander ce que c'était que ce médecin qui figurait dans sa nouvelle pièce, et Ibsen fut pris d'une colère épouvantable, s'imaginant qu'on avait fouillé dans son tiroir... Cette anecdote est rapportée par John Paulsen [2], dont les souvenirs sur Ibsen sont généralement sûrs, et le fait est d'ailleurs des plus vraisemblables, mais Paulsen n'était pas présent, et il n'a pas eu l'occa-

[1] Lettre à Jonas Lie du 22 juin 1882.
[2] *Samliv med Ibsen*, 1906, pp. 173-174

sion, par la suite, d'en entendre le récit par Susanna ou par Sigurd. Après cinq ans de relations très intimes (1876-1881), il a disparu de la vie d'Ibsen.

Il a quitté Rome en juin 1881 [1], toujours, semble-t-il, en fort bons termes avec les Ibsen chez qui, tout l'hiver et le printemps, il avait fréquenté comme d'habitude, mais a restreint ensuite sa vie errante à la Norvège et Copenhague [2]. Il a publié en 1882 un roman, « La famille Pehrsen », où il a commis l'inconvenance de prêter au commerçant Pehrsen de nombreux traits observés chez Ibsen. Et comme Pehrsen était un parvenu peu scrupuleux, et fort antipathique, les lecteurs pouvaient facilement avoir l'impression que Pehrsen était un portrait, et se faire de la personne d'Ibsen une idée très fausse. Certes, le scénario du roman n'avait rien de commun avec la vie d'Ibsen, et le sujet du livre, qui était le défaut norvégien du silence, et les maux parfois terribles qu'il peut causer dans le cercle de famille, ne s'appliquait pas non plus habituellement à Ibsen, sauf en quelques circonstances particulières. C'est par des détails seulement que Pehrsen ressemble à Ibsen. Il marche toujours le bras appuyé sur son dos. Il consulte son fils comme une encyclopédie. Son appartement est cossu, mais sans agrément [3]. Il a un père ivrogne, avec qui il a rompu toute relation, et lorsqu'un télégramme lui apprend que son père est mort, un plissement de sa bouche montre seul son émotion. il range soigneusement le télégramme, bourre sa pipe, et dit : « Père est mort, » avec un regard qui indique à sa femme et à son fils qu'il n'en veut pas dire davantage.

Ibsen, lointain et toujours assez maltraité par la critique,

[1] *Nye erindringer*, p. 155.

[2] Halvorsen, *Norsk Forfatter Lexikon*, IV, p. 399.

[3] Opinion exprimée par plusieurs visiteurs d'Ibsen à Rome et à Munich. Il en est toutefois qui ont trouvé son appartement agréable et meublé avec goût (Kristian Glöersen, *Kringsjaa*, XXVII, p. 345). C'est ce qu'il m'a paru, plus tard, lorsque j'ai vu le premier appartement qu'il a loué à Kristiania à son retour en Norvège, Viktoria Terrasse.

était personnellement mal connu, mais dans un petit pays comme la Norvège un écrivain n'échappe pas à la curiosité du public, et le public n'était pas porté à lui être bienveillant. Paulsen n'avait pas encore commencé à publier ses souvenirs sur ses cinq ans de relations avec lui, en sorte qu'il a beaucoup contribué, avec son roman, à créer une légende caricaturale sur un homme qui lui avait rendu de grands services, et pour qui, certainement, il avait une réelle affection. Ibsen, il est vrai, prêtait à la caricature, surtout par son allure pédante, ses décorations et ses sautes d'humeur. Mais les souvenirs du même Paulsen montrent combien, sous son apparence solennelle, il pensait aux autres avec une grande délicatesse de sentiment et une générosité discrète. Et bien d'autres ont apporté un semblable témoignage. Un Scandinave de passage reçu par lui peu après la publication d'*Un Ennemi du Peuple*, dit que malgré sa réserve, son masque froid, et les violents éclats dont il était assez coutumier, on voyait souvent rayonner de lui une cordialité chaleureuse, et sa nature noble et délicate était d'autant plus séduisante que lui-même semblait vouloir en dissimuler les qualités [1]. Mais les relations furent rompues entre lui et son Eckermann, bien que ni lui, ni Mme Ibsen, ne lui aient gardé rancune lorsque, plus tard, ils ont lu ses livres de souvenirs [2].

La critique, d'ailleurs, fut favorable au roman de John Paulsen, eut soin d'ignorer que Pehrsen eût quelques ressemblances avec Ibsen, et trouva que l'auteur était en progrès. Un critique bergensois déclara même douter que Paulsen se fût servi de modèle vivant [3]. Et, sauf avec Ibsen, Paulsen resta en fort bons termes avec tous les meilleurs écrivains [4]. Il n'avait d'ailleurs fait que suivre la pente naturelle de son talent, plus apte au récit des « choses vues » qu'aux œuvres d'imagination.

[1] Kristian Gloersen, dans *Kringsjaa*, XXVII, p. 342.
[2] Rosenkrantz Johnsen, *Passiar*, pp. 45-46.
[3] Johan Bögh dans *Bergens Tidende*, 4 novembre 1882.
[4] V. leurs lettres à Paulsen, *Edda*, XXX.

Avant le départ pour Gossensass, Sigurd Ibsen avait passé très brillamment, le 4 juillet, sa thèse sur *La Camera alta nel governo representativo.* Il n'avait que vingt-deux ans et demi, et il était le plus jeune docteur italien. On n'était pas pressé de le faire entrer en carrière. Il fut donc décidé qu'il resterait provisoirement dans sa famille, continuerait librement ses études, et écrirait un travail sur « l'évolution du concept de l'État à travers les âges ». Cela donnerait le temps de faire des démarches et de voir si ses titres universitaires étrangers pourraient lui permettre d'obtenir une situation en Norvège.

Et la famille fut enfin de retour à Rome le 24 novembre. Ce retard tenait à des inondations qui avaient commencé en septembre et coupé les communications. Il paraît que le voyage fut « pénible et vraiment dangereux » [1].

[1] Lettre à Hegel du 2 décembre 1882, *Breve*, II, p. 114.

CHAPITRE II

LA REVANCHE DES « REVENANTS »

Si *Dagbladet* avait tellement pris soin d'écarter tout soupçon d'approuver une œuvre telle que *Les Revenants*, cela tenait à l'importance exceptionnelle de la crise politique norvégienne à ce moment. Il s'agissait de ne pas perdre une voix au Storting, et, par conséquent, de ne rien dire ni faire qui pût heurter les sentiments des paysans, chez qui dominaient encore les tendances piétistes, ou trop choquer certains membres timorés de la bourgeoisie intellectuelle de gauche. Ibsen s'indignait contre la lâcheté des bourgeois soi-disant libéraux, mais ses propos devenaient féroces quand il était question des paysans. Il n'oubliait pas, sans doute, que leur chef, au Storting, était Sören Jaabæk, qui, autrefois, avait le plus fortement combattu sa demande d'une « pension de poète ».

D'après la constitution norvégienne, les ministres n'avaient pas accès aux séances du Storting, et pour modifier un article de la Constitution, il fallait un vote du Storting pris à la majorité des deux tiers. D'autre part, le roi avait un droit de veto contre tout vote du Storting, mais ce droit cessait lorsque le vote avait été renouvelé, à la majorité voulue, et sur un texte identique, par trois Stortings successifs. Toutefois, certains prétendaient — mais tout à fait *a priori* — que les règles relatives au veto s'appliquaient seulement aux lois ordinaires, et que le veto royal, pour les modifications constitutionnelles, était indéfiniment valable.

Ce fut en 1870 que la droite et la gauche prirent définitivement position dans « la question des ministres ». Les élections furent favorables à la gauche cette année-là, et l'entrée des ministres au Storting fut votée une première fois à la majorité voulue, la sanction fut refusée, une adresse au roi exprima la méfiance du Storting à l'égard du ministère, mais le roi garda ses ministres.

Nouveau vote en 1874, et nouveau refus de sanction, mais par suite d'une autre modification constitutionnelle intervenue et sanctionnée, on avait été obligé de modifier un mot dans le texte voté, en sorte que, formellement, le second vote n'était à compter que comme un premier vote.

Troisième (et formellement second) vote en 1877. Cette fois, Jaabæk propose de le considérer comme troisième vote, et, malgré le refus de sanction, de publier l'article comme loi constitutionnelle effective. Mais Sverdrup, prévoyant une dure bataille, demande qu'on se donne le temps d'une plus longue préparation, et la proposition de Jaabæk est rejetée par une majorité de 2 voix seulement.

Quatrième vote, formellement le troisième et décisif en 1880, et cette fois par 93 voix contre 20. Nouveau refus de sanction par le roi, qui déclare son veto absolu en matière constitutionnelle. Déclaration solennelle de la validité de l'article comme loi constitutionnelle, et invitation au gouvernement de le promulguer. Refus du gouvernement. Le Storting vote la promulgation. Le chef du gouvernement invoque son âge pour donner sa démission. Après quelques tâtonnements, un ministère nouveau est formé, et des manifestations grandioses s'organisent dans tout le pays en l'honneur de Sverdrup et des députés qui ont voté la promulgation. Le conflit va toujours s'aggravant, mais comment le Storting aura-t-il prise sur le pouvoir exécutif?

Enfin une idée est venue : on peut traduire le nouveau ministère tout entier en Haute Cour *(Riksret)* parce que les ministres

n'ont pas rempli leur fonction en se refusant à promulguer une loi devenue définitive, malgré le veto. Seulement, vu les règles pour la formation de la Haute Cour, si l'on veut un tribunal sûr, il est nécessaire d'avoir au Storting une majorité considérable. Aussi attendra-t-on le prochain Storting pour y proposer le *Riksret*, et la campagne électorale se déroule en été et automne 1882 avec une violence sans précédent. Björnson avait dit au commencement de cette campagne, le 4 juillet : « Si quelqu'un fait dire à la monarchie qu'elle ne peut renoncer au veto absolu, vous devez répondre qu'alors le peuple norvégien doit renoncer à la monarchie. » Et l'on entamait contre Björnson des poursuites pour lèse-majesté.

La gauche l'emporta aux élections par 83 sièges de gauche « pure » contre 31 de droite « pure ». Les partis intermédiaires avaient disparu. Et l'on ne tarda pas à entamer la procédure qui devait aboutir, en juin 1884, à la formation du ministère Sverdrup, qui a inauguré le régime parlementaire en Norvège.

Telle était l'atmosphère norvégienne pendant qu'Ibsen écrivait *Un Ennemi du Peuple*. On ne respirait que politique. Lui, ne s'occupait pas de ces questions. Il lisait certainement les journaux avec attention, selon son habitude, mais on ne voit nulle part qu'il ait indiqué une opinion sur les événements. Ayant eu l'occasion d'écrire, l'année suivante, à son ami Bachke et à Johan Sverdrup, qui étaient au premier rang dans les deux camps opposés, il l'a fait très amicalement, mais sans la moindre allusion à la politique [1]. Il aurait été pourtant naturel, au moins avec Bachke, d'en toucher un mot. Son opinion se résumait peut-être dans ce mot qu'il a dit peu après la publication d'*Un Ennemi du Peuple*, causant au café, après la fermeture de l'Association scandinave, sur la politique et la vie en Norvège : « Notre gauche est ridicule quand elle se dit libérale [2]. » Ce n'est

[1] *Breve*, II, pp. 118 et 126.
[2] Kristian Glöersen, dans *Kringsjaa*, XXVII, p. 339 (juin 1906).

pas révélateur de ses idées sur le fond de la question à l'ordre du jour.

Il fut plus intéressant quelques jours plus tard, lorsqu'on lui demanda si la conduite de Stockmann n'était pas quelque peu inconséquente. Il répondit que, « d'abord, c'était vrai, les paroles prononcées, et on avait besoin chez nous de mots durs, et puis, Stockmann doit être inconséquent en vertu de son caractère ».

D'ailleurs, à son retour tardif à Rome, il paraît avoir été de bonne humeur. Il faisait sa promenade du matin, le plus souvent, sur le Monte Pincio, causait un peu avec ceux qu'il rencontrait, puis allait s'asseoir à sa place habituelle, mais non réservée, du Café Nazionale, alors le plus élégant, et volontiers invitait quelqu'un des Scandinaves à venir causer avec lui, car ils étaient nombreux à Rome, cette année-là.

Sa bonne humeur ne pouvait pourtant pas lui venir de l'accueil que lui faisait la critique. Certes, il n'était pas honni comme l'année précédente, mais de vifs éloges étaient mêlés de fortes réserves, et la pièce semblait, en définitive, ne satisfaire personne.

Voici, par exemple, un journal qui décrit l'attente du public. Le mardi matin 28 novembre, *Morgenbladet* avait annoncé l'arrivée de la pièce, tout le monde s'est précipité chez les libraires, mais le bateau de Copenhague avait un retard, la vente a commencé seulement le 29 à midi, et il n'y avait pas d'autre livre aux devantures. Et voici le jugement : La première impression est purement admirative. Mais ce qu'Ibsen préconise, c'est l'absence absolue de toute règle. « *Un Ennemi du Peuple* ne peut guère soulever de débat. Tout le monde doit être d'accord pour dire que les idées d'Ibsen sont simplement absurdes. » Malgré tout, comme drame, il n'y a rien de mieux dans le Nord, et « il y a dans ce livre beaucoup de belles pensées que l'on souhaiterait enracinées dans la conscience du peuple, et qui ne le sont pas ». Voilà à quelles contradictions en arrive

un critique dans une étude parue en trois numéros de son journal [1].

Dagbladet a évidemment voulu compenser le mauvais effet produit l'année précédente par son attitude à l'égard des *Revenants*, et publie deux amples études, l'une en quatre parties [2], l'autre à laquelle deux numéros suffisent [3]. Celle-ci surtout s'inquiète de savoir si vraiment les partis sont si mauvais, s'ils détruisent la liberté? Mais non, « comment un État pourrait-il subsister, si dans une société on réalisait cette idée pas de parti? » Le système représentatif serait impossible. L'autonomie individuelle conduirait au pouvoir absolu. Mais il est vrai que les partis peuvent perdre leur vrai caractère et devenir des coteries, et le critique aimablement conclut : « S'il en est un peu ainsi chez nous, et si *Un Ennemi du Peuple* peut nous ouvrir là-dessus les yeux, je peux certifier que la pièce fera du bien à notre parti. »

Et le grand journal de droite, *Morgenbladet*, se préoccupe avant tout de la même question, vue, naturellement, sous un tout autre aspect [4]. Stockmann ne peut représenter la vérité, par la raison qu'il n'y a pas de vérité en lui, cet ennemi de la majorité appartient au fond à cette majorité, il est du même acabit, quasi libéral, superficiel, aimant la popularité, etc. C'est un personnage comique, et pourtant il devient sublime dans sa colère, au quatrième acte, et semble un instant s'élever au rôle d'un superbe prophète. Il tient alors sur la majorité compacte des propos excellents, il dit, par exemple, que la majorité, loin d'avoir raison, « vit sur des résidus de pensées qui ont occupé antérieurement les esprits vraiment penseurs ». Puis le critique philosophe dit que les esprits supérieurs ont bien une sorte de droit à exercer autorité et influence, mais ne

[1] Harald Hansen dans *Fædrelandsvennen*, 6, 8 et 11 décembre 1882.
[2] Irgens Hansen dans *Dagbladet*, 1882, nos 296, 300, 302 et 304.
[3] Erik Vullum dans *Dagbladet*, 30 novembre et 1er décembre 1882.
[4] M. J. Monrad, dans *Morgenbladet*, 14 et 16 janvier 1883.

doivent pas s'isoler et considérer la vérité comme leur propriété particulière. Et il conclut que la pièce fait bien sentir ce qu'il y a de creux et vide dans la doctrine du droit absolu de la majorité, qui est d'ailleurs contradictoire, puisqu'elle renferme et suscite la doctrine diamétralement opposée, l'individualisme. Le mot de la fin « résonne comme un héroïsme de désespoir qui confine à la folie — à la folie des grandeurs », mais il est amené avec une rigueur psychologique ibsénienne.

Ainsi les deux partis interprètent, louent et blâment au profit de leurs idées. On ne veut ni ne peut s'indigner, comme à propos des *Revenants*, parce que la pièce est parfaitement « convenable ». Mais personne n'est content. Le journal satirique *Vikingen*, exprime cela très bien par un dessin en trois parties où Ibsen présente d'abord *L'Union des Jeunes*, à la grande joie de la droite, qui voit la gauche furieuse, puis *Les Soutiens de la Société*, à la grande joie de la gauche, qui s'amuse aux grands cris poussés par la droite, et enfin *Un Ennemi du Peuple*, qui fait fuir tout le monde.

Mais la gauche se sentait sans doute le plus atteinte. Ses critiques s'accordaient curieusement dans leur regret qu'Ibsen n'eût pas fait de Hovstad un personnagè plus important, car c'était lui qui eût dû répondre à Stockmann, et défendre les vrais principes modernes [1].

Ce ne fut pas mieux en Danemark, où les « Européens », c'est-à-dire les intellectuels de gauche, étaient aussi alliés à un parti paysan, Edvard Brandès publia un véritable éreintement de la pièce, qui était « une déception pour beaucoup de gens, et surtout pour ceux qui aiment le plus les œuvres d'Ibsen ». Celle-ci est très inférieure aux deux précédentes. « Quiconque se place, — même seulement en apparence — au-dessus des partis — la réaction se prévaudra toujours de lui, car elle aime

[1] *Bergens Tidende*, 12 et 13 décembre 1882 ; Arne Garborg dans *Nyt Tidsskrift*, I, pp. 571-581 ; Henrik Jæger dans *Aftenposten*, 4, 5 et 6 décembre 1882.

se prétendre indépendante des partis, comme si elle représentait une intelligence placée au-dessus d'eux. » Ce docteur Stockmann est un homme très médiocre, et la pièce démontre le contraire même de ce qu'il affirme à la fin, car il est alors impuissant, un des hommes les plus faibles qui soient. Et la pièce n'est qu'un article de journal [1].

Il est curieux, par contre, d'observer en Suède le très réactionnaire C. D. af Wirsén qui trouve le dialogue magnifique, les personnages admirablement dessinés et la pensée claire et simple. Et il s'étonne de trouver souvent des idées justes, et non fausses ou équivoques. Mais il formule aussi des objections, car Ibsen semble vouloir suggérer « qu'un parti avancé, tel que, par exemple, les amis de Brandès en Danemark, est le modèle d'une minorité saine et sans préjugé ». Et il conclut que ce qui manque à Ibsen, c'est de ne pas voir le vrai lien entre « l'éthique et le religieux » [2].

Les critiques, en général, estimaient que la pièce était éminemment scénique. Harald Hansen, par exemple, déjà cité, trouvait que la langue très simple assurerait le succès et croyait pouvoir garantir 25 représentations de suite avec salle comble. Un autre, également à cause de la langue, plus proche encore que d'habitude de la conversation courante, estimait que la pièce produirait grand effet à la scène [3]. Une exception singulière est P. A. Rosenberg, qui estime la pièce ennuyeuse, « ce qui, naturellement, ressortira encore plus à la représentation qu'à la lecture » [4].

En fait, *Un Ennemi du Peuple* a été joué sans tarder dans les pays scandinaves, le 13 janvier 1883 au « Théâtre de Christiania », le 24 janvier à Bergen, en février à Göteborg, le 3 mars à Stockholm, le 4 mars à Copenhague, et partout avec un succès

[1] *Morgenbladet* (danois), 7 décembre 1882.
[2] C. D. af. Wirsén, *Kritiker*, pp. 51-60.
[3] P. H[anse] dans *Kristiansands Stifisavis*, 2 décembre 1882.
[4] P. A. Rosenberg dans *Dania*, 1883, col. 299-302 et 318-321.

évident, mais non éclatant. A Kristiania, la pièce a eu 27 représentations au cours de la saison, mais n'a pas eu ensuite de reprise au vieux théâtre.

En Allemagne, la première représentation n'eut lieu que le 5 mars 1887, au Ostendtheater, devant un public populaire, qui fut très satisfait, mais la presse fut peu favorable : elle trouvait qu'il s'agissait là d'une histoire spécifiquement norvégienne, impossible en Allemagne, où Stockmann, dit-on, recevrait honneurs et fortune [1]. Il y a eu tout de même 20 représentations. Et la pièce a parcouru peu à peu les pays allemands, jouée au théâtre de la cour de Meiningen en mars 1888, puis à Königsberg, Hambourg, Altona, Berne, à Vienne en 1890, mais à Vienne le succès a été médiocre [2], de même qu'à Mayence en 1891 [3]. A Munich, en 1890, dix représentations seulement. Évidemment, *Un Ennemi du Peuple* n'a pas plu en Allemagne, et la médiocrité des représentations ne suffit pas à expliquer cette baisse de la vogue ibsénienne.

Cette médiocrité est constatée par le Suédois Ludvig Josephson, remarquable directeur de théâtre, à propos de la première d'*Un Ennemi du Peuple* à Haymarket. C'est, dit-il, la meilleure représentation d'Ibsen qu'il ait vue depuis longtemps, et le public, fort distingué, a été très satisfait. Le côté humoristique de la pièce était un peu accentué [4].

Peu après la représentation anglaise, la pièce a été donnée à Paris le 11 novembre 1893, par *L'Œuvre* de Lugné Poe. La traduction d'Ad. Chenevière et H. Johansen était autorisée par le comte Prozor, qui n'a publié la sienne qu'en 1905. En 1893 l'anarchie était fort à la mode parmi un grand nombre de jeunes gens. C'est parmi eux que furent recrutés les figurants

[1] *Aftenposten*, 1887, n° 128.
[2] *Dagbladet*, 1890, n° 356.
[3] *Aftenposten*, 1891, n° 171.
[4] Lettre de L. Josephson à Dagens Nyheter, reproduite dans *Dagbladet*, 1893, n° 245.

du quatrième acte, et la représentation fut précédée d'une conférence de Laurent Tailhade. C'est dire que l'interprétation de la pièce, acquise d'avance, fut bien différente de celles qui avaient été exprimées jusqu'alors, notamment en Norvège. On cria : Vive l'anarchie ! Jaurès et Clemenceau écrivirent deux importants articles [1]. La pièce obtint un très vif succès, et les spectateurs norvégiens furent aussi assez contents. La représentation « a été satisfaisante ou même mieux que cela », dit l'un d'eux [2]. Toutefois, ils étaient peu satisfaits de la disposition de la scène et des costumes [3].

Ensuite Lugné Poe a promené *Un Ennemi du Peuple*, notamment à Bruxelles. En 1898, il l'a joué à la Renaissance. Mais, alors on ne criait plus : Vive l'anarchie ! L'atmosphère était pourtant assez analogue à celle de 1893, car on était en pleine affaire Dreyfus, et l'on criait : Vive Ibsen ! pour finir par : Vive Zola !

Enfin le 9 novembre 1899 eut lieu au Gymnase la première d'une suite de représentations régulières, et la pièce est même ensuite parvenue jusqu'à la Comédie-Française, mais sans grand succès.

[1] Lugné Poe, *Acrobaties*, pp. 58-64, et documents annexes, pp. 261-264.
[2] *Aftenposten*, 1893, nº 639.
[3] *Morgenbladet*, 1893, nº 603.

UN ENNEMI DU PEUPLE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

LE DOCTEUR TOMAS STOCKMANN, *médecin des bains.*
MME STOCKMANN, *sa femme.*
PETRA, *leur fille, maîtresse d'école.*
EJLIF, MORTEN, *leurs fils, de treize et dix ans.*
PETER STOCKMANN, *frère aîné du docteur, maire et chef de la police, président du comité directeur des bains*, etc.
MORTEN KIIL, *tanneur, père adoptif de Mme Stockmann.*
HOVSTAD, *rédacteur en chef du* Messager du Peuple.
BILLING, *collaborateur du journal.*
HORSTER, *capitaine de navire marchand.*
ASLAKSEN, *imprimeur.*
HOMMES DE TOUTES CONDITIONS, QUELQUES FEMMES ET UN GROUPE D'ÉCOLIERS VENUS A UNE RÉUNION PUBLIQUE.

(L'action se passe dans une ville de la côte, dans le sud de la Norvège.)

PREMIER ACTE

(Le soir, dans le salon du docteur, qui est bien tenu, avec une décoration et des meubles modestes. Sur le mur de droite, deux portes, dont la plus éloignée conduit à l'antichambre et la plus proche au cabinet du docteur. Sur le mur opposé, en face de la porte de l'antichambre, est une porte qui mène aux autres chambres de la famille. Au milieu du même mur est le poêle, et au premier plan, un canapé avec une glace au-dessus et une table ovale couverte d'un tapis, devant. Sur la table, une lampe allumée avec un abat-jour. Au fond, porte ouverte sur la salle à manger, où la table est mise, éclairée par une lampe.)

Billing est attablé dans la salle à manger, une serviette sous le menton. Mme Stockmann, debout près de la table, lui tend un plat, — un gros rôti de bœuf. Les autres places autour de la table sont vides, le service de table est en désordre, comme à la fin d'un repas.

MADAME STOCKMANN

Puisque vous arrivez une heure trop tard, monsieur Billing, il faudra vous contenter d'un repas froid.

BILLING, *tout en mangeant.*

C'est tout à fait excellent,... c'est parfait.

MADAME STOCKMANN

Vous savez combien Stockmann tient à l'heure exacte de ses repas...

BILLING

Ça ne me fait rien du tout. Je trouve que c'est presque d'autant meilleur, quand je peux manger comme ça tout seul, et sans être dérangé.

MADAME STOCKMANN

Bien, bien, du moment que ça vous va...

(l'oreille tendue vers l'antichambre.)

C'est sûrement Hovstad qui arrive aussi.

BILLING

Peut-être.

(entre Peter Stockmann en manteau, avec canne et casquette d'uniforme.)

PETER STOCKMANN

Bonsoir, belle-sœur, je vous présente mes hommages.

MADAME STOCKMANN, *entre dans le salon.*

Ah ! tiens, bonsoir ; c'est vous? C'est gentil de venir nous voir.

PETER STOCKMANN

Je passais justement par ici, et je...

(Avec un coup d'œil vers la salle à manger.)

Oh ! mais vous avez du monde, il me semble.

MADAME STOCKMANN, *un peu confuse.*

Non, pas du tout ; c'est tout à fait par hasard.

(Vite.)

Ne voulez-vous pas entrer et manger un morceau?

PETER STOCKMANN

Moi? Non, merci bien. Dieu m'en garde ; manger chaud le soir ; ce n'est pas pour mes intestins.

MADAME STOCKMANN

Oh ! mais pour une fois...

PETER STOCKMANN

Non, non, Dieu vous bénisse ; je m'en tiens à mon thé et à mes tartines. C'est tout de même plus sain à la longue,... et ça coûte aussi un peu moins cher.

MADAME STOCKMANN, *souriant.*

N'allez pas croire que nous sommes de vrais paniers percés, Tomas et moi.

PETER STOCKMANN

Pas vous, belle-sœur ; je suis loin de le penser.

(Il indique le cabinet du docteur.)

Il n'est peut-être pas chez lui?

MADAME STOCKMANN

Non, il est sorti faire un petit tour après le dîner,... lui et les garçons.

PETER STOCKMANN

Je me demande si cela peut être bon?

(Il écoute.)

Le voilà qui vient, sans doute.

MADAME STOCKMANN

Non, ça ne doit pas être lui.

(On frappe.)

Entrez.

(Hovstad entre par l'antichambre.)

Oh ! c'est monsieur Hovstad qui...?

HOVSTAD

Oui, vous m'excuserez ; mais j'ai été retenu à l'imprimerie. Bonsoir, monsieur le maire.

PETER STOCKMANN, *salue avec quelque raideur.*

Monsieur. Vous venez probablement pour affaires?

HOVSTAD

Pour une part. Il s'agit d'un article à publier dans le journal.

PETER STOCKMANN

Je m'en doute. Il paraît que mon frère est un écrivain très fécond dans *Le Messager du Peuple,* à ce que j'entends dire.

HOVSTAD

Oui, il se permet d'écrire dans *Le Messager du Peuple* quand il a quelque vérité à dire sur un sujet ou un autre.

MADAME STOCKMANN, *à Hovstad.*

Mais ne voulez-vous pas...?

(De la main elle désigne la salle à manger.)

PETER STOCKMANN

Certes, je ne lui reproche pas du tout d'écrire pour le milieu des lecteurs où il peut compter qu'il sera le mieux apprécié. Je n'ai d'ailleurs personnellement aucune raison d'être mal disposé à l'égard de votre journal, monsieur Hovstad.

HOVSTAD

Non, je le pense bien.

PETER STOCKMANN

En somme, il règne un bel esprit de tolérance dans notre ville ;... un très bon esprit civique. Et cela vient de ce que nous avons une grande œuvre commune pour nous grouper,... une entreprise qui intéresse également tous les citoyens honnêtes...

HOVSTAD

L'établissement de bains, oui.

PETER STOCKMANN

Justement. Nous avons notre grand établissement de bains tout neuf, magnifique. Attention ! Les bains seront la condition d'existence essentielle de la ville, monsieur Hovstad. Sans aucun doute !

MADAME STOCKMANN

C'est aussi ce que dit Tomas.

PETER STOCKMANN

Quel merveilleux essor a pris cet endroit rien qu'en ces deux années ! Les gens ont eu de l'argent ; il y a eu vie et mouvement. Bâtiments et terrains acquièrent chaque jour plus de valeur.

HOVSTAD

Et le chômage diminue.

PETER STOCKMANN

Cela aussi, oui. Le poids de la misère a été diminué dans une proportion satisfaisante pour les classes possédantes, et le sera encore davantage pour peu que l'on ait cette année un vrai bel été ;... des arrivées de nombreux étrangers,... beaucoup de malades, qui pourront mettre l'établissement en vogue.

HOVSTAD

Et c'est à présumer, d'après ce que j'entends dire.

PETER STOCKMANN

Tout s'annonce très bien. Chaque jour parviennent des demandes de renseignements sur des logements *et cœtera.*

HOVSTAD

Eh bien ! l'article du docteur va venir à point.

PETER STOCKMANN

Est-ce qu'il a encore écrit quelque chose?

HOVSTAD

Ceci est un papier qu'il a écrit cet hiver ; il y recommande les bains, y expose les conditions de salubrité si favorables chez nous. Mais, cet hiver, j'ai mis l'article de côté.

PETER STOCKMANN

Aha ! il y avait probablement ceci ou cela qui n'allait pas?

HOVSTAD

Non, ce n'est pas ça ; mais il m'a semblé qu'il valait mieux attendre jusqu'à maintenant, à l'approche de l'été ; car les gens commencent à se préparer et à penser au séjour d'été...

PETER STOCKMANN

Très juste ; tout à fait juste, monsieur Hovstad.

MADAME STOCKMANN

Oui, Tomas est vraiment infatigable, quand il s'agit des bains.

PETER STOCKMANN

Bon, c'est aussi qu'il est au service des bains.

HOVSTAD

Oui, et puis, c'est lui aussi qui a, tout d'abord, créé l'affaire.

PETER STOCKMANN

Est-ce lui? Vraiment? Oui, j'entends dire parfois que

certaines gens sont de cet avis. Mais je croyais bien avoir pris une modeste part à cette entreprise.

MADAME STOCKMANN

Oui, Tomas le dit toujours.

HOVSTAD

Oui, qui le conteste, monsieur le maire? Vous avez mis l'affaire en train et l'avez amenée à la vie réelle; nous savons tous cela. Mais je voulais dire seulement que l'idée, tout d'abord, est venue du docteur.

PETER STOCKMANN

Oui, des idées, mon frère en a certes eu assez en son temps... malheureusement. Mais quand il s'agit de réaliser une œuvre, on va chercher des hommes d'une autre sorte, monsieur Hovstad. Et je croyais, en vérité, que dans cette maison, encore moins qu'ailleurs, on...

MADAME STOCKMANN

Mais, cher beau-frère...

HOVSTAD

Comment pouvez-vous, monsieur le maire...

MADAME STOCKMANN

Entrez donc vous restaurer un peu, monsieur Hovstad; mon mari va sûrement arriver pendant ce temps-là.

HOVSTAD

Merci; un petit morceau, peut-être.

(Il entre dans la salle à manger.)

PETER STOCKMANN, *baissant un peu la voix.*

C'est curieux, avec les gens qui sont directement issus de paysans; jamais ils ne peuvent acquérir le tact.

MADAME STOCKMANN

Mais à quoi bon se soucier de cela? Vous et Tomas, ne pouvez-vous pas partager l'honneur en frères?

PETER STOCKMANN

Oui, ça semblerait être bien ainsi ; mais ce n'est pas tout le monde et chacun, qui se contente de partager, à ce qu'il paraît.

MADAME STOCKMANN

Allons, voyons! Vous et Tomas, vous vous entendez si bien ensemble.

(Elle écoute.)

Je crois que le voilà.

(Elle va ouvrir la porte de l'antichambre.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *rit et parle haut dans l'antichambre.*

Tiens, tu auras un invité de plus, Katrine. N'est-ce pas amusant, hein? Allons, capitaine Horster; accrochez votre manteau à cette patère. Ah! bon, vous ne mettez pas de manteau, vous? Pense donc, Katrine, je l'ai pincé dans la rue; il ne voulait presque pas monter avec moi.

(Horster entre et salue Mme Stockmann.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *dans la porte.*

Entrez, les garçons. Ils ont de nouveau une faim de loup, tu sais. Arrivez, capitaine Horster; vous allez goûter un rôti de bœuf...

(Il pousse Horster dans la salle à manger; Ejlif et Morten y entrent aussi.)

MADAME STOCKMANN

Mais, Tomas, tu ne vois donc pas...?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se retourne dans la porte.*

Oh ! c'est toi, Peter.

(Il va lui tendre la main.)

Ah ! ça fait vraiment plaisir.

PETER STOCKMANN

Je suis malheureusement obligé de m'en aller dans un instant...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Des bêtises ; le grog sera bientôt sur la table. Tu n'oublies pas le grog, n'est-ce pas, Katrine?

MADAME STOCKMANN

Non, certes ; l'eau est là, qui bout.

(Elle va dans la salle à manger.)

PETER STOCKMANN

Du grog aussi !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, installe-toi ; nous allons passer un bon moment.

PETER STOCKMANN

Merci ; je ne prends jamais part à des fêtes de grog.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais ceci n'est pas une fête.

PETER STOCKMANN

Il me semble pourtant...

(Il regarde du côté de la salle à manger.)

C'est prodigieux qu'ils puissent absorber toute cette nourriture.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se frotte les mains.*

Oui, n'est-ce pas une joie de voir les jeunes gens manger? Ils sont toujours en appétit. C'est ce qu'il faut. Ils en ont besoin ! Des forces ! Ce sont eux qui fouilleront les terrains de l'avenir en germe, Peter.

PETER STOCKMANN

Puis-je demander ce qu'il y aurait à y « fouiller », comme tu dis?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bon, c'est aux jeunes gens qu'il faut le demander... quand le temps sera venu. Nous ne le verrons naturellement pas. Bien entendu. Deux vieux croûtons comme toi et moi...

PETER STOCKMANN

Allons, voyons ! C'est une façon très étrange de désigner...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, Peter, il ne faut pas attacher à cela d'importance. Car j'éprouve une joie et une satisfaction profondes. Je me sens indiciblement heureux au milieu de cette vie qui germe et jaillit. C'est vraiment une époque magnifique où nous vivons ! On dirait qu'un monde nouveau est en formation autour de nous.

PETER STOCKMANN

Réellement, tu trouves cela?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, naturellement tu ne peux pas le voir aussi bien que moi. Tu as toujours vécu mêlé à ce qu'on voit ici ; et l'impression est par là émoussée. Mais moi, qui ai dû passer tant d'années dans le Nord, en mon trou perdu, sans

presque jamais voir une personne étrangère qui eût à me dire une parole vivifiante,... moi, j'ai l'impression d'être transporté dans une grande ville grouillante...

PETER STOCKMANN

Oh ! une grande ville...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, je sais bien que tout est médiocre par comparaison avec beaucoup d'autres endroits. Mais il y a ici du mouvement,... des idées, une foule de questions pour lesquelles agir et lutter ; et c'est là l'essentiel.

(Il appelle.)

Katrine, le facteur n'est pas venu?

MADAME STOCKMANN, *dans la salle à manger.*

Non, personne n'est venu ici.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et puis, les bons revenus, Peter ! On apprend à y attribuer une importance, quand on a, comme nous, vécu à la portion congrue...

PETER STOCKMANN

Mon Dieu !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! oui, tu peux bien penser que nous étions dans la gêne, souvent, là-haut. Et pouvoir vivre maintenant en grands seigneurs ! Aujourd'hui, par exemple, nous avons eu un rôti de bœuf à dîner ; oui, et nous l'avons eu encore à souper. Tu ne veux pas en goûter un morceau? Ou bien je vais te le montrer en tout cas? Viens voir...

PETER STOCKMANN

Non, non, pas du tout...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! arrive ici, alors. Vois-tu, nous avons un tapis de table.

PETER STOCKMANN

Oui, je l'ai remarqué.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et puis nous avons un abat-jour. Tu vois? Tout ça, c'est Katrine qui a économisé pour l'avoir. Et ça rend le salon bien agréable. Tu ne trouves pas? Tu n'as qu'à te mettre là ;... non, non, non ; pas comme ça. Bien, c'est ça ; quand la lumière tombe ainsi en plein... Je trouve vraiment que le salon a un air élégant. Hein?

PETER STOCKMANN

Oui, quand on peut se permettre un pareil luxe...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! oui, je peux me le permettre maintenant. Katrine dit que je gagne presque autant que nous dépensons.

PETER STOCKMANN

Presque, oui... !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais il faut pourtant qu'un savant mène une vie tant soit peu large. Je suis sûr qu'un préfet quelconque dépense par an beaucoup plus que moi.

PETER STOCKMANN

Je crois bien ! Un préfet, un personnage de haut rang...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Enfin, disons un simple négociant en gros ! Ces gens-là dépensent bien des fois autant...

PETER STOCKMANN

Oui, les choses sont ainsi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

D'ailleurs, je ne gaspille pas en futilités, Peter. Mais je trouve que je ne peux pas me refuser le plaisir de voir des gens chez moi. J'ai besoin de ça, vois-tu. Moi qui ai vécu si longtemps à l'écart,... c'est pour moi un besoin vital d'être avec des jeunes gens vifs, ardents, à l'esprit libre, prêts à l'action... ; et ils le sont, tous ceux qui mangent si bien à côté. Je voudrais que tu connaisses un peu Hovstad...

PETER STOCKMANN

Oui, Hovstad, c'est vrai, il m'a dit qu'il va encore publier un article de toi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Un article de moi?

PETER STOCKMANN

Oui, sur les bains. Un article que tu as écrit cet hiver.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! celui-là, oui !... Mais non, je ne veux pas qu'il soit publié pour le moment.

PETER STOCKMANN

Non? Il me semble, pourtant, que ce serait justement le moment le plus favorable.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, en cela tu as peut-être raison ; dans les circonstances normales.

(Il marche dans le salon.)

PETER STOCKMANN, *le suit des yeux.*

Qu'y aurait-il d'anormal dans les circonstances actuelles?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'arrête.*

Ça, Peter, je ne peux vraiment pas te le dire pour l'instant ; pas ce soir, en tout cas. Il se peut qu'il y ait beaucoup de faits anormaux; ou peut-être aussi n'y a-t-il rien du tout. Il est possible que ce soit une simple imagination.

PETER STOCKMANN

Je dois avouer que ceci a l'air très énigmatique. Est-ce qu'il se passe quelque chose? Quelque chose dont il ne faut pas m'informer? J'estime pourtant que moi, en qualité de président de la direction des bains...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et j'estime que moi... ; voyons, n'allons pas nous prendre aux cheveux, Peter.

PETER STOCKMANN

Dieu m'en garde ; ce n'est pas mon habitude de prendre aux cheveux, comme tu dis. Mais je dois absolument exiger que toutes mesures soient prises et exécutées suivant la voie réglementaire et par les autorités régulièrement instituées à cet effet. Je ne peux admettre qu'on suive des voies détournées ou souterraines.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Est-ce que je suis jamais, moi, des voies détournées ou souterraines?

PETER STOCKMANN

Tu as, en tout cas, une tendance invétérée à suivre tes propres voies. Et dans une société bien ordonnée, c'est

presque aussi inadmissible. Chacun doit accepter de se soumettre à l'ensemble, ou, plus exactement, aux autorités qui ont charge de veiller sur l'intérêt général.

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est possible. Mais en quoi fichtre cela me concerne-t-il?

PETER STOCKMANN

Mais si, car c'est là, mon bon Tomas, ce que tu sembles ne vouloir jamais apprendre. Et prends garde ; il viendra bien un jour où il t'en cuira,... tôt ou tard. Maintenant je te l'ai dit. Adieu.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Voyons, es-tu fou? Tu fais complètement fausse route...

PETER STOCKMANN

Ce n'est pourtant pas mon habitude. D'ailleurs je dois décliner toute...

(Il salue dans la salle à manger.)

Adieu, belle-sœur. Adieu, messieurs.

(Il sort.)

MADAME STOCKMANN, *entrant dans le salon.*

Il est parti?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et furieux.

MADAME STOCKMANN

Mais, cher Tomas, qu'est-ce que tu lui as encore fait?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Absolument rien. Il ne peut tout de même pas exiger que je lui rende compte avant le moment venu.

MADAME STOCKMANN

De quoi aurais-tu à lui rendre compte?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Hum ! ne me parle pas de ça, Katrine... C'est singulier que le facteur n'arrive pas.

(Hovstad, Billing et Horster se sont levés de table et entrent au salon. Ejlif et Morten viennent un peu après.)

BILLING, *s'étirant.*

Ah ! un tel repas, Dieu me damne, ça fait de vous un autre homme.

HOVSTAD

Le maire n'était pas d'humeur folâtre ce soir.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ça vient de l'intestin ; il digère mal.

HOVSTAD

C'est surtout *Le Messager du Peuple* qu'il ne peut pas digérer.

MADAME STOCKMANN

Vous vous en êtes tiré avec lui assez bien, il me semble.

HOVSTAD

Oh ! oui ; mais ce n'est rien de plus qu'un armistice.

BILLING

Tout juste ; c'est le mot qui résume la situation.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il faut nous rappeler que Peter est un homme qui vit seul, le pauvre. Il n'a pas de foyer où il puisse se plaire ; rien que des affaires, des affaires. Et puis, tout ce maudit thé léger qu'il ingurgite. Allons, mettez donc des chaises autour de la table, mes enfants. Katrine, va-t-on bientôt avoir le grog?

MADAME STOCKMANN, *allant vers la salle à manger.*

Je vais l'apporter.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et asseyez-vous ici près de moi sur le canapé, capitaine Horster. Vous qu'on voit si rarement... Allons, prenez place, mes amis.

(Les messieurs s'asseyent autour de la table, Mme Stockmann apporte un plateau, où il y a bouilloire, verres, carafons et tout ce qu'il faut.)

MADAME STOCKMANN

Voilà ; ça, c'est de l'arrak, et ça, du rhum ; et voici du cognac. Chacun n'a qu'à se servir.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *prend un verre.*

Oui, c'est ce qu'on va faire.

(Pendant qu'on prépare le grog.)

Et les cigares. Ejlif, tu sais bien où est la boîte, et toi, Morten, tu peux prendre ma pipe.

(Les garçons entrent dans la chambre à droite.)

Je soupçonne qu'Ejlif chipe un cigare de temps en temps ; mais je ne fais semblant de rien.

(Il crie.)

Et puis ma calotte, Morten ! Katrine, ne peux-tu pas lui dire où je l'ai mise. Ah ! il l'a, c'est bien.

(Les garçons apportent ce qu'il a demandé.)

Allons, mes amis. Moi, je m'en tiens à la pipe, vous savez ; celle-ci a fait avec moi bien des courses par temps d'orage, là-haut, dans le Nordland.

(Il trinque.)

Skaal ! Ah ! certes il vaut mieux être ici bien tranquille et au chaud.

MADAME STOCKMANN, *assise à tricoter.*

Allez-vous bientôt prendre la mer, capitaine Horster?

HORSTER

Je pense être prêt la semaine prochaine.

MADAME STOCKMANN

Et vous allez en Amérique?

HORSTER

Oui, c'est ce qui est prévu.

BILLING

Mais alors, vous ne pourrez prendre part aux élections municipales.

HORSTER

Est-ce qu'il y aura des élections?

BILLING

Vous ne le savez pas?

HORSTER

Non, je ne m'occupe pas de ces questions-là.

BILLING

Mais vous vous intéressez pourtant aux affaires publiques?

HORSTER

Non, je ne m'entends pas à cela.

BILLING

Tout de même ; on doit prendre part au vote, au moins.

HORSTER

Même ceux qui n'y comprennent rien?

BILLING

Comprendre? Que voulez-vous dire par là? La société est comme un navire ; tout le monde doit contribuer à la direction du gouvernail.

HORSTER

Il est possible que ce soit bien à terre ; mais à bord, ça ne marcherait pas.

HOVSTAD

C'est curieux que la plupart des marins s'intéressent aussi peu aux affaires du pays.

BILLING

Très curieux.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Les marins sont comme les oiseaux migrateurs ; ils se sentent chez eux au sud comme au nord. Aussi devons-nous être, nous autres, d'autant plus agissants, monsieur Hovstad. *Le Messager du Peuple* aura-t-il demain quelque article d'une utilité générale?

HOVSTAD

Rien sur les affaires de la ville. Mais après-demain j'ai pensé à publier votre article...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! oui, morbleu, cet article ! Non, écoutez, il faut l'ajourner.

HOVSTAD

Vraiment? Nous avions justement de la place, et il me semble que c'est le moment le plus propice...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, oui, en cela vous pouvez avoir raison, mais il

faut attendre tout de même. Je vous expliquerai plus tard...

(Petra, en chapeau et manteau, avec des cahiers sous le bras, entre par l'antichambre.)

PETRA

Bonsoir.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bonsoir, Petra ; te voilà?

(On échange des saluts; Petra se débarrasse de vêtements et cahiers sur une chaise près de la porte.)

PETRA

Et on se donne ici du bon temps, pendant que j'étais dehors à trimer.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! donne-toi du bon temps, toi aussi.

BILLING

Voulez-vous que je vous prépare un petit verre?

PETRA, *s'approche de la table.*

Merci, je le ferai moi-même ; vous le préparez toujours trop fort. Mais c'est vrai, père, j'ai une lettre pour toi.

(Elle va vers la chaise où sont ses affaires.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Une lettre ! De qui?

PETRA, *cherche dans la poche de son manteau.*

Le facteur me l'a remise juste au moment où je sortais.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se lève et la rejoint.*

Et tu ne la donnes que maintenant !

PETRA

Je n'avais vraiment pas le temps de remonter. Tiens, la voilà.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *prend la lettre.*

Donne, donne, mon enfant.

(Il regarde l'enveloppe.)

Oui, parfaitement !...

MADAME STOCKMANN

Est-ce celle que tu attendais avec tant d'impatience, Tomas?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Justement ; maintenant il faut que j'aille tout de suite... Où trouverai-je une lumière, Katrine? Est-ce qu'il n'y a encore pas de lampe dans mon cabinet?

MADAME STOCKMANN

Si, la lampe est allumée sur la table.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien, bien. Excusez un instant...

(Il entre dans la chambre à droite.)

PETRA

De quoi peut-il s'agir, mère?

MADAME STOCKMANN

Je ne sais pas ; ces jours derniers il a souvent demandé après le facteur.

BILLING

Probablement un malade qui n'habite pas en ville...

PETRA

Pauvre père, il aura bientôt trop à faire.

(Elle prépare son verre.)

Ah ! ça va être bon !

HOVSTAD

Avez-vous donné des leçons à l'école du soir aujourd'hui encore?

PETRA, *boit une gorgée*

Deux.

BILLING

Et quatre à l'institut ce matin...

PETRA, *s'assied près de la porte.*

Cinq.

MADAME STOCKMANN

Et tu as des devoirs à corriger ce soir, je vois.

PETRA

Oui, tout un paquet.

HORSTER

Vous aussi avez beaucoup à faire, à ce qu'il paraît.

PETRA

Oui, mais c'est très bien. On est délicieusement lasse après.

BILLING

Vous aimez cela?

PETRA

Oui, on dort si bien après.

MORTEN

Tu dois avoir beaucoup péché, Petra.

PETRA

Péché?

MORTEN

Oui, puisque tu travailles tant. Monsieur Rörlund dit que le travail est une punition pour nos péchés.

EJLIF, *sifflant.*

Pfuh ! ce que tu es bête de croire à ça.

MADAME STOCKMANN

Allons, voyons, Ejlif !

BILLING, *riant.*

Non, c'est excellent.

HOVSTAD

Alors tu ne voudrais pas travailler tant que ça, Morten?

MORTEN

Non, je ne veux pas.

HOVSTAD

Bon, mais alors qu'est-ce que tu veux être dans le monde?

MORTEN

Je voudrais bien être viking.

EJLIF

Mais alors tu devrais être païen.

MORTEN

Eh bien ! je pourrais être païen.

BILLING

Je suis tout à fait d'accord avec toi, Morten ! J'en dis tout autant.

MADAME STOCKMANN, *lui faisant signe.*

Non, certes, vous ne dites pas cela, non, monsieur Billing.

BILLING

Mais si, morbleu !... Je suis un païen, et j'en suis fier. Vous verrez, nous serons bientôt tous païens.

MORTEN

Et pourrons-nous alors faire tout ce que nous voudrons?

BILLING

Ça, vois-tu, Morten...

MADAME STOCKMANN

Maintenant il faut rentrer chez vous, mes enfants ; vous avez sûrement des leçons pour demain.

EJLIF

Je pourrais bien rester un moment, moi...

MADAME STOCKMANN

Toi aussi ; allez tous les deux.

(Les garçons disent bonsoir et entrent dans la chambre à gauche.)

HOVSTAD

Croyez-vous vraiment que ce soit mauvais pour les garçons d'entendre dire cela?

MADAME STOCKMANN

Peuh ! je ne sais pas trop ; mais je n'aime pas cela.

PETRA

Oui, mais je crois, mère, que tu as tout à fait tort.

MADAME STOCKMANN

Oui, c'est bien possible ; mais je n'aime pas cela ; pas ici, chez nous.

PETRA

Il y a tant de mensonge, à la maison comme à l'école. A la maison il faut se taire, et à l'école nous sommes obligées de mentir aux enfants.

HORSTER

Vous êtes obligées de mentir?

PETRA

Oui, ne croyez-vous pas que nous avons à enseigner une foule de choses auxquelles nous ne croyons pas nous-mêmes?

BILLING

Oui, ce n'est que trop certain.

PETRA

Si j'en avais seulement les moyens, je fonderais moi-même une école, où il en irait autrement.

BILLING

Ah ! ouiche, les moyens...

HORSTER

Bon, si vous avez cette idée, mademoiselle Stockmann, vous pourriez avoir un local chez moi. La vieille grande maison de feu mon père est presque vide ; il y a là, en bas, une énorme salle à manger...

PETRA, *riant.*

Oui, oui, je vous remercie ; mais il est probable que je n'en ferai rien.

HOVSTAD

Oh ! non, mademoiselle Petra en viendra plutôt à écrire dans les journaux, je crois. C'est vrai, avez-vous eu le temps de penser au roman anglais que vous avez promis de traduire pour nous?

PETRA

Non, pas encore ; mais vous l'aurez en temps voulu.

(Le Dr Stockmann arrive de son cabinet, la lettre ouverte à la main.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *brandissant la lettre.*

Eh bien ! vous pouvez m'en croire, il y aura du nouveau dans la ville !

BILLING

Du nouveau?

MADAME STOCKMANN

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Une grande découverte, Katrine !

HOVSTAD

Vraiment?

MADAME STOCKMANN

Que tu as faite?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, c'est bien moi.

(Il arpente le salon.)

Qu'on vienne dire, maintenant, comme d'habitude, que ce sont des lubies et des caprices de fou. Mais on s'en gardera bien ! Haha ! on s'en gardera, je pense !

PETRA

Mais, père, dis-nous ce que c'est.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, oui, donne-moi le temps, et vous allez tout savoir. Hein ! si j'avais eu Peter ici maintenant ! Oui, ça montre combien nous pouvons, nous, les hommes, porter des jugements comme les taupes les plus aveugles...

HOVSTAD

Que voulez-vous dire par là, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'arrête près de la table.*

N'est-ce pas l'opinion générale que notre ville est un endroit sain?

HOVSTAD

Oui, c'est bien évident.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et même un endroit d'une salubrité tout à fait exceptionnelle, qui mérite d'être recommandé très chaudement tant aux malades qu'aux gens bien portants.

MADAME STOCKMANN

Oui, mais, cher Tomas...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Aussi l'avons-nous recommandé, préconisé. J'ai écrit tant et plus, dans *Le Messager du Peuple* et des feuilles volantes...

HOVSTAD

Hé ! oui, et après?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Cet établissement de bains, que l'on appelle l'artère de la ville, et le nerf vital de la ville,... et le diable sait tout ce qu'il est encore...

BILLING

« Le cœur palpitant de la ville, » comme, un jour, dans une fête, je me suis permis de...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Hé oui ! ça aussi. Mais savez-vous ce qu'il est en réalité, ce grand établissement magnifique et glorifié, qui a coûté tant d'argent... savez-vous ce qu'il est?

HOVSTAD

Non, qu'est-il donc?

MADAME STOCKMANN

Oui, qu'est-il?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tous les bains sont un foyer de pestilence.

PETRA

Les bains, père!

MADAME STOCKMANN, *en même temps.*

Nos bains!

HOVSTAD, *en même temps.*

Mais, monsieur le docteur...

BILLING

Tout à fait incroyable!

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tout l'établissement de bains est un sépulcre blanchi empoisonné, je vous dis. Tout ce qu'il y a de plus dangereux pour la santé! Toutes les immondices de la vallée de Mölle,... ces saletés qui sentent si mauvais, là-haut,... infectent l'eau des conduites d'alimentation du réservoir; et cette maudite fange empoisonnée suinte aussi jusqu'au rivage...

HORSTER

A l'endroit où sont les bains de mer?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Précisément là.

HOVSTAD

Comment êtes-vous si sûr de tout cela, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'ai fait des recherches les plus consciencieuses. Oui, j'ai eu depuis longtemps le soupçon de quelque vice. L'an dernier se sont produits des cas de maladie surprenants parmi les baigneurs... des cas de typhus et de gastralgie...

MADAME STOCKMANN

Oui, en effet.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Nous avons pensé alors que les étrangers avaient apporté l'infection avec eux ; mais depuis... cet hiver... j'ai changé d'idée ; et alors je me suis mis à étudier l'eau, le mieux possible.

MADAME STOCKMANN

C'est donc cela qui t'a donné tant de travail !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, tu peux dire que j'ai eu du travail, Katrine. Mais je n'avais pas ici tout l'outillage scientifique nécessaire ; aussi ai-je envoyé à l'université des échantillons tant de l'eau à boire que de l'eau de mer pour avoir une analyse exacte par un chimiste.

HOVSTAD

Et vous avez maintenant cette analyse?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *montre la lettre.*

Je l'ai là ! On y indique la présence dans l'eau de matières organiques en putréfaction,... des infusoires innombrables. L'eau est absolument nuisible à la santé, aussi bien pour l'usage externe que pour l'usage interne.

MADAME STOCKMANN

C'est un vrai bonheur que tu l'aies découvert à temps.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, tu peux le dire.

HOVSTAD

Et que comptez-vous faire maintenant, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tâcher de corriger ça, bien entendu.

HOVSTAD

Il y a donc moyen?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il faut qu'il y ait moyen. Autrement tout l'établissement de bains est inutilisable... réduit à néant. Mais il n'y a rien à craindre. Je vois très clairement ce qu'il faut entreprendre.

MADAME STOCKMANN

Et dire, mon bon Tomas, que tu as gardé tout cela si secret ici.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! oui, j'aurais dû peut-être courir la ville et en parler avant d'avoir l'entière certitude? Non, merci ; je ne suis pas si fou.

PETRA

Bien, mais à nous, ici...

LE DOCTEUR STOCKMANN

A aucune âme qui vive. Mais demain tu pourras courir chez le « blaireau ».

MADAME STOCKMANN

Oh ! voyons, Tomas !...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, oui, chez grand-père, disons. Ah ! oui, il aura de quoi s'étonner, le vieux ; il croit que je suis timbré ; peuh !

il y en a encore d'autres qui le croient aussi, je m'en suis bien aperçu. Mais maintenant les bonnes gens verront... maintenant ils vont bien voir !...

(Il arpente le salon et se frotte les mains.)

Il va y en avoir un tumulte dans la ville, Katrine ! Tu ne peux t'imaginer ce que ce sera. Il faut refaire toute la canalisation.

HOVSTAD, *se lève.*

Toute la canalisation?...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, bien entendu. La prise d'eau est placée trop bas ; il faut la transporter beaucoup plus haut.

PETRA

Alors, tu avais tout de même raison.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! tu te rappelles ça, Petra? J'ai écrit contre eux, quand ils allaient commencer à construire. Mais il n'y a eu personne, alors, qui ait voulu m'écouter. Vous pouvez penser si je vais maintenant leur envoyer un paquet ;... oui, car j'ai naturellement adressé un rapport à la direction des bains ; je l'ai tenu prêt toute une semaine ; j'ai seulement attendu ceci.

(Il montre la lettre.)

Mais maintenant il va partir tout de suite.

(Il va dans son cabinet et revient avec une liasse de papiers.)

Voilà ! Quatre feuilles d'une écriture serrée ! Et la lettre y sera jointe. Un journal, Katrine ! Donne-moi quelque chose pour l'envelopper. Bien, ça va, donne-le à... à... ;

(Il trépigne.)

comment diable est-ce qu'elle s'appelle? Enfin, donne-le à la bonne ; dis-lui qu'elle le porte au maire tout de suite.

(Mme Stockmann sort avec le paquet par la salle à manger.

PETRA

Que crois-tu que va dire l'oncle Peter, père?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Que pourrait-il bien dire? Il est bien obligé d'être content de ce qu'une vérité aussi importante soit révélée, je pense.

HOVSTAD

M'est-il permis de publier une petite note sur votre découverte dans *Le Messager du Peuple?*

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, je vous en serai fort obligé.

HOVSTAD

Car il est désirable que le public soit informé le plus tôt possible.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, certainement.

MADAME STOCKMANN, *rentre.*

Elle est partie avec le paquet.

BILLING

Vous allez devenir, morbleu, le premier homme de la ville, monsieur le docteur !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *enchanté, marchant çà et là.*

Oh ! baste ; au fond, je n'ai rien fait que mon devoir. J'ai été un heureux chercheur de trésors ; voilà tout ; mais tout de même...

BILLING

Hovstad, vous ne trouvez pas que la ville devrait faire au docteur Stockmann l'honneur d'un cortège aux flambeaux?

HOVSTAD

En tout cas je le proposerai.

BILLING

Et j'en parlerai avec Aslaksen.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, chers amis, pas de pareilles parades ; je ne veux entendre parler d'aucune sorte de fête. Et si la direction des bains avait l'idée d'augmenter mon traitement, je ne l'accepterai pas. Katrine, je te le dis,... je n'accepterai pas.

MADAME STOCKMANN

Tu as raison, Tomas.

PETRA

Skaal, père !

HOUSTAD et BILLING

Skaal, skaal, monsieur le docteur.

HORSTER, *trinque avec le docteur.*

Puissiez-vous n'avoir que satisfaction de tout ceci.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Merci, merci, mes chers amis ! J'ai le cœur tout réjoui... ; oh ! quelle bénédiction, ce sentiment d'avoir bien mérité de sa ville natale et de ses concitoyens. Hourra, Katrine !

(Il lui passe les deux bras autour du cou et tournoie sur lui-même en l'entraînant, Mme Stockmann crie et se débat. Rires, applaudissements et hourras pour le docteur. Les garçons passent la tête dans la porte.)

ACTE II

(Le salon du docteur. La porte de la salle à manger est fermée. C'est le matin.)

MADAME STOCKMANN, *une lettre cachetée à la main, sort de la salle à manger, et va jeter un coup d'œil dans la première pièce à droite.*

Es-tu là, Tomas?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *dans la pièce.*

Oui, je viens de rentrer.

(Il entre.)

Il y a quelque chose.?

MADAME STOCKMANN

Une lettre de ton frère.

(Elle la lui tend.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Aha ! voyons ça.

(Il ouvre l'enveloppe et lit.)

« Le manuscrit transmis est renvoyé inclus... »

(Il continue à lire en marmottant.)

Hum !...

MADAME STOCKMANN

Eh bien ! que dit-il?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *fourre les papiers dans sa poche.*

Non, il écrit seulement qu'il viendra lui-même vers midi.

MADAME STOCKMANN

Alors, fais attention de rester à la maison.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, ça m'est facile ; car j'ai fini mes visites du matin.

MADAME STOCKMANN

Je suis très curieuse de savoir comment il prendra cela.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tu vas voir qu'il ne sera pas trop content que ce soit moi, et non lui-même, qui aie fait cette découverte.

MADAME STOCKMANN

Oui, et ça ne t'inquiète pas?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! il sera tout de même content, au fond, tu comprends. Et pourtant... ; Peter a une si maudite peur de voir d'autres que lui faire quoi que ce soit pour le bien de la ville.

MADAME STOCKMANN

Eh bien ! sais-tu, Tomas,... alors tu devrais être gentil et partager l'honneur avec lui. Ne pourrait-on pas dire que c'est lui qui t'a mis sur la voie...?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, moi, je veux bien. Pourvu que je fasse corriger le défaut, je...

LE VIEUX MORTEN KIIL, *montre sa tête dans la porte de l'antichambre, jette un regard scrutateur dans le salon, a un rire étouffé, et demande d'un air matois :*

Est-ce que... est-ce que c'est vrai?

MADAME STOCKMANN, *allant à lui.*

Père, c'est toi !...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Hé ! tiens, beau-père ; bonjour, bonjour !

MADAME STOCKMANN

Oh ! mais entre donc !

MORTEN KIIL

Oui, si c'est vrai ; sinon, je m'en retourne.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Qu'est-ce qui est vrai?

MORTEN KIIL

Cette folie au sujet des eaux. Est-ce que c'est vrai, ça?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien sûr que c'est vrai. Mais comment l'avez-vous su?

MORTEN KIIL, *entre.*

Petra est accourue chez moi, en allant à l'école...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, elle a fait cela?

MORTEN KIIL

Oui, oui ; et voilà qu'elle raconte... j'ai cru qu'elle voulait se moquer de moi ; mais ça ne ressemble pas à Petra.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, comment pouviez-vous le penser?

MORTEN KIIL

Oh ! il ne faut jamais se fier à personne ; on peut être

bafoué sans qu'on s'en doute. Mais alors, c'est tout de même vrai?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, c'est vrai en toute certitude. Asseyez-vous, beau-père.

(Il le force à s'asseoir sur le canapé.)

Et n'est-ce pas un vrai bonheur pour la ville?

MORTEN KIIL, *réprimant un rire.*

Un bonheur pour la ville !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, que j'aie fait cette découverte en temps si opportun.

MORTEN KIIL, *comme précédemment.*

Oui, oui, oui !... Mais jamais je n'aurais cru que vous joueriez des tours de singe à votre propre frère.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Des tours de singe !

MADAME STOCKMANN

Non, mais, cher père...

MORTEN KIIL, *pose les mains et le menton sur le pommeau de sa canne et cligne de l'œil au docteur d'un air malin.*

Comment donc est-ce que c'était? N'était-ce pas une bête qui était venue dans les conduites?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais oui, un infusoire.

MORTEN KIIL

Et il paraît qu'il serait venu là beaucoup de ces bêtes, a dit Petra. Une foule innombrable.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Parfaitement ; elles peuvent être là par centaines de mille.

MORTEN KIIL

Mais il n'y a personne qui puisse les voir,... c'est bien ça?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui ; on ne peut pas les voir.

MORTEN KIIL, *avec un gloussement de rire muet.*

Voilà, le diable m'emporte, la meilleure histoire que j'aie encore entendue de vous.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Qu'est-ce que vous voulez dire?

MORTEN KIIL

Mais vous ne pourrez pas faire croire ça au maire, jamais de la vie.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ça, on verra bien.

MORTEN KIIL

Pensez-vous qu'il pourrait être si fou?

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'espère que toute la ville le sera.

MORTEN KIIL

Toute la ville ! Hé ! ça, c'est bien possible. Mais c'est ce qu'il faut pour ces gens-là ; ça leur fera du bien. Il paraît qu'ils sont aujourd'hui tellement plus malins que nous autres vieux. Ils m'ont blackboulé honteusement au conseil municipal. Oui, je dis bien, car leurs votes m'ont chassé

comme un chien. Mais maintenant ils vont payer ça. Jouez-leur des tours de singe, Stockmann.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais, beau-père...

MORTEN KIIL

Des tours de singe, vous dis-je.

(Il se lève.)

Si vous pouvez amener le maire et ses amis à donner dans un panneau, j'offre tout de suite cent couronnes aux pauvres.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Hé ! voilà qui est gentil.

MORTEN KIIL

Oui, je n'ai pas de quoi gaspiller, vous savez ; mais si vous y parvenez, je ferai cadeau de cinquante couronnes aux pauvres le soir de Noël.

(Hovstad entre par l'antichambre.)

HOVSTAD

Bonjour !

(Il s'arrête.)

Oh ! pardon...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, arrivez ; arrivez...

MORTEN KIIL, *glousse de nouveau.*

Lui ! En est-il aussi?

HOVSTAD

Que voulez-vous dire?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien sûr, qu'il en est.

MORTEN KIIL

J'aurais presque pu me le dire ! Ça sera dans les journaux. Oui, vous êtes bien l'homme qu'il faut, Stockmann. Eh bien ! maintenant, arrangez-vous ; moi je m'en vais.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! non, restez un peu, beau-père.

MORTEN KIIL

Non, je m'en vais. Et trouvez tous les tours de singe que vous pourrez ; vous ne l'aurez fichtre pas fait pour rien.

(Il sort; Mme Stockmann l'accompagne.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *rit.*

Figurez-vous,... le vieux ne croit pas un mot de l'affaire des conduites.

HOVSTAD

Ah ! c'était de cette question-là que...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, c'était de cela que nous parlions. Et c'est peut-être à ce sujet que vous venez aussi?

HOVSTAD

Oui, en effet. Avez-vous un petit moment, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tant que vous voudrez, mon cher.

HOVSTAD

Avez-vous des nouvelles du maire?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Pas encore. Il va venir ici tout à l'heure.

HOVSTAD

J'ai réfléchi à la question depuis hier soir.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et alors?

HOVSTAD

Pour vous, qui êtes médecin, et qui êtes un savant, cette question d'adduction d'eau existe par elle-même. Je veux dire qu'il ne vous vient pas à l'esprit qu'elle est liée à beaucoup d'autres.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, comment cela...? Asseyons-nous, mon cher... Non, là, sur le canapé.

(Hovstad s'assied sur le canapé, le docteur sur un fauteuil de l'autre côté de la table.)

Eh bien? Vous pensez donc...?

HOVSTAD

Vous avez dit hier que l'eau corrompue provenait de saletés qui sont dans le sol.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, elle vient sans aucun doute de ce cloaque empoisonné qui est là-haut dans la vallée de Mölle.

HOVSTAD

Excusez-moi, monsieur le docteur, mais je crois qu'elle provient d'un tout autre cloaque.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Quel cloaque serait-ce donc?

HOVSTAD


Le cloaque où pourrit toute notre vie communale.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, mais, que diable, monsieur Hovstad, qu'est-ce que vous me chantez là?

HOVSTAD

Toutes les affaires de la ville sont peu à peu venues aux mains d'un groupe de fonctionnaires...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Heu ! fonctionnaires, ils ne le sont pas tous.

HOVSTAD

Non, mais ceux qui ne le sont pas, sont, en tout cas, les amis et partisans des fonctionnaires ; ce sont tous les gens riches, tous ceux qui portent de vieux noms estimés dans la ville ; ce sont eux qui nous gouvernent.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais ces gens-là ont réellement compétence et capacités.

HOVSTAD

Ont-ils montré compétence et capacités, quand ils ont placé la prise d'eau où elle est aujourd'hui?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, c'était évidemment une grosse sottise de leur part. Mais elle va être réparée maintenant.

HOVSTAD

Croyez-vous que ça ira tout seul?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tout seul ou pas,... ça ira en tout cas.

HOVSTAD

Oui, si la presse s'en mêle.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ce n'est pas nécessaire, mon cher. Je suis sûr que mon frère...

HOVSTAD

Excusez-moi, monsieur le docteur, mais je compte traiter la question.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Dans le journal?

HOVSTAD

Oui. Quand j'ai pris *Le Messager du Peuple,* je me proposais de rompre ce cercle de vieux autoritaires entêtés qui détenaient tout pouvoir.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais vous m'avez raconté vous-même quel fut le résultat. Vous avez failli ruiner le journal.

HOVSTAD

Oui, cette fois-là, nous avons dû baisser le ton. Car on pouvait craindre l'échec de l'établissement de bains, si ces gens-là étaient tombés. Mais maintenant, il existe, et on peut se passer de ces gros messieurs.

LE DOCTEUR STOCKMANN

S'en passer, bien ; mais nous leur devons tout de même une grande reconnaissance.

HOVSTAD

Elle leur sera rendue en tout honneur. Mais un journaliste de tendance populaire, comme moi, ne peut pas laisser échapper une occasion telle que celle-ci. Il faut saper la vieille légende de l'infaillibilité des gouvernants. Il faut

la déraciner, de même que n'importe quelle autre sorte de superstition.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Pour cela, je suis d'accord avec vous de tout mon cœur, monsieur Hovstad ; si c'est une superstition, qu'on s'en débarrasse !

HOVSTAD

Le maire, je voudrais bien ne pas y toucher, puisqu'il est votre frère. Mais vous êtes sûrement d'avis, comme moi, que la vérité prime toutes les autres considérations.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, ça va de soi...

(Avec éclat.)

Oui mais... ! Oui mais... !

HOVSTAD

N'allez pas penser du mal de moi. Je ne suis ni plus égoïste, ni plus ambitieux de pouvoir que la plupart des gens.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais, mon cher,... qui vous soupçonne?

HOVSTAD

Je suis d'une famille pauvre, comme vous le savez ; et j'ai eu suffisamment l'occasion de voir de quoi les souches sociales inférieures ont le plus besoin. Et c'est de participer à la direction des affaires publiques, monsieur le directeur. C'est là ce qui développe les facultés, les connaissances et le sentiment de dignité...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, je le comprends très bien...

HOVSTAD

Oui,... aussi je trouve qu'un journaliste assume une lourde responsabilité, s'il néglige une occasion propice à l'émancipation de la masse, des petits, des opprimés. Oh ! je sais bien,... dans le camp des grands on appellera cela provocation et je ne sais quoi ; mais ils peuvent dire ce qu'ils voudront. Du moment que ma conscience est en repos, je...

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est cela, oui ! C'est cela, cher monsieur Hovstad. Mais tout de même... que diable... !

(On frappe.)

Entrez !

(L'imprimeur Aslaksen paraît à la porte de l'antichambre. Il est en costume noir, pauvre, mais convenable, avec une cravate un peu fripée, des gants et un chapeau haute-forme à la main.)

ASLAKSEN, *s'incline.*

Excusez-moi, monsieur le docteur, d'être assez hardi...

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se levant.*

Tiens, tiens... voilà l'imprimeur Aslaksen.

ASLAKSEN

Oui, c'est moi, monsieur le docteur.

HOVSTAD, *se lève.*

Est-ce moi que vous voulez voir, Aslaksen?

ASLAKSEN

Non, ce n'est pas ça ; je ne savais pas que nous nous rencontrerions ici. Non, c'était le docteur lui-même...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! qu'y a-t-il pour votre service?

ASLAKSEN

Est-il vrai, comme je l'ai entendu dire à M. Billing, que vous songez à nous procurer une meilleure canalisation?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, pour l'établissement de bains.

ASLAKSEN

Parfaitement; je comprends bien. Alors, je viens pour vous dire que j'appuierai cette affaire de toutes mes forces.

HOVSTAD, *au docteur.*

Voyez-vous!

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je vous en remercie cordialement. Mais...

ASLAKSEN

Car il pourrait bien être nécessaire d'être soutenu par nous autres, les petits bourgeois. Nous formons aujourd'hui, autant dire, une majorité compacte ici, dans la ville,... au moins quand nous y tenons. Et c'est toujours bon d'avoir la majorité pour soi, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est incontestable; seulement, je ne peux pas comprendre que des dispositions particulières soient nécessaires en ce cas. Il me semble qu'une question aussi claire et simple...

ASLAKSEN

Oh! si, ça pourrait être bon tout de même; car je connais très bien les autorités locales; ceux qui tiennent le pouvoir n'acceptent pas volontiers les propositions qui viennent d'autres gens. Et c'est pourquoi je crois que ce ne serait pas mal si nous faisions une petite démonstration.

HOVSTAD

Parfaitement, c'est ça.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Démonstration, dites-vous? Quelle sorte de démonstration voudriez-vous?

ASLAKSEN

Il faudrait, bien entendu, y mettre beaucoup de modération, monsieur le docteur ; je suis toujours pour la modération ; car la modération, c'est la première vertu d'un citoyen,... à mon avis, du moins.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et vous êtes connu pour cela, monsieur Aslaksen.

ASLAKSEN

Oui, je crois pouvoir le dire. Et cette question du réservoir est d'une extrême importance pour nous autres petits bourgeois. Les bains semblent devoir être comme une petite mine d'or pour la ville. C'est des bains que nous allons vivre tous, et surtout nous, les propriétaires de maisons. C'est pourquoi nous voulons appuyer cette affaire tant que nous pourrons. Et comme je suis président de l'association des propriétaires de maisons...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah oui?

ASLAKSEN

... et comme je suis, de plus, agent de la Société de tempérance, ... oui, vous savez, n'est-ce pas, monsieur le docteur, que je travaille pour la Société de tempérance?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, naturellement.

ASLAKSEN

Bon,... alors il est clair que j'amène avec moi beaucoup de monde. Et comme on sait que je suis un citoyen raisonnable et respectueux des lois, comme vous l'avez dit vous-même, monsieur le docteur, il en résulte que j'ai une certaine influence dans la ville,... une sorte de petit pouvoir,... si j'ose le dire moi-même.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je le sais très bien, monsieur Aslaksen.

ASLAKSEN

Oui, voyez-vous,... c'est pourquoi je n'aurais pas de peine à lancer une adresse, au cas où ça n'irait pas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Une adresse, dites-vous?

ASLAKSEN

Oui, une sorte d'adresse de remerciement de la part des citoyens de la ville, parce que vous avez proposé cette affaire d'une importance sociale. Il va de soi que l'adresse devrait être rédigée avec la modération qui convient, de façon à ne pas choquer les autorités, ni, généralement, ceux qui ont le pouvoir. Et du moment que nous veillerons bien à cela, personne ne pourra nous en tenir rigueur, n'est-ce pas?

HOVSTAD

Bah ! même si ça ne leur plaît guère...

ASLAKSEN

Non, non, non ; pas d'offense aux autorités, monsieur Hovstad. Pas d'opposition contre des gens avec qui nous sommes en si étroit contact. J'ai suffisamment connu cela toute ma vie ; et jamais il n'en sort rien de bon. Mais les

observations raisonnables et sincères d'un citoyen ne doivent être défendues à personne.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *lui serre la main.*

Je ne peux vous dire, cher monsieur Aslaksen, combien ma joie est profonde de trouver tant d'adhésion parmi mes concitoyens. Je suis heureux,... heureux ! Écoutez ; vous ne voulez pas un verre de sherry? Hein?

ASLAKSEN

Non, je vous remercie ; je ne prends jamais de spiritueux de ce genre.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! un verre de bière ; qu'en dites-vous?

ASLAKSEN

Merci, pas davantage, monsieur le docteur ; je ne prends rien dans la matinée ; mais maintenant je vais aller en ville et causer avec plusieurs des propriétaires de maisons et préparer l'opinion.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, c'est extrêmement aimable de votre part, monsieur Aslaksen ; mais il m'est impossible de me mettre en tête que toutes ces mesures puissent être nécessaires ; il me semble que l'affaire doit pouvoir aller toute seule.

ASLAKSEN

Les autorités ont le travail un peu lent, monsieur le docteur. Oh ! je ne dis pas cela, Dieu m'en garde, pour les blâmer...

HOVSTAD

Demain, dans le journal, nous allons les faire marcher, Aslaksen.

ASLAKSEN

Mais pas de violence, au moins, monsieur Hovstad. Procédez avec modération, sinon vous ne les ferez pas bouger ; vous pouvez vous fier à mon conseil ; car j'ai recueilli mainte expérience à l'école de la vie... Allons, je vous dis adieu, monsieur le docteur. Vous savez maintenant que nous, du moins, les petits bourgeois, nous tenons ferme derrière vous comme un mur. Vous avez la majorité compacte avec vous, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je vous en remercie, mon cher monsieur Aslaksen.

(Il lui tend la main.)

Adieu, adieu !

ASLAKSEN

Venez-vous avec moi à l'imprimerie, monsieur Hovstad?

HOVSTAD

Je viendrai tout à l'heure ; j'ai encore une petite chose à régler.

ASLAKSEN

Bien, bien.

(Il salue et sort; le docteur Stockmann le reconduit dans l'antichambre.)

HOVSTAD, *au docteur qui rentre.*

Eh bien ! qu'en dites-vous, monsieur le docteur? Ne trouvez-vous pas qu'il est temps de donner de l'air ici, et de secouer cette torpeur, cette veulerie et cette lâcheté?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Est-ce à l'imprimeur Aslaksen que vous pensez?

HOVSTAD

Parfaitement. Il est un de ceux qui sont dans le cloaque...

si brave homme qu'il puisse être, d'ailleurs. Et tels sont la plupart des gens chez nous ; ils balancent et font la bascule entre les deux côtés ; à force de ménagements et d'hésitations, ils n'osent jamais s'engager à fond.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais Aslaksen était tout à fait bien disposé, il me semble.

HOVSTAD

Il y a ceci, que j'apprécie davantage ; et c'est la fermeté d'un homme sûr de soi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

En cela je vous donne pleinement raison.

HOVSTAD

C'est pourquoi je veux aujourd'hui saisir l'occasion et voir si je ne pourrai pas amener les gens bien disposés à s'enhardir, pour une fois. Il faut déraciner le culte de l'autorité dans cette ville. Il faut que cette grosse bévue impardonnable au sujet de la prise d'eau soit mise en évidence pour tous les citoyens électeurs..

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien ; puisque vous estimez que c'est d'un intérêt général, qu'il en soit ainsi ; mais pas avant que j'aie parlé avec mon frère.

HOVSTAD

Je vais toujours écrire un éditorial en attendant. Et si le maire ne veut pas donner suite à l'affaire...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! comment pouvez-vous supposer cela?

HOVSTAD

On peut bien le supposer. Et alors...?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! alors je vous promets... ; tenez,... alors vous pourrez imprimer mon mémoire,... le publier intégralement.

HOVSTAD

Je le peux? C'est convenu?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *lui tend le manuscrit.*

Le voilà ; emportez-le ; il n'est pas mauvais que vous le lisiez ; et vous me le rendrez ensuite.

HOVSTAD

Bien, bien ; je n'y manquerai pas. Et maintenant, adieu, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Adieu, adieu. Et vous verrez, ça ira tout seul, monsieur Hovstad,... tout seul !

HOVSTAD

Hum !... on verra.

(Il salue et sort par l'antichambre.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *va jeter un coup d'œil dans la salle à manger.*

Katrine... ! Ah ! tu es rentrée, Petra?

PETRA, *entre.*

Oui, je viens d'arriver de l'école.

MADAME STOCKMANN, *entre.*

Il n'est pas venu encore?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Peter? Non. Mais j'ai causé longuement avec Hovstad. Il est enchanté de la découverte que j'ai faite. Oui, car elle

a une portée beaucoup plus grande que je ne le pensais tout d'abord, vois-tu. Et il a mis son journal à ma disposition, s'il en était besoin.

MADAME STOCKMANN

Mais crois-tu qu'il en soit besoin?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh! pas du tout. Mais c'est une fameuse assurance, en tout cas, d'avoir pour soi la presse libérale indépendante. Oui, et pense donc,... j'ai eu la visite du président de l'association des propriétaires de maisons.

MADAME STOCKMANN

Ah? Et qu'est-ce qu'il voulait?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Me soutenir, lui aussi. Tout le monde veut me soutenir, au cas où ça n'irait pas. Katrine,... sais-tu ce que j'ai derrière moi?

MADAME STOCKMANN

Derrière toi? Non ; qu'as-tu donc derrière toi?

LE DOCTEUR STOCKMANN

La majorité compacte.

MADAME STOCKMANN

Ah! oui. Est-ce bon pour toi, ça, Tomas?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, je pense bien, que c'est bon!

(Il se frotte les mains et arpente le salon.)

Mon Dieu, que c'est agréable de se trouver ainsi en communion fraternelle avec ses concitoyens!

PETRA

Et aussi de faire tant de choses bonnes et utiles, père!

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et cela pour sa propre ville natale !

MADAME STOCKMANN

On a sonné.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Alors, c'est lui, sûrement.

(On frappe.)

Entrez !

PETER STOCKMANN, *entrant par l'antichambre.*

Bonjour.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Sois le bienvenu, Peter !

MADAME STOCKMANN

Bonjour, beau-frère. Comment allez-vous?

PETER STOCKMANN

Merci ; à peu près.

(Au docteur.)

J'ai reçu hier, après la fermeture des bureaux, un mémoire de toi au sujet des eaux de l'établissement de bains.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui. L'as-tu lu?

PETER STOCKMANN

Oui, je l'ai lu.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et que dis-tu de cette affaire?

PETER STOCKMANN, *avec un regard de côté.*

Hum !

MADAME STOCKMANN

Viens, Petra.

(Elle et Petra entrent dans la chambre à gauche.)

PETER STOCKMANN, *après un silence.*

Était-il nécessaire de faire toutes ces recherches derrière mon dos?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, tant que je n'avais pas la certitude absolue, j'ai...

PETER STOCKMANN

Et tu penses donc que tu l'as maintenant?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, tu as dû t'en convaincre toi-même.

PETER STOCKMANN

Est-ce ton intention de présenter ce document à la direction des bains comme une sorte de pièce officielle?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Parfaitement. Il faut agir, et vite.

PETER STOCKMANN

Tu te sers, comme d'habitude, d'expressions énergiques dans ton mémoire. Tu dis notamment que ce que nous offrons à nos baigneurs est un empoisonnement continu.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais, Peter, peut-on le qualifier autrement? Songe donc..., de l'eau empoisonnée pour l'usage interne et l'usage externe! Et cela pour de pauvres êtres malingres qui viennent à nous avec confiance et nous payent cher pour rétablir leur santé!

PETER STOCKMANN

Et tu parviens dans ton raisonnement à ce résultat que nous devons construire un égout qui puisse recevoir les

prétendues saletés qui viennent de la vallée de Mölle, et que la canalisation est à refaire.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, vois-tu un autre moyen? Je n'en vois pas.

PETER STOCKMANN

Ce matin je me suis rendu chez l'ingénieur municipal. Et j'ai soulevé la question de ces travaux... en passant, et à demi par plaisanterie,... comme un sujet que nous devrions peut-être examiner un jour, plus tard.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Un jour, plus tard!

PETER STOCKMANN

Il a souri de l'extravagance qu'il m'attribuait... naturellement. T'es-tu donné la peine de réfléchir à ce que coûteraient les transformations proposées? D'après les renseignements que j'ai reçus, les dépenses monteraient probablement à plusieurs centaines de milliers de couronnes.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ça reviendrait si cher?

PETER STOCKMANN

Oui. Et puis,... c'est là le plus grave... le travail prendrait au moins deux ans.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Deux ans, dis-tu? Deux années pleines?

PETER STOCKMANN

Au moins. Et que ferons-nous des bains en attendant? Allons-nous les fermer? Oui, nous y serions bien obligés.

Ou crois-tu peut-être que personne viendrait ici chez nous, une fois répandu le bruit que l'eau serait malsaine?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais, Peter, elle l'est, en effet.

PETER STOCKMANN

Et tout cela en ce moment,... juste en ce moment où l'établissement est en voie de succès. Les villes voisines réunissent aussi des conditions pour être recherchées comme stations balnéaires. Ne crois-tu pas qu'elles vont tout de suite se démener pour attirer chez elles le flot des étrangers? Oui, ce n'est pas douteux. Et nous resterions en plan ; nous serions probablement obligés de renoncer à tout ce coûteux établissement ; et tu aurais ainsi ruiné ta ville natale.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Moi... ruiné !...

PETER STOCKMANN

C'est uniquement grâce aux bains que l'on peut parler d'un avenir de la ville. Tu t'en rends sûrement compte aussi bien que moi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais qu'as-tu pensé qu'il faudrait faire?

PETER STOCKMANN

Ton mémoire n'a pas pu me convaincre que l'état des eaux soit aussi inquiétant que tu le représentes.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il est plutôt pire, tu sais ! Ou il le sera, en tout cas, en été, quand viendra la chaleur.

PETER STOCKMANN

Bref, je crois que tu exagères beaucoup. Un bon médecin doit savoir prendre ses mesures,... il doit s'entendre à prévenir les influences nuisibles et à y parer, au cas où elles agiraient très manifestement.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et alors?... La suite?...

PETER STOCKMANN

Le ravitaillement d'eau établi pour les bains est un fait, et comme tel on doit en tenir compte, bien entendu. Mais la direction sera probablement disposée à examiner, en son temps, dans quelle mesure il serait possible, avec des sacrifices pécuniaires raisonnables, d'y introduire quelques améliorations.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et tu crois que j'admettrai jamais une pareille sournoiserie?

PETER STOCKMANN

Sournoiserie?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, ce serait une sournoiserie,... une tromperie, un mensonge, un crime contre le public, contre toute la société !

PETER STOCKMANN

Je n'ai pas pu, comme je l'ai dit tout à l'heure, parvenir à me convaincre qu'il y ait un danger vraiment menaçant.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Si, tu en es convaincu ! Il ne peut en être autrement. Mon exposé est frappant et il est exact, je le sais bien. Et tu comprends très bien, Peter ; seulement, tu ne veux pas en con-

venir. C'est toi qui as fait accepter que l'établissement de bains et la prise d'eau soient placés où ils sont aujourd'hui ; et c'est cela,... c'est cette maudite erreur que tu ne veux pas reconnaître. Pfuh !... crois-tu que je ne vois pas clair en toi?

PETER STOCKMANN

Et quand cela serait? Si j'ai peut-être un certain souci de veiller sur ma réputation, je le fais dans l'intérêt de la ville. Sans autorité morale, je ne peux pas gouverner et mener les affaires comme je l'estime le plus profitable pour le bien général. C'est pourquoi,... et aussi pour diverses autres raisons,... je tiens à ce que ton exposé ne soit pas remis à la direction des bains. Il faut le garder secret dans l'intérêt public. Je mettrai plus tard l'affaire en discussion, et nous ferons de notre mieux sans bruit ; mais il faut que rien,... pas un seul mot, ne parvienne à la connaissance des gens dans cette fâcheuse affaire.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Hé ! il n'y aura plus moyen de l'empêcher, mon cher Peter.

PETER STOCKMANN

Il le faut, et on l'empêchera.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ça ne va pas, je te dis ; il y a trop de gens au courant.

PETER STOCKMANN

Au courant ! Qui? Ce ne sont pas, au moins, ces messieurs du *Messager du Peuple*, qui?...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Hé ! oui ; eux aussi. La presse libérale indépendante va bien faire en sorte que vous remplissiez votre devoir.

PETER STOCKMANN, *après un court silence.*

Tu es un homme par trop inconsidéré, Tomas. N'as-tu pas réfléchi aux conséquences que cela peut entraîner pour toi-même?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Des conséquences? Conséquences pour moi?

PETER STOCKMANN

Pour toi et les tiens, oui.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Que diable est-ce que cela signifie?

PETER STOCKMANN

Je crois m'être toujours montré envers toi un frère obligeant et serviable.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, c'est vrai ; et je t'en remercie.

PETER STOCKMANN

Je ne le demande pas. J'y ai d'ailleurs été en partie obligé... dans mon propre intérêt. Ç'a toujours été mon espoir de pouvoir te tenir un peu sous ma coupe, quand je t'ai aidé à rétablir ta situation économique.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Comment? C'était donc seulement dans ton intérêt?...

PETER STOCKMANN

Je dis : en partie. C'est pénible pour un fonctionnaire, quand son plus proche parent ne cesse de se compromettre.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et tu trouves que c'est mon cas.

PETER STOCKMANN

Oui, malheureusement, c'est ton cas, sans que tu t'en doutes toi-même. Tu as une nature instable, combative, révoltée. Et puis, ton déplorable penchant à écrire publiquement sur toutes sortes de sujets possibles et impossibles. Dès qu'une idée t'est venue soudain... tout de suite tu écris un article de journal ou tout une brochure.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais n'est-ce pas le devoir d'un citoyen de faire connaître au public une nouvelle pensée qui lui est venue !

PETER STOCKMANN

Oh ! le public n'a pas besoin de nouvelles pensées. Ce qui vaut le mieux pour le public, ce sont les bonnes, vieilles pensées reconnues qu'il a déjà.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et tu dis ça carrément !

PETER STOCKMANN

Oui, pour une fois il faut que je te parle carrément. Jusqu'ici j'ai cherché à l'éviter, sachant combien tu es irritable ; mais il faut maintenant que je te dise la vérité, Tomas. Tu ne t'imagines pas combien tu te nuis à toi-même par tes incartades. Tu te plains des autorités, et même du gouvernement,... tu vas jusqu'à déblatérer sur lui,... tu déclares que tu es mis à l'écart, persécuté. Mais peux-tu t'attendre à autre chose, quand tu es un personnage aussi incommode?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Comment,... je suis incommode aussi?

PETER STOCKMANN

Oui, Tomas, il n'est pas du tout commode de travailler avec toi. Je m'en suis bien aperçu. Tu n'as cure de rien ; tu sembles complètement oublier que c'est à moi que tu dois la situation de médecin des bains.

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'étais tout désigné pour ce poste ! Moi, et personne d'autre ! C'est moi qui ai vu le premier que la ville pouvait devenir une station balnéaire florissante ; et j'étais seul à le voir dans ce temps-là. J'ai combattu seul pour cette idée de nombreuses années. J'écrivais et j'écrivais...

PETER STOCKMANN

C'est incontestable. Mais dans ce temps-là le moment propice n'était pas encore venu ; ça, tu ne pouvais pas en juger là-haut, dans ton coin perdu. Et lorsque est venue l'heure favorable, j'ai pris... moi et les autres... l'affaire en mains...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et vous avez gâché mon plan superbe. Ah ! oui, on voit aujourd'hui, en effet, quels habiles gens vous étiez !

PETER STOCKMANN

A mon avis, on voit seulement que tu éprouves de nouveau le besoin de donner libre cours à ta combativité. Tu en veux à tes supérieurs ;... c'est ta vieille habitude. Tu ne peux supporter aucune autorité au-dessus de toi. Tu regardes de travers quiconque est investi d'une position de fonctionnaire supérieur ; tu le considères comme un ennemi personnel,... et aussitôt tu l'attaques avec n'importe quelle arme. Mais je t'ai fait remarquer l'importance des intérêts en jeu pour toute la ville,... et par suite pour moi.

Et c'est pourquoi je te dis, Tomas, que je suis inexorable pour ce que je me propose maintenant d'exiger de toi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Qu'est-ce que tu veux exiger?

PETER STOCKMANN

Puisque tu as eu l'indiscrétion de parler de cette affaire délicate à des gens du dehors, bien qu'elle aurait dû être gardée comme un secret de la direction, la question ne peut évidemment pas être étouffée. Toutes sortes de bruits vont se répandre partout, et les gens malintentionnés parmi nous aggraveront les bruits par mainte addition. Aussi sera-t-il nécessaire que tu protestes publiquement contre ces bruits.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Moi? Comment? Je ne te comprends pas.

PETER STOCKMANN

On doit pouvoir compter que, par des recherches nouvelles, tu parviennes à ce résultat, que l'affaire est loin d'être aussi dangereuse et inquiétante que tu te l'es imaginé tout d'abord.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Aha! tu comptes là-dessus, toi!

PETER STOCKMANN

On compte, en outre, que tu as et témoigneras publiquement confiance dans la direction pour faire à fond le nécessaire en vue de parer à des défauts possibles.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais c'est à quoi vous ne parviendrez jamais, tant que vous procéderez par ravaudage et bousillage. Je t'as-

sure, Peter ; et c'est ma conviction intime et absolue !...

PETER STOCKMANN

Comme membre du personnel, tu n'as pas le droit d'avoir une conviction à part.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *interdit.*

Pas le droit de...?

PETER STOCKMANN

Comme fonctionnaire, je dis. En tant qu'homme privé,... certes, c'est une autre affaire. Mais comme employé au service de l'établissement, tu n'as pas le droit d'exprimer une conviction contraire à celle de tes chefs.

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est trop fort ! Moi, comme médecin, comme savant, je n'aurais pas le droit de... !

PETER STOCKMANN

La question dont il s'agit n'est pas purement scientifique ; elle est à la fois technique et économique.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh, pour moi elle peut bien être ce que le diable voudra ! Je veux avoir la liberté de m'exprimer sur toutes les questions possibles !

PETER STOCKMANN

Libre à toi. Sauf seulement sur celle des bains... Nous te le défendons.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *criant.*

Vous le défendez !... Vous ! De pareils !...

PETER STOCKMANN

Je te le défends,... moi, ton plus haut chef ; et quand je te le défends, tu n'as qu'à obéir.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se contenant.*

Peter,... si tu n'étais pas mon frère...

PETRA, *ouvrant violemment la porte.*

Père, tu ne vas pas supporter ça !

MADAME STOCKMANN, *la suivant.*

Petra, Petra !

PETER STOCKMANN

Ah ! on était aux aguets.

MADAME STOCKMANN

On entend si bien de là ; nous ne pouvions éviter...

PETRA

Oui, j'étais là et j'écoutais...

PETER STOCKMANN

Eh bien ! ça me plaît, au fond...

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se rapproche.*

Tu me parlais de défense et d'obéissance?...

PETER STOCKMANN

Tu m'as forcé de parler sur ce ton-là.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et il faut que dans une déclaration publique je me donne à moi-même un démenti?

PETER STOCKMANN

Nous estimons impérieusement nécessaire que tu publies une déclaration telle que je l'ai exigée.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et si je... si je n'obéis pas?

PETER STOCKMANN

Alors nous rédigerons nous-mêmes une déclaration pour rassurer le public.

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est parfait ; mais alors j'écrirai contre vous. Je maintiens ce que j'ai dit ; je prouverai que j'ai raison et que vous avez tort. Et que ferez-vous alors?

PETER STOCKMANN

Alors je ne pourrai pas empêcher qu'on te donne congé.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Quoi !...

PETRA

Père,... congé !

MADAME STOCKMANN

Congé !

PETER STOCKMANN

Congé comme médecin des bains. Je me verrai amené à requérir un renvoi immédiat, de t'écarter de toute relation avec les affaires des bains.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et vous auriez cette audace !

PETER STOCKMANN

C'est toi-même qui joues un jeu audacieux.

PETRA

Oncle, c'est là un procédé révoltant envers un homme comme père !

MADAME STOCKMANN

Veux-tu bien te taire, Petra !

PETER STOCKMANN, *regarde Petra.*

Aha ! on se mêle déjà d'exprimer des opinions. Oui, c'est naturel.

(A Mme Stockmann.)

Belle-sœur, vous êtes, je pense, la personne la plus raisonnable de cette maison. Usez de l'influence que vous devriez avoir sur votre mari ; faites-lui comprendre quelles suites ceci entraînera tant pour sa famille...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ma famille ne regarde que moi !

PETER STOCKMANN

Tant pour sa famille, dis-je, que pour la ville où il vit.

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est moi qui veux le vrai bien de la ville ! Je veux dévoiler les défauts qui, tôt ou tard, devront apparaître. Ah ! on verra bien que j'aime ma ville natale.

PETER STOCKMANN

Toi qui, par aveugle entêtement, coupes la principale source d'existence de la ville.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Source empoisonnée, voyons ! Es-tu fou ? Nous vivons ici de la vente au détail de saletés et de pourriture ! Toute notre vie sociale florissante tire sa substance d'un mensonge !

PETER STOCKMANN

Imaginations... ou pis que cela. L'homme qui lance des insinuations aussi odieuses contre son pays natal doit être un ennemi de la société.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'avançant vers lui.*

Et tu oses !...

MADAME STOCKMANN, *se jette entre eux.*

Tomas !

PETRA, *saisit le bras de son père.*

Du calme, père !

PETER STOCKMANN

Je ne veux pas m'exposer à des violences. Te voilà prévenu. Réfléchis à ce que tu dois à toi et aux tiens. Adieu.

(Il sort.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et je dois supporter d'être ainsi traité ! Dans ma propre maison, Katrine ! Que dis-tu de ça !

MADAME STOCKMANN

Oui, c'est honteux, Tomas...

PETRA

Si seulement je pouvais tenir l'oncle... !

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est ma faute ; j'aurais dû me hérisser contre eux depuis longtemps,... leur montrer les dents,... me défendre à coups de dents !... Et m'appeler un ennemi de la société ! Moi ! Le diable m'emporte si je laisse dire ça !

MADAME STOCKMANN

Mais, mon bon Tomas, ton frère a quand même le pouvoir...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais moi, j'ai raison !

MADAME STOCKMANN

Peuh ! la raison, la raison ; à quoi te sert-il d'avoir raison, si tu n'as pas le pouvoir?

PETRA

Non, mais voyons, mère,... comment peux-tu dire ça !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Alors il ne servirait à rien, dans une société libre, d'avoir la raison pour soi? Tu es drôle, Catherine. Et de plus,... n'ai-je pas la presse libérale indépendante devant moi,... et la majorité compacte derrière moi? C'est là d'assez bon pouvoir, j'imagine !

MADAME STOCKMANN

Mais, bon Dieu, Tomas, tu ne songes tout de même pas à...

LE DOCTEUR STOCKMANN

A quoi est-ce que je ne songe pas?

MADAME STOCKMANN

... à te dresser contre ton frère, je voulais dire.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais que diable veux-tu que je fasse, sinon défendre ce qui est juste et vrai?

PETRA

Oui, je me le demande aussi.

MADAME STOCKMANN

Mais ça ne t'avance à rien ; s'ils ne veulent pas, ils ne veulent pas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oho ! Katrine, donne un peu de temps, et tu verras bien que je mènerai ma guerre à bonne fin.

MADAME STOCKMANN

Oui, tu arriveras peut-être à cette fin que tu recevras ton congé,... tu verras.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! j'aurai du moins rempli mon devoir envers le public,... envers la société. Moi, qu'on appelle un ennemi de la société !

MADAME STOCKMANN

Mais envers ta famille, Tomas? Envers nous, ici, au foyer? Trouves-tu que ce soit faire ton devoir envers ceux que tu as à nourrir?

PETRA

Oh ! ne pense donc pas toujours à nous avant tout, mère.

MADAME STOCKMANN

Oui, toi, tu peux en parler à ton aise ; tu peux au besoin voler de tes propres ailes... Mais songe aux garçons, Tomas ; et pense un peu aussi à toi-même, et à moi...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais je crois que tu es folle, Katrine ! Si j'avais la misérable lâcheté de plier le genou devant ce Peter et sa maudite bande,... est-ce que j'aurais jamais un instant de bonheur dans toute ma vie?

MADAME STOCKMANN

Ça, je n'en sais rien ; mais Dieu nous garde du bonheur que nous aurons, tous, si tu continues à résister. Tu seras de nouveau sans gagne-pain, sans revenus fixes. Je trouve que nous avons suffisamment connu cela autrefois ; rappelle-toi, Tomas ; pense à ce que c'est.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se démène en luttant et serre les poings.*

Et voilà où ces serfs de bureau peuvent réduire un honnête homme libre ! N'est-ce pas effrayant, Katrine?

MADAME STOCKMANN

Oui, c'est péché d'agir ainsi envers toi, c'est bien vrai. Mais, grand Dieu, il y a tant d'injustices auxquelles il faut se plier dans ce monde... Voilà les garçons, Tomas. Regarde-les ! Que deviendront-ils? Oh ! non, non, tu n'auras pas le cœur à...

(Ejlif et Morten sont entrés avec des livres de classe.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Les garçons... !

(Il est soudain ferme et résolu.)

Non, quand le monde entier s'écroulerait, je ne courbe pas le cou sous le joug.

(Il se dirige vers son bureau.)

MADAME STOCKMANN, *le suivant.*

Tomas,... que vas-tu faire !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *à la porte.*

Je veux avoir le droit de regarder mes garçons en face, lorsqu'ils seront des hommes, et libres.

(Il entre dans le bureau.)

MADAME STOCKMANN, *éclate en sanglots.*

Oh ! Dieu nous assiste et nous soulage, tous !

PETRA

Père est crâne, lui ! Il ne cède pas.

(Les garçons, étonnés, demandent ce qu'il y a; Petra leur fait signe de se taire.)

ACTE III

(Le bureau de rédaction du *Messager du Peuple.* A gauche au fond est la porte d'entrée ; à droite sur le même mur est une autre porte, qui est vitrée, et par où on aperçoit l'imprimerie. Sur le mur de droite, une porte. Au milieu de la scène, une grande table couverte de papiers, de journaux et de livres. Au premier plan à gauche, une fenêtre, et, à côté, un pupitre avec un haut tabouret. Deux fauteuils sont près de la table, et quelques autres sièges le long des murs. La pièce est sombre et a vilain aspect, le mobilier est vieux, les fauteuils sales et déchirés. Dans l'imprimerie on voit des typos au travail ; plus loin, une presse à main fonctionne.)

Le rédacteur en chef Hovstad est au pupitre, écrivant. Un peu après entre Billing par la droite, le manuscrit du docteur à la main.

BILLING

Ah ! par exemple !...

HOVSTAD, *écrivant.*

Vous avez tout lu?

BILLING, *pose le manuscrit sur le pupitre.*

Oui, bien sûr.

HOVSTAD

Vous ne trouvez pas que le docteur est rudement raide?

BILLING

Raide? Il est, Dieu me damne, écrasant, je trouve.

Chaque mot tombe de tout son poids, comme,... je dirai,... comme un coup de massue.

HOVSTAD

Oui, mais les gens ne tombent tout de même pas du premier coup.

BILLING

C'est vrai ; mais nous continuerons à frapper,... coup sur coup, jusqu'à ce que s'écroule toute la puissance des grands. Lorsque j'étais assis à lire ça, il me semblait voir au loin la révolution qui venait.

HOVSTAD, *se retourne.*

Chut ! n'allez pas dire cela en présence d'Aslaksen.

BILLING, *baisse la voix.*

Aslaksen est une poule mouillée, un pleutre. Ce n'est pas un homme. Mais cette fois vous allez sans doute imposer votre volonté? Hein? L'article du docteur va bien passer?

HOVSTAD

Oui, pour peu que le maire ne se rende pas de bon gré, je...

BILLING

Diable ! ce serait ennuyeux.

HOVSTAD

Enfin, quoi qu'il arrive, nous pouvons profiter de la situation. Si le maire n'accepte pas la proposition du docteur, il aura toute la petite bourgeoisie sur le dos,... toute l'association des propriétaires de maisons et les autres. Et s'il l'accepte, il se fait mal voir d'un tas de gros actionnaires des bains, qui ont été jusqu'ici ses plus fermes soutiens...

BILLING

Oui, parfaitement ; car ils auront sûrement à débourser des sommes énormes.

HOVSTAD

Oui, vous pouvez y compter. Et alors le cercle est rompu, voyez-vous, et nous pourrons dans le journal, jour après jour, rendre évident pour le public que le maire est incapable en ceci, et en cela, et qu'il faut remettre tous les postes de confiance, tout le gouvernement de la commune, aux mains des libéraux.

BILLING

C'est, Dieu me damne, d'une vérité frappante ! Je le vois... je le vois ; nous sommes tout près d'un commencement de révolution !

(On frappe.)

HOVSTAD

Chut !

(Il crie :)

Entrez !

(Le docteur Stockmann entre par la porte à gauche au fond.)

HOVSTAD, *va vers lui.*

Ah ! voilà le docteur. Eh bien !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Imprimez, monsieur Hovstad ! Allez-y !

HOVSTAD

Ç'a donc été là le résultat?

BILLING

Hourra !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Imprimez, vous dis-je. Oui, ç'a été le résultat. Et main-

tenant vous en serez où vous vouliez. C'est la guerre dans ville, monsieur Billing !

BILLING

Guerre au couteau, j'espère ! Le couteau sur la gorge, monsieur le docteur !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Le mémoire n'est qu'un commencement. J'ai déjà la tête pleine d'idées d'articles,... quatre ou cinq. Où est Aslaksen?

BILLING, *appelle dans l'imprimerie.*

Aslaksen, venez donc ici un instant !

HOVSTAD

Quatre ou cinq nouveaux articles, disiez-vous? Sur la même question?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non,... oh ! pas du tout, mon cher. Non, sur de tout autres sujets. Mais tout cela vient de la canalisation et du cloaque. Une chose en entraîne une autre, vous comprenez. C'est comme lorsqu'on commence à démolir une vieille bâtisse,... tout à fait pareil.

BILLING

C'est vrai, Dieu me damne ; il semble qu'on n'en est jamais quitte avant d'avoir démoli toute la boutique.

ASLAKSEN, *de l'imprimerie.*

Démoli ! Vous ne pensez tout de même pas à démolir l'établissement de bains, monsieur le docteur?

HOVSTAD

Loin de là ; n'ayez crainte.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, il s'agit d'une tout autre question. Eh bien ! que dites-vous de mon mémoire, monsieur Hovstad?

HOVSTAD

Je trouve que c'est un vrai chef-d'œuvre...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, n'est-ce pas?... Ah, ça me fait plaisir ; ça me fait plaisir.

HOVSTAD

Il est si clair et si simple ; on n'a pas du tout besoin d'être spécialiste pour comprendre. J'ose dire que tout homme éclairé sera pour vous.

ASLAKSEN

Et tous les gens raisonnables, sans doute?

BILLING

Les raisonnables et les déraisonnables,... oui, je veux dire presque toute la ville.

ASLAKSEN

Alors, nous pouvons bien l'imprimer.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, je pense bien !

HOVSTAD

Il paraîtra demain matin.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, diantre, il ne faut pas perdre un seul jour. Écoutez, monsieur Aslaksen, c'était là ce que je voulais vous demander : il faut vous charger vous-même du manuscrit.

ASLAKSEN

Bien, je m'en charge.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Veillez y comme si c'était de l'or. Pas de faute d'impression ; chaque mot a son importance. Et je repasserai plus tard ; peut-être pourrai-je lire une épreuve... Oui, je ne peux pas dire combien j'ai envie de voir ça imprimé,... lancé...

BILLING

Lancé,... oui, comme un éclair !

LE DOCTEUR STOCKMANN

... soumis au jugement de tous les concitoyens compétents. Oh ! vous ne pouvez pas vous imaginer à quoi j'ai été en butte aujourd'hui. On m'a menacé de ceci et de cela. On a voulu m'enlever les droits de l'homme les plus évidents...

BILLING

Comment ! Vos droits d'homme !

LE DOCTEUR STOCKMANN

... on a voulu m'humilier, faire de moi un misérable, exiger que je mette mon intérêt personnel au-dessus de ma conviction intime la plus sacrée...

BILLING

Dieu me damne, c'est par trop fort !

HOVSTAD

Ah ! oui, on peut s'attendre à tout de ce côté-là.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais avec moi il n'y a rien à faire ; ils le verront bien, noir sur blanc. Je vais maintenant, chaque jour, sans en manquer un, m'ancrer pour ainsi dire dans *Le Messager du Peuple*, et les balayer avec un article explosif après l'autre...

ASLAKSEN

Oui, mais, écoutez...

BILLING

Hourra ; c'est la guerre, c'est la guerre !

LE DOCTEUR STOCKMANN

... je les terrasserai, je les écraserai, je raserai leurs retranchements aux yeux de tout le public honnête ! Voilà ce que je ferai !

ASLAKSEN

Mais faites-le avec modération, monsieur le docteur ; tirez avec mesure...

BILLING

Non pas ; non pas ! N'épargnez pas la dynamite !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *continue tranquillement.*

Car maintenant, voyez-vous, ce n'est pas seulement cette canalisation et ce cloaque. Non, c'est toute la société qu'il s'agit de nettoyer, de désinfecter...

BILLING

Voilà le mot libérateur !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tous ces vieux qui veulent replâtrer, il faut les chasser, voyez-vous. Et cela, sur tous les terrains possibles ! Des perspectives infinies se sont ouvertes devant moi aujourd'hui. Tout n'est pas pour moi tout à fait clair encore ; mais j'arriverai bien à y voir clair. Ce sont de jeunes et vaillants porte-drapeaux que nous devons chercher, mes amis ; il nous faut de nouveaux chefs à tous les avant-postes.

BILLING

Très bien, très bien !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et pourvu que nous restions unis, ça ira tout seul, tout seul! Le renversement s'opérera comme la mise à l'eau d'un navire. Oui, ne croyez-vous pas?

HOVSTAD

Je crois pour ma part que nous avons maintenant toutes chances d'amener la direction de la commune où elle doit être à bon droit.

ASLAKSEN

Et pourvu que nous procédions avec mesure, je ne peux pas imaginer du tout que cela puisse être dangereux.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Qui diable se soucie de savoir si c'est dangereux ou non? Ce que je fais, je le fais au nom de la vérité, et par un besoin de ma conscience.

HOVSTAD

Vous êtes un homme qui mérite d'être soutenu, monsieur le docteur.

ASLAKSEN

Oui, c'est certain que le docteur est le véritable ami de la ville ; il est un réel ami de la société.

BILLING

Le docteur Stockmann est, Dieu me damne, un ami du peuple, Aslaksen !

ASLAKSEN

Je pense que l'association des propriétaires de maisons ne tardera pas à se servir de cette expression.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *ému, leur serre la main.*

Merci, merci, mes chers amis fidèles ;... ça me fait du

bien d'entendre cela ;... monsieur mon frère m'a donné un nom bien différent. Enfin, il me paiera ça, parbleu, avec usure ! Mais maintenant, il faut que j'aille voir un pauvre diable... Je reviendrai, je vous l'ai dit. Prenez grand soin du manuscrit, monsieur Aslaksen ;... et, pour rien au monde, ne supprimez aucun des points d'exclamation ! Ajoutez-en plutôt un ou deux ! Bien, bien ; à tout à l'heure ; adieu, adieu.

(Echange de saluts pendant qu'on l'accompagne à la porte; il sort.)

HOVSTAD

Il peut nous être d'une utilité inappréciable.

ASLAKSEN

Oui, tant qu'il s'en tiendra à cette histoire de l'établissement de bains. Mais s'il va plus loin, ce n'est pas prudent de le suivre.

HOVSTAD

Hum ! cela dépend...

BILLING

Vous êtes toujours diantrement timoré, Aslaksen.

ASLAKSEN

Timoré? Oui, lorsqu'il s'agit des gouvernants locaux, je suis timoré, monsieur Billing ; j'ai appris à l'être à l'école de l'expérience, je vous dirai. Mais lancez-moi dans la grande politique, en face du gouvernement lui-même, et vous verrez si je suis timoré.

BILLING

Non, certes, vous ne l'êtes pas, non ; mais c'est là précisément que vous êtes contradictoire.

ASLAKSEN

Je suis un homme consciencieux, c'est là le point. Quand on pourfend le gouvernement, on ne fait, du moins, pas de mal à la société ; car les gens ne se soucient pas de ça, voyez-vous ;... ils restent aussi bien en place. Mais les autorités locales peuvent être renvoyées, et on aura peut-être au gouvernail des gens incompétents, au grand dommage des propriétaires de maisons et d'autres.

HOVSTAD

Mais l'éducation civique par l'autonomie,... vous n'y pensez pas?

ASLAKSEN

Quand un homme a entre les mains des intérêts à défendre, il ne peut pas penser à tout, monsieur Hovstad.

HOVSTAD

Pourvu que je n'aie jamais rien entre les mains, alors !

BILLING

Très bien,... très bien !

ASLAKSEN, *sourit.*

Hum !

(Il désigne du doigt le pupitre.)

Sur ce tabouret directorial, le préfet Stensgaard s'est assis avant vous.

BILLING, *crache.*

Pouah ! Un pareil transfuge !

HOVSTAD

Je ne suis pas versatile... et ne le serai jamais.

ASLAKSEN

Un homme politique ne doit jamais jurer de rien, mon-

sieur Hovstad. Et vous, monsieur Billing, devriez aussi carguer un peu la voile ces jours-ci, je trouve ; car vous demandez le poste de secrétaire de la mairie.

BILLING

Moi ! ...

HOVSTAD

Vraiment, Billing !

BILLING

Eh bien ! oui,... vous comprenez bien, que diable, que c'est seulement pour embêter ces très sages messieurs.

ASLAKSEN

Bon, cela ne me regarde en rien. Mais quand on m'accuse de lâcheté et de contradiction dans ma conduite, je tiens à souligner ceci : le passé politique de l'imprimeur Aslaksen est exposé à la vue de tous et chacun. Je n'ai pas subi de changement, sinon que je suis devenu plus modéré, voyez-vous. Je suis toujours de cœur avec le peuple ; mais je ne nie pas que ma raison incline un peu vers les autorités,... les autorités locales, j'entends.

(Il entre dans l'imprimerie.)

BILLING

Ne devrions-nous pas tâcher de nous débarrasser de lui, Hovstad?

HOVSTAD

Connaissez-vous personne qui ferait l'avance du papier et des frais d'impression?

BILLING

C'est le diable de n'avoir pas le capital roulant qu'il faudrait.

HOVSTAD, *s'assied au pupitre.*

Oui, si seulement nous l'avions, nous...

BILLING

Si vous vous adressiez au docteur Stockmann.

HOVSTAD, *feuilletant ses papiers.*

Oh ! à quoi bon? Il ne possède rien.

BILLING

Non ; mais il a en réserve un homme solide, le vieux Morten Kiil,... le « blaireau », comme on l'appelle.

HOVSTAD, *écrivant.*

Êtes-vous si certain qu'il ait du bien?

BILLING

Oui, Dieu me damne, il doit en avoir ! Et une partie en reviendra bien à la famille Stockmann. Il doit sans doute penser à pourvoir... au moins les enfants.

HOVSTAD, *se retourne à demi.*

Tablez-vous là-dessus?

BILLING

Tabler? Je ne table sur rien, naturellement.

HOVSTAD

Et vous avez raison. Ce poste à la mairie, vous ne devriez pas tabler dessus non plus ; car je peux vous l'affirmer... vous ne l'aurez pas.

BILLING

Non, ne croyez-vous pas que je le sais très bien? Mais justement, je suis content de ne pas l'obtenir. Être ainsi évincé, ça excite l'ardeur combative ;... on a comme un afflux de bonne bile, et il en est besoin dans un trou comme ici, où il est si rare que survienne rien qui vous stimule.

HOVSTAD, *écrivant.*

Oui ; oui.

BILLING

Enfin,... vous aurez bientôt de mes nouvelles !... Maintenant, je vais écrire l'appel aux propriétaires de maisons.

(Il entre dans la pièce à droite.)

HOVSTAD, *assis au pupitre, mâchonne son porte-plume, et dit lentement.*

Hum !... ah oui vraiment...

(On frappe.)

Entrez !

(Petra entre par la porte au fond à gauche.)

HOVSTAD, *se lève.*

Non, c'est vous? Vous venez ici?

PETRA

Oui, excusez-moi...

HOVSTAD, *avance un fauteuil.*

Vous ne voulez pas vous asseoir?

PETRA

Non, merci ; je m'en vais tout de suite.

HOVSTAD

Est-ce peut-être de la part de votre père que...?

PETRA

Non, je viens pour mon compte.

(Elle sort un livre de la poche de son manteau.)

Voici le roman anglais.

HOVSTAD

Pourquoi est-ce que vous le rendez?

PETRA

Parce que je ne veux pas le traduire.

HOVSTAD

Mais vous m'aviez si bien promis...

PETRA

Oui, c'est que je ne l'avais pas lu. Et vous ne l'avez sûrement pas lu non plus?

HOVSTAD

Non ; vous savez bien que je ne comprends pas l'anglais ; mais...

PETRA

Non, je sais ; c'est pourquoi je voulais vous dire que vous devez chercher autre chose.

(Elle pose le livre sur la table.)

Ceci ne peut pas convenir au *Messager du Peuple.*

HOVSTAD

Pourquoi pas?

PETRA

Parce que c'est tout à fait contraire à vos propres idées.

HOVSTAD

Oh ! quant à ça...

PETRA

Vous ne me comprenez pas. Le livre parle d'une puissance surnaturelle qui protège les soi-disant braves gens de ce monde, et mène finalement tout au mieux pour eux,... tandis que les soi-disant méchants sont punis.

HOVSTAD

Mais c'est très bien, ça. C'est justement ce que les gens demandent.

PETRA

Voulez-vous donc être celui qui donne cela au peuple? Vous-même n'en croyez pas un mot. Vous savez très bien que ça ne se passe pas ainsi dans la réalité.

HOVSTAD

Vous avez parfaitement raison ; mais un directeur de journal ne peut pas toujours agir comme il le voudrait. On doit souvent se plier à l'opinion des gens pour ce qui est d'importance secondaire. La politique est tout de même l'affaire principale dans la vie... ou pour un journal, tout au moins ; et si je veux avoir les gens avec moi pour les entraîner au progrès et à la liberté, il ne faut pas que je les effraie. Quand ils trouvent un pareil roman moral au rez-de-chaussée du journal, ils sont mieux disposés à accepter ce qui est imprimé au dessus ;... ils sont comme rassurés.

PETRA

Fi ! vous n'êtes pas tellement perfide et ne tendez pas de piège à vos lecteurs ; vous n'êtes pas une araignée.

HOVSTAD, *sourit.*

Je vous remercie d'avoir si bonne opinion de moi. Non, c'est d'ailleurs l'idée de Billing et non la mienne.

PETRA

De Billing !

HOVSTAD

Oui, en tout cas il s'est ainsi exprimé ces jours-ci. Et c'est bien Billing qui désire tant voir ce roman publié ; moi, je ne connais pas le livre.

PETRA

Mais comment Billing, avec ses idées avancées, peut-il... !

HOVSTAD

Oh ! Billing est un homme compliqué. Voilà aussi qu'il demande le poste de secrétaire de la mairie, à ce que j'entends dire.

PETRA

Ça, je ne le crois pas, Hovstad. Comment pourrait-il consentir à cela?

HOVSTAD

Oui, c'est à lui qu'il faut le demander.

PETRA

Jamais je n'aurais imaginé cela de Billing.

HOVSTAD, *la regarde plus fixement.*

Non? Est-ce pour vous tellement inattendu?

PETRA

Oui. Ou peut-être non, tout de même. Oh ! je ne sais pas, au fond...

HOVSTAD

Nous autres journalistes, nous ne valons pas grand'chose, mademoiselle.

PETRA

Vraiment. Vous dites cela?

HOVSTAD

Parfois je le pense.

PETRA

Oui, au cours des polémiques courantes, je peux le comprendre. Mais maintenant, quand vous avez donné un coup d'épaule dans une grande question...

HOVSTAD

Vous parlez de l'affaire de votre père?

PETRA

Oui, justement. Il me semble que vous devez vous sentir comme un homme qui vaut plus que la plupart des gens.

HOVSTAD

Oui, aujourd'hui, je sens quelque chose de ce genre.

PETRA

Oui, n'est-ce pas ; vous le sentez? Ah ! c'est une vocation superbe que vous avez choisie. Frayer ainsi la voie aux vérités méconnues et aux nouvelles idées hardies... ; même simplement se mettre en avant et prendre la parole en faveur d'un homme outragé...

HOVSTAD

Surtout quand cet homme outragé est..., hum !... je ne sais comment dire...

PETRA

Quand il est si droit et si foncièrement loyal, vous voulez dire?

HOVSTAD, *plus doucement.*

Surtout quand il est votre père, je voulais dire.

PETRA, *soudain frappée.*

C'est pour ça !

HOVSTAD

Oui, Petra,... mademoiselle Petra.

PETRA

Est-ce là, pour vous, ce qui vient au premier rang? Non la cause elle-même? Non la vérité ; non le grand cœur de père?

HOVSTAD

Si,... si, cela va sans dire, cela aussi.

PETRA

Non, merci ; vous en avez trop dit, Hovstad ; et maintenant je ne vous croirai plus en rien.

HOVSTAD

Pouvez-vous m'en vouloir tellement de ce que c'est surtout pour vous...?

PETRA

Ce qui me met en colère contre vous, c'est que vous n'avez pas agi loyalement envers père. Vous lui avez parlé comme si la vérité et le bien de la société vous tenaient à cœur avant tout ; vous avez trompé à la fois père et moi ; vous n'êtes pas l'homme que vous prétendiez être. Et ça, je ne vous le pardonnerai jamais... jamais !

HOVSTAD

Vous ne devriez pas dire cela en termes si tranchants, mademoiselle Petra ; et surtout pas en ce moment.

PETRA

Pourquoi pas aussi bien maintenant?

HOVSTAD

Parce que votre père ne peut pas se passer de mon aide.

PETRA, *le toisant.*

Êtes-vous aussi un homme de cette sorte? Fi donc !

HOVSTAD

Non, non, je ne le suis pas ; cela m'a pris tellement à l'improviste ; ne croyez pas cela.

PETRA

Je sais ce que je dois croire. Adieu.

ASLAKSEN, *arrive de l'imprimerie, vite et d'un air mystérieux.*

Sapristi, monsieur Hovstad...

(Il voit Petra.)

Aïe ! c'est ennuyeux...

PETRA

Voilà le livre ; vous le donnerez à un autre.

(Elle se dirige vers la sortie).

HOVSTAD, *la suivant.*

Mais, mademoiselle...

PETRA

Adieu.

(Elle sort.)

ASLAKSEN

Écoutez, monsieur Hovstad !

HOVSTAD

Bon, bon ; qu'est-ce qu'il y a?

ASLAKSEN

Le maire est là dans l'imprimerie.

HOVSTAD

Le maire, vous dites?

ASLAKSEN

Oui, il veut vous parler ; il est entré par derrière... il ne voulait pas être vu, vous comprenez.

HOVSTAD

Qu'est-ce que ça peut-être? Non, attendez, je vais moi-même...

(Il va ouvrir la porte de l'imprimerie, salue, et invite le maire à entrer.)

Soyez aux aguets, Aslaksen, que personne...

ASLAKSEN

Je comprends...

(Il sort dans l'imprimerie.)

PETER STOCKMANN

Vous ne vous attendiez pas à me voir ici, monsieur Hovstad.

HOVSTAD

Non, je l'avoue, je ne m'y attendais pas.

PETER STOCKMANN, *regardant autour de lui.*

Vous vous êtes fort bien installé ici ; c'est vraiment coquet.

HOVSTAD

Oh !...

PETER STOCKMANN

Et voilà que je viens sans façons vous prendre votre temps.

HOVSTAD

Très bien, monsieur le maire ; je suis à votre disposition. Mais puis-je vous débarrasser de...?

(Il pose sur une chaise la casquette et la canne du maire.)

Et ne voulez-vous pas vous asseoir?

PETER STOCKMANN, *s'assied près de la table.*

Merci.

(Hovstad s'assied de même près de la table.)

J'ai eu aujourd'hui un... un très gros ennui, monsieur Hovstad.

HOVSTAD

Vraiment? Ah ! oui, avec toutes les affaires que vous avez, monsieur le maire, il est...

PETER STOCKMANN

Cet ennui d'aujourd'hui provient du médecin des bains.

HOVSTAD

Ah ! oui ; du docteur?

PETER STOCKMANN

Il a rédigé une sorte d'exposé de remontrance à la direction des bains au sujet de défauts présumés dans les bains.

HOVSTAD

Non, il a fait cela?

PETER STOCKMANN

Oui, ne vous a-t-il pas dit...? Il me semble qu'il a raconté...

HOVSTAD

Ah ! oui, c'est vrai, il a laissé tomber quelques mots...

ASLAKSEN, *venant de l'imprimerie.*

J'ai besoin du manuscrit...

HOVSTAD, *de mauvaise humeur.*

Hm ! il est là sur le pupitre.

ASLAKSEN, *le trouve.*

Bien.

PETER STOCKMANN

Hé ! mais, c'est justement...

ASLAKSEN

Oui, c'est l'article du docteur, monsieur le maire.

HOVSTAD

Ah ! c'est de cet article que vous parlez?

PETER STOCKMANN

Précisément. Qu'en dites-vous?

HOVSTAD

Je ne suis pas spécialiste, et je l'ai seulement parcouru.

PETER STOCKMANN

Mais vous le faites imprimer tout de même?

HOVSTAD

Je ne peux guère refuser à un homme qui signe...

ASLAKSEN

Je n'ai rien à dire dans le journal, monsieur le maire...

PETER STOCKMANN

Bien entendu.

ASLAKSEN

J'imprime seulement ce que j'ai entre les mains.

PETER STOCKMANN

Tout à fait dans la règle.

ASLAKSEN

Et c'est pourquoi je dois...

(Il se dirige vers l'imprimerie.)

PETER STOCKMANN

Non, restez un moment, monsieur Aslaksen. Vous permettez, monsieur Hovstad...

HOVSTAD

Je vous en prie, monsieur le maire...

PETER STOCKMANN

Vous êtes un homme raisonnable et réfléchi, monsieur Aslaksen.

ASLAKSEN

Je suis heureux que vous le pensiez, monsieur le maire.

PETER STOCKMANN

Et un homme qui a de l'influence dans de larges cercles.

ASLAKSEN

C'est surtout parmi les petites gens.

PETER STOCKMANN

Les petits contribuables sont les plus nombreux,... ici comme ailleurs.

ASLAKSEN

Certainement.

PETER STOCKMANN

Et je ne doute pas que vous connaissez les dispositions de la plupart d'entre eux. N'est-ce pas?

ASLAKSEN

Oui, j'ose dire que je les connais, monsieur le maire.

PETER STOCKMANN

Bon,... puisqu'il existe un si louable esprit de sacrifice parmi les citoyens peu fortunés de la ville, on...

ASLAKSEN

Comment cela?

HOVSTAD

Esprit de sacrifice?

PETER STOCKMANN

C'est une belle preuve d'esprit public ; une très belle preuve. J'allais presque dire que je ne m'y attendais pas. Mais vous connaissez mieux que moi l'état d'esprit des gens.

ASLAKSEN

Oui, mais, monsieur le maire...

PETER STOCKMANN

Et ce n'est pas un mince sacrifice qui va incomber à la ville.

HOVSTAD

A la ville?

ASLAKSEN

Mais je ne comprends pas... C'est l'établissement de bains qui...

PETER STOCKMANN

D'après des estimations provisoires, les changements que le médecin des bains estime désirables montent à deux cent mille couronnes.

ASLAKSEN

Oui, c'est une grosse somme ; mais...

PETER STOCKMANN

Il sera nécessaire, bien entendu, d'ouvrir un emprunt communal.

HOVSTAD, *se lève.*

On ne peut pourtant pas prétendre que la ville?...

ASLAKSEN

Irait-on puiser dans la caisse municipale ! Dans les pauvres poches des petits bourgeois !

PETER STOCKMANN

Oui, monsieur Aslaksen, autrement, où trouverait-on les ressources?

ASLAKSEN

C'est l'affaire des messieurs qui possèdent les bains.

PETER STOCKMANN

Les propriétaires des bains ne sont pas en mesure de dépenser au delà des frais qu'ils ont déjà faits.

ASLAKSEN

Est-ce tout à fait sûr, cela, monsieur le maire?

PETER STOCKMANN

Je m'en suis assuré. Si donc on désire ces changements considérables, il faut que la ville en prenne elle-même la charge.

ASLAKSEN

Mais sacristi... pardon ! Ceci devient une tout autre question, monsieur Hovstad.

HOVSTAD

Oui, certainement.

PETER STOCKMANN

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que nous serons forcés de fermer les bains pendant deux ans.

HOVSTAD

Fermer? Fermer complètement !

ASLAKSEN

Pendant deux ans !

PETER STOCKMANN

Oui, toute la durée du travail... au moins.

ASLAKSEN

Non, mais sacristi, nous ne pourrons jamais endurer cela, monsieur le maire ! Nous, les propriétaires de maisons, de quoi vivrons-nous pendant ce temps-là?

PETER STOCKMANN

Il est extrêmement difficile de répondre à cela, malheureusement, monsieur Aslaksen. Mais que voulez-vous que nous fassions? Croyez-vous que nous aurons un seul baigneur ici, quand on va leur faire croire que l'eau est corrompue, que nous vivons sur un sol empesté, que toute la ville...

ASLAKSEN

Et tout cela n'est qu'illusion?

PETER STOCKMANN

Avec la meilleure volonté, je ne suis pas parvenu à une autre conviction.

ASLAKSEN

Oui, mais alors, c'est tout à fait inexcusable de la part du docteur Stockmann... excusez-moi, monsieur le maire, mais...

PETER STOCKMANN

C'est une vérité déplorable que vous exprimez là, monsieur Aslaksen. Mon frère, malheureusement, a toujours agi à l'étourdie.

ASLAKSEN

Et vous voulez quand même le soutenir dans une pareille question, monsieur Hovstad!

HOVSTAD

Mais aussi qui pouvait s'imaginer que...

PETER STOCKMANN

J'ai rédigé un exposé sommaire de l'état de la question, telle qu'elle doit être comprise par un esprit de sang-froid, et j'y ai indiqué comment on peut compter qu'il sera remédié

aux défauts possibles d'une manière qui n'excède pas les ressources financières de l'établissement.

HOVSTAD

Avez-vous cet article sur vous, monsieur le maire?

PETER STOCKMANN, *cherche dans sa poche.*

Oui, je l'ai pris pour le cas où vous...

ASLAKSEN, *vivement.*

Sapristi, le voilà !

PETER STOCKMANN

Qui? mon frère?

HOVSTAD

Où,... où?

ASLAKSEN

Il traverse l'imprimerie.

PETER STOCKMANN

C'est fâcheux. Je ne voudrais pas avoir ici un démêlé avec lui, et j'aurais encore beaucoup à causer avec vous.

HOVSTAD, *indique la porte à droite.*

Entrez là en attendant.

PETER STOCKMANN

Mais...?

HOVSTAD

Vous ne trouverez que Billing.

ASLAKSEN

Vite, vite, monsieur le maire ; le voilà.

PETER STOCKMANN

Allons, soit ; mais tâchez de le faire promptement partir.

(Il sort par la porte à droite, qu'Aslaksen ouvre et referme.)

HOVSTAD

Donnez-vous une occupation quelconque, Aslaksen.

(Il s'assied et écrit. Aslaksen fouille dans un paquet de journaux sur une chaise à droite.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *arrivant de l'imprimerie.*

Me voilà encore.

(Il pose sa canne et son chapeau.)

HOVSTAD, *écrivant.*

Déjà, monsieur le docteur? Dépêchez-vous de faire ce que nous avons dit, Aslaksen. Nous sommes bien à court de temps aujourd'hui.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *à Aslaksen.*

Pas encore d'épreuves, à ce qu'on me dit.

ASLAKSEN

Non, comment pouviez-vous le penser, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, non ; mais je suis impatient, comme vous le comprenez. Je ne serai pas tranquille avant de l'avoir vu imprimé.

HOVSTAD

Hum ! ça va prendre sûrement encore un bon bout de temps. Ne croyez-vous pas, Aslaksen?

ASLAKSEN

Oui, je le crains.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien, bien, mes chers amis ; alors, je reviendrai ; je reviendrai bien deux fois, au besoin. Une si grande ques-

tion,... toute la prospérité de la ville... ; ce n'est fichtre pas le moment de se ménager.

(Il va pour sortir, mais s'arrête et revient.)

Non, écoutez ; il y a encore ceci, dont je voulais vous parler.

HOVSTAD

Excusez-moi ; mais ne pourrions-nous pas, une autre fois...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ce sera dit en deux mots. Voilà simplement ce que c'est : ... quand on va lire demain mon article dans le journal, et que l'on saura que j'ai passé tout l'hiver, sans rien dire, à travailler pour le bien de la ville...

HOVSTAD

Oui, mais, monsieur le docteur...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je sais ce que vous voulez dire. Vous trouvez que ce n'était rien de plus que mon satané devoir,... un simple devoir civique. Non, évidemment. Je le sais aussi bien que vous. Mais mes concitoyens, voyez-vous... ; bon Dieu, ces braves gens, ils m'aiment tant...

HOVSTAD

Oui, les citoyens vous ont beaucoup aimé jusqu'ici, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et c'est précisément pourquoi je crains que... ; voici ce que je voulais dire : lorsque leur parviendra,... surtout dans les classes pauvres... cette sorte d'appel

pour prendre à l'avenir dans leurs propres mains les affaires de la ville...

HOVSTAD, *se lève.*

Hm ! monsieur le docteur, je ne veux pas vous cacher...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Aha !... je pouvais bien me douter qu'il se préparait quelque chose ! Mais je ne veux pas de ça. Si l'on a quelque projet de ce genre...

HOVSTAD

Quel projet?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Peuh ! de ceci ou cela,... cortège aux flambeaux, ou banquet, ou souscription pour un cadeau... ou n'importe quoi, il faut que vous me promettiez solennellement d'empêcher cela. Et vous aussi, monsieur Aslaksen ; vous m'entendez !

HOVSTAD

Pardon, monsieur le docteur ; nous pouvons aussi bien vous dire tout de suite la pure vérité...

(Mme Stockmann, en chapeau et manteau, entre par la porte à gauche au fond.)

MADAME STOCKMANN, *voit le docteur.*

Oui, parfaitement !

HOVSTAD, *s'avançant vers elle.*

Tiens, madame Stockmann vient aussi?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Que diable viens-tu faire ici, Katrine?

MADAME STOCKMANN

Tu peux bien t'imaginer ce que je viens faire.

HOVSTAD

Ne voulez-vous pas vous asseoir? Ou peut-être...

MADAME STOCKMANN

Merci ; ne vous dérangez pas. Et ne vous fâchez pas de ce que je viens chercher Stockmann ; car je suis mère de trois enfants, je vous dirai.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ta, ta, ta ; nous le savons bien.

MADAME STOCKMANN

Eh bien ! il ne semble pas que tu penses beaucoup à ta femme et à tes enfants aujourd'hui ; sans quoi tu n'irais pas ainsi nous précipiter dans le malheur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais es-tu folle, Katrine ! Un homme avec femme et enfants ne pourrait pas proclamer la vérité,... ne pourrait pas être un citoyen actif et utile,... ne pourrait pas rendre service à la ville où il vit !

MADAME STOCKMANN

De la mesure en tout, Tomas !

ASLAKSEN

C'est ce que je dis aussi. Tout avec modération.

MADAME STOCKMANN

Et c'est pourquoi vous êtes coupable envers nous, monsieur Hovstad, quand vous détournez mon mari de sa maison et de sa famille, et l'entraînez dans tout cela.

HOVSTAD

Je n'entraîne sûrement personne...

LE DOCTEUR STOCKMANN

M'entraîner ! Crois-tu que je me laisse entraîner !

MADAME STOCKMANN

Oui, pour sûr. Je sais bien que tu es l'homme le plus intelligent de la ville ; mais tu es si facile à entraîner.

(A Hovstad.)

Et songez donc qu'il perd sa situation à l'établissement de bains, si vous imprimez ce qu'il a écrit...

ASLAKSEN

Comment !

HOVSTAD

Oui, mais, je vais vous dire, monsieur le docteur...

LE DOCTEUR STOCKMANN, *riant.*

Ha-ha ! ils n'ont qu'à essayer !... Oh ! non, tu sais,... ils s'en garderont bien. Car j'ai la majorité compacte derrière moi, vois-tu !

MADAME STOCKMANN

Oui, c'est justement le malheur, que tu aies pareille horreur derrière toi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tatata, Katrine ;... rentre chez toi et occupe-toi de la maison, et laisse-moi m'occuper de la société. Comment peux-tu avoir si peur, quand je suis si confiant et heureux?

(Il se frotte les mains et arpente la salle.)

La vérité et le peuple gagneront la bataille, on peut le jurer. Oh ! je vois la bourgeoisie libérale s'assembler en une armée victorieuse !...

(Il s'arrête devant une chaise.)

Que... que diable est-ce que c'est que ça?

ASLAKSEN, *regardant de ce côté.*

Aïe !

HOVSTAD, *de même.*

Hum !...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Voilà le point culminant du pouvoir.

(Il prend la casquette du maire avec précaution du bout de ses doigts et la tient en l'air.)

MADAME STOCKMANN

La casquette du maire !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et voilà aussi le bâton de commandement. Comment diable est-ce que...?

HOVSTAD

Eh bien ! je vais donc...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! je comprends ! Il est venu ici pour vous circonvenir. Ha ! ha ! il est bien tombé ! Et quand il m'a aperçu dans l'imprimerie...

(Il éclate de rire.)

Est-ce qu'il courait, monsieur Aslaksen?

ASLAKSEN, *vivement.*

Oui, pardieu, il courait, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il courait, abandonnant sa canne et... Turlututu ; Peter n'abandonne rien. Mais que diable avez-vous fait de lui? Ah !... il est là, naturellement. Maintenant, tu vas voir, Katrine !

MADAME STOCKMANN

Tomas, je t'en prie... !

ASLAKSEN

Prenez garde, monsieur le docteur.

(Le docteur a mis la casquette du maire sur sa tête et pris sa canne; puis il va ouvrir la porte, et salue, la main à la casquette. Le maire entre, rouge de colère. Billing entre derrière lui.)

PETER STOCKMANN

Que signifie ce désordre?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Un peu de respect, mon bon Peter. Maintenant c'est moi qui suis l'autorité dans la ville.

(Il marche de long en large.)

MADAME STOCKMANN, *pleurant presque.*

Non, Tomas, voyons!

PETER STOCKMANN, *le suivant.*

Donne-moi ma casquette et ma canne!

LE DOCTEUR STOCKMANN, *comme précédemment.*

Si tu es chef de police, moi je suis maire,... je suis le chef de toute la ville, moi, vois-tu!

PETER STOCKMANN

Ote la casquette, te dis-je. Tu sais que c'est une casquette d'uniforme réglementaire!

LE DOCTEUR STOCKMANN

Pfuh! crois-tu que le lion populaire qui s'éveille se laissera effrayer par des casquettes d'uniforme? Oui, car je te dirai que nous allons faire la révolution dans la ville demain. Tu m'as menacé de me révoquer; mais maintenant je te révoque,... je te révoque de tous tes postes de confiance... Crois-tu que je ne le peux pas? Mais si; j'ai avec

moi les forces sociales victorieuses. Hovstad et Billing tonneront dans *Le Messager du Peuple* et Aslaksen marchera en tête de toute l'association des propriétaires de maisons.

ASLAKSEN

Je n'en ferai rien, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais si, vous le ferez...

PETER STOCKMANN

Aha ! monsieur Hovstad choisit peut-être, tout de même, de se rallier à l'agitation?

HOVSTAD

Non, monsieur le maire.

ASLAKSEN

Non, monsieur Hovstad n'est pas assez fou pour ruiner à la fois sa situation et le journal pour une illusion.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que cela signifie?

HOVSTAD

Vous avez présenté votre affaire sous un faux jour, monsieur le docteur ; et c'est pourquoi je ne peux pas la soutenir.

BILLING

Non, d'après ce que monsieur le maire a bien voulu m'expliquer tout à l'heure, il est...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Faux ! A moi d'en juger. Imprimez seulement mon article ; je saurai bien le défendre.

HOVSTAD

Je ne l'imprime pas. Je ne peux pas, je ne veux pas, je n'ose pas l'imprimer.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Vous n'osez pas? Que dites-vous là? Vous êtes directeur, n'est-ce pas ; et ce sont bien les directeurs qui sont maîtres de la presse, je pense !

ASLAKSEN

Non, ce sont les abonnés, monsieur le docteur.

PETER STOCKMANN

Heureusement, oui.

ASLAKSEN

C'est l'opinion générale, c'est le public éclairé, les propriétaires de maisons et tous les autres ; ce sont eux qui dirigent la presse.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *calme.*

Et j'ai toutes ces puissances contre moi?

ASLAKSEN

Parfaitement. Ce serait la ruine de la bourgeoisie, si votre article était imprimé.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! vraiment...

PETER STOCKMANN

Ma casquette et ma canne !

(Le docteur ôte la casquette et la dépose sur la table avec la canne. Le maire les prend.)

Ta dignité de maire a promptement pris fin.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ce n'est pas fini encore.

(A Hovstad.)

Il est donc tout à fait impossible de voir mon article publié dans *le Messager du Peuple?*

HOVSTAD

Tout à fait impossible ; et aussi dans l'intérêt de votre famille.

MADAME STOCKMANN

Oh ! vous n'avez pas du tout à vous occuper de la famille, monsieur Hovstad.

PETER STOCKMANN, *sort un papier de sa poche.*

Pour éclairer le public, il sera suffisant que ceci paraisse ; c'est un exposé authentique. Le voilà.

HOVSTAD, *prend le papier.*

Bien ; il sera inséré.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais pas le mien. On s'imagine pouvoir nous supprimer, moi et la vérité ! Mais ce ne sera pas aussi facile que vous le croyez. Monsieur Aslaksen, voulez-vous prendre tout de suite mon manuscrit et l'imprimer comme feuille volante... à mes frais... je suis l'éditeur. Il me faut quatre cents exemplaires ; non,... cinq à six cents, il me faut.

ASLAKSEN

Quand vous m'offririez de l'or pour cela, je ne prêterai pas mon imprimerie pour cela, monsieur le docteur. Je n'ose pas à cause de l'opinion publique. On ne vous l'imprimera nulle part dans la ville.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Alors rendez-le-moi.

HOVSTAD, *lui tend le manuscrit.*

Le voici.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *prend sa canne et son chapeau.*

Il circulera quand même. J'en donnerai lecture dans une grande réunion populaire ; tous mes concitoyens entendront la voix de la vérité !

PETER STOCKMANN

Aucune association, dans toute la ville, ne te prêtera un local pour cela.

ASLAKSEN

Pas une seule, j'en suis certain.

BILLING

Non, Dieu me damne, si elles le font !

MADAME STOCKMANN

C'est tout de même par trop honteux ! Mais pourquoi est-ce qu'ils se mettent ainsi contre toi, tous comme un seul homme?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *hargneux.*

Oui, je vais te le dire. C'est parce qu'ici, dans la ville, tous les hommes sont des commères... comme toi ; tous ne pensent qu'à la famille et pas à la société.

MADAME STOCKMANN, *le saisit par le bras.*

Eh bien ! je vais leur montrer une... une commère qui sait être un homme... pour une fois. Car maintenant je marche avec toi, Tomas !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Voilà qui est bien dit, Katrine. Et l'article circulera, sur le salut de mon âme ! Si je ne peux louer de local, j'engagerai un tambour qui m'accompagnera par la ville, et je lirai l'article à tous les coins de rue.

PETER STOCKMANN

Tu n'en es tout de même pas à ce comble de folie !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Si, j'en suis là !

ASLAKSEN

Vous ne trouverez pas un homme dans toute la ville pour aller avec vous.

BILLING

Non, Dieu me damne si vous en trouvez un !

MADAME STOCKMANN

Ne cède pas, Tomas. Je demanderai aux garçons de t'accompagner.

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est une idée superbe !

MADAME STOCKMANN

Morten ira très volontiers ; et Ejlif ira bien aussi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et puis Petra, donc ! Et toi-même, Katrine !

MADAME STOCKMANN

Non, non, pas moi ; mais je serai à la fenêtre et te regarderai. Oui, j'y serai.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *la prend dans ses bras et lui donne un baiser.*

Merci ! Oui, nous allons maintenant entrer en lice, mes bons messieurs ! Je veux tout de même voir si la bassesse a le pouvoir de fermer la bouche au patriote qui veut purifier la société !

(Il sort avec sa femme par la porte à gauche au fond.)

PETER STOCKMANN, *pensif, hoche la tête.*

Voilà qu'il l'a rendue folle, elle aussi.

ACTE IV

(Grande salle ancienne dans la maison du capitaine Horster. Une porte à deux battants ouverte au fond conduit à un vestibule. Le mur de gauche a trois fenêtres ; au milieu du mur opposé, une estrade est disposée, sur laquelle est une petite table avec deux bougies, une carafe d'eau, un verre et une sonnette. La salle est éclairée par des appliques situées entre les fenêtres. A gauche au premier plan est une table avec bougie et une chaise. En avant à droite, une porte et deux chaises à côté.)

Grande réunion de citoyens de la ville de toutes conditions. On voit quelques femmes et quelques écoliers parmi la foule. Les gens affluent de plus en plus nombreux par le fond, et la salle se remplit peu à peu.

UN CITOYEN, *à un autre, qu'il rencontre.*

Tu es là aussi, ce soir, Lamstad?

L'AUTRE

Je vais à toutes les réunions populaires, moi.

UN TROISIÈME, *près d'eux.*

Vous avez bien apporté un sifflet, je pense?

LE SECOND

Oui, parbleu, j'en ai un. Vous aussi?

LE TROISIÈME

Bien sûr. Et le capitaine Evensen voulait apporter une grosse trompe, à ce qu'il disait.

LE SECOND

Il est bon, Evensen.

(Rires dans le groupe.)

UN QUATRIÈME CITOYEN, *arrivant.*

Dites-moi donc, qu'est-ce qui va se passer ce soir?

LE SECOND

C'est le docteur Stockmann qui va faire une conférence contre le maire.

LE NOUVEAU VENU

Mais le maire est son frère.

LE PREMIER

Ça ne fait rien ; le docteur Stockmann n'a pas peur, lui.

LE TROISIÈME

Mais il a tort ; c'était dans *le Messager du Peuple.*

LE SECOND

Oui, il doit sûrement avoir tort, cette fois ; car on n'a pas voulu lui prêter de salle ni à l'association des propriétaires de maisons ni au cercle des bourgeois.

LE PREMIER

Il n'a même pas pu obtenir la salle des bains.

LE SECOND

Non, tu le penses bien.

UN HOMME, *dans un autre groupe.*

De quel côté faut-il être dans cette question, dites?

UN AUTRE, *du même groupe.*

Vous n'avez qu'à regarder l'imprimeur Aslaksen et à faire comme lui.

BILLING, *une serviette sous le bras, se fraie passage à travers la foule.*

Pardon, messieurs. Voulez-vous me laisser passer? Je dois faire le compte rendu pour *le Messager du Peuple.* Merci bien !

(Il s'assied à la table à gauche.)

UN OUVRIER

Qui était celui-là?

SECOND OUVRIER

Tu ne le connais pas? C'est le Billing qui travaille dans le journal d'Aslaksen.

(Le capitaine Horster fait entrer Mme Stockmann et Petra par la porte à droite au premier plan. Ejlif et Morten les suivent.)

HORSTER

J'ai pensé que la famille pouvait s'asseoir ici ; on peut s'échapper facilement, s'il arrivait quelque chose.

MADAME STOCKMANN

Croyez-vous donc qu'il y aura du désordre?

HORSTER

On ne sait jamais... ; avec tant de monde... Mais asseyez-vous bien tranquillement.

MADAME STOCKMANN, *s'assied.*

Comme c'est aimable à vous d'avoir offert cette salle à Stockmann.

HORSTER

Puisque personne ne voulait, je...

PETRA, *qui s'est assise aussi.*

Et c'était courageux, aussi, Horster.

HORSTER

Oh ! il ne fallait pas grand courage pour cela, il me semble.

(Hovstad et Aslaksen arrivent en même temps, mais séparément, et s'avancent à travers la foule.)

ASLAKSEN, *rejoint Horster.*

Le docteur n'est pas arrivé encore?

HORSTER

Il attend là dedans.

(Mouvement à la porte au fond.)

HOVSTAD, *à Billing.*

Voilà le maire. Vous voyez !

BILLING

Oui, Dieu me damne ! le voilà qui se présente tout de même !

(Peter Stockmann s'avance doucement à travers la foule, salue poliment et se place contre le mur à gauche. Un peu après le docteur Stockmann entre par la porte à droite au premier plan. Il est en redingote noire et cravate blanche. Quelques applaudissements timides, auxquels répondent des chuts modérés. Le silence s'établit.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *à mi-voix.*

Comment ça va, Katrine?

MADAME STOCKMANN

Oui, je suis bien.

(Plus bas.)

Ne t'emballe pas, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! tu sais, je sais bien me contenir.

(Il regarde sa montre, monte sur l'estrade et s'incline.)

Il est le quart,... je vais donc commencer...

(Il sort son manuscrit.)

ASLAKSEN

Il faut d'abord élire un président.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, ce n'est pas du tout nécessaire.

QUELQUES MESSIEURS, *criant.*

Si, si !

PETER STOCKMANN

Je serais aussi d'avis que fût élu un directeur des débats.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais j'ai convoqué cette réunion pour faire une conférence, Peter !

PETER STOCKMANN

Il se peut que la conférence du médecin des bains donne lieu à l'expression d'opinions divergentes.

VOIX NOMBREUSES, *dans la foule.*

Un président ! Un président !

HOVSTAD

La volonté générale des citoyens semble réclamer un président.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se maîtrisant.*

Eh bien ! soit ; que la volonté des citoyens soit satisfaite.

ASLAKSEN

Monsieur le maire voudrait-il assumer cette fonction?

TROIS MESSIEURS, *applaudissant.*

Bravo, bravo !

PETER STOCKMANN

Pour plusieurs raisons faciles à comprendre, je dois me récuser. Mais nous avons heureusement au milieu de nous un homme que tout le monde, je crois, peut accepter. Je veux parler du président de l'association des propriétaires de maisons, monsieur l'imprimeur Aslaksen.

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui ! Vive Aslaksen ! Hourra pour Aslaksen !

(Le docteur Stockmann prend son manuscrit et descend de l'estrade.)

ASLAKSEN

Puisque la confiance de mes concitoyens m'appelle, je serai disposé...

(Applaudissements et bravos. Aslaksen monte sur l'estrade.)

BILLING, *écrivant.*

Donc, « monsieur l'imprimeur Aslaksen élu par acclamation... »

ASLAKSEN

Et puisque me voici à cette place, qu'il me soit permis de dire brièvement quelques mots. Je suis un homme calme et paisible, qui tiens à la modération réfléchie, et à... et à la réflexion modérée ; tous ceux qui me connaissent le savent.

VOIX NOMBREUSES

Oui ! Certainement, Aslaksen !

ASLAKESN

J'ai appris à l'école de la vie et de l'expérience que la modération est la vertu la plus utile à un citoyen...

PETER STOCKMANN

Très bien !

ASLAKSEN

... et que la modération et la réflexion sont aussi ce qu'il y a de plus utile à la société. J'engagerai donc l'honorable concitoyen qui a convoqué cette réunion à s'efforcer de rester dans les limites de la modération.

UN HOMME, *à la porte du fond.*

A la santé de la société de tempérance !

UNE VOIX

Diantre soit !...

PLUSIEURS

Chut ! chut !

ASLAKSEN

Pas d'interruptions, messieurs !... Quelqu'un demande-t-il la parole?

PETER STOCKMANN

Monsieur le président !

ASLAKSEN

Monsieur le maire Stockmann a la parole.

PETER STOCKMANN

En raison de la proche parenté qui me lie, comme on le sait, je pense, au médecin des eaux en exercice, j'aurais préféré ne pas intervenir ce soir. Mais ma situation dans l'établissement de bains, et le souci des intérêts les plus pressants de la ville m'obligent à présenter une motion. J'ose présumer que pas un seul des citoyens ici présents ne trouve désirable que des allégations incertaines et exagérées sur l'état sanitaire de la ville se répandent au loin.

VOIX NOMBREUSES

Non, non, non ! Pas cela ! Nous protestons !

PETER STOCKMANN

Je proposerai donc que l'assemblée n'autorise pas le médecin des bains à lire ou à développer son exposé de la question.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'emportant.*

N'autorise pas !... Que signifie !...

MADAME STOCKMANN, *toussant.*

Hem !... hem !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *se calme.*

Bien ; alors : n'autorise pas.

PETER STOCKMANN

Dans mon exposé du *Messager du Peuple,* j'ai donné connaissance au public des faits les plus essentiels, en sorte que tous les citoyens bien intentionnés peuvent aisément se former un jugement. On y verra que la proposition du médecin des bains,... outre qu'elle est un vote de méfiance contre les hommes dirigeants de la ville,... tend au fond à mettre à la charge des contribuables une dépense inutile de cent mille couronnes au moins.

(Mécontentement et quelques coups de sifflets.)

ASLAKSEN, *fait sonner la sonnette.*

Silence, messieurs ! Permettez-moi d'appuyer la proposition du maire. C'est aussi mon avis que l'agitation du docteur comporte une arrière-pensée. Il parle des bains ; mais c'est à une révolution qu'il vise ; il veut transférer le pouvoir en d'autres mains. Personne ne doute de la

pureté des intentions du docteur ; certes, il ne peut y avoir deux opinions là-dessus. Moi aussi, je suis partisan du gouvernement par le peuple, pourvu qu'il ne coûte pas trop cher aux contribuables. Mais c'est ce qui serait le cas ici, et c'est pourquoi... : non, mordieu... avec votre permission... cette fois, je ne peux pas suivre le docteur Stockmann. Même de l'or peut être acheté trop cher ; voilà mon opinion.

(Vif assentiment de tous les côtés.)

HOVSTAD

Moi aussi, je me sens incité à rendre compte de ma position. L'agitation du docteur Stockmann a paru tout d'abord gagner une certaine faveur, et je l'ai appuyée aussi impartialement que j'ai pu. Mais ensuite nous avons appris que nous nous étions laissé induire en erreur par un exposé faux...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Faux !...

HOVSTAD

Un exposé discutable, du moins. L'exposé du maire l'a démontré. J'espère que personne ici ne met en doute mon libéralisme ; l'attitude du *Messager du Peuple* dans les grandes questions politiques est bien connue de tous. Mais j'ai appris par des hommes d'expérience et de bon sens que, dans les questions purement locales, un journal doit opérer avec une certaine prudence.

ASLAKSEN

Tout à fait d'accord avec l'orateur.

HOVSTAD

Et dans la question dont il s'agit, il est tout à fait cer-

tain que le docteur Stockmann a la volonté générale contre lui. Mais quel est le premier et le plus haut devoir d'un directeur de journal, messieurs? N'est-ce pas d'agir en accord avec ses lecteurs? N'a-t-il pas reçu comme un mandat tacite de contribuer avec une inlassable énergie au bien des personnes de même opinion? Ou bien est-ce que je me tromperais en cela?

NOMBREUSES VOIX

Non, non, non ! Le directeur Hovstad a raison !

HOVSTAD

Ce fut pour moi une dure épreuve de rompre avec un homme chez qui, en ces derniers temps, j'étais un hôte assidu,... un homme qui, jusqu'à ce jour, a pu jouir de la sympathie unanime de ses concitoyens,... un homme dont le seul défaut... ou du moins le principal défaut est de consulter son cœur plutôt que sa tête.

QUELQUES VOIX, *çà et là.*

C'est vrai ! Hourra pour le docteur Stockmann !

HOVSTAD

Mais mon devoir envers la société m'a ordonné de rompre avec lui. Et il y a encore une raison qui m'incite à le combattre, et, si possible, à l'arrêter sur la voie funeste où il s'est engagé ; c'est le souci de sa famille...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tenez-vous-en à la canalisation et au cloaque !

HOVSTAD

... le souci de sa femme et de ses enfants mineurs.

MORTEN

Est-ce que c'est nous, ça, mère?

MADAME STOCKMANN

Chut !

ASLAKSEN

Je vais donc mettre aux voix la proposition du maire.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Inutile ! Ce soir je ne me propose pas de parler de toute la cochonnerie des bains. Non ; vous allez entendre bien autre chose.

PETER STOCKMANN, *à mi-voix.*

Qu'est-ce que c'est encore que ça?

UN HOMME IVRE, *près de la porte de sortie.*

Je suis contribuable ! Alors j'ai le droit d'avoir aussi une opinion ! Et mon opinion nette... ferme... inconcevable, c'est que...

PLUSIEURS VOIX

Taisez-vous, là-bas !

D'AUTRES

Il est saoul ! A la porte !

(L'ivrogne est chasse.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ai-je la parole?

ASLAKSEN, *fait sonner la sonnette.*

Le docteur Stockmann a la parole.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il y a seulement quelques jours, si l'on avait osé un essai de me fermer la bouche, comme ici, ce soir,... ah ! j'aurais

défendu comme un lion mes droits d'homme sacrés! Mais peu m'importe maintenant; car j'ai à parler de questions plus hautes.

(La foule se serre davantage autour de lui. Morten Kiil apparaît parmi ceux qui sont près de lui.)

J'ai réfléchi et médité beaucoup ces derniers jours,... remué tant d'idées qu'à la fin ça commençait comme à bourdonner dans ma tête...

PETER STOCKMANN, *tousse.*

Hum!...

LE DOCTEUR STOCKMANN

... mais alors tout s'est débrouillé; j'ai vu l'enchaînement avec clarté. Et c'est pourquoi je suis ici ce soir. J'ai de grandes révélations à vous faire, mes concitoyens. Je vais vous communiquer une découverte d'une bien autre portée que ce détail, que notre canalisation est empoisonnée, et que nos bains hygiéniques reposent sur un sol empesté.

VOIX NOMBREUSES, *criant.*

Ne parlez pas des bains! Nous n'écouterons pas ça. Rien là-dessus.

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'ai dit que je parlerai de la grande découverte que j'ai faite ces derniers jours,... la découverte que toutes nos sources de vie intellectuelle sont empoisonnées et que toute notre société repose sur le sol empesté du mensonge.

DES GENS DÉCONCERTÉS, *à mi-voix.*

Qu'est-ce qu'il dit là?

PETER STOCKMANN

Quelle insinuation...!

ASLAKSEN, *la main sur la sonnette.*

L'orateur est invité à se modérer.

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'ai aimé ma ville natale autant qu'un homme peut aimer le patelin où il a vécu ses premières années. Je n'étais pas vieux quand je l'ai quitté, et la distance, la nostalgie, le souvenir, ont jeté comme un éclat plus grand sur l'endroit et sur les gens.

(On entend quelques applaudissements et cris d'assentiment.

Puis je suis resté de nombreuses années dans un affreux coin perdu, bien loin dans le Nord. Lorsque j'entrais en rapport avec certains des hommes qui vivaient çà et là au milieu des tas de pierres, bien souvent il m'a semblé qu'il eût été plus avantageux pour ces pauvres êtres dégénérés, d'avoir un vétérinaire au lieu d'un homme comme moi.

(Murmures dans la salle.)

BILLING, *posant sa plume.*

Oh ! Dieu me damne, jamais je n'ai entendu !...

HOVSTAD

C'est bafouer de petites gens honorables !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Attendez un peu !... Je ne crois pas que l'on puisse dire de moi que j'ai oublié ma ville natale là-haut. Je couvais des œufs comme un eider ; et ce que je couvais, c'était le projet de l'établissement de bains ici.

(Applaudissements et protestations.)

Et lorsque le sort, à la longue, tourna si bien et si heu-

reusement pour moi que je pus rentrer au pays,... alors, mes concitoyens, il me sembla que je n'avais plus rien au monde à désirer. Si, j'avais le désir d'agir avec une inlassable ardeur pour le bien du patelin et de sa population.

PETER STOCKMANN, *les yeux en l'air.*

La manière est un peu singulière,... hum.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et j'en étais là, goûtant le bonheur de l'aveuglement. Mais hier matin,... non, c'est en réalité avant-hier, le soir,... les yeux de mon esprit se sont ouverts tout grands, et ce que je perçus tout d'abord, ce fut l'immense sottise des autorités...

(Bruit, cris et rires. Mme Stockmann tousse avec insistance.)

PETER STOCKMANN

Monsieur le président !

ASLAKSEN, *fait sonner la sonnette.*

En vertu de mon autorité !...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il est mesquin de se formaliser pour un mot, monsieur Aslaksen. Je veux dire simplement que je me suis aperçu de l'énorme cochonnerie dont les hommes dirigeants s'étaient rendus coupables dans les bains. Les hommes dirigeants, je ne peux les souffrir, plutôt mourir ;... j'ai eu assez de pareilles gens toute ma vie. Ils sont comme des boucs dans un jeune plant forestier ; ils dévastent tout ; à un homme libre ils barrent la route, où qu'il se tourne,... et je voudrais que nous puissions les supprimer comme des bêtes nuisibles...

(Agitation dans la salle.)

PETER STOCKMANN

Monsieur le président, peut-on admettre de telles expressions?

ASLAKSEN, *la main sur la sonnette.*

Monsieur le docteur !...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je ne comprends pas comment je ne me suis fait que maintenant une idée vraiment claire de ces messieurs ; car j'ai eu pourtant sous les yeux, presque journellement, ici, dans la ville, un magnifique exemplaire,... mon frère Peter,... à mouvements lents et à préjugés tenaces...

(Rires, bruit et sifflets. Mme Stockmann tousse. Aslaksen agite violemment la sonnette.)

L'HOMME IVRE, *qui est rentré.*

Est-ce moi que vous désignez? Oui, car je m'appelle bien Pettersen ; mais non, le diable m'emporte...

VOIX IRRITÉES

Dehors, l'homme saoul ! A la porte !

(L'homme est de nouveau chassé.)

PETER STOCKMANN

Qui était cet individu?

UN HOMME, *près de lui.*

Je ne l'ai pas reconnu, monsieur le maire.

UN SECOND

Il n'est pas de la ville.

UN TROISIÈME

Il paraît que c'est un colporteur qui vient...

(On n'entend pas la suite.)

ASLAKSEN

L'homme était visiblement ivre de bière forte... Continuez, monsieur le docteur ; mais tâchez de vous modérer.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Allons, c'est bien, mes concitoyens ; je ne dirai rien de plus sur nos hommes dirigeants. Si, d'après ce que je viens de dire, on s'imagine que je veux ce soir m'en prendre à ces messieurs, on se trompe,... on se trompe grandement. Car j'ai la rassurante conviction que les retardataires, tous ces vieillards d'un monde d'idées qui s'éteint, prendront admirablement soin eux-mêmes de se supprimer ; il n'est besoin de l'aide d'aucun médecin pour hâter leur décès. Ce n'est d'ailleurs pas cette sorte de gens qui sont le plus grave danger pour la société ; ce ne sont pas eux qui contribuent le plus à empoisonner les sources de notre vie intellectuelle et à empester le sol que nous foulons ; ce ne sont pas eux qui sont les ennemis les plus dangereux de la vérité et de la liberté dans notre société.

CRIS DE TOUS LES COTÉS

Qui alors? Qui donc? Nommez-les?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, vous pouvez compter que je les nommerai ! Car c'est là justement la grande découverte que j'ai faite hier.

(Il élève la voix.)

L'ennemi le plus dangereux de la vérité et de la liberté parmi nous, c'est la majorité compacte. Oui, cette maudite majorité libérale compacte,... c'est elle ! Maintenant vous le savez.

(Bruit énorme dans la salle. La plupart des gens crient, trépignent et sifflent. Quelques messieurs

âgés échangent des coups d'œil furtifs et semblent enchantés. Mme Stockmann se lève, inquiète; Ejlif et Morten s'avancent et menacent les écoliers qui font du tapage. Aslaksen agite la sonnette et invite au calme. Hovstad et Billing parlent tous deux, mais on ne les entend pas. Enfin le calme s'établit.)

ASLAKSEN

Le président compte que l'orateur retirera ses paroles inconsidérées.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Jamais de la vie, monsieur Aslaksen. C'est la grande majorité dans notre société qui me prive de ma liberté et veut m'empêcher de dire la vérité.

HOVSTAD

La majorité a toujours le droit de son côté.

BILLING

Et elle a aussi la vérité; Dieu me damne!

LE DOCTEUR STOCKMANN

La majorité n'a jamais le droit de son côté. Jamais, dis-je! C'est un de ces mensonges sociaux contre lesquels doit se révolter un homme libre, qui pense. Qu'est-ce qui constitue la majorité des habitants d'un pays? Est-ce les gens intelligents, ou est-ce les imbéciles? Je pense que nous serons d'accord pour dire que les imbéciles sont en majorité tout à fait écrasante partout dans le vaste monde. Mais alors, que diable, il ne peut être juste que les imbéciles dominent les intelligents, jamais de la vie!

(Bruit et cris.)

Oui; oui; vous pouvez bien couvrir ma voix par vos cris; mais vous ne pouvez pas me contredire. La majorité

a le pouvoir... malheureusement ; mais le droit, la raison, elle ne l'a pas. La raison, je l'ai, avec quelques autres, les isolés. La minorité a toujours raison.

(Grand bruit de nouveau.)

HOVSTAD

Haha ! le docteur Stockmann est donc aristocrate depuis avant-hier.

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'ai dit que je ne me soucie pas de rien dire du petit groupe des retardataires à la poitrine étroite et à l'haleine courte. Le mouvement de la vie n'a plus à s'occuper d'eux. Mais je pense aux quelques-uns, aux isolés parmi nous qui se sont assimilé toutes les jeunes vérités en germe. Ces hommes-là sont en quelque sorte aux avant-postes, si loin en avant que la majorité compacte n'y est pas encore parvenue, et c'est là qu'ils combattent pour les vérités trop fraîchement écloses dans le monde de la conscience pour s'être acquis déjà une majorité.

HOVSTAD

Bien, alors vous êtes devenu révolutionnaire, monsieur le docteur !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, morbleu, je le suis, monsieur Hovstad ! Je compte mener une révolution contre ce mensonge que la majorité détient la vérité. Que sont les vérités autour desquelles se range, d'habitude, la majorité? Ce sont les vérités si mûres qu'elles sont en voie de devenir décrépites. Mais quand une vérité a vieilli tant que ça, elle est bien près de devenir un mensonge, messieurs !

(Rires et expressions de mépris.)

Oui, oui, vous pouvez me croire si vous voulez ; mais les

vérités n'ont pas du tout la vie dure comme un Mathusalem, ainsi que les gens se l'imaginent. Une vérité normalement bâtie peut vivre... disons... en moyenne dix-sept ou dix-huit ans, vingt au plus ; rarement davantage. Mais des vérités d'un si grand âge sont toujours d'une terrible maigreur. Et c'est pourtant seulement alors que la majorité commence à s'en occuper et les recommande comme saine nourriture intellectuelle. Mais il n'y a pas grande valeur nutritive dans ces aliments-là, je vous assure. Toutes ces vérités majoritaires sont à comparer avec des conserves de l'an dernier ; elles sont comme des jambons rances, cotonneux et verdâtres. Et de là vient le scorbut moral qui sévit partout dans les sociétés.

ASLAKSEN

Il me semble que l'honorable orateur s'écarte beaucoup du sujet.

PETER STOCKMANN

Je dois en grande partie me ranger à l'avis du président.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, mais je crois que tu es fou, Peter ! Je me tiens au sujet aussi étroitement que je peux. Car ce que je veux dire, c'est précisément ceci, que la masse, la majorité, cette satanée majorité compacte,... c'est elle, vous dis-je, qui empoisonne les sources de notre vie intellectuelle et empeste le sol que nous foulons.

HOVSTAD

Et la grande majorité libérale du peuple agit ainsi parce qu'elle a le bon sens de ne prôner que les vérités certaines et reconnues?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ah ! mon bon monsieur Hovstad, ne parlez pas de vérités certaines ! Les vérités reconnues par la masse, par la foule, ce sont les vérités que les avant-postes ont tenues pour certaines au temps de nos grands-pères. Nous, combattants d'avant-postes qui vivons aujourd'hui, nous ne les reconnaissons plus ; et je ne crois pas du tout qu'il existe d'autre vérité certaine, sinon : qu'aucune société ne peut mener une vie saine avec de telles vieilles vérités sans moelle.

HOVSTAD

Mais au lieu d'en rester à parler ainsi dans le vague, il serait curieux d'entendre quelles sont ces vieilles vérités sans moelle dont nous vivons.

(Assentiment de divers côtés.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! je pourrais énumérer tout un tas de pareilles horreurs ; mais pour commencer je m'arrêterai à une vérité reconnue, qui est au fond un vilain mensonge, mais dont vivent quand même M. Hovstad et *le Messager du Peuple* et tous les partisans du *Messager*.

HOVSTAD

Et c'est?...

LE DOCTEUR STOCKMANN

C'est cette doctrine que vous avez héritée de vos aïeux et que vous proclamez étourdiment à n'en plus finir,... d'après laquelle la foule, la masse, le grand nombre est le noyau du peuple,... que c'est le peuple lui-même,... que les gens ordinaires, les gens incompétents et peu instruits de la société ont le même droit de condamner et

d'approuver, de conseiller et de diriger, que les personnalités isolées de l'élite intellectuelle.

BILLING

J'ai maintenant, Dieu me damne...

HOVSTAD, *en même temps, criant.*

Citoyens, faites attention à ceci !

VOIX IRRITÉES

Hoho ! ne sommes-nous pas le peuple? Est-ce seulement l'élite qui gouvernera?

UN OUVRIER

A la porte, celui qui dit ça !

D'AUTRES

A la porte !

UN CITOYEN, *criant.*

Sonne la trompe, Evensen !

(On entend de forts coups de trompe; sifflets et cris de colère dans la salle.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *lorsque le tumulte s'est un peu calmé.*

Mais soyez donc raisonnables ! Ne pouvez-vous pas entendre la voix de la vérité pour une fois? Je ne demande pas du tout que vous soyez tous d'accord avec moi tout de suite. Mais j'avais compté, par exemple, que monsieur Hovstad me donnerait raison, après un peu de réflexion. Monsieur Hovstad se dit libre penseur...

VOIX STUPÉFAITES, *en sourdine.*

Libre penseur, il a dit? Comment? Le directeur Hovstad est-il libre penseur?

HOVSTAD, *crie.*

Prouvez-le, docteur Stockmann ! Quand ai-je imprimé cela?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *réfléchissant.*

Non, vous avez, parbleu, raison ;... vous n'avez jamais eu ce courage. Eh bien ! je ne veux certes pas vous mettre dans l'embarras, monsieur Hovstad. Mettons que c'est moi qui suis libre penseur. Car maintenant, avec l'histoire naturelle, je vais rendre évident pour vous tous que *le Messager du Peuple* vous mène honteusement par le bout du nez lorsqu'il vous raconte que vous, que la foule, que la masse et le grand nombre, sont le vrai noyau du peuple. Ce n'est là qu'un mensonge de journal, voyez-vous ! La masse n'est pas autre chose que la matière brute dont le peuple doit faire des gens.

(Murmures, rires et agitation.)

Oui, n'est-ce pas ainsi que ça se passe dans tout le monde animé? Quelle différence n'y a-t-il pas entre une famille animale cultivée et une qui ne l'est pas? Voyez seulement une vulgaire poule de ferme. Quelle valeur a la chair de cette maigre volaille de rebut? C'est peu de chose. Et quelle sorte d'œufs pond-elle? Une corneille ou un corbeau à peu près moyens peuvent pondre des œufs presque aussi bons. Mais prenez une poule cultivée, espagnole ou japonaise, ou prenez une faisane ou une dinde ;... alors, vous voyez la différence ! Et je citerai les chiens, avec qui, nous autres hommes, nous vivons tellement en famille. Pensez d'abord à un simple chien de la masse,... je veux dire un sale cabot hérissé, grossier, qui ne fait que courir les rues et salir les murs des maisons. Et puis mettez le cabot à côté d'un caniche qui provient de plusieurs générations

élevées dans une maison de qualité, où il a été nourri et a eu l'occasion d'entendre de belles voix et de la musique. Ne croyez-vous pas que le crâne du caniche est autrement développé que celui du cabot? Oui, vous pouvez en être sûrs! Ce sont les petits de pareils caniches cultivés que les forains dressent à faire les tours d'adresse les plus incroyables. Jamais un vulgaire cabot de boutique ne pourrait apprendre cela, quand il se tiendrait debout sur la tête.

(On entend çà et là du bruit et des plaisanteries.)

UN CITOYEN, *crie :*

Voulez-vous faire de nous des chiens, maintenant?

UN AUTRE

Nous ne sommes pas des animaux, docteur!

LE DOCTEUR STOCKMANN

Si, nous sommes des animaux, sur mon âme! Nous sommes tous des animaux authentiques à souhait. Mais des animaux d'élite, il n'y en a pas beaucoup parmi nous. Oh! la distance est effrayante entre les hommes cabots et les hommes caniches. Et ce qui est drôle, c'est que monsieur Hovstad est tout à fait d'accord avec moi tant qu'il est question des animaux à quatre pattes...

HOVSTAD

Oui, qu'ils soient ce qu'ils sont.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Parfaitement; mais aussitôt que j'étends la loi aux bipèdes, monsieur Hovstad s'arrête; il n'ose plus croire à ses propres opinions, ni penser ses propres idées jusqu'au bout; alors il met la doctrine sens dessus dessous, et pro-

clame dans *le Messager du Peuple* que la poule de ferme et le cabot des rues... sont précisément les vrais exemplaires de luxe de la ménagerie. Mais il en est toujours ainsi, tant qu'on a dans le corps l'esprit plébéien et qu'on ne s'est pas efforcé d'atteindre à la distinction intellectuelle.

HOVSTAD

Je ne prétends à aucune sorte de distinction. Je descends de simples cultivateurs ; et je suis fier d'avoir profondément racine dans cette plèbe qu'on insulte ici.

NOMBREUX OUVRIERS

Hourra pour Hovstad ! Hourra ! Hourra !

LE DOCTEUR STOCKMANN

La sorte de plèbe dont je parle ne se trouve pas uniquement dans les bas-fonds ; elle rampe et fourmille tout autour de nous,... jusqu'en haut de l'échelle sociale. Vous n'avez qu'à voir votre beau maire élégant ! Mon frère Peter est certainement un plébéien authentique autant qu'on peut l'être...

(Rires et chuts.)

PETER STOCKMANN

Je proteste contre ces personnalités.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *imperturbable.*

... et s'il l'est, ce n'est pas parce qu'il descend, comme moi, d'un affreux ancien pirate de Poméranie ou de quelque part par là,... oui, c'est de là que nous venons...

PETER STOCKMANN

Tradition absurde, que je nie !

LE DOCTEUR STOCKMANN

... mais il l'est, parce qu'il pense les idées de ses chefs

et adopte les opinions de ses chefs. Les gens qui sont dans ce cas sont des plébéiens intellectuels ; c'est pourquoi mon superbe frère Peter est si terriblement peu distingué, au fond,... et aussi, par suite, si peu libéral.

PETER STOCKMANN

Monsieur le président !

HOVSTAD

Alors ce sont les gens distingués qui sont libéraux chez nous? Voilà une grande nouveauté.

(Rires dans l'assemblée).

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, cela se rattache aussi à ma nouvelle découverte. Et ceci également s'y rattache, que l'esprit libéral est presque exactement la même chose que la moralité. Et c'est pourquoi je dis qu'il est inexcusable de la part du *Messager du Peuple* de prêcher jour après jour cette fausse doctrine que c'est la masse et la foule, la majorité compacte, qui détiennent l'esprit libéral et la morale,... et que les vices et la corruption, et toute sorte de saleté morale, sont des suintements de la culture, de même que les saletés des tanneries, là-haut, dans la vallée de Mölle, suintent et souillent les bains !

(Bruit et interruptions. Le docteur Stockmann, imperturbable, rit dans son ardeur.)

Et pourtant ce même *Messager du Peuple* peut prêcher que la masse et la foule doivent être élevées à de plus hautes conditions de vie ! Mais, sacrebleu, si la doctrine du *Messager* était vraie,... élever la masse, cela reviendrait exactement à la précipiter tout droit dans la corruption ! Mais heureusement ce n'est qu'un vieux mensonge populaire

traditionnel, cette idée que la culture démoralise. Non, c'est l'abrutissement, la misère, la laideur dans les conditions d'existence, qui ont ce satané résultat ! Dans une maison où l'on n'aère et ne balaye pas tous les jours... ; ma femme Katrine prétend qu'il faut aussi laver le parquet ; mais ça, c'est discutable ;... enfin,... dans une pareille maison, dis-je, les gens perdent en deux ou trois ans la faculté de penser et d'agir moralement. Le manque d'oxygène débilite la conscience. Et la quantité d'oxygène doit être bien réduite dans beaucoup de maisons de cette ville, à ce qu'il semble, puisque la majorité compacte peut être assez dépourvue de conscience pour vouloir fonder la prospérité de la ville sur une fondrière de mensonges et de fourberies.

ASLAKSEN

On ne doit pas lancer une accusation aussi grossière contre toute une société de citoyens.

UN MONSIEUR

Je propose à monsieur le président de retirer la parole à l'orateur.

DES VOIX, *avec ardeur.*

Oui, oui ! C'est ça ! Retirez-lui la parole !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'emportant.*

Alors j'irai crier la vérité à tous les coins de rue ! J'écrirai dans des journaux d'ailleurs ! Tout le pays apprendra comment ça va ici !

HOVSTAD

On dirait presque que le docteur se propose de ruiner la ville.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, j'aime tellement ma ville natale que je la ruinerais plutôt que de la voir prospère par un mensonge.

ASLAKSEN

C'est parler fort.

(Bruit et sifflets. Mme Stockmann tousse vainement : le docteur ne l'entend plus.)

HOVSTAD, *crie dans le bruit.*

Il faut être un ennemi public pour vouloir ruiner toute une société !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'emballant de plus en plus.*

Peu importe que soit ruinée une société mensongère ! Il faut la raser jusqu'au sol, je vous dis ! Il faut détruire comme des bêtes nuisibles tous ceux qui vivent dans le mensonge ! Vous finissez par empester tout le pays ; vous aboutirez à ce que tout le pays méritera d'être anéanti. Et si cela va si loin, je dirai du fond de mon cœur : que tout le pays soit anéanti ; que ce peuple soit entièrement détruit !

UN HOMME, *dans la foule.*

C'est parler en ennemi du peuple !

BILLING

Voilà, Dieu me damne, la voix du peuple !

TOUTE LA FOULE, *criant.*

Oui, oui, oui ! C'est un ennemi du peuple ! Il hait son pays ! Il hait tout le peuple.

ASLAKSEN

Je suis, à la fois en qualité de citoyen et d'homme, profondément ému par ce que je viens d'entendre ici. Le doc-

teur Stockmann s'est démasqué d'une manière que je n'aurais jamais imaginée. Je suis malheureusement obligé de me ranger à l'opinion qui vient d'être exprimée par d'honorables citoyens ; et je suis d'avis que cette opinion soit formulée dans une résolution. Je propose ce texte : « L'assemblée déclare qu'elle considère le docteur Tomas Stockmann, médecin des eaux, comme un ennemi du peuple. »

(Cris de hourra et approbation tumultueuse. Beaucoup de gens entourent le docteur et le sifflent. Mme Stockmann et Petra se sont levées. Morten et Ejlif se battent avec d'autres écoliers qui ont sifflé aussi. Quelques hommes les séparent.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *aux siffleurs.*

O insensés que vous êtes,... je vous dis que...

ASLAKSEN, *sonne.*

Le docteur n'a plus la parole. Il faut procéder à un vote formel ; mais pour ménager les sentiments personnels, ce doit être par écrit et sans nom. Avez-vous du papier, monsieur Billing?

BILLING

En voilà du bleu et du blanc.

ASLAKSEN, *descend de l'estrade.*

Parfait ; comme ça, on ira plus vite. Coupez-le en morceaux... ; c'est ça.

(A l'assemblée.)

Bleu signifie non ; blanc signifie oui. Je vais moi-même circuler pour recueillir les votes.

(Le maire quitte la salle. Aslaksen et deux autres citoyens circulent dans l'assemblée avec les morceaux de papier dans des chapeaux.)

UN MONSIEUR, *à Hovstad.*

Qu'est-ce qu'il a, le docteur? Que faut-il penser de cela?

HOVSTAD

Vous savez comme il est impétueux.

UN AUTRE MONSIEUR, *à Billing.*

Dites donc; vous fréquentez la maison. Avez-vous vu s'il boit?

BILLING

Je ne sais quoi dire, Dieu me damne. Le grog est toujours sur la table, quand il vient quelqu'un.

UN TROISIÈME MONSIEUR

Non, je crois plutôt qu'il a l'esprit dérangé, par moments.

LE PREMIER MONSIEUR

Oui, est-ce qu'il y a de la folie héréditaire dans la famille?

BILLING

Ça se pourrait bien.

UN QUATRIÈME MONSIEUR

Non, c'est pure méchanceté; c'est une vengeance pour un motif ou un autre.

BILLING

Il est vrai qu'il a parlé d'augmentation de traitement, ces jours-ci; mais il ne l'a pas eu.

TOUS LES MESSIEURS, *ensemble.*

Aha! alors, c'est facile à comprendre!

L'HOMME IVRE, *au milieu de la foule.*

J'en veux un bleu, moi! Et puis j'en veux un blanc aussi!

CRIS

Voilà encore l'ivrogne ! A la porte !

MORTEN KIIL, *s'approche du docteur.*

Eh bien ! Stockmann, voyez-vous maintenant où mènent ces tours de singe?

LE DOCTEUR STOCKMANN

J'ai fait mon devoir.

MORTEN KIIL

Qu'est-ce que vous avez dit des tanneries de la vallée de Mölle?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Vous l'avez entendu ; j'ai dit que c'est d'elles que vient toute la saleté.

MORTEN KIIL

De ma tannerie aussi?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Malheureusement, votre tannerie est la pire de toutes.

MORTEN KIIL

Est-ce que vous imprimerez ça dans les journaux?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je ne déguise rien.

MORTEN KIIL

Ça peut vous coûter cher, ça, Stockmann.

(Il sort.)

UN MONSIEUR BEDONNANT, *s'avance vers Horster, salue les dames.*

Eh bien ! capitaine, vous prêtez donc votre maison à des ennemis du peuple?

HORSTER

Je pense, monsieur, que je peux faire ce que je veux de mon bien.

LE MONSIEUR BEDONNANT

Alors vous n'aurez pas d'objection à ce que j'en fasse autant du mien.

HORSTER

Que voulez-vous dire, monsieur?

LE MONSIEUR BEDONNANT

Demain matin vous aurez de mes nouvelles.

(Il lui tourne le dos et s'en va.)

PETRA

N'était-ce pas votre armateur, Horster?

HORSTER

Oui, c'était monsieur Vik, le gros négociant.

ASLAKSEN, *les bulletins de vote en main, monte sur l'estrade et sonne.*

Messieurs, j'ai à vous faire connaître le résultat. Par toutes les voix contre une...

UN JEUNE MONSIEUR

C'est celle de l'homme ivre!

ASLAKSEN

Par toutes les voix contre celle d'un homme ivre, cette assemblée de citoyens a déclaré que le docteur Tomas Stockmann, médecin des bains, est un ennemi du peuple.

(Cris et signes d'approbation.)

Vive notre vieille et honnête société!

(Nouveaux cris d'approbation.)

Vive notre maire, énergique et habile, qui a si longtemps étouffé la voix du sang !

(Hourras.)

La séance est levée.

(Il descend de la tribune.)

BILLING

Vive le président !

TOUTE LA FOULE

Hourra pour l'imprimeur Aslaksen !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mon chapeau et mon manteau, Petra ! Capitaine, avez-vous place pour des passagers qui vont dans le nouveau monde?

HORSTER

Pour vous et les vôtres on trouvera de la place, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *pendant que Petra l'aide à mettre son manteau.*

Bien. Viens, Katrine. Venez, les garçons.

MADAME STOCKMANN, *à voix basse.*

Mon bon Tomas, passons par la porte de derrière.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Pas de porte de derrière, Katrine.

(Élevant la voix.)

Vous aurez des nouvelles de l'ennemi du peuple avant qu'il secoue la poussière de ses souliers ! Je ne suis pas aussi débonnaire qu'un certain individu ; je ne dis pas : je vous pardonne, car vous ne savez ce que vous faites.

ASLAKSEN, *crie.*

Un tel rapprochement est blasphématoire, docteur Stockmann !

BILLING

C'est, Dieu me d... C'est raide à entendre, pour un homme sérieux.

UNE VOIX GROSSIÈRE

Et voilà qu'il menace, encore !

CRIS IRRITÉS

Allons casser les vitres chez lui ! Jetez-le au fjord !

UN HOMME, *dans la foule.*

Sonne la trompe, Evensen ! Sonne, sonne !

(Sons de trompe, sifflets et cris sauvages. Le docteur Stockmann se dirige avec les siens vers la sortie. Horster leur fraie la voie.)

TOUTE LA FOULE, *hurlant après eux.*

Ennemi du peuple ! Ennemi du peuple ! Ennemi du peuple !

BILLING, *tout en rassemblant ses notes.*

Non, Dieu me damne, si je vais boire un grog chez les Stockmann ce soir !

(Les gens se pressent vers la sortie; le bruit se propage au dehors; on entend crier dans la rue : Ennemi du peuple! Ennemi du peuple!)

ACTE V

(Le cabinet de travail du docteur Stockmann. Le long des murs, bibliothèques et armoires où sont rangés des livres et divers produits. Au fond est la sortie sur l'antichambre ; au premier plan à gauche, porte sur le salon. Sur le mur de droite il y a deux fenêtres dont toutes les vitres sont brisées. Au milieu de la pièce est la table de travail du docteur, couverte de livres et de papiers. La chambre est en désordre. On est au matin.)

Le docteur Stockmann, en robe de chambre et pantoufles, une calotte sur la tête, est courbé, fouillant avec un parapluie sous une des armoires; il finit par en tirer une pierre.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *parlant par la porte ouverte du salon.*

Katrine, j'en ai encore trouvé une.

MADAME STOCKMANN, *du salon.*

Oh ! tu en trouveras sûrement bon nombre encore.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *ajoute la pierre au tas qui est sur la table.*

Ces pierres-là, je vais les garder comme des objets sacrés. Ejlif et Morten les regarderont tous les jours, et quand ils seront grands, ils les auront après moi.

(Il fouille sous une bibliothèque.)

Est-ce que... comment diable s'appelle-t-elle,... la bonne,... est-ce qu'elle n'a pas été encore chez le vitrier?

MADAME STOCKMANN, *entre.*

Si, mais il a répondu qu'il ne savait pas s'il pourrait venir aujourd'hui.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tu vas voir qu'il n'osera pas.

MADAME STOCKMANN

Non, Randine aussi croit qu'il n'ose pas, à cause des voisins.

(Elle parle du côté du salon.)

Qu'est-ce que tu veux, Randine? Ah ! bien.

(Elle entre au salon et revient aussitôt.)

Voilà une lettre pour toi, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Voyons.

(Il ouvre la lettre et lit.)

Ah ! vraiment.

MADAME STOCKMANN

De qui est-ce?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Du propriétaire. Il nous donne congé.

MADAME STOCKMANN

Ce n'est pas possible? Lui, un si brave homme...

LE DOCTEUR STOCKMANN, *regarde la lettre.*

Il n'ose pas faire autrement, dit-il. Il regrette beaucoup, mais n'ose pas faire autrement... à cause de ses concitoyens... par égard pour l'opinion publique... il n'est pas libre... n'ose pas froisser certains hommes puissants...

MADAME STOCKMANN

Tu vois bien, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, oui, je vois bien ; ils sont lâches, tous, dans la ville ; personne n'ose rien par égard pour tous les autres.

(Il jette la lettre sur la table.)

Mais peu importe pour nous, Katrine ; nous allons partir pour le nouveau monde, et là...

MADAME STOCKMANN

Oui, mais Tomas, est-ce bien raisonnable, ce voyage?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Faut-il peut-être que je reste ici, où ils m'ont mis au pilori comme ennemi du peuple, où ils m'ont marqué au fer rouge, où ils ont cassé mes vitres ! Et regarde là, Katrine ; ils ont aussi déchiré mon pantalon noir.

MADAME STOCKMANN

Oh ! non, voyons ; et c'est le meilleur que tu as !

LE DOCTEUR STOCKMANN

On ne devrait jamais mettre son meilleur pantalon quand on part en campagne pour la liberté et la vérité. Enfin, je ne me soucie pas tant du pantalon, tu comprends ; car tu peux toujours me le rafistoler ; mais il y a cela, que la populace, la foule, ose se jeter sur moi comme si ces gens étaient mes égaux,... c'est ça que je ne peux pas digérer, impossible !

MADAME STOCKMANN

Oui, on a été bien vilain avec toi dans la ville, Tomas ; mais faut-il pour cela quitter tout à fait le pays?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Crois-tu peut-être que les plébéiens des autres villes ne

sont pas aussi effrontés qu'ici? Oh! tu sais, c'est à peu près le même tabac. Et puis, zut! laissons les cabots aboyer; ce n'est pas là le pis; le pis est que tous les gens sont esclaves des partis dans tout le pays. Ce n'est pas tant ça,... il n'en va peut-être guère mieux dans le libre Occident; on y voit aussi sévir la majorité compacte et l'opinion publique libérale et tout le diable et son train. Mais là, vois-tu, les conditions de la vie sont vastes; elles peuvent tuer, mais elles ne torturent pas, elles n'écrasent pas une âme libre avec des étaux comme chez nous. Et au besoin, on peut se tenir à l'écart.

(Il arpente la pièce.)

Si seulement je savais où l'on pourrait acheter bon marché une forêt vierge ou une petite île du Pacifique...

MADAME STOCKMANN

Oui, mais les garçons, Tomas?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'arrête.*

Comme tu es drôle, Katrine! Aimerais-tu mieux voir les garçons grandir dans une société comme la nôtre? Tu as bien vu toi-même hier soir que la moitié de la population est folle à lier; et si l'autre moitié n'a pas perdu la raison, c'est qu'elle est composée d'ânes fieffés, qui n'ont pas de raison à perdre.

MADAME STOCKMANN

Non mais, mon bon Thomas, c'est qu'aussi tu as la langue si imprudente.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bah! Ce n'est peut-être pas vrai, ce que je dis? Est-ce qu'ils ne mettent pas toutes les idées à l'envers? Ne mêlent-

ils pas droit et injustice en une même bouillie? N'appellent-ils pas mensonge tout ce que je sais être vérité? Et ce qui est le plus insensé, c'est qu'il y a là des hommes faits, libéraux, en grand nombre, qui s'imaginent et font croire aux autres qu'ils ont l'esprit libre ! As-tu jamais vu ça, Katrine !

MADAME STOCKMANN

Oui, oui, c'est absurde, évidemment, mais...

(Petra entre par le salon.)

Tu es déjà revenue de l'école?

PETRA

Oui ; on m'a donné congé !

MADAME STOCKMANN

Congé !

LE DOCTEUR STOCKMANN

A toi aussi !

PETRA

Madame Busk m'a donné congé ; et j'ai trouvé qu'il valait mieux m'en aller tout de suite.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et tu as eu raison, parbleu !

MADAME STOCKMANN

Qui aurait cru que Mme Busk était une si vilaine femme !

PETRA

Oh ! mère, Mme Busk n'est certes pas une vilaine femme ; j'ai vu clairement combien cela lui faisait de la peine. Mais elle n'osait pas faire autrement, elle a dit ; et j'ai eu mon congé.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *rit et se frotte les mains.*

Elle n'osait pas faire autrement, elle non plus ! Oh ! c'est charmant.

MADAME STOCKMANN

Oh ! non, après l'affreux vacarme d'hier soir, on...

PETRA

Ce n'est pas cela seulement. Écoute un peu, père !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Quoi donc?

PETRA

Madame Busk m'a montré pas moins de trois lettres qu'elle avait reçues ce matin...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Anonymes, sans doute?

PETRA

Oui.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, car ils n'osent pas signer, Katrine !

PETRA

Et dans deux de ces lettres on écrivait qu'un monsieur qui fréquente chez nous avait raconté au cercle, cette nuit, que j'avais des opinions extrêmement libres sur diverses questions...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et tu ne l'as pas démenti, j'espère.

PETRA

Non, tu penses bien. Madame Busk a elle-même des opinions libres, quand nous sommes entre nous ; mais puisque cela se répandait à mon sujet, elle n'osait pas me garder.

MADAME STOCKMANN

Et pense donc,... une personne qui fréquente chez nous ! Voilà ce que tu as pour avoir bien accueilli les gens.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Nous ne vivrons plus dans de pareilles saletés. Fais tes paquets le plus vite possible, Katrine ; plus tôt nous serons partis, mieux cela vaudra.

MADAME STOCKMANN

Taisez-vous ; je crois qu'il y a quelqu'un dans l'antichambre. Va voir, Petra.

PETRA, *ouvre la porte.*

Oh ! c'est vous, monsieur Horster. Entrez donc.

HORSTER, *entre par l'antichambre.*

Bonjour. Il m'a semblé que je devais venir et avoir de vos nouvelles.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *lui serre la main.*

Merci ; c'est très aimable de votre part.

MADAME STOCKMANN

Et merci de nous avoir aidés à traverser la foule, capitaine.

PETRA

Et comment avez-vous pu rentrer?

HORSTER

Oh ! je m'en suis tiré ; je suis assez vigoureux ; et ces gens-là sont surtout forts pour crier.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, n'est-ce pas curieux, cette lâcheté dégoûtante. Venez

je vais vous montrer quelque chose ! Voyez-vous, ce sont là toutes les pierres qu'ils ont lancées sur nous. Regardez-les. Il n'y a dans tout le tas, ma foi, pas plus de deux gros pavés ; le reste n'est que cailloux,... de la menuaille. Et pourtant ils étaient là dehors à hurler et à jurer qu'ils voulaient me faire mon affaire ; mais agir... agir... non, c'est ce qu'on ne voit guère dans cette ville !

HORSTER

C'était aussi le mieux pour vous cette fois-ci, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Évidemment. Mais c'est agaçant tout de même ; car si l'on en vient un jour à une mêlée sérieuse, d'importance nationale, vous verrez que l'opinion générale sera de prendre ses jambes à son cou, et la majorité compacte se sauvera en forêt comme un troupeau de moutons, capitaine. C'est là ce qui est si triste à penser ; ça me fait vraiment de la peine... Non, mais, que diable, au fond, c'est des bêtises, tout ça. S'ils ont dit que je suis un ennemi du peuple, que je sois un ennemi du peuple, alors !

MADAME STOCKMANN

Tu ne le seras certes jamais, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Il ne faut pas du tout en jurer, Katrine. Un gros mot, ça peut faire l'effet d'une piqûre d'épingle dans les poumons. Et ce mot maudit... ; je ne peux pas m'en débarrasser ; il s'est fixé là, au creux de l'estomac ; il est là qui s'enfonce et semble pomper des sucs acides. Et il n'y a pas de magnésie pour combattre cela.

PETRA

Pfuh ! tu n'as qu'à te moquer d'eux, père.

HORSTER

Les gens finiront par changer d'idées, monsieur le docteur.

MADAME STOCKMANN

Oui, Tomas, tu peux en être sûr, aussi vrai que tu es là.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, peut-être quand il sera trop tard. Mais tant pis pour eux ! Alors ils pourront se vautrer dans leur saleté, et regretter d'avoir poussé à l'exil un patriote. Quand partez-vous, capitaine?

HORSTER

Hum !... c'était justement de quoi j'étais venu vous parler...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Comment, est-il arrivé quelque chose au bateau?

HORSTER

Non, mais il y a ceci que je ne partirai pas avec.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Vous n'avez pas été congédié, au moins?

HORSTER, *sourit.*

Si, c'est bien cela.

PETRA

Vous aussi?

MADAME STOCKMANN

Tu vois bien, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et cela, au service de la vérité ! Oh ! si j'avais pu m'imaginer cela...

HORSTER

Il ne faut pas vous en faire trop de souci ; je trouverai bien une place chez quelque armateur d'un autre port.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et c'est ce Vik, un gros négociant, un homme riche, qui ne dépend de personne... ! Fi, au diable !

HORSTER

C'est d'ailleurs un homme très loyal ; et il a dit lui-même qu'il m'aurait volontiers gardé, s'il avait osé...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais il n'osait pas? Non, bien entendu !

HORSTER

Ce n'est pas commode, a-t-il dit, quand on appartient à un parti...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Là, il a dit vrai, cet honnête homme ! Un parti, c'est comme un hachoir ; ça vous triture toutes les têtes ensemble et en fait une bouillie ; et les gens ne sont plus que têtes en bouillie !

MADAME STOCKMANN

Non, Tomas, voyons !

PETRA, *à Horster.*

Si du moins vous ne nous aviez pas reconduits, ce n'en serait pas venu là.

HORSTER

Je ne regrette pas de l'avoir fait.

PETRA, *lui tend la main.*

Merci !

HORSTER, *au docteur.*

Et ce que je voulais dire, c'est que si vous voulez absolument partir, j'ai pensé à un autre moyen...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Parfait ; pourvu que nous puissions vite quitter...

MADAME STOCKMANN

Chut ! n'a-t-on pas frappé?

PETRA

C'est sûrement mon oncle.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Aha !

(Il crie.)

Entrez !

MADAME STOCKMANN

Mon bon Tomas, dis, promets-moi...

(Le maire entre de l'antichambre.)

PETER STOCKMANN, *dans la porte.*

Oh ! tu es occupé. Alors je préfère...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, non, entre donc.

PETER STOCKMANN

Mais je voulais te parler en tête à tête.

MADAME STOCKMANN

Nous irons au salon en attendant.

HORSTER

Et je reviendrai plus tard.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, entrez avec elles, capitaine. Il faut que je sois renseigné...

HORSTER

Bien, bien, j'attendrai.

(Il suit Mme Stockmann et Petra dans le salon. Le maire ne dit rien, mais lorgne vers les fenêtres.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tu trouves peut-être qu'il y a trop d'air ici aujourd'hui? Couvre-toi.

PETER STOCKMANN

Merci.

(Il se couvre.)

Je crois que je me suis enrhumé hier. J'étais gelé...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Vraiment? Fichtre, j'ai trouvé qu'il faisait plutôt chaud.

PETER STOCKMANN

Je regrette de n'avoir pas été en mesure d'empêcher ces excès nocturnes.

LE DOCTEUR STOCKMANN

As-tu, à part cela, quelque chose de particulier à me dire?

PETER STOCKMANN, *sort une grande lettre.*

J'ai pour toi ce document, de la part de la direction des bains.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Est-ce que je suis congédié?

PETER STOCKMANN

Oui, à dater d'aujourd'hui.

(Il pose la lettre sur la table.)

Ça nous fait de la peine ; mais... franchement... nous n'osions pas faire autrement à cause de l'opinion publique.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *sourit.*

Vous n'osiez pas? Voilà un mot que j'ai déjà entendu aujourd'hui.

PETER STOCKMANN

Je te prie de bien te rendre compte de la situation. Tu n'as à compter désormais sur aucune clientèle ici, dans la ville.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Au diable la clientèle ! Mais d'où tiens-tu cela si sûrement?

PETER STOCKMANN

L'association des propriétaires de maisons a lancé une liste que l'on porte de maison en maison. Tous les citoyens bien pensants sont invités à ne pas recourir à toi. Et je peux te garantir que pas un seul père de famille ne va se risquer à refuser sa signature ; on n'osera pas, tout simplement.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, non, je n'en doute pas. Et alors?

PETER STOCKMANN

Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de t'en aller pour quelque temps...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, j'ai un peu l'idée de m'en aller, précisément.

PETER STOCKMANN

Bon. Et quand tu auras eu six mois pour songer, si tu pouvais, après mûre réflexion, te résoudre à reconnaître ton erreur par quelques mots de regret...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je pourrais peut-être ravoir ma position, tu veux dire?

PETER STOCKMANN

Peut-être ; ce n'est pas du tout impossible.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, mais l'opinion publique? Vous n'oserez pas à cause de l'opinion publique.

PETER STOCKMANN

Il n'y a rien de variable comme l'opinion. Et, à parler franchement, il est extrêmement important pour nous d'avoir cet aveu de ta main.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, vous vous en pourléchez les lèvres d'avance ! Mais tu te rappelles bien, que diable, ce que je t'ai dit de ces sortes de tours de renard !

PETER STOCKMANN

Ta position était alors autrement favorable ; tu pouvais alors supposer que tu avais toute la ville derrière toi...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et maintenant je sens que j'ai toute la ville à dos...

(S'emportant.)

Mais non, quand j'aurais à dos le diable lui-même et son arrière-grand'mère !... Jamais,... jamais, je te dis !

PETER STOCKMANN

Un soutien de famille n'ose pas agir comme tu le fais. Tu n'oseras pas, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je n'oserai pas! Il n'y a qu'une chose au monde qu'un homme libre n'ose pas ; et sais-tu ce que c'est?

PETER STOCKMANN

Non.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Naturellement ; mais moi, je vais te le dire. Un homme libre n'ose pas se vautrer dans la boue comme un gueux ; il n'ose pas se conduire de telle sorte qu'il devrait se cracher lui-même à la face.

PETER STOCKMANN

Voilà qui a l'air tout à fait raisonnable ; et s'il n'y avait pas d'autre explication à ton entêtement... ; mais il y en a une autre...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Qu'entends-tu par là?

PETER STOCKMANN

Tu le comprends certainement très bien. Mais comme ton frère, et en homme raisonnable, je te conseille de ne pas trop compter sur des espérances qui pourraient fort bien être déçues.

LE DOCTEUR STOCKMANN

A quoi diantre est-ce que tu fais allusion?

PETER STOCKMANN

Veux-tu vraiment me faire croire que tu ne connais pas les dispositions testamentaires prises par Kiil, le maître tanneur?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je sais que le peu qu'il possède doit aller à une fondation

pour de vieux artisans nécessiteux. Mais en quoi cela me concerne-t-il?

PETER STOCKMANN

D'abord, ce n'est pas peu, ce dont il s'agit là. Le maître tanneur Kiil est un homme assez riche.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je ne m'en suis jamais douté !

PETER STOCKMANN

Hm !... vraiment pas? Tu ne t'es donc jamais douté non plus qu'une partie assez importante de sa fortune doit revenir à tes enfants , et que toi et ta femme vous jouirez des revenus votre vie durant. Il ne te l'a pas dit?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non ma foi, il ne l'a pas dit. Au contraire ; il n'a cessé d'être furieux contre l'absurdité des lourdes taxes qu'on lui impose. Mais es-tu tout à fait sûr de cela, Peter?

PETER STOCKMANN

Je le tiens d'une source tout à fait sérieuse.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Non, grand Dieu, voilà donc Katrine à l'abri,... et les enfants aussi ! Ah ! il faut que je raconte ça...

(Il appelle.)

Katrine, Katrine !

PETER STOCKMANN, *le retient.*

Chut ! ne dis pas un mot encore !

MADAME STOCKMANN, *ouvre la porte.*

Qu'est-ce qui se passe?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ce n'est rien ; tu peux rentrer.

(Mme Stockmann ferme la porte.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *arpente la pièce.*

A l'abri ! Non, songe donc,... ils sont tous à l'abri ! Et leur vie durant ! C'est un sentiment délicieux de se savoir à l'abri !

PETER STOCKMANN

Oui, mais c'est que précisément tu ne l'es pas. Le maître tanneur Kiil peut annuler le testament quand il voudra.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais il ne le fera pas, mon bon Peter. Le blaireau est bien trop ravi de ce que je vous attaque, toi et tes très sages amis.

PETER STOCKMANN, *interdit, le regarde d'un œil scrutateur.*

Aha ! voilà qui éclaire bien des choses.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Quelles choses?

PETER STOCKMANN

Tout cela était donc une manœuvre combinée. Ces attaques violentes, brutales, que tu as livrées... au nom de la vérité... contre les hommes dirigeants de la ville...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! ces attaques?

PETER STOCKMANN

Elles n'étaient donc rien d'autre que la rétribution convenue pour le testament de ce vieux rancunier de Morten Kiil.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *presque sans voix.*

Peter,... tu es le plus affreux plébéien que j'aie connu de ma vie.

PETER STOCKMANN

Entre nous c'est fini. Ton congé est irrévocable ;... car maintenant nous avons des armes contre toi.

(Il sort.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Pouah ! pouah ! pouah !

(Il appelle.)

Katrine ! Il faut laver le parquet après lui ! Qu'elle vienne avec un baquet,... tu sais,... comment diable... celle qui a toujours de la suie au bout du nez...

MADAME STOCKMANN, *à la porte du salon.*

Chut ! voyons, Tomas !

PETRA, *aussi dans la porte.*

Père, grand-père est là et demande s'il peut te parler seul à seul.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien sûr, il peut.

(A la porte.)

Entrez, beau-père.

(Morten Kiil entre. Le docteur ferme la porte derrière lui.)

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a? Asseyez-vous.

MORTEN KIIL

Je ne m'assieds pas.

(Il regarde autour de lui.)

Ça a bel aspect chez vous aujourd'hui, Stockmann.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, ne trouvez-vous pas?

MORTEN KIIL

Tout à fait bel aspect ; et on y a aussi du bon air. Vous avez aujourd'hui suffisamment de cet oxygène dont vous parliez hier. Vous devez avoir aujourd'hui une conscience très nette, je suppose.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, je l'ai.

MORTEN KIIL

Je pense bien.

(Il se frappe la poitrine.)

Mais savez-vous ce que j'ai là, moi?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ce doit être aussi une conscience nette, j'espère.

MORTEN KIIL

Pfutt ! Non, c'est quelque chose qui vaut mieux que ça.

(Il sort un gros portefeuille, l'ouvre, et montre des papiers.)

LE DOCTEUR STOCKMANN, *le regarde, étonné.*

Des actions de la société des bains?

MORTEN KIIL

On les trouvait facilement aujourd'hui.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et vous êtes allé en acheter?

MORTEN KIIL

Pour tout ce que j'avais d'argent.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais, cher beau-père,... dans la situation désespérée où se trouvent les bains maintenant !

MORTEN KIIL

Si vous vous conduisez en homme raisonnable, vous les remettrez bien sur pied.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, vous voyez vous-même que je fais tout ce que je peux ; mais... les gens sont fous dans la ville.

MORTEN KIIL

Vous avez dit hier que les pires saletés venaient de ma tannerie. Mais si c'était vrai, mon grand-père et mon père avant moi, et moi-même pendant de nombreuses années, nous aurions souillé la ville comme trois anges exterminateurs. Croyez-vous que je laisserai cette honte peser sur moi?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Malheureusement, vous y serez bien obligé.

MORTEN KIIL

Non, merci. Je tiens à mon nom et à ma bonne réputation. Les gens m'appellent le blaireau, à ce que j'ai entendu dire. Un blaireau, c'est une sorte de cochon ; mais les gens n'auront pas raison, jamais de la vie. Je vivrai, et mourrai en homme propre.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et qu'allez-vous faire dans ce cas?

MORTEN KIIL

C'est vous qui me nettoierez, Stockmann.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Moi !

MORTEN KIIL

Savez-vous avec quel argent j'ai acheté ces actions? Non, vous ne pouvez pas le savoir ; mais je vais vous le dire. C'est l'argent que Katrine et Petra et les deux garçons auront après moi. Oui, car j'ai mis tout de même un peu d'argent de côté, voyez-vous.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'emporte.*

Et vous prenez l'argent de Katrine pour l'employer à ça !

MORTEN KIIL

Oui, maintenant, cet argent-là est entièrement dans les bains. Et je vais voir si vous êtes réellement fou quand même,... fou à lier, Stockmann. Si vous faites encore venir des bêtes et d'autres saletés de ma tannerie, c'est absolument comme si vous coupiez de larges bandes dans la peau de Katrine, et aussi de Petra, et des deux garçons ; mais un bon père de famille ne fait pas ça,... à moins qu'il soit fou.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *qui arpente la salle.*

Oui, mais je suis fou ; je le suis !

MORTEN KIIL

Vous ne serez sans doute pas archifou à ce point, quand il s'agit de la femme et des enfants.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'arrête devant lui.*

Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé, avant d'aller acheter cette camelote !

MORTEN KIIL

Ce qui est fait a plus d'action.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *allant et venant.*

Si encore je n'étais pas si sûr de mon fait !... Mais je suis si intimement convaincu que j'ai raison.

MORTEN KIIL, *soupesant son portefeuille.*

Si vous persistez dans votre folie, ceci n'aura pas grande valeur.

(Il met le portefeuille dans sa poche.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais, que diable, la science devrait bien aussi trouver quelque moyen de défense, il me semble ; un préservatif quelconque...

MORTEN KIIL

Vous voulez dire un moyen de tuer ces bêtes?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, ou de les rendre inoffensives.

MORTEN KIIL

Vous ne pourriez pas essayer avec de la mort-aux-rats?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oh ! sornettes que cela !... Mais tout le monde dit que c'est une simple imagination. Ça ne peut-il pas être une imagination ! Laissons les gens être contents ! Ces cabots ignorants au cœur sec ne m'ont-ils pas traité d'ennemi du peuple ;... et ils étaient même sur le point de m'arracher mes vêtements !

MORTEN KIIL

Et toutes les vitres qu'ils vous ont brisées !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, et alors vient cette question des devoirs envers la

famille ! Ça, il faut que j'en parle avec Katrine ; elle s'entend bien à ces questions-là.

MORTEN KIIL

C'est cela ; vous n'avez qu'à suivre les conseils d'une femme raisonnable.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'avance vivement vers lui.*

Dire aussi que vous avez pu commettre un pareil impair ! Aventurer l'argent de Katrine ; me mettre dans un embarras aussi terriblement douloureux. Quand je vous regarde, il me semble voir le diable lui-même !...

MORTEN KIIL

Alors, le mieux est que je m'en aille. Mais je veux être fixé avant deux heures. Oui, ou non. Si c'est non, les actions iront à la fondation,... et cela, aujourd'hui même.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et Katrine, qu'est-ce qu'elle aura?

MORTEN KIIL

Pas un radis.

(La porte de l'antichambre s'ouvre. On aperçoit Hovstad et Aslaksen.)

Ah ! tiens, ces deux-là?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *les regarde fixement.*

Qu'est-ce que c'est? Vous osez encore venir ici chez moi !

HOVSTAD

Oui certes, nous venons.

ASLAKSEN

Nous avons à vous parler, voyez-vous.

MORTEN KIIL, *chuchotant.*

Oui ou non... avant deux heures.

ASLAKSEN, *avec un coup d'œil vers Hovstad.*

Aha !

(Morten Kiil sort.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! que me voulez-vous? Soyez brefs.

HOVSTAD

Je comprends fort bien que vous nous en vouliez de notre attitude pendant la réunion d'hier...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Vous appelez ça une attitude? Jolie attitude, ma foi ! J'appelle cela inconsistance, pleutrerie... Fi ! morbleu !

HOVSTAD

Appelez-le comme vous voudrez ; mais nous ne pouvions pas faire autrement.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Vous n'osiez pas faire autrement? C'est bien ça?

HOVSTAD

Oui, si vous voulez.

ASLAKSEN

Mais pourquoi n'avoir pas laissé tomber quelques mots auparavant? Une simple petite indication à monsieur Hovstad ou à moi?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Une indication? A quel sujet?

ASLAKSEN

Sur ce qu'il y avait là-dessous.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je ne vous comprends pas du tout.

ASLAKSEN, *hochant la tête d'un air confiant.*

Mais si, parbleu, vous comprenez bien, docteur.

HOVSTAD

Il n'y a plus rien à cacher maintenant.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *les regarde l'un après l'autre.*

Oui, mais par tous les diables... !

ASLAKSEN

Écoutez... votre beau-père ne court-il pas la ville pour acheter toutes les actions des bains?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, il a été acheter des actions des bains aujourd'hui ; mais...?

ASLAKSEN

Vous auriez été plus avisé si vous aviez chargé un autre de le faire,... un homme qui n'aurait pas tenu à vous de si près.

HOVSTAD

Et puis vous n'auriez pas dû agir en nom propre. Il n'était pas nécessaire que personne sût que l'attaque contre l'établissement de bains venait de vous. Vous auriez dû me demander conseil, docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *regarde devant lui; une clarté semble se faire en son esprit, et il dit comme tombant des nues :*

Peut-on imaginer cela? Est-ce que cela peut se faire?

ASLAKSEN, *sourit.*

On voit bien que cela peut se faire. Mais il faut le faire adroitement, vous comprenez.

HOVSTAD

Et il vaut mieux s'y mettre à plusieurs ; car il en est toujours ainsi, que l'individu diminue sa responsabilité quand il a d'autres personnes avec soi.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *très calme.*

Bref, messieurs,... qu'est-ce que vous voulez?

ASLAKSEN

Monsieur Hovstad saura mieux que moi...

HOVSTAD

Non, dites-le, Aslaksen.

ASLAKSEN

Eh bien ! voilà : maintenant que nous savons ce qu'il en est, nous pensons pouvoir mettre *Le Messager du Peuple* à votre disposition.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Maintenant vous osez le faire? Eh bien ! et l'opinion publique? Ne craignez-vous pas qu'un orage se lève contre nous?

HOVSTAD

Nous tâcherons de tenir bon sous l'orage.

ASLAKSEN

Et il faudra, monsieur le docteur, être prompt à se retourner. Aussitôt que votre attaque aura produit son effet...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Aussitôt que mon beau-père et moi aurons acquis les actions à bon marché, vous voulez dire...?

HOVSTAD

Ce sont des considérations scientifiques surtout, sans

doute, qui vous incitent à prendre la direction dans les bains.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bien entendu ; ce sont des considérations scientifiques qui m'ont amené à persuader le vieux blaireau d'entrer dans l'affaire. Et alors nous corrigerons un peu la canalisation et nous fouillerons un peu le rivage sans que cela coûte une demi-couronne au budget de la ville. Ne croyez-vous pas que ça va? Hein?

HOVSTAD

Je le pense,... si vous avez *Le Messager du Peuple* pour vous.

ASLAKSEN

Dans une société libre, la presse est une puissance, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Parfaitement ; et l'opinion publique en est une aussi ; et vous, monsieur Aslaksen, vous prenez sans doute l'association des propriétaires de maisons sur votre conscience?

ASLAKSEN

L'association des propriétaires et les amis de la tempérance. Vous pouvez y compter.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais, messieurs... ; oui, j'ai honte de poser la question ; mais en échange, que faut-il?...

HOVSTAD

Nous voudrions vous aider pour rien du tout, vous comprenez. Mais *Le Messager du Peuple* a les pieds branlants ; il a peine à marcher ; et cesser la publication maintenant,

lorsqu'il y a une telle action à mener dans la grande politique, cela me serait très pénible.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Évidemment ; ce doit être très dur pour un ami du peuple comme vous.

(Éclatant.)

Mais je suis un ennemi du peuple, moi !

(Il court çà et là dans la pièce.)

Où est mon bâton? Où diable est mon bâton?

HOVSTAD

Que signifie?

ASLAKSEN

Vous ne voudriez pas...?

LE DOCTEUR STOCKMANN, *s'arrête.*

Et si je ne vous donnais pas un öre de toutes mes actions? Rappelez-vous que l'argent nous tient aux doigts, à nous autres gens riches.

HOVSTAD

Et rappelez-vous que cette histoire d'actions peut être présentée de deux manières.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, vous êtes l'homme qu'il faut pour cela ; si je ne viens pas au secours du *Messager*, vous verrez sûrement la question sous un vilain jour ; vous me donnerez la chasse, j'imagine,... me traquerez... tâcherez de me prendre à la gorge, comme le chien le fait au lièvre !

HOVSTAD

C'est la loi de nature ; tout animal veut vivre.

ASLAKSEN

On prend sa pâture où on peut la trouver, comprenez-vous.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien ! allez voir si vous pouvez trouver la vôtre dans le ruisseau ;

(Il bondit.)

car maintenant, morbleu, on va voir quel est l'animal le plus fort de nous trois.

(Il trouve son parapluie et le brandit.)

Hé ! voyez-vous... !

HOVSTAD

Vous n'allez tout de même pas porter la main sur nous !

ASLAKSEN

Faites attention avec ce parapluie !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Sautez par la fenêtre, monsieur Hovstad !

HOVSTAD, *à la porte de l'antichambre.*

Êtes-vous fou !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Par la fenêtre, monsieur Aslaksen ! Sautez, vous dis-je ! Le plus vite est le mieux.

ASLAKSEN, *courant autour de la table.*

De la modération, monsieur le docteur ; je suis un homme débile ; je ne supporte guère...

(Il crie.)

Au secours, au secours !

(Mme Stockmann, Petra et Horster entrent, venant du salon.)

MADAME STOCKMANN

Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe, Tomas !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *agite son parapluie.*

Sautez, vous dis-je ! Au ruisseau !

HOVSTAD

Attaque non provoquée ! Je vous prends à témoin, capitaine Horster !

(Il se hâte de sortir par l'antichambre.)

ASLAKSEN, *désemparé.*

Si seulement on connaissait les situations locales !

(Il s'échappe par le salon.)

MADAME STOCKMANN, *retient le docteur.*

Voyons, Tomas, contiens-toi !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *jette le parapluie.*

Voilà qu'ils ont tout de même échappé, bon sang !

MADAME STOCKMANN

Mais qu'est-ce qu'ils te voulaient donc?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tu le sauras plus tard ; pour le moment j'ai autre chose à faire.

(Il va au bureau, et il écrit sur une carte de visite.)

Regarde, Katrine ; qu'est-ce qu'il y a là?

MADAME STOCKMANN

Trois *non* en grosses lettres ; qu'est-ce que c'est?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tu le sauras aussi plus tard.

(Il tend la carte.)

Tiens, Petra ; que la fille barbouillée de suie grimpe chez le blaireau le plus vite possible avec ça. Dépêche-toi !

(Petra sort avec la carte par l'antichambre.)

Oui, si je n'ai pas reçu aujourd'hui la visite de tous les suppôts du diable, je ne sais comment dire. Mais maintenant je vais tailler ma plume contre eux, de façon à en faire un stylet ! Je la tremperai dans le fiel et le poison ; je leur flanquerai mon encrier à la tête !

MADAME STOCKMANN

Oui, mais nous partons, Tomas.

(Petra rentre.)

LE DOCTEUR STOCKMANN

Eh bien?

PETRA

C'est fait.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Bon... Nous partons, dis-tu? Non, morbleu, nous ne partons pas ; nous restons où nous sommes, Katrine.

PETRA

Nous restons !

MADAME STOCKMANN

Ici, dans la ville?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, précisément ici ; c'est ici le champ de bataille ; c'est ici qu'elle sera livrée,... ici que je vaincrai ! Dès que mon pantalon va être raccommodé, j'irai en ville chercher une maison ; il nous faut un toit pour l'hiver.

HORSTER

Vous l'aurez chez moi.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Je peux?

HORSTER

Oui, vous n'avez qu'à venir ; j'ai de la place, et je ne suis presque jamais chez moi.

MADAME STOCKMANN

Oh ! comme c'est aimable de votre part, Horster.

PETRA

Merci !

LE DOCTEUR STOCKMANN, *lui serre la main.*

Merci, merci ! Voilà donc un souci de moins. Et alors je vais m'y mettre pour de bon dès aujourd'hui. Oh ! il y aura un tas de questions à fouiller, Katrine ! Et il est heureux que j'aie désormais tout mon temps à ma disposition ; car, tu sais, je suis congédié de l'établissement de bains...

MADAME STOCKMANN, *soupire.*

Hélas ! oui, je m'y attendais.

LE DOCTEUR STOCKMANN

... et puis on veut aussi m'enlever ma clientèle. Mais soit ! Je garderai toujours les pauvres gens... ceux qui ne payent rien ; et grand Dieu, ce sont aussi ceux qui ont le plus besoin de moi. Mais ils seront obligés de m'écouter, morbleu ; je prêcherai pour eux à tout bout de champ, comme il est écrit quelque part.

MADAME STOCKMANN

Mais mon bon Tomas, tu as vu, il me semble, à quoi ça sert, de prêcher.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Tu es vraiment drôle, Katrine. Est-ce que je vais peut-

être abandonner le terrain à l'opinion publique et à la majorité compacte, cette satanée séquelle? Non merci! Et ce que je veux, c'est si simple et si clair. Je veux seulement faire entrer dans la tête des cabots que les libéraux sont les ennemis les plus sournois des hommes libres,.... que les programmes de parti tordent le cou à toutes les jeunes vérités viables,... que les considérations d'opportunité mettent sens dessus dessous morale et justice, en sorte que la vie finit ici par devenir épouvantable. Oui, ne trouvez-vous pas, capitaine, que je devrais pouvoir amener les gens à comprendre cela?

HORSTER

C'est bien possible ; je ne m'entends guère à ces questions.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais si, voyez-vous,... écoutez ! Ce sont les chefs de parti qu'il faut supprimer. Car un chef de parti est comme un loup, voyez-vous,... il est comme un loup dévorant ;... il lui faut tant et tant de têtes de petit bétail par an pour vivre. Vous n'avez qu'à voir Hovstad et Aslaksen ! Combien de têtes ne périssent pas par eux ; ou bien ils les déforment et les défigurent au point de les réduire à n'être plus que des propriétaires de maisons et des abonnés du *Messager du Peuple!*

(Il s'assied à demi sur la table.)

Non, viens ici, Katrine,... regarde comme le soleil entre superbement chez nous aujourd'hui. Et quel bon air printanier pénètre ici.

MADAME STOCKMANN

Oui, si seulement nous pouvions vivre de soleil et d'air printanier, Tomas.

LE PASTEUR STOCKMANN

Eh bien ! il te faudra rogner et économiser,... et ça ira. Ça, c'est mon moindre souci. Non, ce qui est pire, c'est que je ne connais pas d'homme assez libre et assez distingué pour oser continuer mon action après moi.

PETRA

Oh ! ne pense pas à ça, père ; tu as du temps devant toi... Tiens, voilà déjà les garçons.

(Ejlif et Morten entrent par le salon.)

MADAME STOCKMANN

Avez-vous congé aujourd'hui?

MORTEN

Non ; mais nous nous sommes battus avec les autres pendant la récréation...

EJLIF

Ce n'est pas vrai ; ce sont les autres qui se sont battus avec nous.

MORTEN

Oui, et alors M. Rörlund a dit que nous ferions mieux de rester quelques jours à la maison.

LE DOCTEUR STOCKMANN, *fait claquer ses doigts et saute de la table.*

J'ai une idée ! Je l'ai, c'est dit ! Vous ne remettrez plus jamais les pieds à l'école !

LES GARÇONS

Pas d'école !

MADAME STOCKMANN

Non, mais, Tomas...

LE DOCTEUR STOCKMANN

Jamais, je dis ! Je vous donnerai l'instruction moi-même ;... oui, c'est-à-dire, vous n'étudierez rien au monde...

MORTEN

Hourra !

LE DOCTEUR STOCKMANN

...mais je vous apprendrai à devenir des hommes libres et distingués... Écoute, il faudra que tu m'aides à cela, Petra.

PETRA

Oui, père, tu peux y compter.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Et l'école se tiendra dans la salle où l'on m'a traité d'ennemi du peuple. Mais il nous faut d'autres élèves ; il me faut au moins douze garçons pour commencer.

MADAME STOCKMANN

Tu ne les trouveras certes pas ici dans la ville.

LE DOCTEUR STOCKMANN

On verra ça.

(Aux garçons.)

Ne connaissez-vous pas quelques gamins des rues,... de vrais gueux?

MORTEN

Oui, père, j'en connais beaucoup !

LE DOCTEUR STOCKMANN

Ça va bien ; amène-m'en quelques-uns. Je vais faire une expérience avec les cabots, pour une fois ; il peut y avoir des têtes remarquables parmi eux.

MORTEN

Mais qu'est-ce que nous ferons, quand nous serons devenus des hommes libres et distingués?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Alors vous chasserez tous les loups bien loin à l'Ouest, enfants!

(Ejlif a l'air songeur; Morten saute et crie hourra.)

MADAME STOCKMANN

Hélas! pourvu que ce ne soient pas ces loups-là qui te chassent, Tomas.

LE DOCTEUR STOCKMANN

Es-tu folle, Katrine! Me chasser, moi! Maintenant que je suis l'homme le plus fort de la ville!

MADAME STOCKMANN

Le plus fort... maintenant?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Oui, c'est un bien grand mot, mais j'ose dire que maintenant je suis l'homme le plus fort du monde entier.

MORTEN

Oh! voyons!

LE DOCTEUR STOCKMANN, *baisse la voix.*

Chut! il ne faut pas en parler encore; mais j'ai fait une grande découverte.

MADAME STOCKMANN

Encore?

LE DOCTEUR STOCKMANN

Mais oui; mais oui!

(Il les rassemble autour de lui et dit en confidence.)

C'est que voyez-vous, l'homme le plus fort du monde entier, c'est celui qui est le plus seul.

MADAME STOCKMANN, *sourit et hoche la tête.*

Mon bon Tomas?

PETRA, *pleine de confiance, lui prend les mains.*

Père!

MANUSCRITS

Pour la description des manuscrits, voir la notice, p. 24. Les différences entre le brouillon et le texte définitif sont indiquées ici suivant les règles habituelles.

I

La pièce est comme une image de la vie. La foi sapée. Mais il ne convient pas de le dire. « L'asile »... pour les autres. Ils seront heureux... Mais cela aussi n'est qu'une apparence... Tout est revenants...

Point essentiel : elle a été croyante et romantique... cela n'est pas entièrement effacé par la conception acquise plus tard... « Tout est revenants ».

Se marier par des raisons à côté, même religieuses ou morales,... cela entraîne une Némésis contre les enfants...

L'enfant bâtarde peut être sauvée par un mariage avec... le fils... mais alors...?

II

Il était dans sa jeunesse délabré, perdu ; puis elle est survenue avec son ardeur religieuse ; elle l'a sauvé ; elle était riche. Il avait voulu épouser une femme que l'on considérait comme indigne. Il eut un fils dans son mariage ; puis il revint à cette femme ; une fille...

III

Ces femmes d'aujourd'hui, malmenées comme filles, comme sœurs, comme épouses qui n'ont pas reçu d'éducation conforme à leurs dispositions, tenues à l'écart de leur vocation, privées de leur héritage, pleines d'amertume,... ce sont elles qui sont les mères de la nouvelle génération. Quel est le résultat ?

IV

L'impression dominante devra être : La forte vie intellectuelle florissante chez nous en littérature, en art, etc... puis, comme contraste : l'humanité tout entière fourvoyée.

V

L'homme accompli n'est plus un produit naturel, c'est un produit artificiel comme le sont le blé, les arbres fruitiers, la race créole, les beaux chevaux et les races de chiens, la vigne, etc.

Le défaut consiste en ce que toute l'humanité est manquée. Lorsque l'homme demande à vivre et se développer humainement, c'est de la folie des grandeurs. Toute l'humanité et surtout les chrétiens sont atteints de folie des grandeurs.

VI

Chez nous on élève des monuments aux morts ; car nous avons des devoirs envers eux ; nous permettons aux lépreux de se marier ; mais leur postérité?... les générations à venir?...

VII

Elle a été religieuse exaltée dans sa jeunesse ; à moitié pour ʇtece raison, mais aussi en partie par inclination, elle l'a épousé,

le « brillant génie », le « mauvais sujet ». Ils quittent la ville ; il a de l'avancement, il finit par devenir préfet, un modèle de fonctionnaire, un modèle à tous égards, en religion aussi. Ils ont eu un fils, puis un second, qui est mort tout jeune. L'aîné a été mis de très bonne heure en pension chez un prêtre, et ensuite dans un lycée, il est rarement venu en visite dans sa famille. Le préfet a été respecté, honoré, pendant de longues années ; elle, était honorée comme son « bon génie », qui avait récolté des fruits magnifiques de son action magnanime. Puis, il est mort ; une fondation est créée avec une grande partie de la fortune qui, d'une façon inattendue, lui est venue après son mariage, et ce monument va être inauguré.

C'est là que la pièce commence.

VIII

P. 74. — *La liste des personnages manque.*

P. 75, l. 1-13. — *Manque.*

L. 14. — *L'indication scénique manque.*

P. 76, l. 18-22. — Régine — — vois-tu...;] *Ajouté après coup.*

L. 22. — pardieu] *Ajouté après coup.*

L. 26. — P. 77, l. 5. — que personne ne te rencontre ici.

P. 77, l. 8. — à l'école] *Manque.*

L. 11. — *L'indication scénique manque.*

L. 16. —, vois-tu] *Ajouté après coup.*

P. 79, l. 17-18. — ... hm] *Manque.*

L. 26. — Engstrand] *Manque. Après :* tranquille ! *est biffé :* un homme tel que toi, Engstrand !

P. 80, l. 2-3. — A force de la torturer] *Manque.*

P. 81, l. 13. — Vraiment ?] *Manque.*

P. 82, l. 11. — comme le jour] *Manque.*

P. 83, l. 23-24. — rue du port. — — faire] rue du port,

P. 84, l. 5. — ces deux dernières années] *Manque.*

L. 15-18. — Qu'est-ce que tu dis?
R. Je dis que je connais les marins.
L. 22. — *Manque.*
P. 85, l. 2. — te dis-je !] Écrit d'abord : te dis-je, et vite.
L. 19-20. — Il sort à droite et ferme la porte derrière lui.
P. 86, l. 8. — *L'indication scénique manque.*
L. 19-22. — Elle sort dans l'antichambre avec les affaires. Le pasteur M. défait le sac de voyage et le pose sur une chaise.
P. 88, l. 28. — Ah ! vraiment ?] Je le sais.
L. 31. — souvent] *Manque.*
P. 89, l. 11-12. — Il l'a reconnu lui-même.
L. 13-21. — *Manque. A la place est écrit après coup :* Mme A. sans moi etc.
L. 23-24. — pour moi, à mon âge] pour une jeune fille.
P. 90, l. 7-8. — que j'estimerais et] *Manque,*
L. 12-14. — A la ville. — — dans le monde.] à la ville. *Ajouté après coup :* de nouveau ; car ici je suis trop seule ; et monsieur le pasteur sait bien lui-même ce que c'est que de vivre seul dans le monde.
P. 91, l. 9-11. — Elle est — — à droite.] *Manque.*
L. 13. — Monsieur le] *Manque.*
L. 16-25. — Madame A. C'est aimable de votre part d'être si ponctuel. Il y a ici beaucoup de questions à régler. Mais où est votre valise...?
M. 92, l. 1-2. — Madame A. Vous ne voulez vraiment pas passer la nuit.
L. 13. — d'une joie débordante] enchantée
L. 17-19. — Voilà — — maison.] *Ajouté après coup.*
L. 22. — bien plus séduisant] tout autre chose
L. 25. — à la maison] *Manque.*
voyez-vous] *Manque.*
P. 93, l. 10. — canapé ; car il est très fatigué du voyage, monsieur le pasteur.
L. 12. — Merci. Vous avez donc le temps...

P. 95, l. 8. — soucie de lectures de ce genre?

L. 20. — ; et cela est bien] *Manque.*

L. 26. — avoir — — côtés] être, sous le rapport de la forme, fort.

L. 27. — votre désir de] que vous désiriez, dans votre solitude,

L. 28. — à ce que l'on dit] *Manque.*

P. 96, l. 7. — à tous et à chacun] *Écrit d'abord :* au monde entier.

L. 10. — *Après cette ligne, il y a dans le manuscrit :*

Pasteur M. On a pourtant des devoirs envers la société où l'on vit. Si l'on a une bonne et profitable occupation... et nous devrions tous en avoir une, madame Alving... on doit à cette profession et l'on se doit à soi-même de conserver aux yeux de la société un caractère aussi irréprochable que possible ; car si l'on n'est pas irréprochable, on n'aboutit à rien dans ce qu'on se propose.

Madame A. Oui, vous avez tout à fait raison.

P. 97, l. 22. — dépenses] dépenses permanentes, c'est-à-dire celles

L. 29. — pour commencer] *Ajouté après coup.*

P. 99, l. 24. — guère] *Manque.*

P. 100, l. 13. — et fâcheuse] *Manque.*

L. 19.-P. 101, l. 10. — Ne parlons pas de ce qui est difficile,... même, je peux bien dire, pénible. Dans la ville, tous les chrétiens sérieux s'occupent beaucoup de cette affaire d'asile. L'asile est en partie institué au bénéfice de la ville aussi, et il diminuera, espérons-le, dans une mesure appréciable, nos charges communales d'assistance. Mais tout le monde, en ville, sait, bien entendu, que j'ai été votre conseiller, et que j'ai dirigé le côté administratif de la question. Ma paroisse pourrait donc très facilement en venir à croire que moi, leur propre prêtre...

Madame A. Oui, ce serait évidemment désagréable pour vous.

PASTEUR M. Sans compter que je ne sais pas du tout quelle position prendraient mes supérieurs ecclésiastiques dans la question.

MADAME A. Eh bien ! cher pasteur Manders, voilà qui est tout à fait décisif.

PASTEUR M. Donc, ne pas assurer?

P. 101, l. 17. — je n'en ferais rien] je ne le pourrais pas

P. 102, l. 21. — J'y ai souvent pensé.

P. 103, l. 11-17. — Il s'efforce — — assuré. Il] Mais il

L. 19. — Oh ! oui] Oui, il l'est

P. 104, l. 10. — et avouant] de

L. 14. — *L'indication scénique manque.*

L. 19-20. — Et de plus — — l'asile] *Ajouté après coup.*

L. 25-26. — Non — — consentement] *Ajouté après coup.*

L. 27 *et* p. 105, l. 3 *et* 8. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 104, l. 29. P. 105, l. 1. — C'est — — Engstrand] *Manque.*

P. 105, l. 14-19. — OSVALD. Oh ! pardon... (il ôte la pipe de sa bouche.) Bonjour, monsieur le pasteur...

PASTEUR M. Ah !... mais est-ce vraiment... !

P. 106, l. 8. — qui pourtant par la suite] *Manque.*

P. 107, l. 5-6. — me semble qu'il] *Manque.*

L. 8. — se reposer] faire des études.

L. 10-11. — et on concentre ses forces] *Manque.*

L. 15. — Dans une petite demi-heure.] Bientôt, bientôt, mon cher garçon.

L. 16. P. 115, l. 20. — J'ai trouvé la pipe de père, et il m'a semblé que je devais l'essayer. [*Ce qui suit est biffé.*] Je me rappelle nettement que je l'ai fumée un jour, dans mon enfance.

MADAME A. Toi?

O. Oui, j'étais tout petit dans ce temps-là. Et un soir, père était content et gai, il me prit sur ses genoux et me fit fumer la pipe... fume, mon garçon, disait-il, fume fort, mon garçon, et je fumai tant que je pus jusqu'au moment où je sentis que je

pâlissais et que la sueur me venait au front. Et il a ri chaudement...

MADAME A. Mais, cher Osvald, tu as rêvé cela.

PASTEUR M. Oui, votre père n'était pas ainsi dans ce temps-là.

O. Non, mère, je ne l'ai pas du tout rêvé. Car tu es entrée, tu m'as pris et m'as porté dans la chambre d'enfant. Là, j'ai eu mal au cœur et je me rappelle nettement que tu pleurais. C'est le seul souvenir que j'aie de père. Était-il souvent aussi gai?

PASTEUR M. En sa jeunesse il était fort enjoué .

O. Et il a tant fait dans le monde. Tant de travail bon et utile. Si l'on pouvait faire seulement la moitié de ce qu'a fait père.

PASTEUR M. Oui, vous avez vraiment hérité du nom d'un homme éminent, exceptionnel, mon cher Osvald Alving. Allons, ce sera pour vous naturellement un stimulant...

O. Ce devrait en être un, oui.

PASTEUR M. Et c'était bien de votre part d'être rentré pour le jour consacré à son honneur.

O. C'était le moins que je pusse faire.

MADAME A. Et puis nous le gardons, c'est encore le mieux de l'histoire.

PASTEUR M. Oui, tout l'hiver, à ce que j'entends dire.

O. Je reste un temps indéterminé, monsieur le pasteur. C'est agréable d'être à la maison.

MADAME A. Oui, n'est-ce pas?

PASTEUR M. Vous êtes parti de bonne heure dans le monde, mon cher Osvald.

O. En effet. Parfois je me demande si ce n'était pas trop tôt.

MADAME A. Oh! pas du tout. C'est bon pour un garçon éveillé. Surtout quand il est fils unique. Un pareil garçon ne doit pas rester chez père et mère pour être dorloté.

PASTEUR M. C'est une question très controversée, madame

Alving. Le foyer familial demeure quand même la vraie place de l'enfant.

O. Je dois dire qu'en cela je suis d'accord avec le pasteur.

Pasteur M. Je crois d'ailleurs qu'au dehors, surtout dans les milieux d'artistes, on mène une vie assez peu familiale...

O. Oui, la plupart des jeunes gens y sont obligés, ils sont sans ressources et d'ailleurs ne veulent pas se priver de la charmante liberté... vous pouvez croire que ces gens-là sont sobres, une tranche de jambon et une bouteille de vin.

Pasteur M. Mais en quelle compagnie?

O. En très plaisante compagnie, monsieur le pasteur. Parfois il vient quelques modèles, et alors il arrive qu'on danse.

Pasteur M. Des modèles?... Qu'entendez-vous par là?

O. Nous autres peintres et sculpteurs avons besoin de modèles, il me semble. Comment pourrions-nous sans cela rendre la tension des muscles et les effets de lumière sur la peau, et... et tout cela.

Pasteur M. Vous ne voulez tout de même pas dire qu'il y a des femmes qui...

O. Qui posent pour nous autres artistes ; si, je peux vous l'assurer.

Pasteur M. Et les autorités tolèrent une telle immoralité?

O. Les autorités tolèrent de pires sortes d'immoraliité, monsieur le pasteur, vous n'êtes sûrement pas sans le savoir un peu...

Pasteur M. Malheureusement, malheureusement, ce n'est que trop vrai, mais cette histoire de modèles est pire, car cela se produit ouvertement et on en parle...

O. Oui, nous ne pourrions penser agir autrement. Oh ! vous pouvez croire qu'il y a beaucoup de nobles créatures parmi les modèles, si l'on n'en voit guère ici chez nous.

Pasteur M. Est-ce dans une pareille société que vous avez vécu là-bas?

O. Parfois je vais aussi chez les camarades ; il faut pourtant

voir comment c'est dans leur milieu de famille, jouer un peu avec les enfants.

PASTEUR M. Mais vous disiez que la plupart des artistes n'étaient pas mariés.

O. Oui, c'était mal dit... je voulais dire mariés à l'autel.

PASTEUR M. Mais miséricorde...

O. Mais, cher monsieur le pasteur, que doivent-ils faire ; un pauvre peintre, une pauvre jeune fille ; ils n'ont pas les moyens de se marier, car ça coûte cher. Que doivent-ils faire?

PASTEUR M. Je vais vous le dire, monsieur Alving, ils doivent s'éloigner l'un de l'autre.

O. Vous n'irez pas loin avec ce conseil auprès de jeunes gens ardents, joyeux de vivre. Oh ! la superbe vie libre, là-bas.

PASTEUR M. Et cette sorte de liberté, par-dessus le marché, sera considérée comme quelque chose de louable...

O. Je vais vous dire, monsieur le pasteur, vous pouvez venir dans beaucoup de ces ménages irréguliers, et jamais vous n'y entendrez un mot choquant. Et je vais vous dire ceci de plus, je n'ai jamais trouvé l'immoralité chez nos artistes là-bas... mais savez-vous où je l'ai trouvée?

PASTEUR M. Non, heureusement...

O. Oui, alors il faut malheureusement que je vous le dise. Oui, je l'ai trouvée dans maint des pères de famille et maris exemplaires qui parfois viennent faire une équipée par là tout seuls, dans ces messieurs à grosse chaîne d'or sur le gilet ; savez-vous la première chose qui ces messieurs occupe ? Oh ! ils vont voir tel ou tel artiste pauvre, prennent des familiarités avec lui, l'invitent à dîner dans un bon restaurant, font sauter le champagne... puis lui poussent le coude, et disent qu'on va sortir et s'amuser... c'est alors que, nous autres artistes, nous pouvons entendre parler d'endroits que nous n'avons jamais entendu nommer, et voir des choses dont nous n'avons jamais eu l'idée... Mais ce sont les gens moraux, ceux-là, monsieur le pasteur, quand ils rentrent dans leur foyer, ils peuvent faire

l'éloge des mœurs pures de chez nous, par opposition à la corruption de l'étranger !... ah oui... ces gens savent à quoi s'en tenir... ils ont vraiment le droit de parler. [*La suite n'est plus biffée.*]

MADAME A. Mais cher Osvald, il ne faut pas t'emporter

O. Non, tu as raison ; ça n'est pas bon... je vais faire un petit tour avant le dîner. Excusez-moi, monsieur le pasteur ; vous ne pouvez pas vous rendre compte ; mais j'avais besoin de m'épancher une fois.

(Il sort par la seconde porte à droite.)

PASTEUR M. Il en est donc arrivé là.

Sur une feuille détachée se trouve un nouveau brouillon qui commence par la réplique p. 107, *l.* 24. *Les différences avec le texte définitif sont indiquées ici comme d'habitude :*

P. 108, l. 11. — rappelle exactement] ressemble à

L. 14. — plutôt] au contraire

P. 109, l. 2. — de ces années-là] *Manque.*

L. 11. — Mais votre père n'était pas du tout ainsi dans ce temps-là.

L. 13. — Mon Dieu, ce] Non, sûrement non. Ce

L. 18. — faisait-il — — pareilles] était-il souvent aussi gai

L. 23. — et — — âgé] Si l'on pouvait seulement faire moitié autant que père.

P. 110, l. 6-7. — O. C'était le moins que je pusse faire.

P. 111, l. 9-10. — Quel a été pour lui le résultat?] *Manque.*

L. 10. — a vingt-six ou vingt-sept ans, et] *Manque.*

P. 112, l. 4-5. — tel ou tel] maint d'entre eux.

L. 14. — *L'indication scénique manque.*

L. 18-22. — *Ajouté après coup.*

L. 24. — *Devant la réplique est écrit, et biffé :* et dans ces maisons-là.

P. 113, l. 2. — ou pour une jeune femme] *Manque.*

L. 12-13. — voilà ce qu'ils auraient dû faire] *Manque.*

L. 17-18. — *Manque.*

L. 19 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

L. 20-21. — peut se produire] se produit

L. 23-25. — N'avais-je — — fils] *Ajouté après coup. La suite de la réplique manque.*

L. 26.-P. 114, l. 8. — O. Je vous dirai une chose, monsieur le pasteur, ... vous pouvez venir dans beaucoup de ces ménages irréguliers, et vous n'y entendrez jamais un mot choquant. Mais savez-vous où j'ai trouvé l'immoralité dans les milieux d'artistes?

P. 114, l. 14. — voir et circuler] s'amuser

L. 24. — s'exprimer] s'exprimer et se lamenter

P. 115, l. 2-3. — Il y a — — parmi eux] Ces messieurs sont au courant.

L. 8-9. — Mais, cher Oswald, il ne faut pas t'emporter.

L. 11-12. — Ça — — Oui] Ce n'est pas bon

L. 14-15. — mais — — dépourvu.] mais j'avais besoin de m'épancher, pour une fois.

L. 19-20. — Pasteur M. Il en est donc venu jusque-là.

P. 116, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

L. 4. — j'en suis venue à penser] j'ai appris

L. 20. — du disparu] de cet homme de bien

P. 117, l. 1-2. — enfuie de chez l'homme que vous-même aviez choisi, et qui

L. 8-9. — Quel — — non, nous] Nous

L. 17. — Je sais — — lui] Je le sais bien

L. 19. — si ces bruits disaient vrai] *Manque.*

L. 21-22. — qu'une — — pour vous] qui vous avait été imposée

P. 118, l. 2. — extrêmement] *Manque.*

L. 21. — depuis lors] *Ajouté après coup.*

L. 22. — Affectueusement et] *Manque.*

P. 119, l. 10 — contrainte et] *Manque.*

L. 25. — Vous — — l'être] Il l'est, il doit l'être.

L. 27-28. — vous — — en bas] vous l'avez reconnu et lui élevez maintenant ce souvenir.

L. 29.-P. 120, l. 1. — fils ; il se peut qu'il soit] unique enfant ; il est

P. 120, l. 2. — Rebroussez — — redressez] Redressez

L. 4. — *L'indication scénique manque.*

L. 5. — coupable] coupable, madame Alving

L. 9. — *L'indication scénique est ajoutée après coup.*

P. 121, l. 3-4. — Ce n'est — — visite.] Vous n'êtes venu ici qu'en affaires,

L. 16-20. — MADAME A. Je n'ai pas dit cela comme un reproche. Je voulais dire seulement que, lorsque vous portez un jugement sur les affaires domestiques d'ici, vous vous tenez à l'opinion publique courante.

L. 25-26. — Je me — — seul !] Vous la connaîtrez, vous seul au monde.

P. 122, l. — ... par ses goûts, du moins...] *Manque.*

L. 26-27. — Je ne peux — — pas] La tête me tourne.

P. 123, l. 9. — mon] son

L. 10-12. — combien — — de gens] qu'Alving était de ces gens qui se concilient les cœurs et

L. 14. — abominable de tout] terrible

L. 23.-P. 124, l. 11. — MADAME A. Ici, oui, dans notre propre foyer. C'est ici, dans ce salon, qui s'est passé sous mes yeux ce que je n'aurais jamais imaginé possible. Alving était à côté, dans la salle à manger, et ne me savait pas ici. La porte était entr'ouverte, et la bonne débarrassait la table. Soudain j'entends dire : Lâchez-moi ;... laissez-moi tranquille !

P. 124, l. 13. — inconvenante] *Manque.*

L. 16. — *L'indication scénique manque.*

P. 22-23. — trinquer et] *Manque.*

L. 125, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

L. 4. — mon petit garçon] mon enfant

L. 26-28. — Lui — — national] *Manque.*

P. 126, l. 5. — *Après cette ligne il y a ces répliques :*

MADAME A. Oui, qu'en dites-vous !

PASTEUR M. Comment avez-vous pu faire cela?

L. 9. — Que voulez-vous dire?] *Manque.*

L. 10-21. — MADAME A. Il me semblait toujours impossible que les gens n'eussent pas tout de même soupçon de la vérité. C'est pourquoi l'asile devait pour ainsi dire déraciner tout doute. Et puis, j'avais encore un motif. Je ne voulais pas qu'Osvald, mon garçon à moi, eût rien en héritage de son père.

L. 27. — lieutenant] capitaine

P. 127, l. 3. — , tout] *Manque.*

L. 5-6. — *Manque.*

L. 10-11. — Oui, [*Biffé :* écoute] il paraît que nous allons dîner. A la bonne heure.

L. 12. — avec — — manger] venant de la porte de la salle à manger à droite.

L. 16. — , probablement] *Manque.*

L. 21-P. 127, l. 3. — (elle retourne dans la salle à manger)

P. 127, l. 8-10. — MADAME A. Les chants de fête, pasteur Manders.

L. 13-14 *et* 17. — *Les indications scéniques manquent.*

L. 19. — pour moi] *Manque.*

L. 23. — ; on entend en même temps] *Manque.*

L. 25. — Lâche-moi ! [*D'abord écrit :* Laisse-moi tranquille !] Voyons, Osvald ! Es-tu fou. Ta mère peut te voir.

L. 26. — *L'indication scénique manque.*

L. 28-29. — fixement — — entr'ouverte] terrifiée vers la porte de la salle à manger

L. 30. — *Manque.*

L. 6-12. — PASTEUR M. Quoi ! Si j'ai bien entendu, madame Alving...

MADAME A. Des revenants... Les deux morts...

PASTEUR M. Régine ! Est-elle...?

P. 131, l. 12. — *L'indication scénique manque.*

L. 15-16. — Je — — pareils...] *Manque.*

L. 20. — Non, à Dieu ne plaise !] *Manque.*

L. 26-P. 132, l. 5. — Oui, je ne suis guère au fait de ces choses-là, mais...

MADAME A. Mais il faut naturellement qu'elle quitte la maison...

PASTEUR M. Cela va de soi.

L. 14-15. — Mais, bon Dieu, madame] Non mais, chère madame.

P. 132, l. 19-P. 133, l. 4. — Il n'y avait — — été-là] Mais il fallait étouffer l'affaire. La bonne a reçu une assez forte somme pour se taire. Le reste, elle y a pourvu. Elle a lié connaissance avec le menuisier Engstrand, lui a conté une histoire sur un étranger quelconque qui aurait couché ici cet été-là.

L. 10. — lui et sa fiancée] il

L. 18. — il peut s'y attendre] *Manque.*

P. 154, l. 5. — peut-être] *Manque.*

L. 19-24. — *Ces deux répliques manquent dans le manuscrit, mais sont au dos d'un brouillon de lettres d'affaires, sans indications scéniques. Au-dessous des répliques est écrit :* Bonheur par le travail... vivre du travail... vivre pour le travail, *ce qui paraît se référer à une lettre d'Ibsen à Camilla Collett d'août* 1881 *(Breve, II, p.* 92*).*

L. 25-30. — MADAME A. Comment croyez-vous qu'une fille de dix-neuf ans consulte son cœur ; est-elle en état de se lier pour la vie?

PASTEUR M. Bon, mais votre mère [*écrit d'abord* p. ...] alors, et vos deux sœurs...

P. 135, l. 3. — ont nettement conclu] ont su clairement me démontrer

L. 12 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

L. 19. — et ces égards] *Manque.*

L. 23-P. 136, l. 4. — *Ajouté après coup.*

L. 25-27. — Voilà — — Lâche?] *Manque.*

P. 136, l. 3-4. — il est — — débauche] peut-il ne pas se débaucher

L. 5-6. — *Manque.*

L. 7. — *L'indication scénique manque.*

L. 8. — Si j'étais celle que je devrais être, si je n'étais pas aussi lâche que je suis, je prendrais

L. 15. — sans rien sauter] *Manque.*

L. 21. — *Manque.*

P. 137, l. 15. — compte] compte lors de son dernier séjour

L. 21. — éveillée et entretenue] entretenue, autant que je peux juger,

P. 138, l. 2-3. — Mais — — veux pas] Mais ce commerce avec Régine, en tout cas, ne doit pas s'établir.

P. 139, l. 4. — du tout] *Manque.*

L. 8-10. — Oui — — allusion] Oui, mais des faits pareils

L. 11. — Ici, au contraire] Mais

L. 15-16. — Je ne — — aucun prix], vous m'entendez

L. 23. — , à ce que l'on dit] *Manque.*

P. 140, l. 1-P. 141, l. 2. — Madame A. Arrêtez un moment, monsieur le pasteur, je vais vous dire comment je l'entends. Je suis lâche parce qu'il y a en moi de ces revenants dont je ne peux jamais me débarrasser. [*Au-dessous est écrit :* Ce sont toutes sortes de vieilles opinions périmées.]

Pasteur M. Quoi? Comment appelez-vous cela?

Madame A. Il m'a semblé voir comme des revenants, lorsque j'ai entendu Régine et Osvald dans la salle à manger. Mais je crois presque que nous sommes tous des revenants, pasteur Manders. Ce n'est pas seulement ce qu'on hérite de père et mère, qui revient ; c'est le maître d'école et le prêtre qui reviennent en nous, et toutes sortes de vieilles croyances périmées et idées pareilles. Ce n'est pas vivant en nous, mais c'est là tout de même, et nous ne pouvons nous en [*mot oublié*]. Si je prends un journal, il me semble, en lisant, voir des revenants se glisser entre les lignes. Des revenants vivent dans tout le pays ; il y en

a épais comme du sable. Et puis, nous sommes tous si lamentablement lâches.

PASTEUR M. Aha ! le résultat de vos lectures. Oh ! ces affreux ouvrages séditieux, libres penseurs !

MADAME A. Vous vous trompez, cher pasteur [*Biffé :* Manders ; c'est vous] Vous-même êtes l'homme qui m'a enseigné [*Biffé :* incité] à penser, et de cela je vous remercie et vous loue.

PASTEUR M. Moi ! Vous ai-je enseigné...

P. 141, l. 5-11. — lorsque vous avez prôné — — machine] *Manque, mais un signe montre qu'une addition a été notée sur un papier perdu.*

L. 12. — *L'indication scénique manque.*

L. 21-26. — *Ajouté après coup sous cette forme :*

PASTEUR M. — De vous avoir dit : Rentrez chez votre mari ; lorsque vous êtes venue, égarée, disant : me voici. Prenez-moi.

MADAME A. Oui.

P. 142, l. 5. — je ne vous ai vue] Écrit d'abord : je n'ai oublié que v

L. 12. — *Biffé après la réplique :* Vous siégez dans des commissions, et je suis ici en lutte avec des revenants intérieurs et extérieurs.

L. 15. — *L'indication scénique manque.*

L. 22-23. — Les — — à bout] Il faut d'abord enchaîner les extérieurs.

L. 25. — Maison] maison une heure de plus

P. 143, l. 17. — en habits du dimanche] *Manque.*

P. 144, l. 1 *et* 9. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 145, l. 24-25. — MADAME A. Manders !

L. 26. — PASTEUR M. fait un geste rassurant.

P. 146, l. 9. — *L'indication scénique manque.*

L. 13-14. — a dit — — au juste] a fait des aveux à Mme Alving.

P. 147, l. 21-P. 148, l. 4. — *Manque.*

P. 148, l. 27-P. 149, l. 8. — elle m'avait — — avec honneur], *Ajouté après coup sous cette forme :*
elle était une enfant du monde et regardait ce qui était beau. Et moi, pauvre, j'avais cette infirmité à la jambe. Monsieur le pasteur se rappelle bien que je m'étais risqué dans une salle de danse que fréquentaient des matelots ; et je les exhortais à mener une autre vie...

P. M. Je le sais, Engstrand, ces hommes brutaux vous ont jeté en bas de l'escalier. Vous portez votre infirmité avec honneur.

L. 10-11. — Mais alors elle s'est confiée à moi

L. 15-16. — PASTEUR M. Oui ; et alors?

P. 150, l. 10-12. — Voyons,... oui, c'est exact [*d'abord écrit* vrai] tout de même ; ça me revient maintenant. Johanne avait quelque monnaie. Mais alors j'ai dit non, Johanne, que j'ai dit.

P. 151, l. 6. — Mais] Oh oui,

L. 9. — m'enorgueillir et de] *Manque.*

L. 13. — ne se — — bien] n'arrive pas souvent

L. 14. — toujours assez] *Manque.*

P. 152, l. 7. — Si vraiment.] Si, si, si !

L. 17. — Avec — — côté] Avec le peu d'argent que j'ai gagné

L. 21-25. — *Ajouté après coup.*

P. 153, l. 6-11. — Oui, oui, parlons de cela. Ceci m'intéresse extrêmement. Maintenant allez devant et préparez tout, nous aurons ensemble un moment d'édification. Je crois que vous êtes [*Écrit d'abord* je suis] dans la disposition qu'il faut.

L. 13-14. — et merci] *Manque.*

L. 28. — de s'assurer] d'apprendre [*Écrit d'abord* de découvrir]

P. 154, l. 21. — *Manque.*

L. 22. — regarde un instant par la fenêtre] *Manque.*

L. 24. — sourde] *Manque.*

P. 155, l. 27-28. — et ferme — — silence] *Manque.*

P. 156, l. 7, 9 *et* p. 157, l. 4. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 156, l. 15. — OSVALD, plus vivement.

P. 157, l. 18. — Le jour baisse lentement] *Manque.*

L. 19. — Il a jeté son cigare.] *Manque.*

P. 158, l. 8. — *L'indication scénique manque.*

P. 159, l. 10. — OSVALD lève les yeux vers elle.

L. 17-20. — Sous aucun rapport.] *Manque.*

P. 160, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

L. 26. — grand] *Manque.*

L. 26-27. — mes — — dérober ;] *Manque.*

L. 29-30. — Oh ! — — médecin] J'allai voir le médecin

P. 161, l. 7-11. — je ne — — OSVALD] *Manque.*

P. 162, l. 13-15. — Cette — — forces.] *Manque.*

L. 17-19. — *Manque.*

L. 24-25. — Oh ! — — eu lieu] Oh ! les tourments de la conscience sont bien ce qu'il y a de plus affreux.

L. 28. — Luttant contre elle-même.] *Manque.*

L. 32. — stupide, par légèreté] *Manque.*

P. 163, l. 2. — Son avenir, sa vie] sa propre vie

L. 4-5. — C'est — — sur lui)] *Manque.*

L. 9. — (il se lève et va vers elle.)

L. 14-15. — le seul — — soucie] *Manque.*

L. 17. — Quand — — maison] Maintenant que je suis rentré

L. 25. — maintenant] Osvald

P. 164, l. 4. — Sois gentille.] *Manque.*

L. 19-21. — Je ne peux. — — J'y renonce.] *Manque.*

P. 165, l. 20. — *L'indication scénique manque.*

P. 166, l. 7. — *L'indication scénique manque.*

L. 19-20. — MADAME A. Eh bien ! Osvald...?

L. 21. — dis-moi] mère

P. 167, l. 14. — *Manque.*

P. 168, l. 24. — *L'indication scénique manque.*

L. 25. — ces repentirs] *Manque.*

P. 169, l. 28. — appelle — — voudras] *Manque.*

P. 171, l. 5. — je n'avais — — auparavant] car elle s'est énormément développée en ces deux ans

L. 15. — Peut-elle renfermer le salut?] *Manque.*

P. 172, l. 5. — hardie] *Écrit d'abord :* souple.

L. 14. — *Manque.*

L. 23-P. 173, l. 2. — Oui, la joie de vivre, mère,... c'est quelque chose que vous ne connaissez pas ici, dans le pays.

MADAME A. Je le crois presque.

P. 173, l. 8-9. — En cela aussi tu as raison.

L. 11-12. — Vous nous enseignez ici que le travail est une punition

L. 16-17. — Et nous — — telle] Et on la fait telle aussi.

L. 19-21. — Mais — — doctrines.] Mais là-bas, on ne connaît rien de tout cela.

L. 24. — La joie de vivre, toujours et partout.] *Manque.*

L. 25-26. — ... et les visages sont gais et radieux] *Manque.*

L. 27. — chez toi] chez toi, mère

L. 28-P. 174, l. 8. — *Manque, mais la réplique précédente s'achève par :* Tout ce qui est en moi se tournerait ici en laideur.

P. 174, l. 9-11. — MADAME A, qui a écouté l'esprit tendu, se lève en sursaut, et dit, avec de grands yeux songeurs : Maintenant je vois ça

L. 17. — OSVALD s'avance vers elle.

L. 19-20. — *Manque.*

L. 22. — Non, reste là.] *Manque,*

L. 23. — mon enfant] *Manque.*

L. 27. — PASTEUR M. entre par la seconde porte à droite.

P. 175, l. 5. — l'assister] *Manque.*

L. 14-17 *et* 22-27. — *Manquent.*

P. 176, l. 1-10. — Cela ne sera pas ; car maintenant je peux parler.

PASTEUR M. Et vous le voulez ! Non, non, non !
MADAME A. Maintenant je le peux. Et aucun idéal ne sera renversé.
OSVALD. Mère, qu'est-ce que tu me caches !
L. 13. — et regarde dehors.] *Manque.*
L. 25. — il descend en courant dans le jardin.
P. 177, l. 3. — de perdition] du péché
L. 5. — sûrement] Écrit d'abord : c'est bien cela
L. 6. — par l'antichambre] à droite
P. 179, l. 20. — peut-être] *Manque.*
P. 180, l. 13. — Nous le tenons, mon enfant
L. 22. — *L'indication scénique manque.*
P. 181, l. 1-4. — *Manque.*
L. 12. — agité] *Manque.*
L. 27. — , je crois bien] *Manque.*
P. 182, l. 4. — *Après la réplique, biffé :* (il voit venir Mme Alving) Ah ! vous voilà, madame.
P. 183, l. 7. — *L'indication scénique manque.*
L. 22-23. — primitives de la donation doivent être modifiées.
L. 27-28. — , tour d'abord,] *Manque.*
P. 184, l. 2. — ne peut — — pourra] peut
L. 2-4. — Quant — — soutenir] Et l'argent de la Caisse d'épargne, je l'emploie à
L. 6-8. — MADAME A. Comme vous voudrez.
L. 17. — *L'indication scénique manque.*
L. 23. — Comment?
P. 185, l. 3. — *L'indication scénique manque.*
L. 4-5. — digne bienfaiteur] père spirituel
L. 6-10. — *Manque.*
L. 12. — accepter] permettre
L. 14. — quand même, monsieur le pasteur
L. 23. — *Manque.*
P. 186, l. 3. — faire son entrée] revenir

L. 16. — à mon idée] comme je veux
L. 19. — mon cher] *Manque.*
P. 187, l. 19. — avec angoisse] vivement
L. 20-21. — je fais seulement semblant] *Manque.*
L. 24. — *L'indication scénique manque.*
L. 25-26. — tout — — béni] mon Osvald chéri
L. 27-28. — *Ajouté après coup, sans l'indication scénique.*
P. 188, l. 1. — *L'indication scénique manque.*
L. 6-7. — Mme — — de même] *Manque*
L. 12-13. — Tu — — n'est-ce pas?] Elle viendra à mon aide.
L. 14-15. — *Manque.*
L. 26. — douloureusement] *Manque.*
L. 27-29. — Ha, ha — — reviendrait.] *Manque.*
P. 189, l. 1. — peux] veux
L. 6. — droit.] droit, Régine.
L. 8. — discrètement et] *Manque.*
P. 190, l. 12. — de tout cœur] *Manque.*
P. 191, l. 15. — *L'indication scénique manque.*
L. 25-26. — *Ajouté après coup.*
P. 192, l. 13-16. — *Manque.*
L. 19. — *L'indication scénique manque.*
P. 193. — entre nous] *Manque.*
L. 9. — *Au commencement de la réplique est biffé le mot français* Façon.
L. 18-19. — je suppose] *Manque.*
L. 25. — le plus vite possible] *Manque.*
L. 27-28. — l'affreux] le
P. 194, l. 3-10. — RÉGINE. Madame aurait pu m'élever pour faire de moi une dame ; ça m'aurait mieux convenu. Et je n'aurais pas eu besoin de regarder de si près à l'argent.
L. 24. — , madame] *Manque.*

L. 25. — par l'antichambre] *Manque.*
L. 26. — à la fenêtre] à la fenêtre à gauche
P. 195, l. 7-P. 197, l. 4. — — *Écrit sur une feuille détachée.*
P. 195, l. 7. — cher] *Manque.*
L. 14-15. — Cela — — mais] *Manque.*
L. 17 *et* 25. — *Les indications scéniques manquent.*
P. 196, l. 6. — Ne l'a jamais connu?] *Manque.*
L. 7. — , toi — — éclairée] *Manque.*
L. 11. — , mère] *Manque.*
L. 13 *et* 17. — *Les indications scéniques manquent.*
P. 197, 5-17. — *Manque.*
L. 18. — OSVALD tourne le visage vers elle.
L. 24. — *L'indication scénique manque.*
L. 25. — sans se faire prier] *Manque.*
L. 29. — Osv. quitte la fenêtre.
P. 198, l. 3. — *Manque.*
L. 11. — Oui, je crois bien, Osvald.
L. 24. — Oui, causons, mon cher garçon.
P. 200, l. 2. — Et alors?
P. 201, l. 14-15. — vieillir — — peut-être] *Manque.*
L. 19-20. — ou — — douloureusement)] *Manque.*
L. 24. — *L'indication scénique manque.*
P. 202, l. 22. — *L'indication scénique manque.*
P. 203, l. 7-9. — MADAME — — OSVALD] *Manque.*
L. 12. — sans — — possible] *Manque.*
L. 18. — tel que moi. Et elle avait bon cœur aussi.
P. 204, l. 6-7. — Et quelle — — donnée?] *Manque.*
L. 10. — l'antichambre] la salle à manger
L. 15. — *L'indication scénique manque.*
P. 205. — L. 7-10. — *Manque.*
P. 206, l. 26 — crispées] *Ajouté après coup.*

IX

Dans le manuscrit envoyé à Hegel pour l'impression de la pièce, on trouve un très petit nombre de variantes insignifiantes. Je note seulement que les deux répliques du manuscrit précédent qui se trouvent à la suite de la l. 8, *p.* 96, *figurent encore dans le manuscrit pour l'impression, mais y sont biffées.*

TABLE DES MATIÈRES

LES REVENANTS

UN ENNEMI DU PEUPLE

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1940. 51893.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Poèmes. — Prose. — Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Poèmes. — Proses. — Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Poèmes. — Proses — La Nuit de la Saint-Jean (1852). — Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855). — Olaf Liljekrans (1856). — Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Poèmes. — Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1861). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** *(suite).*
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1867-1875).**
L'Union des jeunes (1869). — Poèmes.

Tome X. **Œuvres de Dresde** *(suite).*
Empereur et Galiléen (1873).

Tome XI. **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les drames modernes** *(suite).*
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

A paraître :

Tome XIII. **Les drames modernes** *(suite).*
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** *(suite).*
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — Le petit Eyolf (1894).

Tome XVI. **Œuvre de Kristiania, troisième séjour** *(suite).*
John Gabriel Borkmann (1896). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1940. 51893.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. *INTRODUCTION*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Poèmes. — Prose. — Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Poèmes. — Proses. — Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Poèmes. — Proses — La Nuit de la Saint-Jean (1853). — Dame Inger d'Œstraat (1855).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855). — Olaf Liljekrans (1856). — Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Poèmes. — Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1862). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** *(suite).*
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1868-1875).**
L'Union des jeunes (1869). [illegible]

Tome X. **Œuvres de Dresde** *(suite).*
[illegible] (1873).

Tome XI. **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les drames modernes** *(suite).*
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

A paraître :

Tome XIII. **Les drames modernes** *(suite).*
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** *(suite).*
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — Le petit Eyolf (1894).

Tome XVI. **Œuvre de Kristiania, troisième séjour** *(suite).*
Jean Gabriel Borkman (1896). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).

[illegible] — TYPOGRAPHIE [illegible] 8, RUE GARANCIÈRE. — [illegible]



